

Robert Walser

Les enfants Tanner



folio

Robert Walser

Les enfants Tanner

Traduit de l'allemand par Jean Launay

Gallimard

Robert Walser
Les enfants Tanner



CHAPITRE UN

Un beau matin, un jeune homme ayant plutôt l'air d'un adolescent entra chez un libraire et demanda qu'on voulût bien le présenter au patron. Ce que l'on fit. Le libraire, un vieil homme très digne, dévisagea avec attention ce garçon qui se tenait devant lui un peu gêné, et l'invita à parler. « Je veux être libraire, dit le jeune homme, c'est une envie que j'ai et je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de la suivre jusqu'au bout. Je me suis toujours imaginé le commerce des livres comme quelque chose de merveilleux, un bonheur, et il n'y a aucune raison pour que j'en sois privé plus longtemps. Regardez, monsieur, comme je suis là devant vous, je me sens une extraordinaire aptitude à vendre des livres dans votre magasin, en vendre autant que vous pourriez souhaiter. Je suis un vendeur-né : affable, vif, poli, rapide, parlant peu, décidant vite, comptant bien, attentif, honnête, mais pas non plus aussi bêtement honnête que j'en ai peut-être l'air. Je sais baisser un prix quand j'ai affaire à un pauvre diable d'étudiant et je sais aussi le faire monter s'il ne s'agit que de rendre service aux riches, dont je vois bien que parfois ils ne savent que faire de leur argent. Je crois malgré mon jeune âge posséder une certaine connaissance des hommes. D'autre part, j'aime les hommes, si différents soient-ils : je ne me servais donc jamais de ma connaissance des hommes pour avantager l'un plutôt que l'autre, pas plus que mes concessions aux pauvres diables n'iraient jusqu'à nuire à l'intérêt de vos affaires, monsieur. En un mot : sur ma balance de vendeur l'amour des hommes sera en parfait équilibre avec la raison commerciale, laquelle me paraît tout aussi importante et nécessaire à la vie qu'une âme aimante et généreuse. Je

saurai trouver le juste milieu, soyez-en dès maintenant convaincu. »

Le libraire regardait le jeune homme avec une attention mêlée d'étonnement. Il semblait ne pas bien savoir si l'impression qu'il retirait de ce garçon qui était là à parler si joliment devant lui était bonne ou non. Il n'en jugeait pas bien, cela le troublait, et cet embarras fit qu'il demanda d'une voix douce : « Pourrais-je, mon jeune ami, obtenir sur vous, en lieu approprié, quelques renseignements ? » Le jeune homme répondit : « En lieu approprié ? Je ne sais pas ce que vous appelez un lieu approprié ! Il me semblerait juste, à votre place, de ne pas me renseigner du tout. Auprès de qui et pour quoi faire ? On vous dirait toute sorte de choses sur moi, mais en seriez-vous plus rassuré sur mon compte ? Que sauriez-vous de moi si on vous disait, par exemple, que je suis d'une bonne famille, que mon père est un homme honorable, mes frères, des garçons sérieux et pleins d'avenir, et moi-même, quelqu'un de très capable, d'un peu dissipé, sans doute, mais prometteur, néanmoins, de sorte qu'on pourrait dans une certaine mesure me faire confiance et caetera, et caetera. Vous ne sauriez rien de moi et vous n'auriez aucune raison après cela d'être plus tranquille si vous deviez m'engager comme vendeur dans votre magasin. Non, monsieur, les renseignements en règle générale ne valent rien du tout, et si je peux me permettre de donner des conseils à une personne de votre âge, je vous les déconseille formellement. Parce que je sais que si j'étais d'une nature capable de vous tromper et de décevoir les espoirs que sur la foi d'informations vous auriez mis en moi, je m'emploierais à vous tromper d'autant plus que ces renseignements auraient été meilleurs et n'auraient donc fait que mentir en disant du bien de moi. Non, monsieur, si vous songez à m'employer, faites preuve, s'il vous plaît, d'un peu plus de courage que la plupart des patrons

auxquels j'ai eu affaire jusqu'ici et engagez-moi tout simplement sur l'impression que je vous fais. Sans compter que les renseignements que vous pourriez recueillir sur moi seraient tous mauvais, pour dire franchement la vérité. »

« Ah ? Et pourquoi donc ? » « De tous les endroits où j'ai été, poursuivit le jeune homme, je suis parti très vite, parce que je n'ai pas eu envie de croupir à mon âge dans une étroite et stupide vie de bureau, même si les bureaux en question étaient de l'avis de tout le monde ce qu'il y avait de plus relevé dans le genre, des bureaux de banque, par exemple. Cela dit, on ne m'a encore jamais chassé de nulle part, c'est toujours moi qui suis parti, par pur plaisir de partir, en quittant des emplois et des postes où l'on pouvait faire carrière et le diable sait quoi, mais qui m'auraient tué si j'étais resté.

Partout où je suis passé, on a toujours regretté mon départ, blâmé ma décision, on m'a aussi prédit un sombre avenir, mais toujours on a eu le geste de me souhaiter bonne chance pour le reste de ma carrière. Chez vous, monsieur le libraire (et la voix du jeune homme prit tout à coup l'accent du cœur) je pourrai certainement tenir pendant des années. En tout cas, beaucoup de choses devraient vous convaincre de faire un essai avec moi. » Le libraire dit : « Votre sincérité me plaît, je vous laisserai travailler dans ma maison à titre d'essai pendant huit jours. Si vous êtes capable et que vous ayez vous-même envie de rester chez moi, nous pourrons en reparler ensemble. » Sur ces mots qui semblaient en même temps congédier provisoirement le jeune demandeur d'emploi, le vieil homme appuya sur le bouton d'une sonnette électrique ; aussitôt, comme porté par le courant, un petit homme à lunettes, plutôt âgé, parut sur le seuil.

« Donnez du travail à ce jeune homme ! »

Les lunettes firent un signe d'acquiescement. Et voilà Simon devenu garçon libraire. Car il s'appelait Simon.

À la même époque, un des frères de Simon, qui habitait dans la capitale où il était avantageusement connu sous le nom de docteur Klaus, se faisait du souci quand il songeait à la conduite de son jeune frère. C'était un homme bon, silencieux, fidèle à ses devoirs, qui aurait aimé que ses frères eussent dans la vie, comme lui, l'aîné, la stabilité, qui donne droit à la sécurité et au respect. Or c'était si peu le cas, du moins jusqu'à présent, c'était même tellement le contraire que le docteur Klaus commençait à se faire des reproches. Il se disait par exemple : « Depuis longtemps déjà j'aurais eu toute raison de remettre ces frères dans le droit chemin. J'ai été négligent jusqu'ici. Comment ai-je bien pu négliger ce devoir-là, et caetera. » Le docteur Klaus connaissait des milliers de petits et grands devoirs, et quelquefois on aurait pu croire qu'il en désirait encore davantage. Il faisait partie de ces personnes qui se ruent à tout moment, pressées par le besoin de remplir leurs devoirs, vers la grande maison des devoirs, qui en est pleine à craquer de tous ces devoirs, et tout cela par peur d'en oublier un, sait-on jamais, un devoir discret, qu'on n'aurait pas remarqué. Ces gens passent des heures à s'inquiéter de ces devoirs non remplis, ils ne songent pas qu'un devoir entraîne toujours le suivant quand on s'est d'abord chargé du premier et ils croient que c'est déjà s'acquitter de l'un d'eux que d'éprouver la peur et l'inquiétude causées par leur obscure présence à tous. Ils se mêlent facilement de beaucoup de choses dans le monde du Bon Dieu, des choses qui ne les regarderaient aucunement s'ils consentaient à s'en soucier un peu moins,

et ce qu'ils voudraient surtout, c'est voir les autres aussi accablés qu'eux. Ils envient ceux qui sont libres et insoucians et les accusent de frivolité, simplement parce qu'ils traversent la vie avec tant de grâce, la tête si aisément droite. Le docteur Klaus s'obligeait bien de temps en temps à une certaine forme d'insouciance, très mesurée, mais il réintégrait bien vite ses devoirs gris et tristes comme une prison. Il avait peut-être eu une fois dans sa vie le désir d'en sortir, quand il était encore jeune, mais il n'avait pas eu la force de laisser derrière lui cette chose non réglée qui ressemblait à un devoir pressant, ni de la jeter en chemin, avec le sourire qui convient. Jeter ? Jamais il n'avait rien jeté ! Et s'il avait essayé, ça l'aurait, lui semblait-il, déchiré du haut jusqu'en bas ; il n'aurait cessé de penser avec douleur à ce qu'il avait jeté. Il ne jeta jamais rien et il perdit sa jeunesse à faire l'étude et l'examen de choses qui ne valaient ni étude, ni examen, ni amour, ni considération. Il avait donc pris de l'âge, et comme il n'était pas dépourvu, tant s'en fallait, de sensibilité et d'imagination, il se faisait souvent le grave reproche de manquer au devoir d'être un peu heureux de temps en temps. Ce nouveau manquement prouvait de la manière la plus pertinente qu'un homme de devoir ne réussit jamais à remplir tous ses devoirs, et qu'il peut même plus facilement qu'un autre passer à côté de ses devoirs les plus importants et ne s'en rendre compte que bien plus tard, peut-être trop tard. Le docteur Klaus avait plus d'une fois éprouvé de la tristesse en songeant à sa vie, à la douceur du bonheur qu'il n'avait pas eu, du bonheur d'être uni à une fille jeune, tendre et naturellement issue d'une famille irréprochable. Dans cet état de nostalgie où il pensait à lui-même, il écrivit à son frère Simon, qu'il aimait sincèrement et dont la conduite en ce monde l'inquiétait, une lettre qui disait à peu près ceci :

Cher frère, il semble que tu ne veuilles rien écrire de toi. Peut-être ne vas-tu pas bien et que c'est pour cela que tu n'écris pas. Te voilà donc encore une fois, comme si souvent déjà, sans occupation durable, stable, selon ce que j'ai dû apprendre à mon grand regret par l'intermédiaire de personnes étrangères. De ta part je ne dois probablement plus espérer d'explications sincères. Crois bien que cela me fait de la peine. J'ai déjà eu tant de désagréments dans ma vie présente, faut-il donc que toi aussi, sur qui j'avais fondé beaucoup d'espoirs, tu continues à assombrir mon humeur qui pour beaucoup de raisons n'a rien de rose en ce moment ? J'espère toujours, mais si tu aimes encore un tout petit peu ton frère, ne me laisse pas espérer trop longtemps en vain à ton sujet. Fais donc une fois quelque chose qui justifie qu'on croie encore en toi d'une manière ou d'une autre. Tu as du talent et, à ce que j'imagine, la tête encore claire, tu es intelligent aussi, et dans tout ce que tu dis on reconnaît chaque fois le bon fond qui est dans ton âme, ainsi que je l'ai toujours su. Alors, puisque tu sais quand même bien la façon dont le monde est fait, pourquoi si peu de persévérance, pourquoi tout de suite bondir vers autre chose ? Est-ce que ta propre conduite ne te fait pas peur ? Il faut vraiment que tu aies de la force pour pouvoir supporter ces continuels changements de métiers qui ne mènent à rien ! Moi, à ta place, il y a longtemps que j'aurais désespéré de moi. Je ne te comprends vraiment pas dans cette affaire mais c'est justement pourquoi je ne perds aucunement l'espoir de te voir enfin choisir une carrière le jour où tu auras suffisamment fait l'expérience que sans patience et sans bonne volonté on n'arrive à rien dans ce monde. Et tu peux certainement arriver à quelque chose. Du moins je ne te connais pas aussi dépourvu d'ambition. Mon conseil est donc celui-ci : tiens bon, soumets-toi pendant trois ou quatre petites années à un travail exigeant, écoute tes supérieurs, montre ce dont tu es capable mais montre aussi que tu as du caractère, et un

chemin finira par s'ouvrir, qui te conduira à travers le monde entier, si tu aimes les voyages. Le monde et les gens se feront connaître à toi d'une tout autre façon, si tu es vraiment quelqu'un, si tu représentes quelque chose pour le monde. Et ainsi il me semble que tu pourras trouver beaucoup plus de satisfaction dans la vie que n'en a même le savant qui connaît exactement les fils auxquels sont suspendues toute vie et toute création, mais qui reste prisonnier du monde étroit de son bureau, où il arrive souvent, je t'en parle d'expérience, qu'il ne se sente pas très heureux. Tu as encore le temps et tout ce qu'il faut pour devenir un excellent commerçant, et tu ne sais pas à quel point un commerçant justement a toutes les occasions de faire de sa vie la plus vivante qui soit. Comme tu es à présent, tu ne fais que raser les murs et passer par des trous : il faut que ça cesse. Peut-être aurais-je dû intervenir plus tôt, beaucoup plus tôt, j'aurais dû t'aider à remonter la pente par des actes plutôt que par de bonnes paroles, mais qui sait, avec la fierté qui te pousse à ne vouloir toujours et partout compter que sur toi, je t'aurais peut-être davantage blessé que véritablement convaincu. Qu'est-ce que tu fais de tes journées en ce moment ? Informe-moi un peu. Je mérite peut-être, ne serait-ce qu'à cause du souci que je me fais pour toi, que tu sois un peu plus bavard et communicatif avec moi. Qui suis-je donc alors, si on doit bien se garder de me parler franchement et avec confiance ? Suis-je pour toi quelqu'un que tu crains ? Qu'est-ce qu'il y a en moi que tu veux éviter ? Est-ce le fait que je sois « l'aîné » et que j'en sache peut-être un peu plus que toi ? Eh bien sache que je serais bien content, moi, d'être jeune encore une fois, manquant de raison et d'expérience. Je ne suis pas aussi content qu'un homme doit l'être, mon cher frère. Je ne suis pas heureux. Peut-être est-il trop tard pour que je sois encore heureux. Je suis à présent dans un âge où l'homme qui n'a pas encore de foyer à lui souffre bien amèrement en songeant à tous ceux

qui ont la joie de voir une jeune femme présider à la conduite de leur ménage. C'est une belle chose que d'aimer une jeune fille, mon frère. Et elle m'est refusée. - Non, tu n'as vraiment pas besoin de me craindre, c'est moi qui m'adresse de nouveau à toi, qui t'écris et qui espère une réponse amicale et confiante. Tu es peut-être en ce moment plus riche que moi, tu as plus d'espérances et beaucoup plus de raisons d'en avoir, tu fais des plans et des projets dont je n'ai pas la moindre idée, c'est que je ne te connais plus tout à fait et comment serait-ce possible après des années de séparation ? Donne-moi l'occasion de te connaître à nouveau, et force-toi à m'écrire. Peut-être finirai-je par voir un jour tous mes frères heureux ; quant à toi je voudrais au moins te savoir content. Que fait Kaspar ? Vous vous écrivez ? Où en est-il avec son art ? J'aimerais bien aussi avoir de ses nouvelles. Adieu, mon frère. Peut-être aurons-nous bientôt l'occasion de parler une bonne fois ensemble. Ton Klaus.

Après que huit jours eurent passé, Simon attendit le soir pour se présenter dans le bureau de son patron et lui tint le discours suivant : « Vous m'avez déçu, ne faites pas un visage aussi étonné, je quitte votre magasin aujourd'hui et je vous prie de me payer mon salaire. Laissez-moi parler jusqu'au bout, s'il vous plaît. Je ne sais que trop bien ce que je veux vous dire. Ces huit jours m'ont fait prendre en horreur tout le commerce des livres, s'il doit consister du matin jusqu'au soir, alors que dehors il y a le plus doux des soleils d'hiver, à rester debout devant un pupitre, à courber l'échine parce que le pupitre est beaucoup trop petit pour ma taille, à écrire comme le ferait le dernier des gratte-papier et à remplir un emploi qui ne convient pas à mon esprit. Je suis capable de bien d'autres tâches, monsieur le libraire, que celles qu'on croit pouvoir ici m'abandonner. Je pensais que je pourrais chez vous vendre des livres, servir des gens cultivés, faire ma petite révérence et dire au

revoir aux clients lorsqu'ils s'apprêtent à quitter le magasin. Je pensais également que j'aurais l'occasion de jeter un œil sur le mystérieux fonctionnement du commerce des livres et d'apercevoir quelque chose du visage de ce monde à travers celui de votre magasin. Rien de tout cela ! Croyez-vous donc que ma jeunesse aille si mal que j'en sois réduit à étouffer dans une boutique de livres qui ne sert à rien ? Vous vous trompez également si vous croyez, par exemple, que le dos d'un jeune homme est fait pour être courbé. Pourquoi ne m'avez-vous pas fait donner un pupitre convenable, à ma mesure, pour que j'y sois à l'aise, assis ou debout ? N'existe-t-il pas aujourd'hui de merveilleux pupitres sur le modèle américain ? Quand on prétend avoir un employé, je pense qu'on doit pouvoir aussi l'accueillir. C'est ce que vous n'avez pas su faire, semble-t-il. Dieu sait ce qu'on exige d'un jeune débutant : l'ardeur au travail, l'honnêteté, la ponctualité, le tact, la sobriété, la modestie, la mesure, et la persévérance, et quoi encore. Mais a-t-on jamais songé à exiger d'un patron une vertu quelconque ? Dois-je gaspiller mes forces, mon envie de travailler, le plaisir que je peux prendre à moi-même et le talent dont je me sens si brillamment pourvu, à rester debout devant un vieux pupitre étroit et squelettique ? Non, je préférerais encore me faire soldat et vendre complètement ma liberté, n'en plus rien posséder du tout ! Je n'aime pas, monsieur, être à moitié propriétaire ; plutôt faire partie de ceux qui n'ont rien du tout, là au moins mon âme m'appartient encore. Vous vous dites sans doute qu'il n'est pas très convenable de s'emporter en parlant, comme je fais, et que ce n'est pas non plus ici l'endroit approprié pour tenir un discours : très bien, je me tais, payez-moi ce qui me revient et vous ne me reverrez plus jamais. »

Le vieux libraire était bien étonné d'entendre ce jeune homme silencieux et timide qui durant huit jours avait travaillé si consciencieusement, parler à présent de cette

manière. Du bureau d'à côté, cinq têtes rapprochées, d'employés et de commis, suivaient toute la scène des yeux et des oreilles. Le vieux monsieur dit : « Si j'avais pu prévoir cela de vous, monsieur Simon, j'aurais réfléchi avant de vous donner du travail dans mon magasin. Vous me paraissez être d'une nature bien instable. Parce qu'un pupitre ne vous plaît pas, plus rien ne vous plaît. De quel endroit du monde venez-vous donc et est-ce que c'est plein de jeunes gens faits comme vous là-bas ? Pensez un peu à l'effet que vous faites en ce moment sur un vieil homme comme moi. Vous ne savez sans doute pas vous-même ce que vous voulez exactement, dans votre tête si peu mûre. Soit, je ne vous retiens pas si vous voulez me quitter, voici votre argent, mais à franchement parler, je n'ai pas eu de plaisir. » Le libraire lui remit son compte et Simon l'empocha.

En arrivant à la maison, il trouva la lettre de son frère sur la table, il la lut, puis se dit en lui-même : « C'est un brave homme mais je ne lui écrirai pas. Je ne pourrais pas décrire ma situation et du reste elle ne mérite pas de description. Je n'ai pas sujet de me plaindre, pas plus que de sauter de joie, et j'ai toute raison de me taire. C'est vrai ce qu'il écrit, mais c'est bien pourquoi je préfère qu'on s'en tienne à la vérité. S'il est malheureux, c'est à lui de s'en tirer, je ne crois pas du tout qu'il soit tellement malheureux. C'est l'impression que font les lettres. Quand on écrit, il y a quelque chose qui vous emporte à faire des déclarations imprudentes. Toujours dans les lettres l'âme veut prendre la parole et en général elle se ridiculise. Je préfère ne pas écrire. » L'affaire fut ainsi réglée. Simon avait la tête pleine de pensées, de belles pensées. Quand il pensait, il tombait toujours sans le vouloir sur de belles pensées. Le matin suivant, le soleil était éclatant, il se présenta au bureau de l'agence d'emplois. L'homme qui s'y trouvait, en train d'écrire, se leva. Il connaissait très bien

Simon et lui parlait avec une sorte de familiarité moqueuse, amusée. « Ah, monsieur Simon ! Encore vous ! De quoi peut-il bien s'agir ? »

« Je cherche un emploi. »

« Vous êtes déjà venu plusieurs fois chercher un emploi chez nous, on serait tenté de dire que vous cherchez des emplois à un rythme fantastique. » L'homme rit, mais discrètement, il était incapable d'un rire grossier : « Où étiez-vous donc employé la dernière fois, si on peut vous poser la question ? »

Simon répondit : « J'étais infirmier, et on a pu constater que j'ai toutes les qualités requises pour soigner des malades. Pourquoi vous étonner tellement de ce que je dis là ? Est-ce donc tellement étrange qu'à mon âge on essaye de se rendre utile à toute sorte de gens ? Je trouve cela plutôt bien de ma part, cela demande un certain courage. Quant à ma fierté, elle n'en souffre d'aucune façon, au contraire, je ne suis pas mécontent d'avoir prouvé mon aptitude à des tâches diverses et vitales, sans trembler devant les difficultés comme font la plupart des gens. On peut compter sur moi, cette certitude-là me suffit pour contenter ma fierté. Je veux être utile. »

« Et pourquoi n'êtes-vous pas resté dans votre métier d'infirmier ? » demanda l'homme.

« Je n'ai pas le temps de rester dans le même métier, répondit Simon, et à la différence de tant d'autres, il ne me viendrait jamais à l'idée de vouloir me reposer sur une seule et même profession comme sur un matelas. Non, jamais, même si je devais vivre mille ans. Je préfère être soldat. »

« Prenez garde que ça ne vous arrive un jour. » « Il y a d'autres moyens de s'en sortir. Ce que je dis des soldats, c'est une façon que j'ai de parler et que j'ai pris l'habitude d'employer à la fin de mes discours. Les moyens de s'en sortir, ce n'est vraiment pas ce qui manque pour un jeune homme comme moi. Quand vient l'été je peux aller chez un paysan, l'aider à rentrer sa récolte. Il sera content de m'avoir et il saura vite ce que je sais faire. Il me donnera à manger, ce sera très bon, parce qu'on fait très bien la cuisine à la campagne, et quand je m'en irai, il me mettra quelques pièces dans la main et sa fille, jolie et fraîche comme une rose, me fera un sourire d'adieu, d'une manière qui m'obligera à y penser longtemps sur la route. Qu'est-ce que ça fait d'être en route, même s'il pleut, même s'il neige, quand on a un corps solide et pas de soucis en tête. Vous, dans votre coin, vous ne pouvez pas vous imaginer comme c'est merveilleux de marcher sur les routes. Il y a de la poussière, bon, et alors, qui va s'en faire pour cela ? Plus tard on cherche une petite place au frais à la lisière d'un bois, où l'on s'étend et d'où l'on aperçoit un paysage magnifique, de sorte que tous vos sens se reposent de la façon la plus naturelle et que vos pensées se mettent à penser tout à leur aise. Vous me direz que c'est à la portée de tout le monde, de vous-même, par exemple, pendant vos vacances. Mais qu'est-ce que c'est que ça, les vacances ! Laissez-moi rire. Je n'ai rien à faire de vos vacances. Je les hais, vos vacances, tout simplement. N'allez surtout pas me donner un poste avec des vacances. Cela ne présente pas le moindre intérêt pour moi, j'en mourrais, c'est simple, si j'avais des vacances. Je veux lutter avec la vie, moi, jusqu'à l'épuisement s'il le faut, je ne veux pas plus de la liberté que du confort, je hais la liberté, si je dois la ramasser comme un os qu'on jette à un chien. Voilà ce que j'en fais de vos vacances. Si vous pensez que vous avez affaire à quelqu'un qui ne songe qu'aux vacances, eh bien, vous vous

trompez : j'ai malheureusement tout lieu de croire que c'est bien là ce que vous pensez. »

« Je vois ici une place de commis chez un avocat, qu'il s'agit d'occuper un mois environ. Ça vous convient ? »

« Certainement, monsieur. »

Voilà donc Simon chez l'avocat. Il y gagnait pas mal d'argent et s'y sentait très heureux. Jamais le monde ne lui parut plus beau que durant ce temps passé chez l'avocat. Il rencontrait des gens agréables, passait la journée sans fatigue, occupé aux écritures, il vérifiait des factures, il prenait des dictées, ce qu'il savait faire extraordinairement bien, se comportait à son propre étonnement d'une façon charmante, de sorte que son patron s'intéressait beaucoup à ce qu'il faisait ; il avait sa tasse de thé chaque après-midi et il rêvait, tout en écrivant, devant la fenêtre grande ouverte sur l'air et la lumière. Rêver sans pour autant négliger son devoir, c'était une chose qu'il savait très bien faire. « Je gagne tant d'argent, se disait-il, que j'aurais ce qu'il faut pour une jeune femme. » La lune entraînait souvent par la fenêtre pendant qu'il était à son travail, et cela le ravissait toujours.

À la petite Rosa, qui était son amie, Simon rapportait les choses ainsi : « Mon avocat a un long nez rouge et c'est un tyran, mais je m'entends très bien avec lui. Il a des façons bougonnes et autoritaires mais j'y vois de l'humour et je m'étonne moi-même de la facilité avec laquelle je me soumetts à tous ses ordres, qui sont souvent injustes. J'aime bien quand cela marche un peu à la baguette, cela me convient, cela me fait monter à une espèce de hauteur où il fait agréablement chaud et cela excite mon envie de travailler. Il a une belle femme, grande et fine, que j'aimerais peindre si j'étais peintre. Elle a, je voudrais que

vous me croyiez, des yeux merveilleusement grands et des bras magnifiques. Elle a souvent à faire chez nous dans le bureau ; comme elle doit regarder de haut le pauvre scribouillard que je suis ! Je tremble quand je vois des femmes semblables, et en même temps je suis heureux. Vous riez ? J'ai malheureusement pris l'habitude avec vous d'être tout à fait franc et j'espère que vous aimez cela chez moi. »

Rosa aimait cela en effet, qu'on soit franc avec elle. C'était une drôle de fille. Ses yeux avaient un éclat fantastique et ses lèvres quelque chose de vraiment beau.

Simon poursuivit : « Quand le matin à huit heures je pars au travail, je me sens agréablement proche de tous ceux qui doivent être eux aussi quelque part à huit heures du matin. Quelle caserne que cette vie moderne ! Et pourtant comme cette uniformité justement est belle et remplie de pensées ! On a constamment le désir de quelque chose qui devrait venir à vous, qu'on devrait absolument rencontrer. On n'a tellement rien soi-même, on est un si pauvre diable, on se sent si perdu devant tout ce rassemblement de savoir, d'ordre et d'exactitude ! Je grimpe les quatre étages et j'entre, je dis bonjour et je commence mon travail. Bon Dieu, comme c'est peu ce que j'ai à faire, comme on exige de moi peu de connaissances finalement ! Et comme on semble peu se dire que je serais capable de bien d'autres choses. Mais pour le moment cela ne me déplait pas, le côté piquant de ce peu d'exigence chez mes employeurs. Je peux penser tout en travaillant. Il y a toutes chances que je devienne un penseur. Je pense souvent à vous ! »

Rosa rit. « Vous êtes un filou ! Mais continuez, cela m'intéresse ce que vous racontez là. »

« Le monde est vraiment bien, reprit Simon, je peux être là assis à côté de vous et personne ne m'empêche de bavarder pendant des heures. Je sais que vous aimez m'écouter. Vous trouvez que je ne suis pas sans charme quand je parle, et maintenant cela me fait bien rire d'avoir dit cela. Mais c'est que je dis tout ce qui me passe par la tête, même si ça doit être mon éloge, comme maintenant par exemple. Je peux me blâmer tout aussi facilement et je suis même heureux de le faire quand j'en ai l'occasion. Est-ce qu'on ne devrait pas pouvoir tout dire ? Combien de choses qui se perdent quand on veut prendre tout son temps pour les examiner. Je n'aime pas réfléchir longtemps avant de parler ; convenable ou pas, il faut que cela sorte, et voilà. Si je suis vaniteux, eh bien, il faut que ma vanité paraisse au grand jour, si j'étais avare, l'avarice se montrerait dans ce que je dis, si je suis quelqu'un de bien, on entendra sans aucun doute l'honnêteté qui parle par ma bouche, et si Dieu avait fait de moi quelqu'un de courageux, on percevrait ma vaillance dans tout ce que je pourrais dire. Sous ce rapport, je n'ai aucune inquiétude, parce que je me connais et que je vous connais aussi un peu, et parce que cela me ferait honte d'avoir peur dans une conversation. Si, par exemple, j'offense quelqu'un par mes paroles, si je le blesse ou l'irrite, ne puis-je pas effacer la mauvaise impression produite par quelques autres paroles qui suivront ? Je ne pense à ce que je suis en train de dire que lorsque je vois des plis de contrariété sur le visage de celui qui m'écoute, comme maintenant sur le vôtre, Rosa. »

« Ce n'est pas pour cela... »

« Vous êtes fatiguée ? »

« Vous allez rentrer chez vous maintenant, n'est-ce pas, Simon ? C'est vrai qu'à présent je suis fatiguée. Vous

êtes joli quand vous parlez. Je vous aime beaucoup. »

Rosa tendit sa petite main à son jeune ami. Celui-ci la baisa, lui dit bonne nuit et s'en alla. Lorsqu'il fut parti, la petite Rosa pleura longtemps en silence. Elle songeait à son amoureux, un jeune homme bouclé, d'allure élégante, dont la bouche avait un dessin très noble mais qui menait une vie de débauché. « Voilà comme on aime ceux qui ne le méritent pas, se disait-elle, mais est-ce qu'on aime quelqu'un pour rendre justice à son mérite ? Ce serait ridicule. Qu'est-ce que ça peut me faire, le mérite ? C'est d'avoir celui que j'aime qui m'intéresse. » Là-dessus elle se mit au lit.

CHAPITRE DEUX

Un jour Simon à l'heure de midi sonna à la grille d'une maison élégante entourée de son jardin, et se sentit intimidé. Comme si c'était un mendiant qui venait de tirer la sonnette dont il entendait le bruit. S'il s'était trouvé lui-même dans la maison, s'il avait été le propriétaire, par exemple, juste en train de déjeuner peut-être, il se serait tourné d'un air ennuyé vers sa femme et lui aurait demandé : « Qui peut sonner maintenant ? Sûrement un mendiant. » « Les gens du beau monde, se dit-il pendant qu'il attendait, on se les représente toujours à table, ou en voiture ou en train de s'habiller, aidés par des domestiques des deux sexes, et les pauvres, eux, c'est toujours dehors dans le froid, avec le col du pardessus relevé, comme moi à présent, en train d'attendre le cœur battant devant une grille. Les pauvres ont généralement un cœur qui bat vite, un cœur fébrile, tandis que celui des riches est naturellement froid, vaste, bien chauffé, bien rembourré et cloué de partout ! Ah, si seulement quelqu'un maintenant accourrait pour m'ouvrir, comme je respirerais ! Cette attente devant la porte d'un riche a quelque chose d'angoissant. Dire qu'avec toute ma petite expérience du monde, je ne tiens plus sur mes jambes ! » En effet, il tremblait lorsqu'une fille vint ouvrir. Simon ne pouvait s'empêcher de sourire quand quelqu'un lui ouvrait une porte et le priait d'entrer. Cette fois encore, il ne put se passer de ce sourire, qui donnait une légère expression de prière à tout son visage, comme du reste à beaucoup de gens.

« Je cherche une chambre. »

Simon ôta son chapeau devant la belle dame qui observait son visiteur avec attention. Simon lui en était plutôt reconnaissant, car il sentait qu'elle avait le droit d'agir ainsi et aussi parce qu'elle ne perdait rien de son amabilité.

« Voulez-vous venir ? Par ici. C'est à l'étage. »

Simon pria la dame de passer la première. Ce faisant, il usa pour la première fois de sa vie d'un geste de la main. La dame ouvrit la porte de la chambre qu'elle montra au jeune homme.

« Quelle belle chambre, s'écria Simon, réellement surpris, beaucoup trop belle pour moi, malheureusement, beaucoup trop élégante. Je suis tellement peu la personne qu'il faudrait pour une chambre aussi élégante que celle-là, si vous saviez ! Non que je ne voudrais pas y habiter, au contraire, bien au contraire, je ne le voudrais que trop. Au fond ce n'était pas bien de votre part de me montrer une chambre comme celle-là. Vous auriez mieux fait de me mettre à la porte. Qui suis-je pour venir ainsi jeter les yeux sur une chambre aussi belle, aussi gaie, qui est plutôt faite pour loger un dieu. Quelles belles maisons, tout de même, habitent les gens riches, les gens qui ont du bien. Je n'ai jamais rien possédé, je n'ai jamais rien été, et malgré les espoirs de mes parents je ne serai jamais rien. Quelle belle vue on a par les fenêtres, et des meubles tellement jolis, luisants, et ces rideaux qui donnent un air charmant, un air de jeune fille à toute la pièce ! Peut-être deviendrais-je ici quelqu'un de bon, de tendre, s'il est vrai, comme on le dit, que l'environnement peut changer les personnes. Puis-je regarder encore un peu, puis-je rester encore une minute ? »

« Mais bien sûr. » « Je vous remercie. »

« Que font vos parents et, si je puis vous demander, en quel sens n'êtes-vous rien, comme vous disiez tout à l'heure ? »

« Je suis sans emploi. »

« Voilà qui me serait bien égal. Ce n'est pas une raison ; cela peut changer. »

« Non, j'ai peu d'espoirs. Bien que je ne doive pas dire cela non plus, si je veux être tout à fait vrai. Je suis plein d'espoir. Jamais l'espoir ne m'abandonne, jamais. Mon père est un homme pauvre mais qui aime la vie, et il ne lui viendrait jamais à l'idée de comparer son existence difficile d'à présent avec sa prospérité passée. Il vit comme un jeune homme de vingt-cinq ans et ne se pose pas de questions sur sa situation. Je l'admire et j'essaye de l'imiter. S'il peut encore avoir cet entrain dans l'hiver de son âge, comment ne serait-ce pas trente fois, cent fois le devoir de son jeune fils de garder la tête haute et de regarder les gens droit dans les yeux. Ma mère, elle, m'a inculqué des choses pour toute la vie, et à mes frères encore plus qu'à moi. Ma mère est morte. »

La dame, qui restait gentiment là à écouter, émit un « oh » de commisération.

« C'était une femme qui avait le cœur bon. Nous parlons sans cesse d'elle entre nous, les enfants, partout et aussi souvent que nous nous rencontrons. Nous vivons dispersés dans ce vaste monde et c'est très bien ainsi, car nous avons tous nos têtes, vous savez, et elles ne s'accordent pas très longtemps. Chacun de nous est un peu difficile et cela deviendrait vite pesant si nous devions être toujours ensemble parmi les autres gens. Ce n'est pas le cas, Dieu merci, et chacun de nous sait très bien pourquoi.

Mais nous nous aimons, comme il est naturel. Un de mes frères est un homme de sciences qui n'est pas sans notoriété, un autre expert de la Bourse, et un autre encore n'est rien d'autre que mon frère, parce que je l'aime plus qu'un frère et que lorsque je pense à lui, il ne me viendrait jamais à l'idée de relever autre chose dans sa personne en dehors du fait qu'il est mon frère et qu'il est comme il est, voilà tout. C'est avec ce frère-là que j'aimerais habiter chez vous. La chambre serait bien assez vaste. Mais cela ne va sans doute pas. Combien coûte-t-elle ? »

« Qu'est-ce qu'il fait, votre frère ? » « Paysagiste ! Combien demanderiez-vous pour la chambre ? - Tant que ça ! Pour la chambre ce n'est sûrement pas trop mais pour nous c'est beaucoup trop. Et puis quand j'y réfléchis et si je vous regarde attentivement, je me dis que nous ne sommes pas faits, ni lui ni moi, pour entrer et sortir de cette maison comme si nous y étions chez nous. Nous sommes encore si grossiers, vous seriez déçue. Et puis nous avons l'habitude d'être assez durs dans notre façon de traiter les draps de lit, les meubles, la lingerie, les rideaux, les poignées de porte, les marches d'escalier, cela vous effraierait, vous nous en voudriez ou bien vous nous le pardonneriez peut-être, vous fermeriez les yeux, ce qui serait encore plus humiliant. Je ne voudrais pas que vous ayez plus tard des ennuis à cause de nous. Mais si, mais si. Ne dites pas que non. J'y vois bien trop clair. Au fond, pour tout ce qui est délicat, le respect nous manque au bout d'un moment. Les gens comme nous sont condamnés à rester devant la grille des riches où ils ont toujours la liberté de railler la splendeur et l'aspect soigné des lieux. Nous sommes des railleurs ! Adieu ! »

Les yeux de la belle dame avaient pris un éclat profond et elle dit tout d'un coup : « Je voudrais quand même vous prendre, votre frère et vous. Pour le prix, nous arriverons

bien à nous mettre d'accord. » « Non, je préfère que non ! » Simon descendait déjà l'escalier. La voix de la dame le poursuivit : « Je vous en prie, restez encore. » Et elle descendit à son tour. Elle le rattrapa en bas et l'obligea à s'arrêter pour l'entendre : « Qu'est-ce qui vous prend de vous en aller si vite ? Ecoutez, je veux, je voudrais vous avoir ici tous les deux. Même sans payer. Qu'est-ce que ça peut faire ? Ça ne fait rien, rien du tout, venez donc, allons venez ! Entrez dans cette pièce avec moi. Marie ! Où es-tu ? Apporte donc le café ici dans la chambre. »

Une fois à l'intérieur elle dit à Simon : « Je souhaite vous connaître davantage, vous et votre frère. Pourquoi vous sauver comme cela ? Je suis souvent si seule dans cette maison isolée que cela m'angoisse. Mon mari est tout le temps absent, à voyager au loin pour ses recherches, il vogue sur des océans dont sa pauvre femme ne connaît pas même l'existence. Ne suis-je pas une pauvre femme ? Comment vous appelez-vous ? Comment s'appelle l'autre, votre frère ? Je m'appelle Klara. Appelez-moi simplement M^{me} Klara. J'aime bien entendre ce nom si simple. Avez-vous un peu plus confiance maintenant ? Ça me ferait tellement plaisir. Vous ne croyez pas que nous pourrions vivre et nous arranger ensemble ? Cela ira certainement très bien. Je vous crois quelqu'un de doux. Je n'ai pas peur de vous savoir dans ma maison. Vous avez un regard franc. Est-ce que votre frère est plus âgé que vous ? »

« Oui, il est plus âgé et bien mieux que moi. » « C'est généreux à vous de le dire. » « Je m'appelle Simon et mon frère s'appelle Kaspar. »

« Mon mari s'appelle Agappaia. » Elle changea de couleur en disant cela, mais elle se reprit vite et sourit.

Simon écrivit à son frère Kaspar : « Nous sommes deux drôles de types au fond, toi et moi. Nous nous promenons sur cette terre comme s'il n'y avait que nous sur elle et personne d'autre. L'amitié que nous avons conclue entre nous a finalement quelque chose de fou ; nous faisons comme s'il était impossible de rien trouver parmi les autres hommes qui pourrait mériter le nom d'ami. En fait nous ne sommes pas des frères, nous sommes des amis comme il s'en rencontre parfois deux dans le monde. Je ne suis pourtant vraiment pas fait pour l'amitié et je ne comprends pas ce que je trouve de si formidable en toi qui m'oblige à être en pensée sans cesse à tes côtés ou pour mieux dire dans ton dos. Ta tête va bientôt me faire l'effet d'être la mienne, tellement tu t'es déjà mis dedans ; peut-être vais-je d'ici quelque temps prendre avec tes mains, marcher avec tes jambes et manger avec ta bouche. Notre amitié a quand même quelque chose de mystérieux, si je pense qu'il n'est pas du tout impossible au fond que nos cœurs s'efforcent de se séparer mais que simplement ils n'y arrivent pas ! Je suis finalement bien content que tu n'y arrives toujours pas, du moins à en juger par tes lettres qui sont très gentilles, et je souhaite aussi pour le moment rester prisonnier de ce mystère-là. C'est très bien comme cela pour nous deux. Mais qu'est-ce que j'ai à parler tout d'un coup en termes aussi secs ? Pour tout dire, je trouve cela merveilleux. Pourquoi deux frères après tout n'exagéreraient-ils pas un bon coup ? Nous nous accordons et nous nous accordions déjà du temps où nous nous détestions et nous battions presque à mort. Tu te souviens ? Il ne faut pas plus que ces trois mots, avec un bon rire par-dessus, pour remuer des images qui se collent, qui se peignent, qui s'accrochent en vous et qui vraiment valent bien qu'on s'en souviennne. Nous étions devenus, je ne sais plus pour quelle raison, des ennemis mortels. Ah oui, nous savions ce que c'est que se haïr ! Notre haine était particulièrement inventive en matière de tourments et

d'humiliations que nous nous infligions l'un à l'autre. Un jour à table, pour ne citer qu'un exemple de ces lamentables enfantillages, tu poussas devant moi un plat de choucroute, parce que tu ne pouvais pas faire autrement, en me disant : "Tiens, bouffe !" Je dois te dire que j'ai tremblé de rage ce jour-là, ne serait-ce que parce que tu avais trouvé ainsi une belle occasion de me vexer horriblement et sans que je puisse rien répondre. J'ai pris le plat de choucroute et j'ai été assez bête pour avaler ainsi jusqu'à la gorge la douleur de l'avanie. Te souviens-tu de cette heure de midi, il y avait un silence de mort, c'était en plein été, un dimanche, et c'était tellement fou à cause de ce silence de mort, et à ce moment-là quelqu'un est entré timidement dans la cuisine pour te parler et te prier de n'être plus fâché contre lui. C'était le résultat d'un incroyable effort sur moi, je peux te le dire, pour traverser mon sentiment de honte et de dépit et parvenir jusqu'à toi, la figure de l'ennemi, capable ensuite de me repousser avec dédain. Je l'ai fait et je m'en suis reconnaissant. Que toi-même tu le sois ou non à mon égard, ça m'est bien égal et je m'en fiche. Il n'y a que moi ici qui puisse juger. Tais-toi, je sais que tu veux m'interrompre, mais ce n'est pas possible, voilà. Tais-toi.

Que d'heures merveilleuses j'ai passées avec toi depuis ce jour-là ! Tu étais devenu tout à coup tendre, affectueux, attentif. Je crois que le plaisir d'être heureux nous brûlait les joues à tous les deux. Nous faisons des randonnées, toi pour peindre, moi pour regarder et mettre mon grain de sel, nous suivions les alpages des montagnes, nous pataugions dans l'odeur de l'herbe et la rosée du petit matin, dans la chaleur de midi et dans l'air humide et languissant du soleil couchant. Les arbres nous regardaient pour savoir ce que nous faisons là-haut et les nuages se mettaient en boule, furieux certainement de ne pas avoir le pouvoir de briser notre amitié toute fraîche. Le soir nous

rentrions à la maison horriblement fourbus, couverts de poussière, affamés, épuisés, et tout d'un coup, tu es parti. Le diable sait si je t'ai aidé à faire ce voyage, comme si j'avais été spécialement payé pour cela ou comme si j'avais été pressé de te voir prendre le large. Sûrement que c'était pour moi une joie sacrée de te voir partir en voyage, car tu t'en allais à la conquête du vaste monde. Le vaste monde est si peu vaste, mon frère.

Viens donc ici. Je peux te loger, comme je logerais une fiancée dont je devrais supposer qu'elle a l'habitude de dormir dans la soie et d'être servie par des domestiques. Je n'ai pas de domestiques mais j'ai une chambre digne d'un Monsieur de. Moi et toi, nous disposons tous les deux d'une chambre superbe dont on nous fait tout simplement cadeau, que l'on met à nos pieds. Tu peux peindre tes tableaux aussi bien ici que dans ta grosse et grasse campagne, tu as de l'imagination, n'est-ce pas ? Dommage que ce ne soit pas l'été, j'organiserais pour toi une fête en plein air avec des lanternes chinoises et des guirlandes de vraies fleurs pour te recevoir d'une façon à peu près digne. Viens quand même, mais que ta venue vienne bientôt sinon c'est moi qui viens te chercher. Madame ma logeuse te serre la main. Elle est persuadée qu'elle te connaît déjà à cause des descriptions que j'ai faites de toi. Quand elle te connaîtra vraiment, elle ne voudra plus connaître personne d'autre sur la terre. As-tu un costume convenable ? Est-ce que ton pantalon ne fait pas trop de plis aux genoux et ton couvre-chef mérite-t-il encore le nom de chapeau ? Sinon ce n'est pas la peine de paraître devant moi. Toutes ces idioties, c'est pour rire. Permits que ton petit Simon t'embrasse. Adieu, frère. J'espère que tu arrives bientôt. »

Plusieurs semaines s'écoulèrent et le nouveau printemps s'annonça ; l'air était plus humide et plus doux, on percevait des odeurs et des bruits indécis qui paraissaient monter de la terre. La terre était molle, on marchait sur elle comme sur de gros tapis élastiques. On s'obligeait à écouter chanter les oiseaux. « Ça m'a tout l'air du printemps », disaient pour s'aborder dans la rue les gens sensibles. Même les murs des maisons prenaient une certaine odeur, une couleur plus chargée. Tout avait l'air étrange alors qu'il s'agissait d'une chose si ancienne et si connue, mais on la ressentait comme entièrement nouvelle, elle provoquait un sentiment bizarre, violent. Le corps, les sens, la tête, les pensées, tout cela bougeait comme si cela voulait se remettre à pousser. L'eau du lac avait des reflets chauds et les ponts qui s'élançaient sur le fleuve paraissaient plus cambrés. Les drapeaux flottaient au vent et cela faisait plaisir de les voir flotter. Quand le soleil parut enfin, les gens sortirent par groupes et en rangs sur la chaussée blanche et bien propre. Ils s'arrêtaient pour mieux sentir la caresse de la chaleur. Il y eut beaucoup de manteaux laissés chez soi. On pouvait voir les hommes retrouver des gestes plus libres et les femmes faisaient des yeux étranges comme si l'âme allait leur sortir du cœur. Pendant la nuit on réentendait pour la première fois depuis longtemps les guitares en promenade, les hommes et les femmes étaient entourés d'une cohue d'enfants heureux qui jouaient. La lumière des lanternes tremblait comme la lueur d'une bougie dans la chambre et quand on marchait la nuit dans les prés on sentait vivre les fleurs dans le noir. L'herbe va bientôt repousser, les arbres seront à nouveau verts au-dessus des toits des maisons basses et prendront toute la vue des fenêtres. La forêt va être splendide, plantureuse, ô, la forêt... Simon reprit du travail dans un grand institut commercial.

C'était une banque de rang mondial, un grand édifice ayant l'allure d'un palais, dans lequel des centaines de gens, jeunes et vieux, hommes et femmes, étaient occupés. Tous ces gens employaient leurs doigts à écrire très vite, se servaient de machines pour compter et quelquefois aussi de leurs mémoires, pensaient avec leurs pensées et se rendaient utiles par leurs connaissances. Il y avait là quelques jeunes gens élégants chargés de la correspondance qui savaient écrire et parler quatre et jusqu'à sept langues. Leurs manières plus fines et leurs allures d'étrangers les distinguaient du bas peuple des comptables. Ils avaient déjà voyagé en paquebot, connaissaient les théâtres de Paris et de New York, avaient fréquenté les maisons de thé de Yokohama et savaient comment on peut s'amuser au Caire. À présent, ils s'occupaient ici de la correspondance et attendaient une augmentation de salaire, tout en faisant des plaisanteries sur le pays, qui leur paraissait minuscule et pouilleux. Le peuple des comptables était surtout formé de gens relativement âgés qui se cramponnaient à leurs postes et posticules comme à des poutres et piquets. Ils avaient tous le nez long à force de compter et se promenaient dans des vêtements de gens toujours assis, usés, luisants, plissés et froissés. Mais il y en avait d'intelligents parmi eux qui s'adonnaient peut-être en secret à des passe-temps rares, précieux, et de cette façon parvenaient à mener une vie qui pouvait bien être silencieuse et retirée mais non moins digne. Beaucoup parmi les jeunes employés étaient en revanche incapables de loisirs délicats ; ils provenaient pour la plupart de familles de propriétaires campagnards, d'aubergistes, de paysans et d'artisans, s'étaient efforcés dès leur arrivée dans la ville d'adopter des allures citadines mais sans pouvoir dépasser une assez grossière balourdise. Pourtant on trouvait aussi parmi eux des garçons silencieux au comportement discret, faisant un contraste étrange avec les autres rustres. Le directeur de la banque était un

homme âgé, silencieux, qu'on ne voyait jamais. Sa tête semblait contenir toutes les racines, tous les fils encore en pelote qui faisaient tourner cette énorme maison. Comme les couleurs pour le peintre, les sons pour le musicien, la pierre pour le sculpteur, la farine pour le boulanger, les mots pour le poète, la terre pour le paysan, l'argent semblait être pour cet homme la matière première de sa pensée. Une seule de ses bonnes idées, conçue au bon moment, rapportait en une demi-heure un demi-million à la banque. Peut-être ! Peut-être plus, peut-être moins, peut-être rien du tout, et certainement il lui arrivait aussi de perdre, en grand secret, sans que personne en sût rien parmi tous ces gens qui étaient ses employés, qui s'en allaient quand la sonnerie de midi annonçait l'heure du repas, qui revenaient à deux heures, travaillaient quatre heures, s'en allaient, dormaient, se réveillaient, se levaient pour le petit déjeuner, se dirigeaient comme la veille vers le grand immeuble, reprenaient le travail, sans qu'aucun ne sût jamais rien, car aucun n'avait le temps d'apprendre quoi que ce fût, du secret en question. Et le vieil homme silencieux et morose continuait à penser dans son bureau directorial. Pour les problèmes de ses employés il avait juste un demi-sourire éteint, qui avait quelque chose de poétique, de sublime, de désarmant et de législatif. Simon essayait souvent de se mettre en pensée à la place du directeur. Mais l'image en général s'évanouissait et s'il se mettait à y réfléchir, c'étaient ses idées alors qui s'évanouissaient. « Il y a là quelque chose de fier et d'élevé, mais quelque chose aussi d'incompréhensible et de presque inhumain. Pourquoi donc tous ces gens, qui écrivent ou qui comptent, et même des filles toutes jeunes parmi eux, passent-ils par la même porte du même immeuble et viennent-ils gratter, essayer des plumes, compter et gesticuler, tirer la langue et se moucher le nez, tailler des crayons et porter des papiers ? Est-ce qu'ils aiment ça, est-ce qu'ils y sont forcés, ont-ils l'impression de faire quelque

chose de raisonnable et de productif ? Ils viennent de toutes les directions, certains arrivent même par le train de lieux éloignés, ils dressent l'oreille pour savoir s'ils ont encore le temps de faire une petite promenade avant d'entrer, ils sont si patients dans tout cela, une patience de moutons, et puis le soir ils se dispersent, chacun dans sa direction, pour se retrouver tous le lendemain à la même heure. Ils se voient, ils se reconnaissent à leur pas, leur voix, leur manière d'ouvrir une porte, mais ils n'ont guère affaire ensemble. Ils se ressemblent tous et sont pourtant tous l'un pour l'autre des étrangers, et si l'un d'entre eux meurt ou détourne des fonds, ils s'en étonnent pendant une matinée et puis tout reprend son train. Il arrive qu'il y en ait un qui soit frappé d'une attaque alors qu'il était en train d'écrire. Qu'aura-t-il donc eu de ces cinquante ans pendant lesquels il aura "travaillé" dans la maison ? Cinquante ans durant, il est entré et sorti chaque jour par la même porte, il a employé des milliers de fois la même formule dans des millions de lettres, il a porté un certain nombre de nouveaux costumes et s'est souvent étonné d'user si peu de paires de chaussures dans l'année. Et maintenant ? Pourrait-on dire qu'il a vécu ? Et des millions d'hommes ne vivent-ils pas comme lui ? C'étaient peut-être ses enfants, le sens de sa vie ? Peut-être sa femme faisait-elle tout le plaisir de son existence ? Oui, c'est bien possible. Je ne veux pas me donner l'air d'en savoir plus sur ces choses-là, car je me dis que je suis encore jeune. Dehors c'est maintenant le printemps et je pourrais sauter par la fenêtre, tellement j'ai mal d'être resté tout ce temps sans avoir le droit de remuer. Une banque est vraiment un endroit stupide au printemps. De quoi aurait l'air une banque au milieu d'une prairie bien verte, bien grasse ? Peut-être ma plume m'apparaîtrait-elle alors comme une fleur qui vient de sortir de terre. Bah, je ne veux pas me moquer. Peut-être que tout cela doit être ainsi, peut-être qu'il y a une raison pour tout. La vue m'en échappe parce

que j'ai trop à faire avec celle du dehors. Elle est un peu décourageante : ce ciel devant les fenêtres, et dans l'oreille ces jolis chants. Les nuages blancs passent dans le ciel et moi je dois rester là à écrire. Pourquoi ai-je toujours un œil sur les nuages ? Si j'étais cordonnier je ferais au moins des souliers pour les enfants, les hommes et les dames, qui sortiraient au printemps dans la rue avec mes souliers. Je sentirais le printemps en voyant mes souliers aux pieds des autres. Ici je ne peux pas sentir le printemps, il me dérange. »

Simon baissa la tête, il était furieux de s'être attendri.

Un soir, comme il rentrait à la maison, Simon vit sous les lumières qui éclairaient le pont un homme devant lui marchant à grands pas. La silhouette mince prise dans un manteau lui donna un brusque sentiment de joie. Il croyait bien reconnaître cette démarche, ce pantalon, l'espèce de casserole en guise de chapeau et les mèches qui s'échappaient. L'étranger portait un carton à dessins sous le bras. Simon accéléra le pas, le cœur battant de pressentiments et brusquement, en criant « Frère », il se jeta au cou du passant. Kaspar embrassa son frère. Ils poursuivirent ensemble le chemin qui conduisait à la maison en parlant fort ; à vrai dire ils avaient toute une route à faire, assez raide, qui remontait la pente de la colline où s'étaient des jardins et des villas. Tout en haut ils atteignirent les petites maisons vieillottes du faubourg. Le soleil couchant enflammait les fenêtres et leur donnait l'air de beaux yeux brillants fixant le lointain. En bas on voyait la ville étendue à l'aise sur la plaine, comme un moelleux tapis d'éclairs, les cloches du soir qui sonnent toujours autrement que celles du matin montaient jusqu'à eux, le lac était faiblement dessiné, avec sa forme d'une douceur impossible à décrire, aux pieds de la ville, de la montagne et des jardins. Il n'y avait pas encore beaucoup

de lumières du soir mais celles qui étaient allumées brillèrent comme jamais vues encore. Des gens circulaient en ce moment dans le dédale de toutes ces rues. On ne les voyait pas, mais on le savait. « Ce serait merveilleux maintenant de longer les vitrines de la Bahnhofstrasse », dit Simon. Kaspar se taisait et continuait à marcher. Il était devenu un beau garçon. « Quelle allure ! », pensait Simon. Ils arrivèrent enfin devant la maison. « Comment cela ? Tu habites donc maintenant au coin du bois ? », dit Kaspar en riant. Ils entrèrent ensemble.

Lorsque Klara Agappaia aperçut le nouvel arrivant, une petite flamme étrange s'alluma dans ses grands yeux fatigués. Puis elle les ferma et pencha la tête sur le côté. On n'avait pas l'impression qu'elle eût éprouvé beaucoup de plaisir en voyant ce jeune homme, c'était quelque chose de tout à fait autre. Elle s'efforça de paraître à l'aise et de sourire comme on sourit pour souhaiter la bienvenue. Mais elle n'y réussit pas : « Montez, dit-elle, je suis tellement fatiguée aujourd'hui. C'est étrange. Je ne sais vraiment pas ce que j'ai. » Ils allèrent dans leur chambre : la lune l'éclairait. « N'allumons pas, dit Simon, mettons-nous au lit tout de suite. » On frappa à la porte, c'était Klara, elle dit dans le couloir : « Vous avez tout ce qu'il vous faut, il ne vous manque rien ? »

« Non, nous sommes déjà au lit, qu'est-ce qui pourrait nous manquer ? »

« Bonne nuit, mes amis », dit-elle et elle ouvrit un peu la porte, la referma et s'en alla.

« Elle m'a l'air d'une femme étrange », fit Kaspar. Ils s'endormirent.

CHAPITRE TROIS

Le lendemain matin, le peintre sortit ses paysages du carton et tout un automne défila d'abord, puis un hiver, tous les états de la nature se mirent à revivre. « Comme c'est peu par rapport à tout ce que j'ai vu. Si rapide, l'œil du peintre, et si lente, si lourde peut être sa main ! Tout ce qu'il me reste à faire ! C'est souvent à devenir fou, quand j'y pense. » Tous trois, Klara, Simon et le peintre, faisaient cercle autour des tableaux. Il y avait peu de mots prononcés mais tous l'étaient sur le ton de l'exclamation de plaisir. Brusquement Simon bondit sur son chapeau qui était resté sur le plancher, l'enfonça furieusement sur sa tête et se précipita vers la porte en criant : « Je suis en retard. » « Une heure de retard. Ce sont des choses qui ne devraient pas arriver chez un jeune homme », lui dit-on à la banque.

« Et si elles arrivent quand même ? », répliqua l'interpellé sur un ton de défi.

« Comment ? Et avec cela vous êtes insolent ? Très bien. Faites comme vous voudrez. »

On rapporta la conduite de Simon au directeur. Celui-ci décida de renvoyer le jeune homme. Il le fit venir et lui annonça la chose sans du tout élever la voix et même sur un ton bienveillant. Simon dit : « Je suis bien content que ce soit fini. Croit-on peut-être me porter un coup, briser mon orgueil, m'anéantir ou que sais-je encore ? Au contraire, on me relève, on me fait plaisir, on me redonne après bien longtemps une goutte d'espoir. Je ne suis pas fait pour être une machine à écrire et à calculer. J'aime

bien écrire, j'aime bien compter, je suis tout prêt à me conduire d'une façon convenable avec les autres et, pourvu que ce qu'on me demande ne blesse pas mes sentiments, j'ai une passion pour l'obéissance. J'arriverais aussi à me soumettre à certaines lois, s'il s'agissait vraiment de cela, mais ici depuis quelque temps il ne s'agit plus de cela. Lorsque je suis arrivé en retard ce matin, j'en étais simplement fâché, dans le fond de ma conscience je n'étais nullement inquiet, je ne me faisais pas de reproches, ou alors tout au plus celui d'être encore cet imbécile et ce lâche qui à huit heures sonnantes saute sur ses pieds, se met en marche comme une pendule qu'on remonte et qui marche aussi longtemps qu'elle est remontée. Je vous suis très reconnaissant d'avoir eu l'énergie de me mettre à la porte et je vous prie de bien vouloir penser de moi ce qu'il vous plaira. Vous êtes certainement un homme estimable, un homme de mérite, un grand homme, mais, voyez-vous, moi aussi je voudrais en être un ; par conséquent, il est bien que vous me renvoyiez, et c'est une bénédiction pour moi que de m'être conduit aujourd'hui d'une façon inadmissible, selon l'expression en usage. Dans vos bureaux dont on a fait tant de cas, où chacun, n'est-ce pas, souhaiterait être employé, il n'est fait aucune place à la formation d'un jeune homme. Je me fiche pas mal de l'avantage d'être payé régulièrement tous les mois. Cela ne m'empêche pas de dépérir, de devenir stupide, lâche et engourdi. Vous trouverez surprenant de m'entendre user de telles expressions, mais vous reconnaîtrez que je dis la vérité. Il n'y en a qu'un ici qui puisse être un homme : vous ! Il ne vous vient jamais à l'esprit qu'il pourrait y avoir parmi vos pauvres employés des gens qui ont eux aussi envie d'être des hommes, des hommes qui font quelque chose d'estimable. Je ne trouve aucun charme à cette façon de se tenir toujours à carreau, simplement pour éviter la réputation d'être quelqu'un d'insatisfait et de peu recommandable à un employeur. Quelle tentation ici que la

peur, et comme l'envie de s'arracher à cette peur misérable est petite en comparaison ! Pour avoir réussi aujourd'hui à faire que cette chose presque impossible ait eu lieu, je m'accorde de l'estime, on dira ce qu'on voudra. Vous, monsieur le Directeur, vous vous êtes retranché ici, vous n'êtes jamais visible, on ne sait pas aux ordres de qui on obéit, ou plutôt, on n'obéit pas, on ne fait que suivre mornement de vieilles habitudes qui connaissent le chemin. Quel piège à jeunes gens, pour peu qu'ils soient enclins au moindre effort et à la paresse ! On n'a que faire ici de toutes les forces qui se trouvent peut-être logées dans l'âme d'un garçon, on ne réclame rien qui puisse distinguer parmi d'autres un homme, une personne. Ni le courage, ni l'esprit, ni la loyauté, ni le travail, ni l'envie de créer quelque chose, ni le désir de l'effort ne sont d'une aide quelconque ici pour faire son chemin. Il est même mal vu de faire montre de sa force et de ses capacités. Et il est naturel que ce soit mal vu dans un système qui fait du travail une chose si lente, si lourde, si sèche, si pitoyable.

Adieu, monsieur, je m'en vais faire une cure de travail, dût-ce être bêcher la terre ou porter des sacs de charbon. J'aime toutes les formes de travail, sauf celles qui n'emploient pas les forces dont je dispose. » « Dois-je, bien qu'à vrai dire vous ne l'ayez pas mérité, vous délivrer un certificat ? »

« Un certificat ? Non, ne me délivrez pas de certificat. Si je n'en ai mérité qu'un mauvais, je préfère n'en avoir aucun. À partir d'aujourd'hui je me délivre mes certificats moi-même. Je ne veux plus avoir désormais d'autre répondant que moi quand on me demandera mes certificats ; les gens intelligents et clairvoyants en concevront la meilleure impression. Je suis content de partir de chez vous sans certificat : si j'en avais un, il ne ferait que me rappeler le temps de ma peur et de ma

lâcheté, un état de paresse et de diminution de mes forces, des jours vécus inutilement, avec des après-midi remplies d'efforts furieux pour en sortir et des soirs de douce mélancolie qui ne servait à rien. Je vous remercie pour l'intention que vous aviez de vous séparer de moi à l'amiable, cela me prouve que je suis en présence d'un homme qui a peut-être compris quelques-unes des choses que j'ai dites. »

« Jeune homme, vous êtes beaucoup trop violent, dit le Directeur, vous enterrez votre avenir ! »

« Je ne veux pas d'avenir, je veux du présent. Cela me paraît valoir plus. On n'a d'avenir que quand on n'a pas de présent, et quand on a un présent, on oublie complètement même de penser à l'avenir. »

« Adieu. Je crains pour vous des jours difficiles.

Vous m'avez intéressé, c'est pourquoi je vous ai écouté. Sans cela je n'aurais pas perdu de temps avec vous. Peut-être avez-vous mal choisi votre métier, peut-être deviendrez-vous quelque chose. Tâchez d'aller bien quand même. »

Un signe de tête congédia Simon qui se retrouva peu après dans la rue. Devant une pâtisserie il remarqua un homme qui faisait les cent pas probablement en attendant quelqu'un, peut-être une femme, comment le savoir. En tout cas, l'homme l'intéressa. Il était au premier regard d'une laideur repoussante, avec un crâne volumineux et brillant, une barbe qui lui couvrait tout le visage et dans les yeux une expression de fatigue qui avait quelque chose d'animal. Son pas était maniéré mais noble, ses vêtements élégants et de bon goût. Il tenait une canne jaune à la main ; on aurait dit d'un savant, mais d'un savant encore

jeune. Il y avait dans toute sa personne et ses gestes un air doux qui touchait le cœur. On avait le sentiment qu'on pouvait très bien aborder un homme comme lui dans la rue et c'est ce que fit Simon.

« Excusez-moi, monsieur, de m'adresser à vous comme cela. J'ai senti de la sympathie pour vous rien qu'en vous regardant. Je souhaite faire votre connaissance. Un souhait aussi fort n'est-il pas un motif suffisant pour aborder un homme comme vous dans la rue ? Vous avez l'air de chercher quelqu'un, comme si vous saviez que quelqu'un vous attend vous-même à cet endroit. Il y a une telle foule de gens ici que vous aurez bien du mal à trouver tout seul la personne en question. Je vais vous aider à la chercher, si vous avez suffisamment confiance en moi pour me décrire par quelques détails cette personne que vous désirez rencontrer. Est-ce une dame ? » « C'est en effet une dame », répondit l'homme en souriant.

« Comment est-elle ? »

« Habillée de noir de la tête aux pieds. Grande, mince. Avec de grands yeux qui continuent à vous regarder longtemps après que vous les avez croisés, même si en réalité ils se détournent. Elle porte un collier de grosses perles blanches et de longues boucles d'oreilles. Et des anneaux d'or, tout simples, aux poignets. Son visage est ovale, avec quelque chose d'épanoui. Vous verrez vous-même. Il y a autour de sa bouche, bien qu'on puisse se tromper dans ces choses-là, un air secret et rusé, c'est une bouche un peu pincée. Elle porte souvent un grand chapeau large avec des plumes qui retombent. Le chapeau a l'air d'être venu se poser de lui-même sur sa tête et ses cheveux. Si cette description ne vous suffit pas, je vous signale encore qu'elle se promène avec un lévrier tenu par une laisse noire et mince. Elle ne sort jamais sans son

chien. Je vais rester à mon poste et attendre votre retour. Je vous suis reconnaissant de votre proposition, sans compter que vous m'intéressez vivement par la manière dont vous m'avez abordé. La foule ne cesse vraiment de grossir. Il doit y avoir une fête ici. »

« Oui, quelque chose de ce genre, je pense. Les fêtes me sont généralement indifférentes. »

« Pourquoi donc ? »

« Chacun suit son chemin, n'est-ce pas ? Au revoir. »

Là-dessus Simon s'efforça d'avancer aussi vite qu'il pouvait à travers la masse compacte des badauds. On le pressait et le poussait de tous côtés, il était presque soulevé. Mais lui aussi poussait les autres et s'amusait énormément à percer ainsi peu à peu la cohue des corps et des visages. Il parvint finalement sur une sorte d'îlot, c'est-à-dire une petite place vide, et en regardant autour de lui il aperçut brusquement M^{me} Klara. Elle tenait vraiment un chien en laisse. Depuis qu'il habitait chez elle, Simon ne s'était pas soucié d'elle davantage et il ne savait donc pas non plus qu'elle avait l'habitude de sortir avec son chien.

« Un monsieur vous cherche », dit-il, lorsqu'elle l'eut aperçu.

« Mon mari, sans doute, répondit-elle, venez, nous irons ensemble. Il est brusquement revenu de voyage sans m'écrire un seul mot. Il fait toujours cela. Comment avez-vous fait sa connaissance ? Comment en êtes-vous à chercher des dames pour lui ? Vous êtes vraiment une drôle de personne, Simon. Quoi ? Vous avez abandonné votre emploi ? Et qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

Venez ! Par ici. Le passage est plus facile par ici. Je vais vous présenter à mon mari. »

On décida de passer la soirée au théâtre. Kaspar fut prévenu et à l'heure dite il se trouva devant le théâtre, un bâtiment blanc de grande allure qui s'élevait au bord du lac. Lorsque le rideau s'ouvrit, on ne vit d'abord qu'un espace gris et vide. Mais il s'anima bientôt quand parut une danseuse dont les jambes et les bras étaient nus et qui dansait sur une musique qu'on entendait faiblement. Son corps était entouré d'un voile qui volait çà et là ruisselant de lumière, de sorte qu'on eût dit qu'il répétait pour lui-même le dessin que traçaient les lignes onduleuses de la danse.

On sentait l'innocence absolue et la grâce de cette danse et il ne serait venu à personne l'idée de trouver dans la nudité de la danseuse quelque chose d'indécent ou de volontairement trouble. Les pas se résolvaient souvent en une simple façon de marcher mais c'était encore de la danse, et à d'autres moments la danseuse semblait soulevée par les vagues qu'elle produisait elle-même. Quand, par exemple, elle levait une jambe et courbait son joli pied, c'était fait d'une manière si nouvelle, si aisée, que chacun se disait : où ai-je déjà vu cela, mais où donc ? Ou bien était-ce seulement dans un de mes rêves ? La danse de cette fille avait quelque chose de grave et de naturel. Bien sûr, si on s'en tenait aux règles strictes du ballet, son art n'était peut-être pas très grand et ce qu'elle faisait était loin des performances dont d'autres danseuses étaient capables. Mais par sa seule grâce de jeune fille elle émerveillait. Quand elle retombait au sol, il y avait une gentille lourdeur dans sa manière de faire et quand elle prenait son élan pour s'envoler, son geste enchantait tout le

monde par sa sauvagerie et sa candeur. On la sentait émue par le passage en elle de son propre geste et son émoi lui faisait trouver des mouvements toujours nouveaux accordés à la musique. Ses mains étaient pareilles à deux jolis pigeons blancs battant des ailes. Elle souriait en dansant, elle devait se sentir heureuse. Son absence d'art était ressentie comme un art suprême. Une fois elle partit en de grands bonds souples, comme un cerf poursuivi, d'une mesure à l'autre. Sa danse ressemblait au jaillissement d'une vague qui se brise sur une rive douce et s'éparpille, ou bien alors elle s'étalait comme ces larges vagues puissantes et pleines de soleil au milieu du lac, et d'autres fois encore elle redevenait une pluie de flocons et de petites pierres, c'était toujours une autre chose et toujours aussi plein d'âme. Les sentiments de tous les spectateurs, plaisir ou douleurs, dansaient avec elle. Certains en avaient les larmes aux yeux, des larmes issues du pur et même ravissement qu'elle éprouvait à danser. Comme c'était beau de voir au moment où elle s'arrêta des femmes d'âge et d'allure respectables se lever d'un bond, agiter leurs mouchoirs vers la scène et jeter des bouquets de fleurs à son intention dans la fosse d'orchestre. « Sois notre sœur », semblaient dire leurs sourires à toutes. « Quelle joie de pouvoir t'appeler ma fille, si tu voulais bien », entendait-on dans leurs applaudissements. Pour ce public de cent personnes face à la fille seule sur la scène, la frontière avait disparu. Il n'y avait plus de séparation. Beaucoup arrondissaient les bras comme s'ils avaient voulu la caresser, les mains tendues vers elle tremblaient. On criait des choses inventées sur le moment, inspirées par la joie. Même les figures froides et dorées qui ornaient le cadre de scène paraissaient vouloir se mettre à vivre et déposer enfin sur une tête les lauriers qu'elles tenaient en mains. Jamais encore Simon n'avait vu le théâtre aussi beau. Klara était très contente, mais qui aurait pu ne pas l'être ce soir-là ! Seul M. Agappaia restait silencieux.

Kaspar dit : « Je vais peindre une ovation comme celle-là, cela devrait faire un merveilleux tableau. » « Mais difficile à peindre, dit Simon, ce parfum et cet éclat de la joie, le scintillement du plaisir, le froid et le chaud, le précis et le noyé, et les couleurs, les formes dans ces vapeurs, l'or et le rouge sombre qui se perdent dans toutes sortes d'autres teintes, et la scène, le petit foyer de lumière avec la fille souriante au milieu, les robes des dames, les visages des messieurs, les loges et tout le reste, vraiment, Kaspar, ce serait très difficile. »

Klara dit : « Si on se met maintenant à penser à un paysage tranquille, avec tous ces bois, ces collines, ces grandes prairies, tout cela étalé au-dehors, tandis qu'on est là assis sous les lustres d'une salle de théâtre, comme c'est étrange. Mais peut-être que tout fait partie de la nature. Pas seulement les grandes choses calmes du dehors, mais aussi les petites qui remuent et qui sont faites par l'homme. Un théâtre, c'est aussi la nature. Ce que la nature nous pousse à construire ne peut être soi-même que nature, à vrai dire d'une espèce secondaire. La culture peut être aussi subtile qu'on voudra, elle reste une chose de la nature, car enfin elle n'est qu'une lente invention à travers le temps faite par des êtres qui seront toujours liés à la nature. Quand vous peignez un tableau, Kaspar, cela devient de la nature car vous peignez avec vos sens et vos doigts et ceux-là, vous les avez bien reçus de la nature. Non, vraiment, nous avons toute raison de l'aimer, de toujours bien penser à elle, de lui adresser nos prières, si j'ose dire, car il faut bien que d'une manière ou d'une autre les hommes prient, sans cela ils deviennent mauvais. Si donc nous aimons ce qui nous est le plus proche, c'est un avantage qui donne à notre siècle un élan encore plus grand, qui nous fait rouler avec toutes nos pensées dans le même sens que la terre, un avantage qui nous fait sentir plus vite et plus heureusement notre vie, que nous devons

saisir absolument, mille fois, à mille moments, que sais-je ! »... Elle s'était enflammée en parlant. « Ai-je dit aussi quelque chose de raisonnable dans tout cela ? », demanda-t-elle à Kaspar.

Kaspar ne répondit pas. Ils étaient sortis du théâtre depuis longtemps et se trouvaient sur le chemin de la maison. Simon marchait un peu en avant avec M. Agappaia.

« Racontez-moi quelque chose », demanda Klara à son compagnon.

« J'ai un collègue qui s'appelle Erwin, raconta Kaspar tout en continuant à marcher à côté d'elle, il n'a pas beaucoup de talent, ou peut-être en a-t-il eu quand il était encore très jeune. En revanche, et bien que sa peinture n'ait aucune chance d'avoir le moindre succès, il a toujours le même amour forcené pour son art. Il dit de tous ses tableaux qu'ils sont mauvais, et ils le sont en effet, mais il y travaille pendant des années. Il gratte et il repeint sans arrêt. Ce doit être une torture d'aimer la nature comme il le fait et c'est une honte, car un homme raisonnable ne se laisse pas si longtemps berner, ridiculiser et tourmenter par un objet, fût-ce la nature en personne. Naturellement ce n'est pas l'art qui le tourmente, c'est lui qui tourmente les autres avec sa misérable conception de l'art et du monde. Cet Erwin m'aime. Nous avons commencé à peindre ensemble. Nous partions en vadrouille dans les prés, sous les arbres, que je vois toujours devant moi dans leur formidable splendeur au moment des fleurs, lorsque je pense à ce temps "divin". Le mot "divin" est un de ceux qu'Erwin employait dans ses moments d'éblouissement, quand la beauté du paysage dépassait ses facultés de perception. "Kaspar, regarde-moi ce paysage divin", il m'a répété cette phrase je ne sais combien de centaines de fois. Dès ce temps-là, où il réussissait pourtant d'assez jolis

tableaux, faits avec talent, il se critiquait avec acharnement. Il détruisait les toiles réussies et ne conservait que les ratées, les seules qui avaient pour lui de la valeur. Son talent souffrait terriblement de ce manque de confiance perpétuel et à force de mauvais traitements il finit par se dessécher, s'arrêter, comme une source tarie par la brûlure du soleil. Je lui ai plusieurs fois conseillé de vendre à un prix modeste les tableaux qu'il avait terminés, mais c'était lui faire un affront pour lequel il m'aurait presque ôté son amitié. En ce qui me concerne, il s'étonnait tous les jours de me voir continuer à peindre si facilement, avec tant de légèreté, mais il était bien obligé de reconnaître mon talent, pour lequel il avait de l'estime. Il aurait souhaité me voir pratiquer mon art avec plus de sérieux, je lui répondais que pour arriver à quelque chose dans la pratique d'un art il fallait simplement travailler, avoir du plaisir à s'exercer, et observer la nature, et je lui faisais remarquer les dommages que l'excès de sérieux et le prétendu feu sacré peuvent, et même doivent, faire subir à la chose même qui les provoque. En réalité, il était bien d'accord mais il était trop faible pour en démordre. Puis j'allai ailleurs et je reçus de lui des lettres pleines du regret et de la tristesse que lui causait mon départ. J'étais le seul, disait-il, qui ait su encore entretenir en lui un peu de gaieté. Je devais absolument revenir, ou bien alors il me priait de l'autoriser à venir lui-même me rejoindre. Ce que je fis. Il était toujours derrière moi à me suivre comme mon ombre, j'avais beau me montrer froid, me moquer de lui ou le traiter de haut. Il évitait les femmes, on peut même dire qu'il les haïssait, par crainte qu'elles le détournent de son devoir sacré. Je riais de lui et il est bien possible que je l'aie traité finalement avec pas mal de mépris. Il peignait avec toujours plus de lourdeur et s'acharnait encore davantage sur ses études. Je lui conseillais de ne pas tant étudier et d'habituer plutôt sa main au pinceau. Il essayait et se mettait à pleurer quand il me voyait poursuivre

tranquillement mon travail au fil de la journée. C'est à ce moment que nous fîmes un voyage ensemble dans le coin où je suis né, vous connaissez ! On monte d'abord jusqu'au sommet des massifs, là-bas, pour redescendre en pente raide vers le fond d'autres vallées et on repart de nouveau jusqu'en haut. Pour moi c'était un plaisir à battre des mains, une jouissance du corps, de respirer plus vite, de faire marcher ses jambes, rien de plus. Erwin avançait à peine : vraiment, ses forces étaient déjà épuisées par les débordements de sa passion artistique. Un soir nous étions sur un alpage très haut et nous aperçûmes à travers les branches de sapins les trois lacs de mon pays. Le spectacle fit pousser des cris à Erwin. C'était en effet inoubliablement beau. On entendait le bruit des trains en bas et le son des cloches montait jusqu'à nous. On ne pouvait pas encore voir la ville mais j'indiquai à Erwin de la main l'endroit où elle devait se trouver. On aurait dit des robes de princesses, la manière dont les lacs s'étalaient, pleins d'éclairs et de lumière douce, enfermés par les lignes nobles des montagnes qui en faisaient le tour, avec des détails de la rive d'une délicatesse merveilleuse, et tout cela si loin et pourtant tout près. C'est ce même soir que nous sommes arrivés à la maison, couverts de poussière et morts de faim. Ma sœur prit plaisir à ce compagnon silencieux que je lui amenais. Il doit y avoir maintenant à peu près trois ans de cela. Avec le temps elle se rapprocha de lui et j'ai lieu de croire qu'elle brûlait doucement d'amour pour Erwin. Elle souffrait de voir la manière dont je traitais son protégé. Elle me priait de parler de lui avec plus d'amitié et de respect quand il m'arrivait de m'amuser à son propos. Le pauvre garçon ne tint pas longtemps. Un beau jour il prit congé de nous. Ma sœur lui fit auparavant écrire une pensée dans son journal intime. Comme tout cela est comique et va loin à la fois. Peut-être qu'au moment où il écrivait dans son journal, il s'est pris pensivement la tête dans la main et s'est représenté un

avenir avec ma sœur. Que pouvait-il attendre de l'art ? Je craignais un peu que ma sœur ne fît une espèce de scène. Mais elle se contenta de le regarder gravement et avec bonté en lui disant au revoir. Lui ne put lever les yeux vers elle, il n'osait pas. Est-ce qu'il se sentait pitoyable ? C'est bien possible. Peut-être ne croyait-il pas qu'une fille pût jamais l'aimer et avoir envie de lui pour mari, à cause de la tache de vin qui lui traversait tout le visage. J'ai toujours éprouvé quant à moi que cela l'ennoblissait. J'aimais bien le regarder. Après notre départ, il me demanda s'il pouvait écrire à ma sœur. " Qu'est-ce que cela peut me faire, lui répondis-je. Écris si tu en as envie. " Il rentra chez lui, dans le monde sinistre de ses professeurs d'Académie. J'avais pitié de lui mais je pris froidement congé, ou du moins je lui montrai de la froideur parce qu'il m'était insupportable de témoigner de la chaleur à quelqu'un dont j'avais pitié. Il écrivit quelques lettres auxquelles je ne répondis pas, il écrit encore maintenant et je ne réponds toujours pas. Il est désespérément attaché à moi. Faut-il encore dans ces conditions que je lui réponde ? Il est fichu, il ne fait absolument aucun progrès. Les tableaux qu'il fait maintenant sont horribles. Et pourtant personne n'a jamais eu avec moi une relation aussi intense que lui, et si je songe à ces journées que nous passions ensemble dans la nature ! Tout ce qui ne fait que passer dans ce monde... Il faut faire des choses, faire encore et toujours des choses, on est là pour ça, pas pour avoir pitié. »

« Le pauvre homme, dit Klara, j'ai pitié de lui. Je voudrais qu'il soit ici et s'il était malade, j'aimerais le soigner. Un artiste malheureux, c'est comme un roi malheureux. Comme cela doit lui faire mal au fond de l'âme de se savoir si dépourvu de talent. Je peux bien me le représenter. Pauvre type. J'aimerais être une amie pour lui puisque vous-même n'avez pas le temps d'avoir de la pitié.

Moi, j'aurais le temps. Tous ces pauvres gens qu'il y a dans le monde ! »

Kaspar baissa la voix et prit sa main pour la première fois : « Comme vous êtes bonne ! »

Le bois était tout noir. Tout était obscur, la maison faisait une tache obscure dans l'obscurité. Simon et Agappaia attendaient les deux autres sur le seuil. « Ils ne viennent pas. Venez donc, rentrons. » « Je voudrais aller me coucher tout de suite », dit Simon.

Alors qu'il était déjà dans son lit et qu'il allait fermer les yeux, il entendit brusquement un coup de feu. Pris de frayeur il bondit sur ses pieds, ouvrit toute grande la fenêtre et se pencha au-dehors.

« Qu'est-ce que c'est ? », cria-t-il. Mais il n'entendit que l'écho renvoyé par le bois. Le bois était enseveli dans un silence de mort. Tout à coup il entendit la voix d'un homme en bas qui disait : « Ce n'est rien, dormez. Excusez-moi si je vous ai fait peur. Il m'arrive souvent dans la nuit de tirer dans le bois, cela m'amuse d'entendre le bruit de la détonation et puis l'écho. Il y en a qui sifflent pour se distraire, quand tout est tellement silencieux. Moi, je tire. Prenez garde de ne pas vous refroidir à la fenêtre. Les nuits sont encore fraîches. Vous allez bientôt m'entendre tirer de nouveau et cette fois je pense que vous n'aurez plus peur. J'attends encore ma femme. Bonne nuit. Dormez bien. » Simon se recoucha. Mais il ne put s'endormir. La voix de l'homme lui avait semblé si étrange, si tranquille, mais bizarre justement à cause de cela. Si glaciale. En fait plutôt aimable comme d'habitude. Mais c'est cela qui faisait glacial. Il devait y avoir quelque chose là-dessous.

Mais c'était peut-être simplement qu'il ne connaissait pas les habitudes de cet homme. « Il y a pas mal de types bizarres aujourd'hui, songea-t-il. La vie est si ennuyeuse, cela explique le nombre grandissant de gens bizarres. On devient un type bizarre avant de s'en être rendu compte. Et par exemple cet Agappaia ne voit plus rien de maniaque dans ses manies. Il appellera ça un sport, et cela suffira pour chasser d'autres idées. Enfin, je vais quand même essayer de dormir maintenant. » Mais il lui vint encore des pensées qui avaient toutes à faire avec la nuit. Il songeait aux petits enfants qui n'osent pas aller dans une chambre quand elle est obscure, qui ne peuvent pas s'endormir dans l'obscurité. Les parents commencent par inculquer cette terrible peur de l'obscurité à leurs enfants et puis punissent ceux qui ne sont pas sages en les envoyant dans des chambres noires et silencieuses. L'enfant tâtonne dans l'obscurité, une obscurité épaisse où on ne rencontre que l'obscurité. La peur de l'enfant et l'obscurité font bon ménage, mais pas l'enfant avec sa peur. L'enfant a un tel talent d'avoir peur que la peur grandit toujours. Elle s'empare de lui qui est tout petit, et elle est si grande, si grosse, et elle respire si fort ; l'enfant aimerait bien par exemple crier, mais il n'ose pas. De ne pas oser augmente encore sa peur, car il doit y avoir quelque chose de terrible là, pour vous empêcher même de pousser des cris de peur quand on a peur. L'enfant croit que quelqu'un écoute dans l'obscurité. Pauvre enfant et quelle tristesse on a à se le représenter. Les petites oreilles qui s'efforcent de recueillir un bruit, seulement la millième partie d'un petit bruit. Ne rien entendre fait beaucoup plus peur que d'entendre quelque chose, à partir du moment où on est dans l'obscurité et qu'on écoute. Déjà cela : écouter et presque s'entendre soi-même écouter. L'enfant ne cesse pas d'entendre. Quelquefois il écoute et quelquefois il ne fait qu'entendre, car l'enfant fait très bien la différence dans sa peur sans nom. Quand on dit entendre, cela signifie qu'il y

a quelque chose qu'on entend, mais si on parle d'écouter, on peut écouter en vain, on n'entend rien, on voudrait entendre. Écouter, c'est cela que fait l'enfant qu'on enferme dans une chambre noire pour le punir de ne pas avoir été sage. Qu'on imagine maintenant quelqu'un qui s'approcherait tout doucement, terriblement doucement. Non, il vaut mieux ne pas l'imaginer, ne pas imaginer cela. Celui qui imagine cela meurt de peur comme l'enfant. Les enfants ont des âmes si fragiles. Infliger de telles frayeurs à de telles âmes ! Parents, parents, ne mettez jamais vos enfants qui n'ont pas été sages dans des chambres obscures, si vous leur avez d'abord appris à avoir peur de la douce, au fond si douce obscurité... A présent Simon n'avait plus peur, quoi qu'il advienne encore pendant cette nuit. Il s'endormit et lorsqu'il se réveilla le matin, il vit son frère qui dormait tranquillement à côté de lui. Il aurait voulu l'embrasser. Pour ne pas réveiller le dormeur, il s'habilla avec toutes sortes de précautions, ouvrit doucement la porte et descendit l'escalier. Il y rencontra Klara. Elle paraissait avoir attendu là depuis un bon moment déjà. Simon cependant avait à peine eu le temps de lui dire bonjour que la femme, qui paraissait très émue, le prit par le cou, l'attira contre elle et l'embrassa avec amour. « Je veux t'embrasser aussi, tu es son frère, n'est-ce pas ? », dit-elle d'une voix basse, oppressée, heureuse.

« Il dort encore », dit Simon. Il avait l'habitude de repousser avec douceur les tendresses qui ne lui étaient pas destinées. Cette tranquillité acheva de la plonger dans l'agitation. Elle ne le lâchait pas, au contraire, elle le pressait plus fort contre elle, prenant sa tête entre ses mains et appliquant des baisers sur son front et ses joues. « Je t'aime comme un frère. Maintenant tu es mon frère. J'ai si peu, et j'ai tant, si tu savais ! Je n'ai rien du tout, j'ai tout donné. Vas-tu m'éviter maintenant ? Non, n'est-ce pas, non ! Je possède ton cœur, je le sais. Je suis riche avec un

confident comme toi. Tu aimes ton frère comme personne ne l'aime. Avec tant de force et de volonté. Il m'a parlé de toi. Comme tu me parais beau. Tu es tout à fait différent de lui. On ne peut pas te décrire. C'est ce qu'il disait aussi, on n'arrive pas à te saisir. Et pourtant quelle confiance on a, en allant vers toi ! Embrasse-moi. Je suis à toi, au sens que ton cœur souhaite. Ton cœur est ce qu'il y a de beau chez toi. Ne dis rien. Je comprends qu'on ne te comprenne pas. Toi, tu comprends tout. Tu m'aimes bien, dis-le, dis oui. Non, ne dis rien. Ce n'est pas la peine, pas la peine du tout. Tes yeux ont déjà dit oui. Je le savais depuis longtemps. Je savais depuis longtemps qu'il existe des gens comme toi, ne fais surtout pas exprès de te montrer froid. Il dort ? Oh non, ne t'en va pas. Il faut que je me dispute encore un peu avec toi. Je suis une bête femme, n'est-ce pas, bête, bête et bête. »

Elle aurait continué sur ce ton mais Simon l'en empêcha à sa manière douce. Il dit qu'il voulait faire une promenade. Elle le regarda partir mais il ne se soucia pas un seul instant de son regard. « Je suis à son service, si elle a besoin de moi pour un service : cela va de soi ! se dit-il à lui-même. Je sacrifierais vraisemblablement ma vie pour elle si elle l'exigeait pour son bien ; très vraisemblablement ! Oui, c'est assez certain que je le ferais, pour une femme comme elle, justement. Elle a quelque chose qui veut cela. En un mot, elle m'a en son pouvoir, naturellement ; et alors, à quoi bon se casser la tête là-dessus ? J'ai d'autres choses à penser. Par exemple, ce matin je suis heureux, je sens mes membres, je les sens fins et flexibles comme du fil. Quand je sens mes membres, je suis heureux et à ce moment-là je ne pense à personne d'autre au monde, ni femme ni homme, je ne pense à rien. Ah, comme on est bien ici dans le bois quand il fait du soleil le matin. Comme c'est bien d'être libre. Peut-être bien qu'une âme en ce moment pense à moi, peut-être ou peut-

être pas, la mienne en tout cas ne pense à rien. Une matinée comme celle-là éveille toujours une certaine rudesse en moi, mais ça ne fait rien, au contraire, c'est la disposition qui convient pour jouir de la nature sans égoïsme. Merveilleux, merveilleux. Tous ces éclairs que fait l'herbe sous le soleil ! Et comme le ciel blanc brûle autour de la terre ! Ça pourrait bien encore revenir aujourd'hui, l'attendrissement que nous savons. Quand je pense à quelqu'un, j'y pense violemment. Mais c'est bien plus agréable d'être comme je suis maintenant. Gentil matin. Dois-je te chanter une chanson ? Tu es toi-même une chanson. Ce que j'aimerais encore mieux ce serait de crier et de courir comme un diable, ou tirer des coups de fusil, comme ce pauvre diable d'Agappaia. »

Il se jeta sur l'herbe et rêva.

CHAPITRE QUATRE

Ce matin-là, Kaspar et Klara firent une promenade sur le lac dans une petite barque de couleur. Le lac était calme, brillant et silencieux comme un miroir. De temps à autre ils croisaient un petit bateau à vapeur et cela faisait pendant quelques instants de grandes vagues douces ; ils traversaient les vagues. Klara était vêtue d'une robe blanche comme la neige, dont les manches larges pendaient avec nonchalance autour de ses beaux bras et de ses mains. Elle avait ôté son chapeau, elle avait défait ses cheveux, sans du tout le faire exprès, avec un joli geste de la main. Sa bouche souriait vers la bouche du jeune homme. Elle ne trouvait rien à dire, elle n'avait pas envie de parler. « Comme l'eau est belle, c'est comme un ciel », dit-elle. Son visage était aussi serein que les choses qui l'entouraient, le lac, la rive et le ciel sans nuages. Le bleu de ce ciel avait une trame blanche, duveteuse et moirée. Le blanc troublait un peu le bleu, l'affinait, le rendait plus désirable, plus incertain et plus doux. Le soleil ne passait qu'à moitié, comme le soleil qu'on voit dans les rêves. Il y avait une timidité dans tout, l'air éventait leurs cheveux, leurs visages, l'expression de Kaspar était grave, mais non soucieuse. Il rama vigoureusement pendant un certain temps, mais il finit par lâcher les rames, la barque continua à les bercer sans conduite. Il se retourna vers la ville qui descendait sur l'horizon, vit les clochers et les toits scintiller un peu dans le demi-soleil, vit des gens pressés qui marchaient sur les ponts. Des charrettes et des voitures suivirent, le tramway passa d'une traite avec un bruit spécial. Les fils bourdonnaient, les fouets claquaient, on entendit un sifflet et de grands coups sonores qui venaient

on ne sait d'où. Les cloches de onze heures se mirent à sonner, traversant le silence et toutes les rumeurs. Ils prenaient tous les deux un plaisir inexprimable à cette journée, au matin, aux bruits et aux couleurs. Tout était rassemblé, tout était dans le même ton. Pour les amants qu'ils étaient, tout passait par ce ton unique. Un bouquet de fleurs des champs était posé sur les genoux de Klara. Kaspar avait ôté sa veste et ramait de nouveau. Midi sonna, et tous ces gens qui travaillaient, qui avaient un emploi, se répandirent dans les rues comme des fourmis, petits points noirs et mobiles qu'on voyait grouiller sur le tablier blanc du pont. Et quand on songeait que chacun de ces points noirs avait une bouche avec laquelle il se préparait maintenant à absorber son déjeuner, on ne pouvait s'empêcher de rire. Quelle extraordinaire image de la vie, se disaient-ils, et cela les faisait rire. Ils reprirent le chemin de la maison ; ils étaient restés au moins en cela des êtres humains : ils avaient faim. À mesure qu'ils approchaient de la rive, les fourmis se mirent à grandir ; en débarquant, ils devinrent eux-mêmes des points comme les autres. Mais c'était encore un bonheur de se promener tranquillement sous le tendre abri vert des arbres. Beaucoup de curieux se retournaient sur l'étrange couple : elle dans ses longs voiles blancs et l'espèce de voyou qui n'avait même pas un pantalon convenable et qui faisait un contraste si insolent avec la dame qu'il accompagnait. Car telle est l'habitude des gens de s'indigner de l'aspect de leurs semblables et de se tromper lourdement sur leur compte. Tout d'un coup quelqu'un se dirigea à grands pas vers Kaspar, quelqu'un ayant toute raison de le saluer avec cet empressement car il s'agissait de Klaus, qui n'avait plus vu son frère depuis des années. Derrière lui venaient sa sœur et un monsieur. Tout le monde se salua. Le monsieur inconnu s'appelait Sébastien.

Simon, pendant ce temps, se trouvait à quelques centaines de pas plus loin, assis dans une salle de réfectoire, plutôt petite et bourrée de gens en train de manger. Ces gens qui mangeaient là étaient de ceux qui doivent manger vite et pour pas cher ; Simon aimait cet endroit si absolument dénué de confort et d'élégance. Et puis il était obligé de compter. Ce restaurant populaire avait été créé par un groupe de femmes qui se faisait appeler « Société féminine d'encouragement à la tempérance et d'aide à la santé publique ». En réalité, on devait se contenter ici d'un repas maigre et médiocre. Le plus souvent tout le monde s'en contentait en effet, mis à part quelques petits mouvements d'humeur imputables à la mesquinerie de l'un ou de l'autre. Les habitués, en tout cas, paraissaient aimer ce qu'ils mangeaient, et qui consistait en une assiette de soupe, un morceau de pain, une portion de viande accompagnée de légumes et un minuscule dessert. Le service ne laissait rien à désirer sauf peut-être un peu plus d'agilité, mais en somme il était plutôt rapide compte tenu du nombre et de l'appétit des mangeurs. On était servi en temps voulu, même si chacun ressentait une légère impatience et souhaitait être servi encore plus vite. Cela n'arrêtait pas : repas distribué, repas reçu, repas avalé. Celui qui venait d'avalier le sien aurait parfois souhaité ne pas en être déjà là et jetait alors un regard d'envie sur ceux qui avaient encore le plaisir de devoir attendre. Pourquoi mangeaient-ils si vite ? C'est une habitude absurde de manger aussi vite. Le service était fait par des filles venues de la proche campagne et tout à fait charmantes. Dans les premiers temps les pauvres étaient un peu débordées, mais elles apprenaient à ignorer certains appels et à gagner ainsi le temps qu'il fallait pour satisfaire les commandes vraiment urgentes. La demande était telle qu'il fallait savoir distinguer et choisir parmi elle. De temps en temps, l'une ou l'autre des patronnes de la maison, une de ces dames charitables, venait voir comment

le peuple mangeait. Elle avait toujours son face-à-main sur elle pour examiner la nourriture et les gens qui la consommaient.

Simon avait un faible pour ces dames et se réjouissait toujours de les voir ; il se les représentait comme de bonnes dames venues en visite dans une salle pleine de petits enfants pauvres afin d'être témoins de leur joie pendant le goûter. « Le peuple n'est-il pas comme un grand petit enfant pauvre, qui a besoin de tutelle et de surveillance, disait sa voix intérieure, et n'est-ce pas mieux qu'il soit surveillé par des femmes, dans ce cas-ci des dames distinguées et généreuses, plutôt que par des tyrans comme dans les temps anciens qu'on aura beau dire plus héroïques ? » Tant de gens si différents étaient réunis dans cette salle à manger en une seule et paisible famille. Des étudiantes en premier lieu. Des étudiantes avaient-elles le temps et l'argent nécessaires pour manger à l'hôtel Continental ? Et puis des gens de maison en blouses bleues, avec des bottes, de grandes moustaches rudes et des gueules plutôt carrées. Qu'y pouvaient-ils s'ils avaient des gueules carrées ? Les manières de ceux qui servaient à l'hôtel Royal avaient certainement, elles aussi, quelque chose de carré conforme à leur moustache. Il est vrai que là-bas le côté carré tentait de se dissimuler sous les ronds de jambes, mais qu'est-ce que ça changeait ? Il y avait aussi des bonnes sans place, de petits gratte-papier, beaucoup de gens chassés, des gens sans pain, sans foyer et même, pour certains, sans adresse. Des filles de mauvaise vie venaient également là, des femmes avec des coiffures bizarres et des visages bleus, de grosses mains et une expression d'arrogance en même temps que de honte dans le regard. Tous ces gens, à commencer bien sûr par la confrérie des bigots, également présente, avaient le même comportement timide et affable. Ils se regardaient dans le visage pendant qu'ils mangeaient ; aucun mot n'était

échangé sauf une politesse de temps à autre dite à voix basse. C'était le règne visible de la grâce liée à la tempérance et à la santé publique. Quelque chose en somme de drôle, de simple, de contraint et, aussi bien, de soulagé émanait de ces pauvres gens, se montrait dans leurs manières qui avaient autant de tons différents que le plumage d'un oiseau d'été. Combien se comportaient ici avec plus de raffinement que le plus raffiné des convives d'une grande maison ! Qui pouvait savoir ce qu'ils étaient, ce qu'ils avaient été, avant de finir dans une cantine populaire ? Les destins humains ne sont-ils pas comme des dés que la vie secoue dans son cornet ?

Simon était assis dans le coin que faisait une saillie de la pièce ; il mangeait du beurre tartiné avec du miel sur un morceau de pain, le tout accompagné d'une tasse de café : « Quel besoin ai-je de manger davantage par un si beau jour ? Le ciel de ce début d'été que je vois par la fenêtre ne met-il pas sa bénédiction sur l'or de mon repas ? Parfaitement, l'or de mon repas. Il n'y a qu'à voir le miel : est-ce qu'il n'a pas la couleur jaune clair, la couleur douce de l'or ? Un or qui coule et serpente agréablement sur la petite assiette blanche, et quand j'en prends un peu à la pointe de mon couteau, je me sens comme un chercheur d'or qui a trouvé un filon. Le blanc du beurre fait un effet charmant à côté de lui ; ensuite vient le brun du pain, qui est un très bon pain, et enfin le plus beau de tout, le brun foncé du café dans la petite tasse propre. Y a-t-il un plat au monde qui pourrait être plus beau et plus appétissant ? Et qu'ai-je besoin de faire plus que d'apaiser ma faim pour pouvoir dire : j'ai mangé ? Il paraît qu'il y a des gens qui font de la nourriture une culture, un art : et alors, est-ce que je ne peux pas en dire autant de moi ? Bien sûr que si. Seulement mon art à moi est modeste et ma culture est plus délicate : je jouis du peu que j'ai avec plus de force et de plaisir que tous ceux-là qui mangent beaucoup, qui

mangent à n'en plus finir. Du reste, je n'aime pas faire traîner un repas. J'en perdrais facilement l'appétit. Il faut que je sente constamment mon envie quand je mange, c'est pour cela que je mange peu et finement. Et encore un autre avantage : des conversations piquantes avec des gens toujours différents. »

À peine Simon venait-il de murmurer ou de penser cela qu'un vieil homme aux cheveux blancs vint s'asseoir à une place encore libre à côté de lui. Le visage du vieil homme était maigre et d'une pâleur grise ; son nez coulait, ou plutôt il avait au nez une goutte qui ne parvenait pas à tomber malgré son poids. On s'attendait constamment à sa chute et elle pendait toujours. L'homme commanda une assiette de pommes de terre bouillies, sans rien d'autre. Il les saupoudra soigneusement de sel avec la pointe de son couteau et se mit à manger avec plaisir en prenant tout son temps. Auparavant il avait joint les mains pour faire sa prière au Bon Dieu. Simon se permit une petite facétie : il commanda discrètement à la serveuse une portion de rôti et rit de bon cœur de l'étonnement du vieux voyant que le rôti qu'on apportait était vraiment pour lui.

« Pourquoi priez-vous avant de manger ? » demanda Simon très simplement.

« Je prie parce que j'en ai besoin », répondit le vieux.

« Alors je me réjouis de vous avoir vu prier. Cela m'intéressait de savoir le sentiment qui vous avait poussé à cela. »

« On a beaucoup de sentiments à ce moment-là, mon petit monsieur. Vous, par exemple, vous ne priez sûrement pas. Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont plus le temps de cela, ni l'envie, du reste. Je peux le comprendre. Quand je

prie, je ne fais que suivre une habitude, car j'en ai pris l'habitude et j'y ai trouvé une consolation. »

« Avez-vous toujours été pauvre ? »

« Toujours. »

Comme le vieux disait ces mots, une femme apparut dans cette même salle de restaurant sentant le renfermé et la misère bien tenue, une femme très belle. C'était M^{me} Klara. Toutes les mains qui tenaient une fouchette, une cuiller ou un couteau, ou l'anse d'une tasse, suspendirent un instant leur travail. Toutes les bouches s'ouvrirent, tous les yeux se fixèrent sur cette apparition si peu accordée à l'endroit. C'était une dame, et plus parfaite que jamais en ce moment. C'était pour les yeux et pour le cœur, pour Simon aussi, comme si du ciel s'ouvrant comme un rideau un ange venait de s'élancer vers la terre et avait choisi, parmi tant d'autres possibles, ce trou sombre afin que les hommes qui l'habitaient fussent un moment heureux, rien qu'en l'apercevant. Simon s'était toujours représenté exactement ainsi ces bonnes dames qui visitent les pauvres, les malheureux qui ne possèdent rien en dehors du privilège douteux de recevoir de temps à autre leur ration d'ennuis, comme une volée de coups. Klara se comportait comme si rien n'était plus normal que la présence ici, dans ce lieu populaire, d'un être supérieur, venu de loin, venu d'ailleurs, d'une autre sphère, d'un autre monde. Mais c'était cela justement qui paraissait magnifique, et dont l'éclat faisait que tous ces gens timides écarquillaient les yeux, luttèrent avec leur respiration, et soutenaient de leur main libre l'autre main pour empêcher qu'à force de trembler elle ne laissât tomber le couteau. À tous ces gens la beauté de Klara donnait brusquement l'occasion douloureuse de se mettre à penser. Tous se souvenaient au même instant qu'il y avait au monde autre

chose que la rudesse du travail et le souci du pain. Ils avaient presque perdu jusqu'à l'idée de cette sorte de santé et de charme plein, débordant, souriant, tellement leur vie à eux s'écoulait mornement en banalités journalières, s'effritait en menus tracas, s'arrêtait à des riens. Voilà ce que chacun, à présent, plus ou moins clairement, apercevait avec douleur : car c'est une douleur de voir le temps d'un regard une beauté dont le passage vous fait déjà défaillir, et qui vous tue à l'idée qu'on pourrait oser sourire du même sourire qu'elle. C'est bien pourquoi ils faisaient tous involontairement la grimace et tordaient leurs visages vers cette femme qui les dépassait tous, eux, assis coincés sur leurs chaises et elle, la très haute, debout et droite. Elle semblait chercher quelqu'un. Simon resta dans son coin sans bouger et sans cesser de lui sourire, tandis qu'elle regardait autour d'elle. Elle fut longtemps sans l'apercevoir, bien que la salle fût relativement petite ; il lui fallait sans doute faire un effort pour habituer ses yeux à l'image éclatée, sombre et confuse faite de toutes ces figures qu'elle devait fixer l'une après l'autre, alors que d'ordinaire elle ne leur prêtait aucune attention. Elle allait s'en aller, gagnée par l'impatience, lorsque son regard effleura Simon qu'elle reconnut. « C'est donc là que vous êtes, et en plus assis comme cela dans un coin ! » dit-elle et elle s'assit à son tour avec le plus grand plaisir auprès de lui, c'est-à-dire entre son jeune ami et le vieil homme au nez duquel brillait toujours la même grosse goutte. Le vieillard dormait. Il n'était pas permis de dormir dans ce genre d'établissement, mais il arrivait tous les jours que des vieux s'assoupissent après avoir mangé, simplement parce qu'ils ne surmontaient plus leur fatigue. Celui-ci avait peut-être derrière lui une longue marche à pied dans toutes les rues de la ville sans résultat. Il avait peut-être été demander du travail partout où le moindre espoir d'en trouver avait pu le conduire. De plus en plus fatigué, il avait peut-être essayé tout de même de sauver la journée, il

avait rassemblé ses dernières forces pour gravir une montagne, car la ville grimpait bien elle-même au flanc de la montagne, et une fois là-haut s'était vu congédier tout aussi vite qu'en bas ; et ainsi il était redescendu, la mort dans l'âme, à bout de forces, jusqu'ici. Déjà la simple idée que ce vieillard était obligé, comme il était probable, de chercher du travail, qu'il continuait à vouloir travailler, un vieux comme lui, avait quelque chose de lamentable et d'effrayant. Mais on pouvait très bien le supposer. Ce vieux n'avait de foyer nulle part, sinon ici, dans cet établissement, mais seulement pour quelques heures, après quoi l'établissement était fermé. C'était peut-être à cause de tout cela qu'il priait, afin de mettre une musique douce et rassurante sur le terrifiant sérieux de sa situation. C'est pour cela qu'il avait dit « j'ai besoin de la prière ». Rien moins donc qu'une forme de bigoterie, mais plutôt le combien triste besoin de sentir une main qui veuille bien le caresser, la main d'un enfant, de sa fille, qui passe doucement sur son vieux front plissé. Peut-être avait-il engendré des filles. Et maintenant ? Voilà le genre de pensées qu'on pouvait très bien avoir quand on était assis à côté de ce vieux et qu'on le voyait dormir, la tête étrangement immobile, appuyée sur les mains. Klara dit : « Votre frère est arrivé, Simon, dans son uniforme d'officier, ainsi que votre sœur et également un monsieur qui s'appelle Sébastien. » Là-dessus Simon paya ce qu'il devait et ils partirent ensemble. Après leur départ une des serveuses remarqua le dormeur, le secoua et lui dit sur un ton comiquement sévère : « Faut pas dormir, là ! Eh ! Vous n'avez pas le droit de dormir ici. » Et le vieux se réveilla.

La soirée fut magnifique ce jour-là. Toute la ville était en promenade le long des belles rives du lac sous les arbres épanouis. À se promener ici parmi tous ces gens de bonne humeur, s'entretenant paisiblement, on pouvait se croire transporté dans un conte. La ville flamboyait au soleil

couchant ; plus tard elle brûla tout à fait, puis noircit, prit la couleur des cendres qu'il laissait après lui. Le soleil en été a quelque chose de magique et d'exaltant. Le lac scintillait dans l'obscurité et les lumières de la ville frissonnaient dans l'eau profonde. Les ponts étaient splendides et quand on était dessus on voyait s'engouffrer en bas les canots sombres glissant sur l'eau ; il y avait des filles en robes claires assises dedans, souvent aussi on entendait, venu d'une barque plus grande que les autres, d'allure plus lente, solennelle, le son chaleureux, préparant la nuit, d'un harmonica. Le son se perdait dans le noir, en ressortait, clair et chaud, sombre et poignant. Un instrument tout simple dont s'amusait un batelier et qu'on pouvait entendre de si loin ! Il faisait paraître la nuit encore plus vaste et plus profonde. Aux bouts lointains des rives on voyait scintiller les lumières rouges des hameaux, comme une traînée de pierres précieuses sur le manteau de la reine. Toute la terre sentait bon et paraissait aussi tranquille qu'une jeune fille qui dort. Le grand rond du ciel de la nuit était posé sur tous les yeux, sur les montagnes comme sur les lumières. Le lac avait pris quelque chose d'immense et en même temps d'encerclé, d'enfermé sous la voûte du ciel. Dans la foule les groupes se formaient. Des jeunes gens passaient en bandes. Les bancs étaient occupés par des gens silencieux, assis tout près les uns des autres, il ne manquait pas non plus de promeneuses prenant des allures, ni d'hommes pour les fixer, puis les suivre, d'un pas toujours hésitant d'abord et s'accélégrant tout à coup jusqu'à ce qu'ils trouvent enfin le courage nécessaire ou le mot qu'ils cherchaient pour aborder ces dames. Ce soir-là, il y en eut plus d'un qui se fit, comme on dit, joliment laver la tête.

Simon marchait au côté de Klaus et jouissait du plaisir de pouvoir donner aux mille questions que posait son frère des réponses chaque fois pertinentes et simples, propres à

convaincre celui-ci qu'il n'était pas tout à fait l'homme perdu qu'on pouvait croire. Il parlait avec une certaine fierté mais en même temps sur le ton modeste qui convenait devant son frère plus âgé, lequel posait des questions parfois enfantines mais toujours empreintes d'une affectueuse sollicitude. Les belles phrases qu'ils échangeaient, longues et circonstanciées, leur venaient tout naturellement et Klaus prenait plaisir à voir l'intérêt que trouvait son frère à beaucoup de choses dont il aurait plutôt attendu, étant donné sa façon de vivre, qu'elles lui parussent ridicules.

« J'étais loin de te croire aussi sérieux que tu parais l'être ! »

Simon répondit : « Je n'ai pas l'habitude de montrer qu'il y a beaucoup de choses que je respecte. Ces choses-là, je les garde généralement pour moi, car je me dis, à quoi bon afficher une mine sérieuse quand le destin vous a donné le rôle du fou et vous a peut-être même choisi pour cela ? Il y a beaucoup, beaucoup de destins différents et mon premier geste est de m'incliner devant eux. Il n'y a rien d'autre à faire. Mais qu'on n'aille pas croire non plus que je vais baisser la tête et prendre l'air penaud. J'ai déjà eu l'occasion de dire à plus d'un où j'en étais avec moi-même là-dessus... » Quand Simon parlait ainsi, ses phrases passaient facilement avec les accents bien mis, mais le ton restait absolument calme et aimable de sorte que Klaus ne sentait dans tout cela aucune vindicte tournée vers l'extérieur, mais plutôt un certain effort de son jeune frère pour mettre d'abord au clair l'état de son âme à l'égard du monde. Il se rendait compte que Simon possédait de sérieuses qualités mais il craignait un peu que ces qualités ne soient que superficielles, qu'elles l'entourent comme de jolies danseuses, au lieu d'être, comme Klaus l'aurait voulu, bien enfoncées en lui. Il y a de ces esprits qui dans le feu

de la conversation créent facilement un monde régi par le courage et la vertu et qui en restent eux-mêmes grisés pendant des heures, surtout dans les moments de retrouvailles. Cependant Klaus n'en était pas moins heureux d'être avec son frère et le plaisir qu'il trouvait à lui dire des choses belles et consolantes était visible. Derrière eux, à quelque distance, marchaient, pressés l'un contre l'autre, Klara et Kaspar. Le peintre était enivré de la beauté et de la musique de la nuit. Il parlait de chevaux galopant à travers des jardins nocturnes, portant de belles et souples cavalières dont les robes frôlaient le sol et jouaient avec les sabots. Là-dessus, il partait d'un grand rire moqueur, un rire qui s'étendait à tout, aux gens, au paysage, à tout ce que rencontraient ses yeux. Klara n'essayait nullement de le calmer, au contraire, elle prenait plaisir à cette liberté dans un esprit qu'elle trouvait beau. Comme elle aimait la jeunesse, l'insolence et même la prétention qu'il y avait dans cette nature de garçon cherchant à se hausser jusqu'à sa nature d'homme. Il pouvait dire les choses les plus insensées, qui lui auraient probablement paru ridicules et bêtes dans la bouche de tout autre, mais chez lui elle aimait cela. Qu'avait-il donc pour qu'elle dût ainsi le trouver beau sans aucune réserve, beau en toutes circonstances, dans tous ses gestes, toute sa conduite, dans ce qu'il faisait et ne faisait pas, dans ses paroles et sa façon de se taire ? Il lui paraissait aussi bien qu'un homme pouvait l'être, mieux que tous les hommes qu'elle connaissait et il avait à peine l'âge d'un homme ! Sa façon de marcher était, comment aurait-elle pu dire, puérile et en même temps imposante. Un jeune homme sans la moindre apparence de nervosité et quelque chose pourtant en lui de timide, de bête, de profondément enfantin. Si détendu et si prompt à s'enflammer ! Elle voyait la lueur que ses cheveux faisaient dans l'obscurité, leurs bouches et leur air de jeunesse. Et son pas, cette façon fière de porter la tête où il y avait aussi de la modestie, de l'attention. Comme ce garçon devait

rêver quand il pensait à quelqu'un ! Kaspar était devenu plus silencieux. Elle ne cessait pas de le regarder. Ici, dans cette nuit pleine de passants, c'était bon, bon à en mourir, de le regarder. Le regarder, c'était pour elle mieux que de l'embrasser. Elle voyait l'air de douleur qu'il y avait dans sa bouche entrouverte ; non qu'il eût, à ce moment-là, quelque chose en tête, pas du tout ; c'était simplement la position des lèvres qui donnait cette impression de souffrance. Ses yeux avaient un regard froid et tranquille fixant le lointain comme s'ils pouvaient voir quelque chose de mieux là-bas. Ils semblaient dire : « Nous voyons, nous, de la beauté, ne vous donnez donc pas ce mal, vous autres, les yeux des autres, vous ne pourrez de toute façon jamais voir ce que nous voyons. » Ses sourcils faisaient deux arcs légers et charmants suspendus comme deux anges attentifs au-dessus de leurs enfants, ces yeux qui paraissaient à chaque instant si vulnérables. « Bien sûr, les yeux sont toujours quelque chose de vulnérable mais quand je regarde les siens, cela me fait mal tout à coup comme si je les voyais déjà blessés par des éclats. Ils sont si grands, ils s'avancent tellement au bord du visage, insouciant, comme on dirait, sans faire attention à rien et en même temps toujours si grands ouverts ; comme il pourrait facilement se blesser ! » se lamentait-elle. Elle ne savait même pas s'il l'aimait, mais qu'est-ce que cela pouvait faire, elle l'aimait, elle, c'était bien assez, il fallait que ce fût comme cela, elle se sentait près de pleurer. Mais alors apparurent Simon et Klaus revenus sur leurs pas pour les retrouver. Klara se domina comme elle put, prit Simon par le bras et l'entraîna en avant : « Laisse-moi te regarder dans les yeux, tu as de si beaux yeux, Simon, des yeux où on se sent comme au lit, quand tout est bien calme et qu'on fait sa prière », lui dit-elle.

Klaus et Kaspar marchaient en silence. Cela faisait quelques années qu'ils ne s'entendaient plus, depuis une

dispute qui avait eu lieu entre eux ; depuis lors ils ne s'étaient plus vus ni écrit. Klaus en était très affecté alors que Kaspar s'y était résigné comme à une espèce de nécessité. Il se disait qu'il était dans l'ordre des choses que même un frère ne vous ait pas compris. Il n'avait pas envie de se retourner sur des histoires passées que de toute façon et justement parce qu'elles étaient passées, il ne jugeait plus dignes d'intérêt. Sa façon à lui, c'était d'aller de l'avant ; il trouvait nuisible de vouloir se rappeler d'anciennes relations. Cependant, comme le silence qu'il observait devant Kaspar lui était devenu insupportable, Klaus se mit à parler du travail d'artiste que faisait son frère et lui suggéra de faire un jour un voyage en Italie afin d'acquérir là-bas la maturité requise.

Kaspar s'écria : « Plutôt aller au diable qu'en Italie ! Pourquoi en Italie ? Suis-je malade, et dois-je peut-être aller me soigner au pays des pins et des orangers ? Qu'ai-je donc besoin d'aller en Italie si je peux être ici et que cela me plaît bien ici ? Pourrais-je donc faire mieux en Italie que de peindre et est-ce que je ne peux pas peindre ici ? Parce que c'est si beau en Italie, tu penses que je devrais y aller ? Est-ce que ce ne serait pas assez beau ici par hasard ? Est-ce que cela peut être plus beau là-bas qu'ici où je suis, où je travaille, où je vois mille choses belles qui continueront à vivre quand je serai poussière ? Est-il possible d'aller en Italie quand on veut créer quelque chose ? Les beautés sont-elles plus belles en Italie qu'ici ? Elles sont peut-être simplement plus prétentieuses et c'est aussi pourquoi je préfère ne pas les voir. Dans soixante ans, quand je serai en mesure de peindre une vague ou un nuage, un arbre ou un champ, nous verrons bien si j'ai eu raison de ne pas être allé en Italie. Aurai-je perdu quelque chose à n'avoir pas vu toutes ces colonnes de temple, ces hôtels de ville fameux, les fontaines et les arcades, les pins et les lauriers et tous ces magnifiques palais d'Italie ? Doit-on vraiment vouloir

tout dévorer des yeux ? Cela me met chaque fois hors de moi quand on me prête l'intention d'aller en Italie pour devenir un meilleur artiste. L'Italie, c'est notre piège à nous, et on n'y tombe jamais que du haut de sa sottise. Est-ce que les Italiens, eux, viennent chez nous pour peindre ou pour écrire ? À quoi bon m'enivrer de cultures antiques ! Si je suis sincère avec moi-même : ai-je vraiment après cela enrichi mon esprit ? Non, je l'ai simplement gâté et rendu lâche. Une époque ancienne, une civilisation disparue peuvent avoir été aussi magnifiques qu'on voudra, elles peuvent très bien nous dépasser en force ou en éclat, mais je ne vais pas me mettre pour cela à y fourrer mon nez comme une taupe ; je me contenterai, au moment qui me fera plaisir, de regarder des livres qui les concernent et qui sont à ma disposition. Du reste, ce qui est une fois perdu et passé n'est pas si précieux que cela ; quand je regarde autour de moi, dans ce présent qui est le nôtre et qu'on dit si laid, j'aperçois une foule de tableaux qui m'enchantent et plus de belles choses que les yeux n'en peuvent retenir. Je pourrais vraiment piquer une colère chaque fois qu'on me rebat les oreilles avec l'Italie ; il y a là quelque chose de singulièrement honteux pour nous. Je peux me tromper, mais en tout cas, même si vingt diables, bien poilus et empestant l'air, me menaçaient de leurs fourches, ils ne me feraient pas aller en Italie. » Klaus se sentit choqué et triste de la violence avec laquelle Kaspar réglait les choses. Il avait toujours été comme cela, et dans ces conditions on ne voyait pas bien comment on pourrait jamais avoir avec lui une relation qui ait un sens. Il se tut et lui tendit la main car on était arrivé devant la maison où logeait Klaus.

Parvenu dans sa chambre d'aspect uniforme, il se dit : « Voilà donc la deuxième fois que je le perds, à cause d'une chose que j'ai dite, innocente et partant des meilleures intentions, mais un peu imprudente, il est vrai. Je le connais trop peu, voilà tout, et je n'arriverai peut-être

jamais à le connaître. Nos vies sont trop différentes. Mais qui sait si l'avenir, qu'on ne peut jamais prédire, ne nous fera pas nous rencontrer une autre fois. Il faut attendre et avoir la patience de mûrir lentement, de devenir meilleur. » Il se sentit très seul et résolut de repartir bientôt et de retourner à son lieu de travail.

CHAPITRE CINQ

Sébastien était un jeune poète qui récitait ses vers en public du haut d'une estrade. Sa véhémence en ces occasions le rendait toujours un peu ridicule. Adolescent il s'était enfui de chez ses parents, avait vécu à Paris à l'âge de seize ans et puis était revenu quand il en avait eu vingt. Son père était directeur de la Musique dans la petite ville où habitait également Hedwig, la sœur des trois frères. Sébastian menait là une curieuse vie d'oisif, dans une chambre haut perchée et pleine de poussière, où il passait des jours entiers assis ou couché sur un lit étroit qu'il ne se donnait pas la peine de refaire pour la nuit. Ses parents le tenaient pour perdu et le laissaient faire ce qu'il voulait. Ils ne lui donnaient pas d'argent parce qu'ils ne jugeaient pas convenable de subvenir encore à ses folies. Il n'était plus question pour Sébastian d'études sérieuses ; il partait avec un livre sous le bras ou dans la poche vagabonder dans les montagnes, dans les bois ; il restait souvent plusieurs jours sans rentrer chez lui, dormait, pour peu que le temps le permît, dans des cabanes délabrées que personne, pas même les bergers les plus rudes, n'utilisait plus sur des alpages plus proches du ciel que de la civilisation des hommes. Il portait toujours le même costume mité en drap jaune clair et il s'était laissé pousser la barbe ; mais à part cela il tenait beaucoup à paraître agréable et propre. Il soignait davantage ses ongles que son intelligence qu'il laissait pousser sauvagement. Il était beau et, comme on le savait poète, il y avait ainsi autour de sa personne une auréole de souffrance, mi-ridicule, mi-sérieuse, de sorte que parmi les gens raisonnables de la ville beaucoup avaient sincèrement pitié du jeune homme et s'occupaient

affectueusement de lui aussi souvent qu'ils en trouvaient l'occasion. Comme c'était quelqu'un de très agréable en société, on l'invitait à des soirées ; cela le dédommageait un peu de l'absence en ce monde d'autres tâches qui eussent pu apaiser son besoin d'activité. Ce besoin, Sébastian l'éprouvait à un haut degré mais il s'était décidément trop écarté des voies normalement prescrites à l'effort. Le sien était peut-être trop sauvage, en tout cas, voyant qu'il ne lui servait à rien, il n'avait plus envie d'en faire d'aucune sorte. Il interprétait lui-même les chansons qu'il avait écrites en s'accompagnant au luth et en chantant d'une voix agréable, mélodieuse. Le seul tort, considérable, il est vrai, qu'on lui eût fait, était de l'avoir gâté depuis l'école en l'aidant à croire qu'il était une espèce de petit génie. Comme cette orgueilleuse conviction avait pu s'enfoncer dans le cœur tendre du jeune garçon ! Des femmes avaient recherché sa fréquentation d'enfant précoce qui comprenait tout et qui était la source pour elles d'un charme incomparable dont son avenir d'homme adulte faisait les frais. Sébastian avait lui-même coutume de dire : « Mes années glorieuses sont depuis longtemps derrière moi. » C'était terrible d'entendre un si jeune homme parler ainsi. De fait, quoi qu'il entreprît, c'était toujours avec une sorte de fatigue, de froideur, de demi-courage, si bien qu'en fin de compte il ne faisait rien ; il ne faisait que jouer avec lui-même. Hedwig lui avait dit une fois : « Sébastian, écoutez-moi, je crois qu'il vous arrive souvent de pleurer sur vous-même. » Il en avait convenu en hochant la tête. Hedwig éprouvait pour lui de la pitié et l'obligeait à empocher de temps à autre un peu d'argent ou quelque cadeau pour lui rendre la vie un peu plus agréable. C'est ainsi qu'elle l'avait cette fois encore emmené avec elle dans ce petit voyage qui la conduisait chez ses frères. Le soir donc, où Klara était aux anges, Klaus triste et seul, Simon heureux et Kaspar dans tous ses états, Hedwig et son poète faisaient en silence et à pas lents la même

promenade le long de la rive. De quoi aurait-on bien pu parler ? Autant se taire. Kaspar vint à leur rencontre :

« D'après ce qu'on m'a dit, vous travaillez sur un poème qui doit refléter le contenu de votre vie. Comment voulez-vous représenter une vie alors que vous n'avez quasiment pas vécu ? Mais regardez-vous donc : jeune et costaud comme vous voilà, ça voudrait se faire tout petit derrière un bureau et mettre sa vie en vers ! Faites cela quand vous aurez cinquante ans. De toute façon, je trouve scandaleux qu'un jeune homme veuille écrire des vers. Ce n'est pas un travail, ça, c'est simplement une planque pour les oisifs. Je n'aurais rien à dire si votre vie s'était achevée par quelque grande aventure, une conclusion apaisante, qui justifie qu'on fasse retour sur ses fautes, ses mérites, ses errements. Mais dans votre cas il ne semble pas que vous ayez jamais commis de fautes et que vous ayez une seule bonne action à votre actif. Soyez un vrai pécheur ou bien un ange avant d'écrire. Le mieux serait de ne pas écrire du tout. »

Kaspar avait de Sébastian une piètre opinion, et c'est aussi pourquoi il se moquait de lui. Il n'avait aucune compréhension pour les gens tragiques, ou plutôt, parce qu'il les comprenait trop facilement et trop bien, il ne les respectait pas. En plus il était ce soir-là d'une humeur diabolique.

Hedwig prit la parole à la place du malheureux offensé, incapable de riposter. « Ce n'est pas beau, ce que tu viens de faire, c'est le moins qu'on puisse dire, Kaspar », s'écria-t-elle avec le feu que lui donnait l'envie de défendre son protégé. « Ce n'est pas non plus très malin. Cela t'amuse de blesser quelqu'un que tout le monde devrait plutôt ménager et respecter à cause de son malheur. Ris tant que tu voudras. Au fond tu regrettes ce que tu as dit.

Si je ne te connaissais pas si bien, je pourrais croire que tu es un garçon brutal et cruel. Quand on peut faire souffrir quelqu'un de malheureux et qui est sans défense, on peut aussi bien torturer une pauvre bête. Les gens sans défense n'excitent que trop souvent chez les forts l'envie de leur faire mal. Sois donc heureux de te sentir fort et laisse les plus faibles en paix. Ta force paraît sous un bien mauvais jour, quand tu t'en sers pour tourmenter les faibles. Cela ne te suffit donc pas d'avoir toi-même les deux pieds sur terre ? Faut-il encore que tu en poses un sur la nuque de ceux qui vacillent et qui cherchent, pour qu'ils s'égarerent encore davantage et coulent plus bas, toujours plus bas, jusqu'à désespérer d'eux-mêmes ? Faut-il donc que la confiance en soi, le courage, la force et la détermination commettent toujours le crime d'être brutal, d'être sans pitié et sans délicatesse à l'égard d'autres qui ne sont pas même un obstacle sur leur chemin, qui sont simplement là à écouter avec envie ce bruit que font la gloire, les honneurs et la réussite des autres ? Est-ce noble, est-ce bien d'offenser une âme en proie aux rêves ? Les poètes sont si vulnérables : alors vous autres, ne blessez jamais les poètes. Au reste, je ne parle pas de toi à présent, mon petit Kaspar ; car après tout, que représentes-tu de si grand que ça dans le monde ? Toi non plus, tu n'es peut-être encore rien du tout et tu n'as aucune raison de te moquer de ceux qui sont comme toi. Tu luttas avec le destin, eh bien, laisse donc les autres lutter aussi, à leur manière ! Vous voilà deux lutteurs et vous vous combattez ? C'est absurde et stupide. Vous avez tous deux bien assez d'occasions de souffrir dans votre vie d'artiste, assez d'embûches, de malentendus, de promesses et de déceptions, faut-il encore que vous fassiez exprès de souffrir davantage ? En vérité, je me sentirais, moi, le frère d'un poète, si j'étais peintre. Il ne faut jamais se hâter non plus de mépriser le ratage ou la paresse et l'oisiveté apparente de quelqu'un. Son soleil peut se lever si soudainement, son poème sortir tout à coup

d'un long rêve confus ! Et alors, de quoi ont l'air à présent ceux qui étaient si prompts à le mépriser ? Sébastian lutte loyalement avec la vie, ce devrait déjà être un motif suffisant pour le respecter et l'aimer. Comment peut-on se moquer d'un cœur tendre ? Tu devrais être honteux, Kaspar, et si tu as la moindre amitié pour ta sœur, ne me donne plus jamais l'occasion de me mettre pareillement en colère contre toi. Je n'aime pas cela. J'ai de l'estime pour Sébastian, parce que je sais qu'il a le courage de reconnaître tous ses défauts. Au reste, tout cela, c'est du bavardage, rien que du bavardage, tu peux toujours t'en aller, si ça ne te plaît pas de te promener avec nous. Tu en fais une tête, Kaspar ! Parce qu'une fille qui a l'honneur et l'avantage d'être ta sœur te tient tout un discours, tu veux te fâcher ? Non, ne te fâche pas, s'il te plaît. Et tu peux aussi te moquer du poète, si tu veux. Pourquoi pas ? J'ai pris la chose trop au sérieux tout à l'heure. Pardonne-moi. »

Un sourire discret, timide, mais tendre, jouait dans l'obscurité sur les lèvres de Sébastian. Hedwig se montra caressante avec son frère jusqu'à ce que celui-ci retrouvât sa gaieté. Il se mit alors à imiter l'éloquence de sa sœur d'une façon si comique que le fou rire les gagna tous les trois. Sébastian, en particulier, était plié en deux. Peu à peu sous les arbres le silence et le vide s'étaient faits ; les gens étaient rentrés dans leurs maisons, les lumières rêvaient mais beaucoup s'étaient éteintes, et dans le lointain leur scintillement avait disparu. Il semblait que là-bas, dans la campagne, on les éteignît plus tôt ; les montagnes ressemblaient maintenant à des corps étendus, morts et noirs ; cependant il y avait encore des gens deux par deux qui paraissaient avoir décidé de passer toute la nuit sous le ciel à parler ensemble.

Simon et Klara étaient assis sur un banc, plongés dans une longue conversation. Ils avaient tant de choses à se dire qu'en vérité cette conversation aurait pu être sans fin. Klara aurait continué à parler de Kaspar et Simon, de celle qui était assise à ses côtés. Il avait une manière étrange, libre et franche de parler de ses compagnons en leur présence même, assis ou debout près de lui en train de l'écouter. Cela se faisait tout seul, les gens qui le mettaient en situation de parler étant aussi ceux qui lui inspiraient les sentiments les plus forts et par conséquent l'envie de parler d'eux plutôt que des absents. Klara, elle, ne pensait qu'à l'absent. « Cela ne te peine pas, demanda-t-elle, que nous ne parlions que de lui ? » « Non, répondit Simon, son amour est le mien. Je me suis toujours demandé si l'un de nous deux aimerait jamais quelqu'un. J'ai toujours vu cela comme une chose merveilleuse pour laquelle nous n'étions ni l'un ni l'autre assez bien. J'ai beaucoup lu sur l'amour, j'ai toujours aimé les amants. À l'école déjà je passais des heures sur des livres de ce genre et je frémissais, je tremblais, je mourais de peur en même temps que mes amants. C'était presque toujours une femme fière et un homme d'un caractère encore plus indomptable, un ouvrier en blouse ou un simple soldat. La femme était toujours une grande dame. Un couple d'amants ordinaire n'aurait pu m'intéresser à cette époque. Mon excitation durait tout le temps de ma lecture mais retombait aussitôt que j'avais fermé le livre. Puis la vie a commencé et j'oubliai tout cela. Je ne démordais pas d'idées de liberté, mais je rêvais de vivre un amour. Pourquoi irais-je me plaindre que l'amour existe mais qu'il ne soit pas pour moi ? Ce serait puéril. Je serais même plutôt content qu'il ne veuille pas de moi mais d'un autre, je voudrais commencer par le voir et ensuite seulement le vivre.

Mais je ne le vivrai jamais. Je crois que la vie veut autre chose de moi, qu'elle a d'autres plans. Elle me fait

aimer tout ce qu'elle m'envoie, toutes ses apparitions. Il m'est quand même permis de t'aimer, Klara, d'une autre façon, peut-être plus bête. N'est-ce pas bête que je sache si exactement que, si tu voulais, je pourrais mourir pour toi, que je le voudrais ? Ne puis-je pas mourir pour toi ? Je trouverais cela tout naturel. Je ne tiens pas à ma vie, je ne tiens qu'à celle de certains autres, et pourtant j'aime la vie, mais je l'aime parce que j'espère qu'elle me donnera l'occasion de bien la perdre. N'est-ce pas, c'est insensé, ce que je dis ? Laisse-moi te baiser les mains pour que tu ressenties que je fais partie de toi. Naturellement je ne suis pas à toi et tu ne voudrais jamais exiger quelque chose de moi, qu'est-ce que tu pourrais bien vouloir de moi ? Mais j'aime les femmes de ta sorte, et à une femme qu'on aime on aime aussi faire des cadeaux ; et je te fais donc cadeau de moi parce que je n'ai rien de mieux à te donner. Peut-être te serai-je utile, je peux ne faire qu'un bond pour toi, avec mes jambes à moi, je peux tenir ma langue, si tu avais besoin un jour que quelqu'un se taise pour toi, je peux mentir, si à l'occasion il te fallait un menteur effronté. On a vu des exemples nobles de ce genre. Je peux te porter dans mes bras si tu devais tomber et je peux te faire traverser des flaques sans que tu salisses ton pied. Regarde mes bras. Tu n'as pas l'impression qu'ils pourraient très bien te lever et te porter ? Comme tu te mettrais à sourire si je te portais et je sourirais aussi, parce qu'un sourire, quand il n'est pas dur, oblige l'autre à sourire également. Ce cadeau que je te fais est transportable et dure éternellement ; car l'homme, même le plus simple, est éternel. Je t'appartiendrai longtemps encore après que tu ne seras plus rien du tout, pas même un grain de poussière ; car le cadeau dure toujours plus longtemps que celui qui le reçoit, c'est afin que le cadeau puisse porter le deuil de son possesseur.

Je suis né pour être un cadeau, j'ai toujours appartenu à quelqu'un. J'étais malheureux quand il m'arrivait d'errer toute une journée sans avoir trouvé quelqu'un à qui m'offrir. Maintenant c'est à toi que j'appartiens tout en sachant que tu fais peu de cas de moi. Tu es obligée de faire peu de cas de moi. Les cadeaux sont généralement méprisés. Moi, par exemple, si tu savais comme je méprise profondément les cadeaux ! Je hais recevoir des cadeaux. De sorte que c'est aussi mon destin qui veut que personne ne m'aime ; parce que le destin est bon et qu'il voit tout. Je ne pourrais pas supporter l'amour après avoir supporté l'absence d'amour. On ne doit pas aimer celui qui veut aimer, on le dérangerait dans sa prière. Je ne voudrais pas que tu m'aimes. Et tu vois, maintenant que tu aimes l'autre, cela me rend si heureux. Parce que tu me laisses le champ libre, comprends-tu, pour que je puisse t'aimer. J'aime les visages quand ils se tournent vers un objet qui n'est pas moi. L'âme, qui est peintre, aime cet effet-là. Un sourire est si beau quand on devine seulement les lèvres, qu'on ne les voit pas. C'est comme cela que tu me plais. Ou bien crois-tu que tu n'aies aucun besoin de me plaire ? Ah oui, je me souviens : tu n'as pas besoin de me plaire, tu n'en as vraiment pas besoin ; car je suis incapable de jugement à ton égard, tout juste d'une prière ; mais je ne sais plus ce que je dis. »

Klara pleurait pendant sa déclaration. Elle l'avait depuis longtemps attiré contre elle et avec ses belles mains que l'air de la nuit rendait fraîches elle touchait ses joues brûlantes. « Ce que tu viens de me dire là, tu n'avais pas du tout besoin de me le dire, je le savais bien. Allons, voyons, al-lons-voy-ons... » Sa voix avait la tendresse avec laquelle on parle aux bêtes quand on leur a fait un peu mal et qu'on veut leur inspirer de nouveau amour et confiance. Elle était heureuse, elle zézayait en étirant les mots vers les tons aigus de l'allégresse. Tout son corps semblait parler avec

elle tandis qu'elle disait : « Tu fais si bien de m'aimer, là, maintenant qu'il faut que j'aime. Je vais avoir tant de plaisir, de nouveau, à aimer. Peut-être que je serai malheureuse. A nous autres femmes cela n'arrive qu'une fois dans la vie d'avoir de la joie en étant malheureuse. Mais c'est que nous savons goûter le malheur, le goûter jusqu'au bout. Mais qu'est-ce qui me prend maintenant de te parler de souffrances ! Rien que d'en avoir parlé, je m'en veux déjà. Comment puis-je oser t'avoir à côté de moi et ne pas croire à mon bonheur ? Tu obliges à croire, tu fais qu'on ose croire. Reste toujours mon ami. Tu es mon gentil petit garçon. Tes cheveux glissent entre mes doigts, et ta tête où il y a tant de pensées mystérieuses sur l'amitié repose sur mes genoux. J'ai comme cela l'impression d'être belle ; tu me fais ressentir cela. Il faut que tu m'embrasses sur la bouche. Je veux comparer vos baisers, ceux de Kaspar et les tiens. Je veux-penser que c'est lui qui m'embrasse quand tu m'embrasses. Un baiser est vraiment quelque chose de merveilleux. Quand tu m'embrasses maintenant, c'est comme une âme qui m'embrasse, pas une bouche. Est-ce que Kaspar t'a dit comment je l'ai embrassé et comment je lui ai demandé de m'embrasser ? Il faudra qu'il embrasse autrement, il faut qu'il apprenne à embrasser comme toi. Mais non. Pourquoi devrait-il embrasser comme toi ? Il embrasse d'une façon qui fait que je dois l'embrasser moi-même aussitôt, et toi tu embrasses d'une façon qui fait qu'on veut se faire embrasser encore une fois, comme cela, comme tu fais maintenant. Aime-moi toujours bien, sois toujours aussi gentil, et embrasse-moi encore, pour que j'aie le sentiment, comme tu as dit tout à l'heure, que tu m'appartiens. Un baiser fait si bien comprendre cela. C'est comme cela que nous voulons apprendre, nous autres femmes. Finalement tu comprends très bien les femmes, Simon. On ne le croirait pas comme cela. Viens maintenant, on s'en va ! »

Ils se levèrent et après avoir marché un moment ils rejoignirent les trois autres. Hedwig prit congé de ses frères et de M^{me} Klara. Sébastian partit avec elle. Lorsqu'ils se furent éloignés, Klara demanda à Kaspar à voix basse : « Peux-tu confier ta sœur à la compagnie de ce monsieur ? » Kaspar répondit : Le permet-trais-je si je ne pouvais le faire en toute tranquillité ? »

En arrivant à la maison, ils entendirent une détonation dans le bois. « Il recommence à tirer, dit Klara à voix basse. » « Pourquoi est-ce qu'il tire comme cela ? » demanda Kaspar et Simon se mettant à rire répondit le premier : « Il tire parce que ça lui paraît encore bizarre de le faire. Il y met encore une espèce d'idée. Quand ce ne sera plus intéressant, il s'arrêtera, c'est sûr. » Une nouvelle détonation retentit. Klara plissa le front, puis essaya de rire pour étouffer les pensées qui lui venaient. Mais son rire sonnait trop fort et surprit les deux frères.

« Tu te comportes étrangement », dit Agappaia, apparaissant soudain dans l'encadrement de la porte au moment où ils allaient entrer dans la maison. Il s'adressait à sa femme. Elle garda le silence comme si elle n'avait pas entendu. Puis ils allèrent tous se coucher.

Cette même nuit, Klara qui ne parvenait pas à dormir écrivit à Hedwig :

« Vous, chère demoiselle, qui êtes la sœur de mon Kaspar, il faut que je vous écrive. Je ne peux pas dormir, je ne trouve pas le repos. Je suis assise à moitié habillée devant ma table et je ne peux pas m'empêcher de songer à toute sorte de choses. Il me semble que je pourrais écrire des lettres au monde entier ; à n'importe quel inconnu ayant un cœur ; car tous les cœurs tremblent de chaleur pour moi. Aujourd'hui quand vous m'avez tendu la main,

vous m'avez regardée si longtemps d'un air interrogateur et sérieux, comme si vous saviez déjà où j'en suis et que vous trouviez cela inquiétant pour moi que j'en sois là. Est-ce donc inquiétant à vos yeux ? Non, je ne crois pas que vous me condamnerez quand vous saurez tout. Vous êtes d'un genre de fille devant qui on n'a pas envie d'avoir des secrets, à qui on veut dire tout et je vais vous dire tout pour que vous sachiez tout, pour que vous puissiez m'aimer, car vous m'aimerez quand vous me connaîtrez et j'ai envie d'être aimée de vous. Je rêve de voir toutes les filles belles et intelligentes réunies autour de moi pour être mes amies et mes conseillères et aussi mes élèves. Vous voulez, d'après ce que m'a dit Kaspar, devenir institutrice et vous consacrer à l'éducation des petits enfants. Moi aussi je voudrais devenir institutrice, les femmes sont vraiment nées pour cela, pour être des éducatrices. Vous voulez devenir quelque chose, être quelque chose : cela vous va bien, cela correspond à l'idée que je me fais de vous. Cela va bien aussi avec le temps que nous vivons et le monde qui est un enfant de ce temps. Vous faites très bien, et si j'avais un enfant je l'enverrais dans votre école et je vous le confierais entièrement de sorte qu'il se mettrait forcément à vous honorer et vous aimer comme une mère. Je vois déjà tous les enfants lever les yeux vers vous pour interroger les vôtres, sévères ou bienveillants. Et sentir leur cœur, qui est comme une fleur, se serrer s'ils vous voient arriver dans la classe avec un visage soucieux ; car pour les enfants votre âme est transparente. Vous n'aurez pas longtemps affaire à des enfants méchants, car je crois que même les plus méchants et les plus mal élevés auront très vite honte de leur méchanceté et se repentiront de vous avoir fait de la peine. Vous obéir, Hedwig, comme ce doit être doux. J'aimerais vous obéir, j'aimerais devenir un enfant et sentir le plaisir de pouvoir vous suivre docilement en tout. Vous voulez aller dans un petit village tranquille ! C'est encore mieux. Vous aurez de petits villageois que vous éduquerez

mieux que des enfants de la ville. Mais vous réussiriez aussi dans une ville. Vous rêvez de campagne, de maisons basses, de petits jardins devant les maisons, des visages d'homme que l'on rencontre là, de la rivière qui passe en grondant, de la rive silencieuse et belle du lac, des plantes que l'on cherche dans le bois et que l'on trouve, des animaux dans la campagne, du monde dans la campagne. Vous trouverez tout ; car vous êtes faite pour cela. On est fait pour les choses dont on rêve. Vous trouverez sûrement là-bas un jour la réponse à la question : comment faire pour être heureux. Vous êtes dès maintenant heureuse et je sens comme j'aimerais posséder votre humeur gaie. Quand on vous voit, on a l'impression qu'on vous connaît depuis très longtemps et qu'on sait également l'air qu'avait votre mère. Il y a d'autres filles qu'on trouve jolies ou même belles, mais de vous on voudrait être connu et aimé dès qu'on vous a vue. Vous avez quelque chose d'attirant, de presque grand-maternel dans votre jeune et clair visage ; peut-être est-ce l'effet du côté campagnard qui est en vous. Votre mère était paysanne ? Elle doit avoir été une belle, une bonne paysanne. Elle a beaucoup souffert dans la ville, m'a dit une fois Kaspar ; je le crois bien ; car il me semble la voir devant moi, votre mère. Elle a dû sans doute garder toute sa fierté et en avoir souffert ; car dans les villes on ne peut pas se comporter aussi fièrement qu'à la campagne, où une femme se considère facilement comme maîtresse et libre d'elle-même. Je voudrais un peu vous plaire en vous parlant de votre mère dont vous avez pris soin quand elle s'est brisée et qu'elle est devenue malade, la pauvre. J'ai aussi vu un portrait de votre mère et je l'honore et l'aime, si vous me permettez de le faire. Si vous le permettiez, je le ferais avec encore plus de ferveur. Si je pouvais la voir, si je pouvais tomber à ses pieds et prendre sa main et y presser mes lèvres. Comme cela me ferait du bien. Ce serait une façon provisoire, partielle, une pauvre façon de payer mes dettes ; car je suis sa débitrice et la vôtre aussi, Hedwig.

Votre frère Kaspar a dû souvent manquer de gentillesse et être rude avec vous ; les jeunes gens doivent souvent se montrer durs envers ceux qui les aiment le plus pour s'ouvrir un chemin vers le monde. Je comprends qu'un artiste doive souvent se débarrasser de l'amour comme de quelque chose qui le freine. Vous l'avez vu tout petit, en petit garçon qui revient de l'école, vous lui avez fait voir ses défauts, vous vous êtes disputée avec lui, il vous a fait pitié et envie, vous l'avez protégé et mis en garde, grondé et félicité, vous avez partagé avec lui l'éveil de ses premiers sentiments et vous lui avez dit que c'était bien d'avoir des sentiments ; vous vous êtes retirée quand vous avez remarqué qu'il n'avait pas les mêmes choses en tête que vous ; vous l'avez laissé aller ; vous l'avez laissé faire en espérant qu'il réussisse et qu'il ne tombe pas. Il vous a manqué quand il est parti et vous vous êtes jetée à son cou le jour où il est revenu, et vous recommenciez encore à le prendre sous votre protection ; car c'est quelqu'un qui paraît avoir besoin de protection, d'une protection constante. Je vous remercie. Je n'ai pas assez de souffle, pas assez de cœur et je n'ai aucun mot pour vous remercier. Et je ne sais pas si vous me le permettez. Peut-être ne voulez-vous rien savoir de moi. Je suis une pécheresse, mais peut-être les pécheresses méritent-elles qu'on leur permette d'apprendre ce qu'il faut faire pour apparaître humble. Je suis humble, non pas abattue, ni brisée, mais pleine de la flamme, des prières, des supplications de l'humilité. Je veux réparer avec l'humilité ce que j'ai commis par amour. Si cela vous dit d'avoir une sœur, heureuse d'être votre sœur, je vous suis toute obéissante. Savez-vous ce que votre frère Simon m'a donné ? Lui-même, il s'est donné lui-même à moi, il m'a jeté sa personne, et moi, je voudrais vous jeter la mienne. Il est vrai, Hedwig, qu'à vous on ne peut pas jeter sa personne ainsi. Ce serait vouloir vous donner peu. Mais je suis beaucoup depuis que j'ai embrassé Kaspar. Voilà que je

commence à me vanter et faire la fière. Je ne veux pas de cela. Je vais maintenant essayer de voir si je peux dormir. La forêt dort bien, elle, et des hommes ne le pourraient pas ? Mais je sais que je peux maintenant ! » Tandis qu'elle écrivait cette lettre, Simon et Kaspar étaient assis autour de la lampe qu'ils avaient allumée. Ils n'avaient pas encore envie de se mettre au lit et continuaient à converser. Kaspar dit : « Ces derniers jours je ne peins plus du tout et si cela continue je vais mettre l'art de côté et me faire paysan. Pourquoi pas ? Faut-il que ce soit justement l'art ? Ne peut-on vivre autrement ? C'est peut-être uniquement une affaire d'habitude de s'imaginer qu'il faille absolument faire un travail artistique. Peut-être, après dix ans, s'y remettre, oui ! On verrait tout d'une façon bien différente, beaucoup plus simple, beaucoup moins fantaisiste, et cela ne ferait pas de mal. On devrait avoir ce courage et cette confiance. La vie est courte pour ceux qui se méfient, mais elle est longue pour ceux qui ont confiance. Qu'a-t-on à perdre ? Je sens que je deviens plus paresseux de jour en jour. Devrais-je me secouer et m'obliger comme du temps de l'école à faire mon devoir ? Ai-je un devoir quelconque à remplir envers l'art ? On pourrait toujours l'interpréter comme ci ou comme ça, le tourner comme on veut. Peindre des tableaux ? Ça me paraît tellement stupide en ce moment, ça m'est tellement égal. On doit se laisser aller. Que je peigne cent paysages ou seulement deux, n'est-ce pas complètement égal ? On peut ne pas s'arrêter de peindre et rester un débutant qui n'aura jamais l'idée de mettre une once de ses expériences dans ses tableaux, parce qu'il n'a jamais fait d'expériences de tout le temps qu'il a vécu. Quand j'aurai plus d'expérience, je tiendrai mon pinceau avec plus d'esprit et d'idées dans la tête, et cela, ça ne m'est pas égal. Que fait le nombre dans tout cela ? Et pourtant : j'ai une espèce de sentiment qui me dit qu'il n'est pas bon de rester ne fût-ce qu'un jour sans s'exercer. C'est la paresse, la damnée paresse... »

Il s'interrompit ; car à cet instant, de l'autre côté du mur, un cri prolongé, effrayant se fit entendre. Simon saisit la lampe et tous deux dévalèrent l'escalier pour se précipiter dans la chambre où ils savaient qu'elle dormait. Le cri provenait de Klara. Agappaia s'était également empressé et ils la trouvèrent étendue sur le sol. Elle avait voulu, semblait-il, se déshabiller pour se mettre au lit et brusquement saisie de malaise elle était tombée. Ses cheveux étaient défaits et ses beaux bras tremblaient fébrilement contre le sol. Sa poitrine se soulevait et se creusait en tempête, tandis qu'un sourire égaré flottait autour de sa bouche qui était grande ouverte. Les trois hommes se penchèrent ensemble sur elle et tinrent ses bras qui cessèrent peu à peu de trembler. Elle ne s'était pas fait mal en tombant, comme cela aurait très bien pu arriver. On la porta toujours sans connaissance et à moitié habillée, comme elle était, sur son lit qu'elle avait elle-même déjà soigneusement découvert. Elle devint plus calme lorsqu'on eut ouvert son corset. Elle fit un soupir de soulagement et parut vouloir s'endormir. Son sourire devint toujours plus beau et elle se mit à délirer, en chuchotant ses mots qui s'entendaient comme un son très éloigné de cloches, distinct et pourtant à peine perceptible. On retenait son souffle pour l'écouter et une discussion s'engagea pour savoir s'il fallait ou non faire venir un médecin de la ville. « Restez donc encore, dit calmement Agappaia à Simon qui voulait tout de suite se mettre en route, cela va passer. Ce n'est pas la première fois. » Ils demeurèrent assis à écouter en échangeant des regards. Ce que disait la bouche de Klara était peu compréhensible sauf certains bouts de phrases qu'elle chantait et qu'elle parlait à moitié : « Dans l'eau, non, regarde, au fond, au fond. Fallu longtemps, longtemps, longtemps. Et tu ne pleures pas. Si tu savais. C'est si noir et si boueux autour de moi. Mais regarde. La violette qui sort de ma bouche. Elle chante. Tu entends ? Tu l'entends ? On dirait que je

suis noyée. C'est si bien, si bien. Il n'y a pas une chanson comme cela ? Klara ! Où est-elle ? Cherche-la, cherche-la donc. Mais il faudrait que tu ailles dans l'eau. Non, tu frissonnes, hein ? Moi je ne frissonne plus. Une violette. Je vois les poissons. Je suis toute tranquille, je ne fais plus rien. Sois gentil, sois bon. Tu as l'œil mauvais. C'est Klara couchée là, là. Tu vois, tu vois ? J'aurais voulu te dire encore, mais je suis contente comme cela. Qu'est-ce que je voulais te dire ? Je ne sais plus. Tu entends ma voix qui sonne ? C'est ma violette qui sonne. Une petite cloche. Je l'ai toujours su. Mais je ne l'ai pas dit. Je n'entends plus rien. Tu entends, tu entends... ? »

« Rentrez vous coucher. Si cela va plus mal, je vous réveillerai », dit Agappaia.

Cela n'alla pas plus mal. Le matin suivant, Klara était de nouveau alerte et ne savait rien de ce qui lui était arrivé. Elle avait seulement un peu mal à la tête, c'est tout.

Klara se sentait merveilleusement bien. Habillée d'une robe de chambre d'un bleu sombre qui dévalait en plis nobles le long de son corps, elle était assise au balcon de sa chambre d'où l'on voyait des sapins qui sous le vent léger soufflant ce matin-là balançaient doucement leurs pointes. La forêt est vraiment magnifique, pensa-t-elle, et elle se pencha par-dessus la fine balustrade pour sentir son odeur de plus près.

« Quand on la voit étendue comme cela, on dirait qu'elle rêve déjà de la nuit qui va venir. Le jour par grand soleil on entre dans une forêt, et c'est comme si on entrait dans le soir, quand les bruits sont à la fois plus distincts et plus faibles et les odeurs plus humides, plus perceptibles,

quand on est tranquille pour prier. Dans la forêt on prie sans le faire exprès, et c'est bien aussi le seul endroit au monde où Dieu est proche ; Dieu paraît avoir fait les forêts pour qu'on y prie comme dans des temples ; l'un prie d'une façon, l'autre de l'autre, mais tout le monde prie. Quand on est couché sous un sapin avec un livre, on prie, si prier c'est bien la même chose que d'être perdu dans des pensées. Dieu peut être où il voudra, mais dans une forêt on le sent et sans le dire on est ravi de croire ainsi un peu en lui. Dieu ne veut pas qu'on croie tellement en lui, il veut qu'on l'oublie ; il est même content quand on le repousse ; car il est bon et grand au-delà de tout ce qu'on peut comprendre. Dieu est ce qu'on peut trouver de plus tolérant dans tout l'univers. Il n'exige rien, il ne veut rien, il n'a besoin de rien. Vouloir quelque chose, cela peut représenter quelque chose pour nous, les hommes, mais pour lui ce n'est rien. Pour lui, il n'y a rien. Il est content qu'on le prie. Ô, comme il est ravi, comme il n'en peut plus de béatitude, si je me mets maintenant à le remercier, à lui dire même simplement merci, sans y penser autrement ! Dieu est si reconnaissant. Je voudrais qu'on me dise qui pourrait être plus reconnaissant que lui. Il nous a tout donné, l'imprudent, le bon, et maintenant il n'a plus qu'à être bien content si ses créatures pensent un peu à lui. Ce qu'il y a d'unique dans notre Dieu, c'est qu'il ne veut être Dieu que si nous voulons bien l'élever à la hauteur d'être Dieu pour nous. Qui nous enseigne plus de modestie que Lui ? Qui est plus sensible et plus discret ? Peut-être que Dieu aussi n'a sur nous que des idées, comme nous sur lui, comme moi maintenant par exemple, quand j'exprime simplement des idées que je me fais de lui. A-t-il aussi l'idée que je suis en ce moment assise sur le balcon et que je trouve sa forêt merveilleuse ? S'il savait seulement comme sa forêt est belle. Mais je crois que Dieu a oublié sa Création, non parce qu'il en serait fâché, comment pourrait-il être capable de se fâcher, non, il l'a oubliée,

simplement, ou du moins il semble qu'il nous ait oubliés. On peut avoir toutes les idées qu'on veut sur Dieu ; car il permet toutes les pensées. Mais on le perd facilement si on pense sur lui et c'est bien pourquoi on le prie plutôt. Grand Dieu, ne nous induis pas en tentation. C'est comme cela que je priais quand j'étais petite, couchée dans mon lit, et je me suis toujours sentie contente de moi quand j'ai prié. Comme je suis heureuse aujourd'hui ; tout en moi est comme un sourire, un sourire de bonheur. Mon cœur sourit, l'air est si frais, je crois que c'est dimanche aujourd'hui, les gens vont venir de la ville et se promener dans la forêt, et je vais repérer un des enfants qui seront là et demander à ses parents qu'ils me le donnent un petit moment pour jouer avec lui. Je peux rester assise comme cela et me réjouir d'être là, de simplement être assise là penchée au balcon ! Je me trouve si belle comme cela. Je pourrais presque oublier Kaspar, oublier tout. En ce moment je ne comprends pas comment j'ai pu jamais pleurer sur quelque chose, comment quelque chose a jamais pu m'ébranler. La forêt est inébranlable, elle, et en même temps si souple, chaude, vivante et douce. Cette respiration des sapins, ce frémissement ! Quand les arbres frémissent, toute musique est de trop. Du reste je n'aime entendre de la musique que la nuit. Mais jamais le matin, le matin est trop sacré pour cela. Quelle drôle de fraîcheur je sens en moi. Comme c'est mystérieux d'aller dormir, non, d'abord d'être fatigué, puis d'aller dormir et ensuite de se réveiller et de se sentir comme si on venait de naître. Chaque jour est comme notre jour de naissance. C'est comme de prendre un bain, de quitter ses habits de la nuit et de plonger dans les vagues du jour bleu. Maintenant la chaleur de midi va bientôt venir, et puis de nouveau le soleil disparaîtra à regret. Quel regret et quelle merveille du soir au matin, du midi au soir, de la nuit au matin ! On s'émerveillerait de tout si on sentait tout, car il ne peut pas y avoir une chose qui serait merveilleuse et l'autre pas. Je

crois que j'ai dû être malade, hier, et simplement on ne me le dit pas.

Comme mes mains sont belles et ont encore l'air innocentes. Si elles avaient des yeux je leur tendrais un miroir pour qu'elles voient comme elles sont belles. Il peut être heureux celui que je caresse avec mes mains. Quelles drôles de pensées. Si Kaspar venait maintenant, il me ferait pleurer d'être vue comme je suis. Je n'ai pas pensé à lui et il le sentirait, que je ne pensais pas à lui. Comme je me sens misérable de penser tout d'un coup que je l'ai négligé. Suis-je donc son esclave ? Qu'est-ce qu'il peut bien me faire ? »

Elle pleura. Kaspar vint alors : « Qu'est-ce qui ne va pas, Klara ? »

« Rien ! Qu'est-ce qui n'irait pas ? Puisque tu es là. Tu me manquais. Je suis heureuse, mais je ne supporte pas d'être heureuse seule, sans toi. C'est pourquoi je pleurais. Viens, viens », et elle le serra contre elle.

CHAPITRE SIX

Simon commençait à trouver insupportable la vie paresseuse, vagabonde, qu'il menait. Il sentait qu'il devrait bientôt se remettre à travailler chaque jour : « Cela a quand même du bon de vivre comme la majorité des gens. Je commence à en avoir assez d'être tellement oisif et à part des autres. Je n'ai plus de plaisir à manger, les promenades me fatiguent, et qu'est-ce qu'il y a de si grand et de si exaltant à se faire piquer par les mouches et les taons sur les routes en pleine chaleur, à traverser des villages, dévaler des montagnes en sautant d'une pierre à l'autre, grimper sur un rocher, commencer la lecture d'un livre sans pouvoir aller jusqu'au bout, et puis se baigner dans un lac non seulement beau mais désert, se rhabiller et prendre le chemin du retour et arrivé à la maison trouver Kaspar qui n'en peut plus de paresse lui non plus, qui ne sait plus sur quelle jambe s'appuyer ou quel nez il faut faire pour penser, ni quel doigt mettre dans l'un ou l'autre de ses nez. Avec ce genre de vie on attrape facilement un tas de nez et on passerait bien toute la journée à mettre ses dix doigts dans ses dix nez et à penser. Mais les nez se fichent de vous et vous font des pieds de nez. Peut-on trouver divin le spectacle de dix nez ou davantage faisant des pieds de nez ? Tout cela pour illustrer le fait qu'à mener cette vie de fainéant on devient bête. Non, je commence à avoir de nouveau quelque chose comme une conscience et à me dire que cela ne peut pas non plus en rester à la conscience mais qu'il faut faire quelque chose. À la longue se balader au soleil n'est pas vraiment une activité et seuls les crétins lisent des livres ; car il faut être un crétin pour ne rien faire d'autre. Créer des choses parmi ses semblables est

finalement l'unique façon de progresser. Alors quoi faire ? Ecrire des poèmes peut-être ? Pour souhaiter faire cela avec la chaleur qu'il fait cet été, il faudrait d'abord que je m'appelle Sébastien : alors peut-être. Lui le fait, j'en suis sûr. Il est du genre d'hommes qui décide de faire une excursion, qui étudie avec soin le lac, la forêt, les montagnes, les ruisseaux et les flaques et puis qui rentre chez lui et écrit une composition là-dessus, qui sera imprimée plus tard dans des journaux très importants. Est-ce une activité pour moi, cela ? Peut-être, si j'en étais capable, mais je suis nul dans ce genre de choses. Alors, retourner gratter le papier, corriger des additions et user de l'encre. Oui, je crois que c'est ce que je dois faire, même si cela ne me fait pas beaucoup d'honneur de recommencer depuis le commencement ce que j'ai laissé tomber autrefois. Mais il le faut. Dans des cas comme celui-ci on ne pense pas à l'honneur mais au nécessaire et à ce qu'on ne peut pas changer. J'ai maintenant vingt ans. Comment ai-je le culot d'avoir déjà vingt ans ? Quelle humiliation ce serait pour un autre que moi d'avoir vingt ans et de revenir au point où j'en étais en quittant l'école. Mais je veux prendre les choses aussi gaiement que possible, puisqu'elles sont comme elles sont. Je n'ai pas non plus l'ambition d'avancer dans la vie, je veux seulement vivre d'une manière qui ait un peu d'allure. Pas plus. Au fond je veux seulement vivre jusqu'à l'hiver, et après, quand il se mettra à neiger et que l'hiver sera là, je trouverai bien une autre vie, je sentirai bien quelle est la meilleure façon de continuer à vivre. Cela m'amuse beaucoup de diviser comme cela la vie en petits problèmes simples, faciles à résoudre, qui ne vous font pas mal à la tête, qui se dénouent tout seuls. En hiver je suis du reste beaucoup plus intelligent et plus entreprenant qu'en été. Avec la chaleur, et avec tout ce qui fleurit et embaume, on ne peut rien faire, tandis que le froid et le gel par eux-mêmes vous font déjà marcher. Donc jusqu'à l'hiver ramasser un peu d'argent et pendant le bel hiver employer

cet argent à faire quelque chose d'utile. Cela ne me ferait rien en hiver d'étudier des langues toute la journée dans des chambres sans chauffage jusqu'à ce que mes doigts soient complètement gelés, mais l'été est fait pour ceux qui ont des vacances, qui se donnent du bon temps dans des résidences d'été, qui trouvent du plaisir à gambader dans l'herbe chaude pieds nus ou même tout nus, à la rigueur une ceinture de cuir autour des hanches comme Jean-Baptiste qui en plus mangeait des sauterelles, à ce qu'on dit. Je vais donc à présent me mettre au lit du travail quotidien et attendre pour me réveiller que la neige vole vers la terre, que les montagnes soient blanches et que le vent du nord souffle en tempête et gèle les oreilles qui se mettent à brûler dans les flammes du givre et de la glace. Le froid, c'est pour moi une ardeur indescriptible, impossible à dire. Voilà comment je ferai, ou je ne m'appelle plus Simon. Klara en hiver sera emmitouflée dans de grosses fourrures. Je l'accompagnerai dans des rues, il neigera sur nous, si doucement, si intimement, dans un si grand silence, si chaudement. O, faire les courses quand il neige dans les rues noires et que les magasins sont éclairés. Entrer dans une boutique avec Klara ou derrière elle et dire : madame désire acheter ceci ou cela. Klara sent bon dans ses fourrures, et son visage, comme il sera beau quand nous ressortirons dans la rue. Peut-être qu'en hiver elle travaillera dans l'un ou l'autre de ces beaux magasins, comme moi, et que je viendrai l'attendre chaque soir, sauf si elle me dit qu'il vaut mieux ne pas venir l'attendre. Agappaia va peut-être chasser sa femme et elle sera obligée dans ce cas d'accepter un emploi quelque part, ce qui lui sera facile avec l'élégance qu'elle a. Je ne pense pas plus loin. M. Spielhagen de la société anonyme de fourniture de lampes électriques pense peut-être plus loin que ça, mais pas moi ; parce que je n'ai pas sa position et que je n'accumule pas assez de responsabilités dans le

monde pour être obligé de penser plus loin que ça. Ah, l'hiver ! S'il pouvait venir bientôt. »

Dès le jour suivant il travaillait dans une grande usine de machines qui avait besoin de jeunes gens pour des travaux d'inventaire. Il passait ses soirées à lire assis à la fenêtre ou bien il allongeait son chemin de l'usine à la maison de Klara en suivant le flanc de la colline d'un ravin à l'autre, à travers la sombre verdure des bois. Il y avait une source où il s'arrêtait chaque fois pour boire ; il s'étendait ensuite sur l'herbe d'une clairière isolée jusqu'à ce que la nuit vînt lui rappeler qu'il fallait enfin rentrer à la maison. Il aimait en été le passage du soir à la nuit, ce lent effacement de la forêt rougeoyante dans l'obscurité finale de la nuit. Il se mettait alors à rêver sans paroles et sans pensées, sans plus se faire de reproche, et en s'abandonnant à sa belle fatigue. Souvent il lui semblait qu'à côté de lui, jaillie des buissons, une grosse boule de feu rouge s'échappait de la terre endormie et montait vers le ciel, et en la suivant des yeux il reconnaissait la lune, venue comme une puissante danseuse du fond du monde. Comme ses yeux alors se fixaient sur la figure pâle et légère de ce bel astre. Cela lui paraissait tellement étrange que ce monde qui était si loin eût l'air d'être juste derrière le buisson, à portée de main. Toute chose au demeurant lui paraissait proche. Car que pouvait signifier l'idée de lointain en comparaison de la manière ici dont les choses pouvaient être proches et lointaines. L'infini lui paraissait brusquement ce qu'il y avait de plus proche. Quand il arrivait à la maison, après avoir traversé tout le vert épais, chantant, embaumant, de la nuit, il ressentait chaque fois comme une mystérieuse gentillesse l'apparition de Klara venant à sa rencontre comme tous les soirs pour l'accueillir. Ses yeux paraissaient toujours avoir pleuré quand elle venait ainsi après l'avoir attendu. Ils s'asseyaient alors ensemble jusque tard dans la nuit sur le

balcon qui se transformait en une sorte de petite maison d'été suspendue en l'air et ils jouaient avec un jeu de cartes minuscules ou bien elle chantait ou bien elle lui faisait raconter une histoire. Quand tout à la fin elle lui souhaitait une bonne nuit, il dormait si bien après, qu'on aurait pu croire que ce mot de bonne nuit venant d'elle était une parole magique lui donnant le pouvoir de l'enchaîner dans un sommeil particulièrement profond et doux. Le matin, la rosée brillait comme de l'argent sur les buissons, sur l'herbe et les feuilles, pendant qu'il prenait le chemin du bureau afin de poursuivre avec ses collègues le relevé d'inventaire de l'usine de machines. Un dimanche, comme il revenait d'une promenade, il trouva Klara dans sa chambre dormant sur le divan. On entendait au-dehors les sons d'un harmonica venant des petites maisons du faubourg en haut de la colline, où habitaient les ouvriers les plus pauvres. Les volets de la fenêtre étaient fermés et la chambre était baignée d'une lumière verte et chaude. Il s'assit auprès de la dormeuse au pied du lit et elle le toucha doucement avec ses jambes. Ce contact lui fit un bien extraordinaire et il ne détacha plus les yeux du visage ensommeillé devant lui. Comme elle était belle quand elle dormait ! Elle faisait partie de ces femmes dont le visage n'est jamais plus beau que quand il est au repos et ne bouge pas. Klara respirait par vagues égales ; sa poitrine qui était à moitié découverte se levait et s'abaissait doucement ; d'une de ses mains qui pendaient le long du divan un livre était tombé. Simon eut l'idée de s'agenouiller et de déposer un baiser silencieux sur ces belles mains, mais il ne le fit pas. Il l'aurait peut-être fait si dans la même position elle avait été éveillée, mais pendant son sommeil ? Non. Des caresses secrètes, dérobées, volées, ce n'est pas mon genre, pensa-t-il. Sa bouche souriait comme si tout en dormant elle savait qu'elle dormait. Le sourire de la dormeuse interdisait toute idée indélicate mais il obligeait à contempler sans arrêt cette bouche, ce visage, ces

cheveux et ces longues joues. Dans son sommeil Klara pressa brusquement ses pieds plus fort contre Simon, puis elle s'éveilla, ses yeux parcoururent la chambre autour d'elle et restèrent en attente fixés sur ceux de Simon comme s'il y avait quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Elle dit alors : « Simon, écoute bien. »

« Quoi donc ? »

« Nous n'allons plus habiter longtemps dans cette maison. Agappaia a joué et tout perdu. Il est tombé entre les mains d'escrocs. La maison est déjà vendue, elle l'a été à ton Association féminine d'encouragement à la tempérance et d'aide à la santé publique. Les dames veulent créer ici un foyer avec un parc forestier pour la population ouvrière. Agappaia s'est joint à une société d'archéologues spécialistes de l'Asie et va bientôt partir d'ici pour se mettre à la recherche quelque part aux Indes d'une ville grecque ensevelie. Il ne pense déjà plus à moi. C'est étrange mais cela ne me blesse pas du tout. Mon mari n'aura jamais été capable de me blesser. Suffit. J'habiterai dans une chambre toute simple, en bas de la ville, et Kaspar et toi vous viendrez me rendre visite. Je prendrai un emploi, n'importe lequel, comme toi. Nous déménagerons en automne et les travaux pourront commencer aussitôt dans la maison. Qu'en dis-tu ? »

« Pour moi c'est très bien. J'avais déjà l'idée de "changer". Maintenant cela va se faire tout seul. Je serai très heureux de pouvoir te rendre visite à ton futur domicile. »

Et tous deux se mirent à rire et à imaginer l'avenir. Kaspar se trouvait dans une petite ville de province où il devait s'acquitter d'une commande, à savoir décorer une salle de danse, et pour ce faire peindre ses murs du haut

jusqu'en bas. Entre-temps l'automne était venu et un jour, c'était un samedi, Simon, aussitôt après la sortie du bureau, se mit en route pour franchir à pied durant la nuit la distance qui le séparait de Kaspar. Pourquoi ne passerait-il pas toute une nuit à marcher ? Il avait pris une carte et calculé au compas le nombre d'heures qu'il lui faudrait pour atteindre la petite ville, et en comptant très juste, il avait estimé qu'une nuit pourrait suffire si on ne perdait pas de temps. Son chemin lui fit d'abord traverser le faubourg où habitait Rosa, sa vieille amie, et il ne dédaigna pas de lui faire une petite visite en passant. Elle fut très contente de le revoir après si longtemps, le traita de tous les noms pour avoir pu la laisser tomber ainsi, mais tout cela sur un ton où il y avait plus de coquetterie que de colère et elle lui versa d'autorité un verre de vin rouge comme fortifiant, dit-elle, avant sa marche de nuit. Elle mit dans le même temps une saucisse à cuire sur son réchaud à gaz et tout en faisant la cuisine taquina Simon qui restait debout avec des mots sans méchanceté mais assez bien envoyés, disant qu'il ne devait probablement pas manquer de femmes en ce moment et qu'il ne méritait pas cette saucisse, qu'il aurait tout de même, s'il promettait de montrer un peu plus de zèle pour ses visites à venir. Simon promit, tout en mangeant sa saucisse de bon appétit, et peu après entama sa marche non sans une certaine angoisse à l'idée des efforts qui l'attendaient. Mais revenir à présent lâchement sur ses pas et prendre le train, il n'en était pas question. Il continua donc à avancer tout en demandant fréquemment son chemin pour être sûr. À chaque poteau il faisait craquer une allumette et la tenait à bonne hauteur pour lire l'indication. Il marchait à très vive allure, comme s'il craignait que le chemin pût s'échapper sous ses pas et le laisser sur place. Le vin rouge de Rosa lui donnait de l'ardeur et il souhaitait rencontrer bientôt les montagnes qu'il se voyait vaincre dans le plaisir et la facilité. Il arriva ainsi dans un premier village ; parmi tous les chemins qui

s'y croisaient il avait du mal à s'y retrouver. Il héla un forgeron qui tapait encore sur son enclume et qui lui confirma qu'il était sur la bonne route. Alors commença un paysage flou, fait entièrement de buissons et de taillis ; le chemin montait ; puis vint une sorte de haut plateau qui avait quelque chose de lugubre. L'obscurité était profonde, le ciel sans étoiles, de temps à autre la lune perçait les nuages mais ils couvraient de nouveau sa lumière. Simon traversait à présent une sombre forêt de sapins, il haletait et il fit davantage attention au sol sous ses pas ; car il heurtait souvent les cailloux épars sur le chemin et cela commençait à l'agacer. Le bois de sapins s'arrêta et Simon respira, car marcher comme cela seul dans une forêt obscure n'est pas toujours sans danger. Une grande ferme surgit devant lui comme si elle sortait de terre, barrant l'horizon. Un grand chien bondit dans le chemin et sauta sur le promeneur mais sans mordre. Simon se tint tranquille, se contentant de fixer le chien dans les yeux et le chien ainsi n'osa pas mordre. Et la marche reprit. Vinrent des ponts, qui grondèrent sous ses pas dans le silence, ils étaient en bois. C'étaient de vieux ponts couverts, avec des statues de saints à l'entrée et à la sortie. Simon se mit à faire des pas de danse pour se distraire. Brusquement, en pleine campagne et dans cette obscurité, un homme de forte carrure se tint devant lui et lui cria quelque chose en le fixant d'un regard terrible. « Qu'est-ce que vous voulez ? » cria Simon à son tour, mais il fit un crochet pour contourner l'homme et se mit à courir sans attendre sa réponse. Son cœur battait. C'était l'apparition brusque et non l'homme lui-même qui lui avait fait peur. Ensuite il traversa un village endormi bordant la route, interminable. Les longs bâtiments blancs d'un couvent lui firent face, puis disparurent à leur tour. Le chemin recommença à monter. Simon ne pensait plus à rien, la fatigue grandissante paralysait ses idées ; des ruisseaux qu'on n'entendait pas et des bouquets d'arbres çà et là, le

bois et les nuages, les pierres et l'eau, tout semblait marcher un moment avec lui avant de disparaître dans son dos. La nuit était humide, obscure et froide, mais les joues lui brûlaient et ses cheveux étaient trempés de sueur. Tout à coup il vit étendue à ses pieds une chose vaste qui scintillait ; c'était un lac ; Simon s'arrêta. A partir de là le chemin descendait et devenait terriblement mauvais. Pour la première fois il sentit qu'il avait mal aux pieds mais il n'y prit pas garde et poursuivit sa route. Il entendait le bruit sourd des pommes qui tombaient dans les prés. Quel beau mystère il y avait dans ces prés impossibles à traverser des yeux, noirs. Le village qui suivit l'intéressa à cause des belles maisons de maître qu'on pouvait y voir. Mais à partir de là Simon ne sut plus son chemin. Il le chercha longtemps, sans résultat. Comme l'énervement le gagnait, il décida de prendre sans plus réfléchir la route principale. Il pouvait avoir marché une heure lorsqu'il eut clairement le sentiment qu'il s'était trompé de direction ; il fit demi-tour, pleurant presque de rage et frappant des pieds contre le sol comme si c'était lui le coupable. Il revint dans le village : deux heures de perdues, quelle misère ! Il trouva presque aussitôt la bonne route, à présent qu'il ouvrait davantage les yeux, marcha sous des arbres qui perdaient leurs feuilles en suivant un étroit chemin de traverse, tout bruissant de feuilles mortes. Il parvint dans un bois, c'était un bois de montagne qui partait en pente raide vers le sommet et comme Simon ne voyait plus de chemin devant lui il prit tout droit, s'efforçant d'ouvrir une route à travers la futaie très serrée des sapins ; il s'écorchait le visage, se griffait les mains, mais au moins il progressait et enfin le bois qu'il avait traversé en soufflant et jurant fit place à un grand pré. Il se reposa un moment : « Bon Dieu, si j'arrive trop tard, de quoi aurai-je l'air ? » En avant ! Il ne marchait plus, il bondissait, écrasant sans précautions le sol tendre du pré. Une lueur pâle, encore timide, annonçant le matin flottait sans provenance précise devant ses yeux. Il sauta

par-dessus des haies qui paraissaient le narguer. Il y avait longtemps déjà qu'il n'essayait plus de suivre un chemin. L'image d'une bonne route bien large l'obsédait comme le souvenir d'une merveille dont il souhaitait de tout cœur le retour. Le terrain recommença à descendre se séparant en ravins étroits où les maisons collées sur les pentes avaient l'air de jouets. Il sentait l'odeur des marronniers au-dessus de lui ; en bas dans la vallée on pouvait croire qu'il y avait quelque chose comme une ville, mais c'était plutôt un désir qu'un pressentiment. Enfin il retrouva la route. La joie l'envahit jusque dans les jambes et il marcha d'un pas plus tranquille jusqu'à ce qu'il vît une fontaine sur laquelle il se jeta comme un fou. Au bas de la côte il entra dans une petite ville, passa devant un gracieux palais tout blanc, apparemment ecclésiastique, dont l'état délabré le toucha au cœur, et de nouveau il se retrouva dans la campagne. Le jour alors commença à poindre. La nuit parut pâlir, la nuit longue, la nuit muette fit mine de vouloir bouger. Simon avalait maintenant la route sans y penser. Comme il lui paraissait confortable de marcher sur un chemin aussi lisse qui montait d'abord en larges lacets puis descendait somptueusement dans la vallée ! La brume pesait doucement sur les prairies et certains bruits de jour parvenaient à l'oreille. Comme c'était long finalement, une nuit. Pendant cette nuit où il avait parcouru la terre, on pouvait penser qu'un savant, peut-être même son propre frère Klaus, était resté à sa table sous la lampe et était passé durant cette veille par tout autant d'énervement et de fatigue. Et donc tout aussi merveilleux qu'à lui, le marcheur, devait paraître à ce veilleur assis le jour qui s'éveillait. Dans les maisons on allumait déjà les lampes du petit matin. Une deuxième ville commençait, plus grande que l'autre, d'abord avec des maisons isolées, puis des rues, puis les portes et la rue principale, plus large, où Simon remarqua surtout un magnifique édifice avec des statues en grès. C'était un vieil hôtel de ville qui servait à

présent de bureau de poste. Il y avait déjà des gens dans la rue auxquels il pouvait demander son chemin comme il l'avait fait la veille au soir. La campagne et la plaine commencèrent. Le brouillard se dissipa, des couleurs apparurent, des couleurs enchantées, enchanteresses, des couleurs du matin ! Un beau dimanche d'automne semblait s'annoncer. Simon croisait maintenant des gens, surtout des femmes en toilettes du dimanche qui venaient peut-être déjà de loin pour se rendre à l'église de la ville. Le jour prenait toujours plus de couleurs. On voyait désormais sur l'herbe des prés le long de la route le rouge vif des fruits mûrs qui continuaient à tomber des arbres. C'était vraiment le pays des fruits que Simon traversait à présent. Il croisa sur la route des compagnons artisans qui allaient tout à leur aise. Ils ne considéraient pas la marche avec le même sérieux que lui. Il y avait tout un groupe de ces garçons, couchés au bord d'une prairie dans les premiers rayons du soleil : quelle image de la vie douce ! Une vache menée par la longe passa et les femmes savaient si bien dire « bonjour ». Simon mangeait des pommes tout en marchant, lui aussi allait maintenant d'un pas tranquille à travers ce beau et riche pays qu'il ne connaissait pas. Les maisons au bord de la route donnaient envie d'y entrer mais plus belles et plus gracieuses encore étaient celles qu'on voyait plus loin dans la campagne blotties sous les arbres et entourées de vert. Les collines montaient avec aisance vers les montagnes, les montagnes étaient attirantes, tout était bleu, d'un bleu ardent, magnifique. Les gens s'en venaient à présent par groupes sur des charrettes et enfin Simon vit une petite maison au bord du chemin avec derrière elle toute une ville et à la fenêtre de cette maison son frère qui passait la tête. Il était arrivé à temps avec à peine un quart d'heure de retard sur l'heure convenue. Et il entra le cœur en joie dans la maison.

Il examina avec de grands yeux tout ce qui se trouvait dans la pièce où se tenait son frère, bien qu'il n'y eût pas tant de choses à examiner. Dans un coin il y avait le lit, mais c'était un lit intéressant, car Kaspar dormait dedans, et la fenêtre, de son côté, était une merveille, elle avait beau être simplement un châssis en bois avec des rideaux, c'était quand même la fenêtre par où Kaspar venait de passer la tête. Sur le sol, sur la table, sur la couverture du lit, sur les chaises, il y avait des dessins et des tableaux. Ils passèrent l'un après l'autre entre les doigts du visiteur ; ils étaient beaux et paraissaient tous achevés. Simon pouvait à peine comprendre que le peintre pût être un pareil travailleur, il y avait tant de choses étalées sous ses yeux, rien qu'à les regarder on n'en finissait pas. « Comme c'est vraiment la nature elle-même, ce que tu peins, s'exclama-t-il. J'éprouve toujours en même temps une espèce de tristesse quand je vois de nouveaux tableaux de toi. Chacun d'eux est si beau, si éclatant de sensibilité, et c'est chaque fois comme s'il touchait la nature au cœur, et toi, tu continues à en faire d'autres, tu veux qu'ils soient toujours meilleurs, il y en a beaucoup peut-être que tu détruis parce qu'ils sont devenus mauvais à tes yeux. Je ne peux trouver aucun de tes tableaux mauvais, ils me touchent, ils me ravissent tous. Un seul trait de toi ou une couleur que tu as posée suffisent à me persuader à jamais que tu as un talent tout simplement merveilleux. Et quand je vois tes paysages et leur coup de pinceau si large et si chaud, c'est toujours toi que je vois, et je sens alors en songeant à toi une sorte de souffrance qui me dit qu'il n'y a jamais de fin dans l'art. Je comprends si bien l'art et les désirs qu'il remue en l'homme et la poursuite de la nature pour en gagner l'amour et la grâce. Que voulons-nous, quand nous sommes charmés de voir un paysage reproduit sur un tableau ? Est-ce simplement une jouissance ? Non, nous voulons trouver l'explication de quelque chose mais d'une chose dont il est sûr qu'elle restera toujours inexplicable. Cela se grave si

profondément en nous quand de la fenêtre où nous sommes allongés en train de rêver nous voyons le soleil qui se couche, mais ce n'est encore rien, comparé à une rue où il pleut, quand les femmes relèvent joliment le bas de leur robe, ou à la vue d'un jardin ou d'un lac sous le ciel léger du matin ou à un sapin tout simple en hiver ou à une promenade en gondole la nuit ou à une vue des Alpes. Le brouillard et la neige ne nous plaisent pas moins que le soleil et les couleurs ; c'est parce que le brouillard rend les couleurs encore plus fines et la neige, quand on la voit au début du printemps par exemple, sous le ciel bleu qui la réchauffe, c'est quand même une chose profonde, merveilleuse, presque incompréhensible. Je trouve ça tellement bien que tu peignes, Kaspar, et que tu peignes si bien. Je voudrais être un morceau de la nature et être aimé comme tu aimes chaque morceau de la nature. C'est certainement le peintre qui doit aimer la nature avec le plus de force et le plus de souffrance, avec bien plus de violence, de tremblement et de sincérité que le poète même, quelqu'un du genre de Sébastian, par exemple, dont j'ai entendu dire qu'il s'était aménagé au milieu des prés une cabane pour pouvoir y adorer la nature sans être dérangé, comme les ermites du Japon. Les poètes ont sûrement moins de fidélité dans leur attachement à la nature que vous autres les peintres ; car en règle générale ils l'abordent avec la tête déjà bourrée d'images et d'idées. Mais je me trompe peut-être, et du reste, j'aimerais que ce soit le cas. Comme tu as dû travailler, Kaspar ! Tu n'as sûrement aucun motif de te faire des reproches. Je ne m'en ferais pas à ta place. Moi-même je ne m'en fais pas et pourtant je devrais, certainement. Mais je ne m'en fais pas parce que cela provoque l'inquiétude et que l'inquiétude est un sentiment laid, indigne de l'homme. »

« Là, tu as bien raison », dit Kaspar.

Ils se promenèrent ensuite dans la petite ville, regardèrent tout, ce qui alla vite sans pourtant aller vite à cause de l'intensité qu'ils y mettaient, ils rencontrèrent le facteur qui remit une lettre à Kaspar en accompagnant le geste d'une grimace. La lettre était de Klara. Ils admirèrent l'église et la majesté des tours, la hardiesse des remparts qui avaient été maintes fois rompus, les cabanes et les villas parmi les vignobles de la colline où la vie s'éteignait depuis si longtemps. Les sapins se penchaient d'un air grave sur la vieille petite ville, en même temps le ciel était si doux, et les maisons comme assises là sur leur derrière avaient l'air de boudier. Les prés scintillaient et les collines dorées par les forêts de hêtres incitaient à monter toujours plus loin et plus haut. L'après-midi les jeunes gens se promenèrent dans les bois. Ils ne parlaient plus beaucoup. Kaspar surtout se taisait, son frère devinait à quoi il pensait et ne voulait pas l'éveiller ; car il lui paraissait ici plus important de penser que de parler. Ils s'assirent sur un banc. « Elle ne veut pas me quitter, dit Kaspar, elle est malheureuse. » Simon ne dit rien mais il éprouva une certaine joie pour son frère que la femme fût malheureuse à cause de lui. Il pensa : « Je trouve bien qu'elle soit malheureuse. » Cet amour le ravissait. Cependant il fallut bientôt prendre congé ; car Simon devait rentrer, et par le train cette fois.

CHAPITRE SEPT

Ce fut l'hiver. Simon, laissé à lui-même, était assis dans une petite chambre, habillé d'un manteau, devant sa table et écrivait. Il ne savait que faire de son temps et comme sa profession l'avait habitué à écrire, il écrivait à présent comme cela, apparemment sans intention, sur de petites bandes de papier qu'il avait découpées avec des ciseaux. Dehors il faisait un temps humide et le manteau dont Simon s'était enveloppé faisait office de chauffage. Il aimait cette façon de garder la chambre, tandis que le vent dehors soufflait fort et annonçait la neige. Il aimait être assis là, occupé à quelque chose et en s'abandonnant à l'idée que le monde l'avait oublié. Il songea à son enfance qui n'était pas encore si loin et qui était pourtant lointaine comme un rêve, et il écrivit :

« Je veux me rappeler le souvenir de mon enfance parce que dans ma situation présente c'est une tâche passionnante et instructive. Étant enfant j'aimais beaucoup m'appuyer contre le poêle et sentir la chaleur avec mon dos. J'éprouvais alors un sentiment d'importance et de tristesse et je faisais un visage à la fois satisfait et malheureux. Je cherchais aussi toutes les occasions d'enfiler des pantoufles en feutre moelleux pour marcher dans les chambres, c'est le changement de chaussures d'abord humides puis chaudes qui me plaisait tellement. Une chambre bien chauffée avait pour moi un attrait magique. Je n'étais jamais malade et j'enviais tous ceux qui parvenaient à l'être, qu'on soignait et à qui on parlait avec des mots spécialement gentils. C'est pourquoi je me représentais souvent que j'étais malade et j'étais alors très touché des paroles imaginaires que mes parents

m'adressaient tendrement. J'avais besoin d'être traité avec tendresse et cela ne se produisait jamais. Je craignais ma mère parce qu'elle était si rarement tendre quand elle parlait. J'avais la réputation d'être un garnement et je crois bien que ce n'était pas tout à fait à tort. Mais c'était quelquefois blessant pour moi de me l'entendre toujours dire. J'aurais bien aimé être un peu gâté ; quand je vis que je n'aurais jamais droit à l'attention que je souhaitais, je devins un petit vaurien et je m'appliquai à embêter les enfants qu'on trouvait gentils et qui avaient l'avantage d'être aimés. C'étaient ma sœur Hedwig et mon frère Klaus. Rien ne me faisait plus plaisir que les gifles qu'ils me donnaient ; j'y voyais la preuve du talent que j'avais de les mettre en colère contre moi. De l'école je n'ai plus grand souvenir, mais je sais qu'elle devint pour moi une sorte de compensation pour la position inférieure que j'occupais à la maison ; je pouvais m'y distinguer. C'était une vraie satisfaction de rapporter de bonnes notes à la maison. J'avais peur de l'école et par conséquent je m'y montrais docile ; d'une façon générale, j'ai toujours été réservé et timide à l'école. Les faiblesses du maître ne me restaient pourtant pas longtemps cachées, mais elles me semblaient plutôt effrayantes que ridicules. L'un de ces maîtres, un gros homme assez monstrueux avait une vraie tête d'ivrogne ; il ne me vint pourtant jamais à l'idée qu'il pût en être vraiment un ; à propos d'un autre, en revanche, le bruit mystérieux circulait dans l'école, qu'il avait "sombéné dans la boisson". Je n'oublierai jamais le visage malheureux qu'il avait. Je tenais les Juifs pour des gens d'une classe supérieure à celle des Chrétiens ; c'est qu'il y avait beaucoup de Juives merveilleusement belles qui me faisaient trembler d'émotion quand je les rencontrais dans la rue. J'étais souvent envoyé par mon père dans une de ces maisons élégantes habitées par les Juifs, où il y avait toujours comme une odeur de lait ; la dame qui d'habitude m'ouvrait la porte portait d'amples vêtements blancs et

répandaient sur le seuil un parfum chaud et fort que je détestais au début, mais que j'appris ensuite à aimer. Je crois que mes habits de petit garçon n'étaient alors rien moins que jolis, en tout cas j'admirais avec dépit quelques-uns de mes compagnons d'âge qui avaient de belles bottines, des chaussettes tirées et des costumes qui leur allaient bien. Un garçon en particulier m'impressionnait beaucoup à cause de la finesse de son visage et de ses mains, et aussi de la douceur de ses mouvements et de la voix qui sortait de sa bouche. Il ressemblait absolument à une fille, toujours habillé de choses moelleuses et faisant l'objet de la part des maîtres d'attentions qui m'irritaient. J'étais malade de désir qu'il voulût bien m'adresser une fois la parole et quelle joie aussi lorsqu'un jour devant la vitrine d'une papeterie il m'aborda tout à coup. Il me fit compliment de mon écriture et me dit qu'il souhaitait en avoir une aussi belle. Ainsi, au moins sur un point, j'étais donc supérieur à ce jeune dieu ! Je me défendis comme je pus de ses louanges en rougissant de bonheur. Ce sourire qu'il avait ! Je me souviens aujourd'hui encore de sa façon de sourire. Sa mère fut mon rêve pendant longtemps. J'exagérais mon admiration au détriment de ma propre mère. Quelle injustice ! Ce garçon était en proie aux moqueries et aux complots de certains dans la classe qui prétendaient que c'était une fille, mais vraiment une fille, sous des vêtements de garçon. C'était une sottise naturellement mais cela fit sur moi l'effet d'un coup de tonnerre et je crus longtemps que je devais vénérer en ce garçon une fille qui se déguisait. La mollesse de ses formes m'inspirait toutes sortes d'idées et de sentiments romantiques. Naturellement j'étais trop timide et trop fier pour lui déclarer mon penchant de sorte qu'il crut que je faisais partie de ses ennemis. Il avait une façon noble de se tenir à l'écart. Bizarre de penser à tout cela maintenant ! Une fois, au cours de religion, j'émerveillai mon professeur parce que j'avais su trouver pour désigner un certain

sentiment le mot qui convenait exactement ; cela aussi est un souvenir inoubliable. Dans certaines disciplines j'étais du reste très bon élève, mais cela me faisait toujours honte de passer pour modèle et souvent je faisais carrément exprès d'avoir de mauvaises notes. Mon instinct me disait que tous ceux que je dépasserais pourraient me détester et je tenais à être bien vu. Je craignais comme un malheur d'être haï de mes camarades. Dans notre classe la mode était de mépriser le zèle et c'est pourquoi il n'était pas rare que des élèves doués et intelligents par mesure de prudence prissent l'air d'ignorants. Cette conduite, quand on l'avait remarquée, faisait grand effet parmi nous et elle avait, il faut bien le dire, quelque chose d'héroïque, même si c'était de l'héroïsme mal compris. Faire l'objet d'une distinction de la part d'un professeur exposait donc au danger d'être méprisé. Quel monde étrange : l'école ! Dans l'une des petites classes je me souviens d'un camarade, un gringalet avec un visage pointu couvert de taches de rousseur dont le père était vannier, un homme toujours saoul et que tout le monde connaissait. On obligeait régulièrement le gamin sous les huées de toute la classe à prononcer le mot « schnaps » qu'il n'arrivait pas à dire correctement et qui devenait « snaps » à cause d'un malheureux défaut de prononciation. Comme cela nous faisait rire ! Et quand j'y pense maintenant : quelle cruauté dans tout cela ! Un autre, un certain Bill, un petit bonhomme d'allure comique, arrivait toujours en retard à l'école parce que ses parents habitaient loin de la ville dans une maison isolée en pleine montagne. Le retardataire devait chaque fois expier son retard en tendant la main pour y recevoir un coup sec donné avec une canne de bambou. La douleur pareille à celle d'une morsure faisait chaque fois jaillir les larmes dans les yeux du petit garçon. Quelle excitation provoquait en nous l'attente de cette punition ! Je souligne à part cela que je ne veux ici accuser personne, pas même le maître en question, comme on

serait peut-être tenté de le croire, je ne fais que rapporter ce que je sais encore de cette époque. Dans ce temps-là, plus encore qu'aujourd'hui, je suppose, les bois qui couvraient les hauteurs dominant la ville étaient le lieu de réunion de toutes sortes de gens sans aveu, n'ayant ni travail ni domicile, qui venaient là pour vider des bouteilles de schnaps, jouer aux cartes ou s'amuser avec des femmes dont la misère et la tristesse sortaient par les yeux et qu'on reconnaissait à leurs vêtements loqueteux. On appelait ces gens des chemineaux. Un dimanche soir, Hedwig, Kaspar et moi, accompagnés par une jeune fille que nous appelions Anna et qui était attachée à notre maison, nous nous promenions en suivant un sentier de cette montagne ; au moment où nous débouchions dans une clairière parsemée de débris de roches, nous vîmes un homme qui tenait une de ces grosses pierres en main, la jeter au visage d'un autre homme, son adversaire, de sorte qu'il y eut un craquement et que le sang de l'homme tombé à terre jaillit aussitôt. Le combat, dont nous ne vîmes pas la fin, car nous avons pris la fuite, semblait avoir une femme pour origine, du moins ai-je encore devant les yeux le souvenir d'une grande et sombre figure de femme regardant tranquillement la scène avec un air mauvais. Je rentrai à la maison avec un profond malaise et un sentiment d'horreur qui m'empêchèrent de dîner et me firent longtemps encore éviter cet endroit dans la forêt. Il y avait quelque chose de terrible, évoquant la nuit des temps, dans ce combat d'hommes.

Kaspar et moi avons un ami commun, fils d'un conseiller général et honorable commerçant, que nous aimions beaucoup à cause de son empressement à se soumettre à nos plans. Nous allions souvent chez lui dans la maison du conseiller, où une gracieuse dame, sa mère, nous accueillait toujours aimablement. Nous jouions pendant des heures avec le jeu de construction et les

soldats de plomb de notre ami et nous nous amusions le mieux du monde. Kaspar excellait à bâtir des châteaux forts et des palais et à imaginer des plans de bataille. Notre ami nous était très attaché ; à Kaspar plus encore qu'à moi-même, me semblait-il ; et il nous rendait également visite assez souvent chez nous, où ne régnait pas tout à fait, il faut le dire, le même luxe. Hedwig l'aimait beaucoup. Sa mère était très différente de la nôtre, leur maison avait plus d'éclat, le ton était autre, je veux dire le ton de la conversation, mais chez nous il y avait quand même plus de vie. Je me souviens aussi à cette époque d'une dame riche qui habitait un magnifique jardin pour elle seule, dans une maison évidemment, mais une maison qu'on ne voyait pas tant il y avait de lierre, d'arbres et de fontaines qui la dissimulaient. Cette dame avait trois filles, toutes trois belles et pâles, dont on disait qu'elles changeaient de robes tous les quinze jours. Celles qu'elles avaient portées jusque-là, au lieu de les ranger dans leur armoire elles les faisaient vendre aux gens de la ville par des commis engagés tout exprès. Hedwig eut une fois une robe de soie et une paire de souliers ayant appartenu à une de ces filles et ces choses déjà portées m'inspiraient, quand il m'arrivait de les regarder et de les toucher de la main, une répulsion secrète mêlée au plus vif intérêt, un intérêt qui me valut bien souvent les moqueries de ceux qui en étaient témoins. La dame ne quittait jamais sa maison sauf exceptionnellement pour aller au théâtre, où sa blancheur sur le fond rouge de sa loge faisait peur. La deuxième des trois sœurs était sans doute la plus belle. Dans mon imagination je la voyais toujours à cheval ; elle avait un visage qui était fait pour abaisser le regard du haut d'un cheval caracolant sur une foule ébahie, obligeant chacun à détourner les yeux. Aujourd'hui ces trois sœurs sont sans doute mariées depuis longtemps. Une fois nous avons eu un incendie, ce n'était pas dans la ville elle-même mais dans un village voisin. Le ciel tout autour était rougi par les

flammes, c'était durant une nuit d'hiver glacée. Les gens couraient sur la neige gelée, crissante, j'étais là aussi avec Kaspar ; notre mère nous avait envoyés aux nouvelles pour savoir où ça brûlait. Nous parvînmes jusqu'à proximité des flammes, mais à force de regarder la charpente qui n'en finissait pas de brûler l'ennui nous gagna, le froid aussi, et nous rentrâmes bientôt à la maison où notre mère qui avait pris peur nous accueillit sévèrement. Ma mère à cette époque était déjà malade. A quelque temps de là Kaspar quitta l'école, où il ne faisait plus rien de bon. Quant à moi, j'avais encore une année à faire mais je fus pris d'une espèce de mélancolie qui m'inspirait un amer dédain pour tout ce qui était la vie scolaire. Je voyais venir sa fin prochaine et le commencement de quelque chose de nouveau. Je ne pouvais me représenter ce que cela pourrait bien être que par toutes sortes d'idées plus ou moins folles. Je voyais souvent mon frère, toujours chargé de paquets, menant sa vie d'affaires et je me demandais pourquoi il avait l'air si abattu, la tête toujours penchée vers le sol. Elle ne devait pas être bien belle cette vie nouvelle si elle empêchait de lever les yeux. Mais Kaspar avait dès ce moment-là commencé à songer à son futur métier, il paraissait toujours rêver et montrait une indifférence étrangement calme qui ne plaisait pas du tout à mon père. Nous habitions alors une maison plus modeste du faubourg dont l'aspect était assez refroidissant. Ma mère ne l'aimait pas. C'était chez elle une sorte de maladie de se sentir toujours blessée par les lieux qui l'entouraient. Elle rêvait peut-être de petites maisons élégantes dans des jardins. Que puis-je savoir ? C'était une femme très malheureuse. Quand par exemple nous étions tous à table, mangeant en silence comme nous en avons l'habitude, elle prenait brusquement une fourchette ou un couteau qu'elle lançait à travers la salle de sorte que nous rentrions tous la tête pour l'éviter ; si on voulait alors la calmer, elle s'irritait et bien plus encore si on lui faisait des reproches. Notre père

avait fort à faire avec la malade. Quant à nous, les enfants, nous nous souvenions avec tristesse du temps où c'était une femme dont l'abord était de tendresse et de respect pour les autres, si bien que lorsqu'on l'entendait vous appeler avec sa voix claire, on se sentait heureux de courir auprès d'elle. Toutes les dames de la ville lui faisaient mille gentilleses dont elle savait se défendre avec grâce et modestie ; ces temps envolés me paraissaient dès ce moment faire partie d'un conte merveilleux, plein d'images et d'odeurs grisantes. J'ai donc appris tôt à m'enthousiasmer de beaux souvenirs. Je revois la haute maison où les parents avaient une charmante boutique d'articles de modes, où beaucoup de gens entraient pour acheter, où nous, les enfants, avions pour nous une grande chambre claire que le soleil avait l'air de préférer à toutes les autres. Tout contre notre maison à étages il y en avait une autre toute petite et bâtie de guingois, qui semblait accroupie ou écrasée, une maison très vieille avec un toit à pignon très pointu. Elle était habitée par une veuve qui vendait des chapeaux, qui avait un fils et une parente et je crois aussi un chien, si je me souviens bien. Quand on entrait dans sa boutique, elle avait une façon de saluer si aimable qu'on avait du plaisir rien qu'à être là en face d'elle. Elle vous faisait alors essayer plusieurs de ses chapeaux et vous conduisait chaque fois devant la glace toujours en souriant. Ses chapeaux sentaient si merveilleusement bon qu'on en restait comme engourdi sans pouvoir s'en aller. Elle était très amie avec ma mère. Tout à côté, c'est-à-dire à côté de la boutique de chapeaux, il y avait une pâtisserie-confiserie toute blanche qui scintillait et vous attirait comme la neige. La femme du pâtissier nous paraissait un ange plutôt qu'une femme. Elle avait le visage le plus fin, le plus ovale qu'on puisse imaginer ; un visage dont les formes semblaient avoir été produites par la bonté et la pureté. Et un sourire qui vous transformait en enfant pieux quand il se posait sur vous,

qui donnait à ses traits déjà doux une douceur encore plus grande. Cette femme avait en tout l'air d'être absolument faite pour cela : vendre des douceurs, des choses fines, fines, qu'il ne fallait toucher que du bout des ongles si on ne voulait pas leur ôter d'un coup leur goût délicieux. C'était aussi une amie de ma mère. Ma mère avait beaucoup d'amies. »

Simon s'arrêta d'écrire. Il alla vers une photographie de sa mère qui était accrochée au mur sale de sa chambre et s'élevant sur la pointe des pieds jusqu'à elle, il y déposa un baiser. Puis il déchira ce qu'il avait écrit, sans humeur mais sans grande réflexion non plus, simplement parce que cela n'avait plus de valeur pour lui. Ensuite il sortit de la ville et se rendit chez Rosa. Il lui dit : « Je vais peut-être bientôt avoir un emploi dans une petite ville de province, ce qui serait pour moi à présent la meilleure des choses. Une petite ville, c'est ravissant. On y a sa bonne vieille chambre pour un prix étonnamment bas. On n'a que quelques pas à faire pour aller de chez soi à son travail. Tout le monde dans la rue vous salue en se demandant qui peut bien être ce jeune homme. Les dames qui ont des filles songent déjà à vous en donner une pour épouse, la plus jeune probablement, avec ses cheveux frisés et les grandes boucles à ses petites oreilles. Et puis on devient tout doucement indispensable aux yeux du patron qui vous emploie et qui sera tout heureux d'avoir fait une acquisition comme la mienne. Le soir, on rentre à la maison dans une chambre bien chauffée et on regarde les tableaux sur le mur, dont l'un pourrait peut-être représenter la belle impératrice Eugénie et un autre, une révolution. La fille de la maison entrerait peut-être pour m'apporter des fleurs, pourquoi pas ? Tout cela n'est-il pas possible dans une petite ville où les gens s'aiment bien les uns les autres ? Un jour, cependant, qu'il ferait chaud et clair, au moment de la pause de midi, la même fille frapperait timidement à ma

porte, une porte entre parenthèses dans le style rococo, qu'elle ouvrirait, et elle entrerait ainsi dans ma chambre et, en penchant la tête de côté d'un mouvement infiniment gracieux, elle me dirait : "Vous êtes toujours tellement silencieux, Simon. Toujours si modeste, sans jamais rien réclamer. Jamais vous ne dites : il me manque ceci ou cela. Vous laissez aller. J'ai peur que vous ne soyez pas content..." Je me mettrais à rire et je la rassurerais. Et alors, prise soudain de sentiments étranges, il pourrait lui arriver de dire : "Comme ces fleurs, là sur la table, sont silencieuses et belles. On dirait qu'elles ont des yeux et j'ai l'impression qu'elles sourient." Je serais surpris d'entendre ce genre de choses dans la bouche d'une provinciale. Et puis tout à coup je trouverais tout naturel de me diriger lentement vers elle qui reste là interdite devant moi, de mettre mon bras autour de sa taille et de l'embrasser. Elle se laisserait faire mais pas d'une façon qui vous ferait avoir de mauvaises pensées. Elle baisserait les yeux et j'entendrais les battements de son cœur, la vague qui monterait dans ses beaux seins ronds. Je la prierais de me montrer ses yeux, sur quoi elle consentirait à les ouvrir, et je pourrais entrer dans le ciel de ses yeux ouverts, questionnants. Ce serait une longue prière, un long regard. D'abord un regard qui me supplierait, ensuite j'aurais moi-même envie de la regarder de la même façon, ensuite naturellement cela me ferait rire, mais elle aurait quand même confiance en moi. Comme tout cela pourrait être merveilleux, et c'est très possible dans une petite ville où les gens savent dire tant de choses rien qu'en vous regardant. Je l'embrasserais encore une fois sur la bouche, avec cette courbe étrange qu'elle a, et je la flatterais d'une façon qui l'obligerait à croire mes flatteries, et ce ne seraient donc plus simplement des flatteries, et je lui dirais que je la considère comme ma femme, sur quoi, en penchant de nouveau la tête de côté comme elle fait si admirablement, elle dirait oui. Car que pourrait-elle bien

me répondre si je lui fermais la bouche, comme on ferme la bouche des enfants, et que je la couvre de baisers, ma merveille, qui ne pourra pas tout à fait dissimuler à ce moment-là un sourire d'orgueil et de victoire ? C'est qu'en effet la victorieuse, ce serait elle, et moi le vaincu, on le verrait bien vite car je deviendrais son mari et du même coup je lui ferais le sacrifice, le cadeau de toute ma vie, de ma liberté et de toutes mes envies de voir le monde. Désormais je ne ferais plus que la regarder et la trouver toujours plus belle. Jusqu'à notre mariage je serais toujours à ses trousses pour surprendre ses charmes qu'elle ne manquerait pas de montrer. Je l'observerais pendant qu'elle serait à genoux sur le plancher de la chambre devant le poêle pour allumer le feu du soir. Je rirais beaucoup comme un idiot, simplement pour ne pas avoir toujours besoin de dire des mots tendres trop compliqués, et peut-être qu'assez souvent je la rudoierais pour surprendre les expressions de son visage quand elle souffre. Après l'avoir traitée ainsi je n'hésiterais pas, secrètement, sans qu'elle me voie, à m'agenouiller devant son lit, à l'adorer absente, avec ferveur. J'irais même peut-être jusqu'à prendre son soulier, avec le cirage encore frais, et à le presser contre ma bouche ; l'objet qui aurait enserré ses petits pieds blancs suffirait absolument à nourrir mon adoration, il n'en faut pas tellement pour pouvoir prier. Assez souvent aussi j'escaladerais les rochers de la montagne toute proche en m'agrippant aux racines des arbustes, le cœur léger, des abîmes sous moi, et une fois là-haut sur un éboulis je m'étendrais dans l'herbe jaunie et je commencerais à me demander où je suis et si une vie pareille, étroitement unie à celle d'une femme que j'aime, certes, mais qui réclame absolument tout de moi, pourrait me contenter. Je hocherais simplement la tête en réponse à ces questions, je me sentirais merveilleusement en forme et je laisserais descendre mes songes dans la vallée où s'étendrait la petite ville. Peut-être pleurerai-je une demi-heure,

pourquoi pas, pour dissiper ma mélancolie, cela me calmerait et je serais de nouveau heureux d'être là attendant que le soleil se couche et puis de redescendre et de tendre la main à ma fiancée. Tout serait décidé et refermé à double tour derrière moi, mais justement cette fermeture solide, contraignante, me mettrait la joie au cœur. Je fêterais aussitôt mon mariage et je donnerais ainsi à ma vie une nouvelle vie. L'ancienne serait comme un beau soleil qui se couche et sur lequel je ne me retournerais même pas pour un dernier regard parce que je jurerais cela dangereux et faible. Le temps passerait et à présent l'image de notre amour ne serait plus que nous nous penchions ensemble sur des fleurs, mais bien sur des enfants qui nous raviraient par leurs sourires et leurs questions. L'amour de nos enfants et les mille soins qu'ils réclameraient rendraient notre propre amour plus paisible mais d'autant plus grand, simplement plus silencieux. Je ne songerais jamais à me demander si ma femme me plaît encore, et me dire que je mène une petite vie mesquine ne me viendrait jamais à l'esprit. J'aurais appris tout ce que la vie peut apprendre et je renoncerais volontiers au genre de pensées qui me représenteraient toutes sortes d'aventures élégantes que j'aurais manquées. " Que signifie encore le mot manquer me demanderais-je calmement et avec assurance. Je serais devenu quelqu'un de solide, tout simplement, et je le resterais jusqu'à la mort de ma femme, dont ce serait peut-être le destin de mourir avant moi. Mais je ne veux pas penser plus loin ; car enfin le reste est encore enfoui dans l'obscurité du bel avenir. Que dites-vous de tout cela ? Je rêve toujours tellement en ce moment, mais vous devez au moins reconnaître que je rêve avec une certaine honnêteté et avec le désir de devenir meilleur que je ne suis maintenant. »

Rosa sourit. Elle se tut un moment tout en regardant Simon avec attention, puis elle demanda : « Que fait

monsieur votre frère, le peintre ? » « Il se prépare à partir pour Paris. »

Rosa pâlit, ferma les yeux et respira avec effort. Simon pensa : ainsi elle aussi l'aime. « Vous l'aimez », dit-il à voix basse.

Le matin suivant, Simon sortit de la maison habillé d'un manteau bleu marine et une jolie petite canne sans grande utilité à la main. Un brouillard épais, lourd l'enveloppa et la nuit était encore complète. Après une heure cependant le ciel s'éclaira ; il était parvenu sur une hauteur et il pouvait voir derrière lui toute la ville étendue à ses pieds. Il faisait froid, mais le soleil qui avait pris feu et montait à présent au-dessus des bois et des champs enneigés promettait une journée magnifique. Simon ne pouvait s'empêcher de suivre des yeux ce ballon rouge volant toujours plus haut et il se disait que le soleil en hiver est trois fois plus beau encore qu'en plein été. La neige s'enflamma bientôt elle aussi dans ce même ton vermeil si chaud ; cette impression de chaleur pour les yeux jointe au froid réel avait un effet stimulant, de sorte que le voyageur reprit sans plus tarder la route en marchant d'un bon pas. Le chemin était le même qu'avait parcouru Simon en cette nuit de l'automne, mais il aurait pu à présent le retrouver presque en dormant. Il marcha ainsi toute la journée. À midi le soleil dispensa une vraie chaleur, la neige fit mine de fondre à nouveau et du vert apparut par endroits à travers l'humidité. Le ruissellement des sources renforçait l'impression de chaleur mais vers le soir le bleu du ciel prit un éclat plus foncé tandis que les rougeurs du soleil se perdaient derrière les crêtes et il fit de nouveau très vite horriblement froid. Simon commença l'ascension de la même montagne qu'il avait déjà une fois escaladée dans la

nuit avec plus de hâte et d'inquiétude qu'à présent. La neige crissait sous ses pas. Les sapins en étaient si chargés qu'ils laissaient magnifiquement leurs branches se ployer jusqu'au sol. Parvenu à peu près au milieu de son ascension, Simon vit brusquement un jeune homme couché dans la neige en travers du chemin. Il y avait encore assez de clarté dans la forêt pour qu'il vît distinctement le dormeur. Qu'est-ce qui pouvait avoir conduit cet homme à s'étendre ici dans la neige par ce froid mordant et à un endroit de la forêt aussi étrangement choisi. Un large chapeau lui couvrait le visage, à la manière dont en été par grande chaleur et dans un lieu sans ombre quelqu'un, voulant se reposer, se protège du soleil avant de s'endormir. Mais ce visage caché ici, en plein hiver et à une heure où on n'avait guère envie de faire son lit dans la neige, c'était effrayant. L'homme restait étendu sans aucun mouvement et la forêt continuait de s'obscurcir. Simon inspecta les jambes, les souliers, les habits. Les habits étaient d'un jaune clair, c'était un costume d'été très mince et usé. Simon retira le chapeau du visage. Il était figé et faisait peur à voir. Simon le reconnut : c'était le visage de Sébastien, aucun doute, c'étaient bien les traits de Sébastien, c'était sa bouche, sa moustache, son nez un peu large et aplati, la forme de ses yeux, son front et ses cheveux. Il était mort de froid ici, certainement, et il devait y avoir déjà pas mal de temps qu'il gisait sur le chemin. Il n'y avait aucune trace de pas dans la neige, on pouvait donc supposer qu'il était là depuis longtemps. Le visage et les mains étaient déjà raides et les vêtements étaient soudés au corps glacé. Sébastien avait dû tomber ici, à bout de forces. Il n'avait jamais été très résistant. Il marchait toujours courbé comme s'il lui était trop dur de rester droit, de redresser la tête et le dos. Il suffisait de le voir pour se dire qu'il n'était pas de taille à affronter les froides exigences de la vie. Simon coupa quelques branches d'un sapin et en recouvrit le corps, mais auparavant il sortit

de la poche du mort le mince petit cahier qui en dépassait. Il semblait contenir des poèmes. Simon ne pouvait plus distinguer ce qui était écrit. Dans l'intervalle la nuit s'était faite. Les étoiles scintillaient dans les trouées de ciel que laissaient les sapins et la lune ceinte d'un mince anneau regardait la scène. « Je n'ai pas le temps, murmura Simon pour lui-même. Il faut que je me dépêche d'arriver dans la prochaine ville. Sinon cela ne me ferait pas peur de rester encore un moment avec ce pauvre bougre de mort, qui fut un poète et un rêveur. Comme il a noblement choisi sa tombe. Là, sous ces magnifiques sapins verts et la neige qui les recouvre. Je ne vais avertir personne. La nature veille sur son mort, les étoiles chantent doucement à son chevet et les oiseaux de nuit poussent des cris. C'est la meilleure musique qui soit pour quelqu'un qui n'entend plus et ne sent plus rien. Quant à tes poèmes, cher Sébastien, je vais les donner à la rédaction, où peut-être on les lira et on les fera imprimer, afin que le monde retienne au moins de toi ton nom, un nom brillant et qui sonne bien, ton pauvre nom. Quel repos glorieux, couché ainsi sous les branches des sapins, figé dans la neige ! C'était le mieux que tu pouvais faire. Les hommes sont toujours prêts à faire mal aux oiseaux de ton espèce, et à rire de leurs souffrances. Salue les morts, les bons et paisibles morts sous la terre et ne brûle pas trop dans les flammes éternelles du ne-plus-être. Tu es ailleurs. Tu es sûrement dans un lieu magnifique. Tu es maintenant un type riche, et cela vaut le coup de publier les poèmes d'un type riche. Adieu. Si j'avais des fleurs, je t'en couvrirais. On n'a jamais assez de fleurs pour un poète. Tu en as eu trop peu. Tu en attendais, mais tu n'as pas perçu leur frôlement sur ta nuque, elles ne sont pas tombées sur toi comme tu l'avais rêvé. Tu vois, moi aussi, je rêve beaucoup et un tas de gens aussi, dont on ne le croirait jamais, rêvent, mais tu croyais, toi, avoir un droit sur le rêve, tandis que nous autres, nous ne rêvons que lorsque cela va très mal pour nous et nous sommes

assez contents de pouvoir nous arrêter. Tu méprisais les autres, Sébastien. Mais cela, mon cher, il faut être fort pour se le permettre, et tu étais faible ! Mais enfin, je ne veux pas avoir découvert ton saint tombeau pour ensuite le couvrir d'opprobre. Que sais-je de tes souffrances ? Ta mort sous les étoiles est belle, je ne l'oublierai pas de sitôt. Je décrirai ta tombe sous ces nobles sapins à Hedwig et je la ferai pleurer en m'écoutant. Les hommes liront au moins encore tes poèmes s'ils n'ont rien su faire de toi avant. » Simon fit quelques pas pour s'éloigner du mort, jeta un dernier regard sur le petit tas de branches de sapins sous lesquelles le poète lui étaient inconnus et qui habitaient la ville le regardaient avec de si grands yeux qu'il aurait pu croire qu'ils le reconnaissaient, alors qu'il était ici tout à fait étranger. Peu après, il parvint dans la ville qu'il cherchait, la traversa pour atteindre les villas d'une élégante banlieue, qu'il dépassa à son tour, jusque vers un bois, puis un champ, puis un autre, puis un autre bois plus petit, ensuite un village, un deuxième et un troisième et ce fut la nuit.

CHAPITRE HUIT

Dans le petit village il neigeait au matin. Les enfants arrivèrent tous à l'école avec la neige sur eux, qui trempait les souliers, les pantalons, les robes, les têtes et les capuchons. La salle de classe était pleine de son odeur et aussi des petits cailloux apportés avec la boue des chemins. Toute la troupe à cause de cette neige qui tombait était d'humeur agréablement dissipée et peu disposée aux efforts d'attention, ce qui fit un peu gronder la maîtresse. Elle se préparait à commencer avec la religion, lorsqu'elle remarqua une tache sombre, de forme élancée, mobile, qui passait devant la fenêtre, une tache qui ne pouvait s'identifier à aucun des habitants du village car elle était pour cela trop fine et trop agile. La tache passa ainsi d'une fenêtre à l'autre et brusquement les enfants virent leur maîtresse oubliant tout le reste se précipiter vers la porte. Son frère était juste devant et elle se jeta dans ses bras. Tout en pleurant et en embrassant Simon, elle le conduisit dans une des deux chambres dont elle disposait. « Tu viens sans être attendu, mais c'est bien que tu viennes, dit-elle, pose tes affaires ici. Je dois encore faire la classe, mais je renverrai les enfants une heure plus tôt chez eux. Ça ne fera rien. Ils sont si peu attentifs aujourd'hui que j'ai de bonnes raisons de me fâcher et de m'en débarrasser plus tôt. »

Elle remit en ordre sa coiffure, mise à mal par leurs embrassades, dit au revoir à son frère et retourna à son travail.

Simon commença son installation à la campagne. Ses valises arrivèrent par la poste et il déballa toutes ses affaires. Il n'avait plus grand-chose, quelques vieux livres qu'il n'avait pas voulu vendre ou donner, du linge, un complet noir et un tas de babioles, des bouts de ficelle, des morceaux de soie, des cravates, des lacets, des bouts de chandelle, des boutons et du fil. On emprunta chez l'institutrice voisine un vieux sommier en fer avec un matelas de paille, c'était tout à fait ce qu'il fallait pour dormir à la campagne. Cette literie fut chargée sur un large traîneau et acheminée dans la nuit au village voisin. Hedwig et Simon avaient pris place sur l'étrange convoi ; le fils de l'institutrice amie, un garçon costaud qui venait d'achever son service militaire, conduisait le traîneau qui descendit la pente jusqu'au creux où se trouvait l'école. On rit beaucoup. Le lit fut installé dans la deuxième chambre avec juste la literie nécessaire, c'est-à-dire à l'usage d'une personne qui n'aurait pas eu de prétentions excessives s'agissant d'un lit, ce qui était bien le cas pour Simon. Hedwig pensa les premiers temps : « Il vient maintenant chez moi parce qu'il n'a pas d'autre endroit pour vivre. Pour cela je suis assez bonne. S'il savait où aller dormir et manger, il ne se serait sûrement pas souvenu de sa sœur. »

Mais elle chassa bientôt cette pensée née d'un moment de dépit, venue comme cela d'elle-même et non pas choisie. Simon de son côté eut un peu honte de se servir ainsi de la bonté de sa sœur, mais cela ne dura pas ; l'habitude engloutit bientôt ce scrupule ; il s'habitua, c'est tout simple. Pour ce qui est de l'argent, il n'en avait vraiment plus mais il écrivit dès les premiers jours à tous les notaires des environs en les priant de donner des travaux à faire au calligraphe expérimenté qu'il était. Et qu'a-t-on besoin d'argent à la campagne ! Pas de beaucoup en tout cas. Petit à petit les cloisons tombèrent entre les deux habitants de l'école, ils vécurent comme s'ils avaient

toujours vécu ensemble et partagèrent la privation et les petits plaisirs avec la même gaieté.

Le printemps s'annonçait. On pouvait déjà moins hésiter à laisser la fenêtre ouverte et il ne fallait plus que chauffer légèrement. Les enfants rapportaient à Hedwig des bouquets entiers de perce-neige de sorte qu'on ne savait plus où les mettre faute de petits vases. Les effluves du printemps gagnaient tout le village, l'air en était chargé. On se promenait déjà au soleil. Les gens d'ici connaissaient maintenant Simon. Cela s'était fait tout seul, en passant, on ne demandait guère qui il était, c'était, disait-on, le frère de l'institutrice, et cela suffisait à le faire considérer. Il est là en visite pour quelque temps, pensait-on. Simon se promenait dans des habits passablement fatigués mais il les portait avec une élégance naturelle qui faisait joliment oublier la pauvreté du tissu. Ses souliers déchirés n'attiraient pas trop l'attention. Simon trouvait intéressant de marcher avec des souliers abîmés ; il goûtait là un des agréments de la vie à la campagne.

Quand il aurait de l'argent il songerait doucement à les faire réparer. Mais doucement, sans se presser ! Il y penserait peut-être quinze jours avant de se décider : quinze jours, qu'est-ce que c'est à la campagne ! En ville on doit tout faire vite mais ici on avait le doux devoir de reporter les choses d'un jour à l'autre, ou plutôt elles se reportaient d'elles-mêmes ; les jours venaient d'une façon si tranquille et, avant qu'on s'en soit aperçu, le soir était de nouveau là, suivi d'une profonde nuit, aussi profonde que le sommeil d'où l'on était doucement, avec de tendres précautions, tiré de nouveau par le jour. Simon aimait aussi tous ces chemins sales qu'il y avait dans le village, les petits, pleins de cailloux, et les grands, où l'on pouvait s'enfoncer dans la boue si l'on ne faisait pas attention. Mais justement cela donnait l'occasion de faire attention, de

montrer le citadin qui a l'habitude de traverser la rue avec précaution et une certaine affectation d'effroi devant la saleté. Les femmes du village pouvaient se dire : voilà un jeune homme soigneux de sa personne, et les filles pouvaient rire des bonds considérables que faisait Simon pour franchir les fossés et les flaques. Le ciel était souvent couvert de gros nuages sombres ; de jolies bourrasques secouaient alors la forêt et passaient au-dessus du marais où les gens étaient au travail, à piocher la tourbe, leurs chevaux près d'eux attendant patiemment. Il arrivait aussi que le ciel s'éclaircît, de sorte que les visages tournés vers lui s'éclaircissaient en même temps. Celui d'Hedwig prenait une expression joyeuse, et l'instituteur qui habitait à l'étage supérieur mettait son nez, chaussé de lunettes, à la fenêtre pour regarder avec curiosité ce ciel aimable, ce qui était sa façon à lui d'en jouir. Simon avait acheté dans une petite boutique une pipe pas chère et du tabac. Il lui paraissait convenable de ne fumer que la pipe à la campagne, car une pipe, on pouvait la bourrer et bourrer sa pipe, c'était un geste qui allait bien avec les champs et la forêt, où il passait presque toute la journée aussi longtemps qu'il faisait clair. À midi, quand la terre se réchauffait, il restait étendu dans l'herbe jaune sous le ciel magnifiquement doux, au bord de la rivière, et non seulement il pouvait alors rêver mais il y était même contraint. Mais il ne rêvait pas de choses lointaines, et qui en seraient plus belles, non, ses rêves, qui étaient tout à fait heureux, le reconduisaient à son entourage : il n'en connaissait pas de plus beau. Hedwig, la proche, était leur principal objet. Il avait oublié le reste du monde et la fumée de sa pipe le ramenait sans cesse au village, à l'école, à Hedwig. Il l'imaginait : « Elle est dans une barque avec quelqu'un qui l'a enlevée. Le lac n'est pas plus grand que l'étang d'un parc. Elle regarde les grands yeux noirs, les yeux sombres de l'homme assis dans la barque, immobile, et elle pense : "Cette façon dont ses yeux fixent l'eau ! Il ne

me regarde pas. Mais c'est toute l'eau autour de moi qui me regarde avec ses yeux !" L'homme a une barbe hirsute comme en ont les pirates. Cet homme peut être galant comme personne. Il peut pousser la galanterie jusqu'à risquer sa vie sans sourciller, et surtout sans faire admirer ensuite son courage. Cet homme ne se ferait jamais admirer. Il a une voix chaude, une merveilleuse voix masculine, mais il ne s'en sert jamais pour dire des gentilleses. Une flatterie ne franchirait jamais ses lèvres bien trop fières ; quant à sa voix, il la maltraite exprès pour qu'elle paraisse rude et sans cœur. Mais la jeune fille sait qu'il a un cœur immensément bon, et pourtant, toucher ce cœur d'une prière, elle n'oserait. Une corde vibre et fait retentir l'eau de sons qui s'étirent. Hedwig pense mourir en les entendant. Le ciel au-dessus de l'eau était pareil à celui d'aujourd'hui, léger comme une aquarelle. Un lac suspendu au-dessus de l'autre, cela va bien ensemble. Les arbres du parc dans mon rêve sont comme ceux de cette région, hauts et balançant leur feuillage, avec des airs de château. Mais dans l'image tout est plus dense, mieux joint ensemble, et je m'y transporte de nouveau sans m'occuper davantage de sa discrète relation avec le paysage qui m'entoure. L'homme saisit maintenant la rame et d'un coup violent fait brusquement avancer la barque. Hedwig sent qu'il se pourrait bien qu'il veuille ainsi contrarier le mouvement où le porterait sa naturelle bonté. Quand il sent l'amour et la tendresse en lui, il s'en offense et il se punit impitoyablement de s'être permis d'abriter dans son cœur un sentiment mou. Tant son orgueil est peu naturel. Ce n'est pas un homme, c'est un mélange de petit garçon et de géant. Un homme n'a pas honte d'être bouleversé par ce qu'il ressent, mais un petit garçon, oui, parce qu'il veut être plus qu'un homme sincère, parce qu'il veut être un géant, être toujours fort et non pas faible aussi de temps en temps. Un petit garçon possède des vertus chevaleresques dont l'homme mûr et raisonnable s'est débarrassé, comme

d'inutiles accessoires de la fête de l'amour. Un petit garçon est moins lâche qu'un homme, parce qu'il est moins mûr, la maturité rend facilement abject et égoïste. Il suffit de regarder les lèvres dures, mauvaises d'un petit garçon : l'image même du défi et de l'entêtement à tenir une promesse qu'on s'est faite secrètement une fois à soi-même. Un petit garçon tient sa parole ; un homme préfère la briser. Le petit garçon trouve de la beauté dans la dureté de la parole donnée (Moyen Âge) et l'homme trouve de la beauté à dénouer une promesse ancienne en en faisant une nouvelle qu'il s'engage sur sa parole d'homme à tenir. L'homme promet, le petit garçon, lui, accomplit. Boucles sur son front lisse et le défi mortel dans le pli des lèvres. Des yeux comme des poignards. Hedwig tremble. Les arbres du parc flottent et se diluent dans la clarté bleue du ciel. Sous ces arbres est assis l'homme qu'elle méprise. C'est cet homme à côté d'elle, sans amour, qu'elle doit aimer, bien qu'il ne promette rien. Il n'a pas ouvert une seule fois la bouche pour faire une promesse. Il s'est permis de l'enlever sans même lui chuchoter à l'oreille un mot gentil en compensation. Chuchoter, ce n'est pas son genre. Il n'a aucune idée de ce que c'est. Et même s'il en avait une, il ne le ferait jamais ou alors dans une occasion où d'autres ne songent même plus à exprimer quoi que ce soit. Mais elle se donne à lui sans savoir pourquoi. Elle n'en retire rien, elle n'a aucun espoir à se faire, de ceux que les femmes se font volontiers, elle doit s'attendre à être traitée sans ménagement, livrée à toutes les humeurs qu'un maître se permet ordinairement avec ce qui lui appartient. Mais elle se sent remplie de bonheur quand il lui parle avec cette même voix rogue et sans égard, comme si elle était déjà à lui. Elle l'est, elle l'est en effet, et l'homme le sait très bien. Ce qui est déjà à lui ne l'intéresse plus. Ses cheveux se sont dénoués, ce sont de merveilleux cheveux qui dévalent le long de ses joues minces, un peu rouges, comme une rivière d'étoffe. "Rattache-les" lui ordonne-t-il, et elle

s'empresse d'obéir à son ordre. Elle obéit avec ravissement, et il s'en rend compte, évidemment, même en fermant les yeux, il s'en rendrait compte. Il l'entendrait soupirer, comme seul le bonheur fait soupirer et aussi l'empressement au travail, dur peut-être aux mains, mais une joie pour le cœur. Ils descendent de la barque et prennent pied sur la rive. Le sol est mou et s'enfonce légèrement sous les pas, comme un tapis ou comme plusieurs tapis posés l'un sur l'autre. L'herbe est encore celle de l'hiver, jaune et sèche, la même qu'on peut voir ici où je suis en train de fumer ma pipe. Alors apparaît brusquement sur la scène une jeune fille, très petite, pâle avec des yeux sombres. Il semble que ce soit une princesse : car sa robe est de grand luxe, bouffant autour de la taille en larges plis lourds d'où sa poitrine se dégage comme un petit bourgeon prêt à s'ouvrir. La robe est rouge foncé, le rouge du sang séché. Son visage est d'une pâleur transparente, comme la couleur du ciel les soirs d'hiver dans la montagne. "Tu me connais." En disant cela elle s'adresse à l'homme qui s'est figé, interdit. "Tu oses encore me regarder ? Allez, tue-toi, je te l'ordonne." Ce sont ses mots. L'homme fait mine d'obéir. Quelle mine ? Eh bien, la mine qu'on fait quand on doit suivre un ordre irrévocable. On fait généralement une grimace dans ces cas-là. Le visage tressaille de partout et on doit mettre toute la force de sa volonté pour le mater. Lui veut éclater. Un morceau de nez va tomber. Enfin il se passe des choses de ce genre en pareil cas. Mais je n'ai plus envie de faire mine de me tuer avec cet homme extraordinaire dont je parle ; il faudrait que ce soit avec un grand couteau, or je crois que je n'ai qu'une pipe et pas de couteau. Mon rêve m'a plu au début mais maintenant je vois qu'il dégénère et ce n'est pas bien pour Hedwig ; Hedwig est douce et quand elle souffre, elle souffre d'une façon plus belle et plus discrète. Mon bonhomme avec sa barbe hirsute la ferait bien rire s'il

se montrait insolent avec elle. Le paysage que j'ai décrit en passant était tout de même très bien, mais uniquement parce que j'en ai emprunté les grands traits à celui qui m'entoure ici au naturel. Il ne faut jamais quitter le terrain du naturel quand on rêve, avec les personnes non plus, sinon on en arrive vite à faire dire à l'un des acteurs du rêve : " Allez, tue-toi. " Et à ce moment-là il faut faire mine et faire mine est une chose ridicule capable de gâter le plus beau rêve ! »

Simon rentra à la maison. Il avait pris pour habitude de ne pas dépasser une certaine heure pour commencer sa promenade du retour, qu'il faisait généralement le nez penché vers le sol, fixant la terre brune, presque noire, sous ses pas ; il rentrait pour faire le thé, et il avait acquis pour faire le thé une imperturbable habileté à trouver la juste mesure, car tout dépend de la manière de ne mettre ni trop ni trop peu de la jolie plante odoriférante, de ne servir que dans de la vaisselle méticuleusement nettoyée, disposée ensuite sur la table avec goût, de ne pas laisser non plus l'eau bouillir trop longtemps sur la flamme du réchaud et de l'ajouter au thé en suivant les règles. Pour Hedwig cela représentait un agrément puisqu'elle n'avait plus besoin que de venir vite prendre son thé déjà prêt et de retourner dans la classe. Le matin, après s'être levé, Simon faisait son lit, allait ensuite dans la cuisine et préparait le chocolat que pour le plus grand plaisir d'Hedwig il savait rendre délicieux : car là encore, il s'appliquait à trouver le vrai coup de main qui, si petite que soit la chose à faire, lui donne la perfection sans laquelle elle serait manquée. Il se chargea également comme allant de soi et sans autre apprentissage d'allumer le poêle et de l'entretenir, de faire la chambre d'Hedwig, où l'adresse qu'il avait dans le maniement d'un balai lui vint bien à point. Il ouvrait les fenêtres pour faire entrer l'air frais dans les chambres mais il les refermait à temps de façon

que l'air une fois rafraîchi et sentant bon, la pièce restât à une température agréable. Partout dans la chambre, dans de petits vases, les fleurs arrachées dehors à la nature continuaient de fleurir et répandaient leur bonne odeur entre les quatre murs. Les fenêtres avaient des rideaux simples mais gracieux qui contribuaient beaucoup à la clarté et la gaieté qui régnaient dans la chambre. Sur le sol étaient posés de chauds tapis qu'Hedwig avait donné à faire avec des restes d'étoffes à de pauvres bagnards qui exécutaient très bien ce genre de travaux. Un coin était occupé par un lit, dans l'autre il y avait un piano, entre eux un vieux sofa recouvert d'une housse en tissu fleuri, une table suffisamment grande devant et des chaises à côté ; puis il y avait encore dans la chambre une table de toilette, un petit bureau avec un sous-main et des rayons remplis de livres, une petite caisse renversée sur le sol et recouverte d'un tissu moelleux pour s'asseoir et lire, comme il arrive qu'on ait parfois besoin en lisant d'être près du sol à la façon orientale. Plus loin une petite table à ouvrage avec sa corbeille pleine de petits objets merveilleux, indispensable à toute jeune fille qui vit à la maison, une étrange pierre ronde portant des timbres et le cachet de la poste, un oiseau, un tas de lettres et de cartes postales et, accrochés au mur, un cor de chasse, un gobelet, un bâton avec un long crochet, un sac à dos avec une gourde, et une plume de la queue d'un faucon. Aux murs il y avait d'autre part des tableaux peints par Kaspar, entre autres un paysage de forêt le soir, un toit vu d'une fenêtre, une ville dans une brume grise (trouvé particulièrement beau par Hedwig), un fleuve dans les couleurs flamboyantes du soir, un champ en été, un Don Quichotte et une maison tellement plaquée le long de la colline qu'on pouvait dire en parlant d'elle comme ce poète : « Là-bas s'étend une maison. » Sur le piano, dont le couvercle était recouvert d'une nappe en soie, il y avait un buste de Beethoven dans ce ton verdâtre du bronze, quelques photographies et un petit coffret

élégant, vide, un souvenir de la mère. Un rideau, qui avait l'air d'un rideau de théâtre, séparait les deux chambres et les deux dormeurs. Le soir la chambre de l'institutrice devenait encore plus intime quand la lampe était allumée et les volets clos ; et le matin le soleil réveillait là une dormeuse qui n'avait pas très envie de sortir du lit mais qui à la fin y était bien obligée.

Les notaires laissèrent tomber Simon. Aucun ne se manifesta. Il se vit par conséquent contraint de gagner un peu d'argent autrement s'il voulait montrer à sa sœur son sincère désir de contribuer aux dépenses du ménage. Il prit une feuille de papier et écrivit dessus :

LA VIE À LA CAMPAGNE

Je suis venu ici avec la neige dans une maison à la campagne, et bien que je ne sois pas le maître de cette maison, ni n'aie non plus l'intention de le devenir, je peux pourtant me sentir comme si je l'étais et je suis peut-être plus heureux que le propriétaire d'un logement en ville. Ma chambre même n'est pas à moi, mais à une douce et chère institutrice qui m'héberge et me donne à manger quand j'ai faim. J'aime bien dépendre comme cela du bon plaisir d'autrui, parce que d'une façon générale j'aime être dépendant de quelqu'un pour le chérir et me demander toujours si je mérite encore sa bonté. Il faut adopter une conduite spéciale qui convienne à cet état de grâce dans la non-liberté, une conduite entre le toupet et une déférence douce, discrète, naturelle, et je fais cela très bien. Il ne faut surtout jamais donner à son hôte le sentiment qu'on lui est reconnaissant ; ce serait une forme de timidité et de

lâcheté véritablement offensante pour celui qui donne. Au fond de son cœur on adore l'homme charitable qui vous appelle sous son toit, mais ce serait montrer bien peu de sensibilité que de lui manifester bruyamment une gratitude dont il n'a que faire : il n'a pas donné et ne continue pas à donner pour recevoir en échange des compliments de mendiant. Remercier dans certaines circonstances est un acte de mendicité. Rien de plus. Et puis encore ceci : à la campagne on remercie plutôt par le silence que par les discours. Celui qui doit de la gratitude a une manière à lui d'agir parce qu'il voit bien que celui à qui il la doit a aussi sa manière à lui. Les gens qui savent donner sont presque encore plus timides que ceux à qui ils donnent et ils sont bien contents quand ils rencontrent une façon toute simple de recevoir, qui leur permet, à eux qui donnent, de le faire convenablement et sans histoire. Mon institutrice est entre parenthèses ma propre sœur mais ce détail ne l'empêcherait pas de chasser le vagabond que je suis si elle en éprouvait l'envie. Elle est courageuse et sincère. Elle m'a reçu avec un mélange d'amour et de méfiance, il faut bien l'avouer ; elle ne pouvait pas ne pas se dire que si son vaurien de frère en vadrouille débarquait à présent chez elle, la sœur qui est toujours là, c'était tout simplement parce que dans ce monde que Dieu a fait, il ne savait plus où aller ni où rester. Cela devait avoir quelque chose de dérangeant et de blessant pour elle, elle à qui il m'arrivait de ne pas écrire pendant des mois, voire des années. Elle ne pouvait que penser que je venais uniquement pour mettre mes os à l'abri, mes os entre parenthèses auxquels une raclée de temps en temps ne ferait pas de mal, et non pour faire à ma sœur l'attention d'une visite. Mais les choses à présent ne sont plus comme cela, les susceptibilités sont mortes et nous ne vivons plus maintenant ensemble comme des parents d'une même famille mais comme des camarades qui s'entendent rudement bien. À la campagne ce n'est pas difficile d'être

deux et de s'entendre. Il y a ici une façon d'en finir plus vite avec les petits secrets et la méfiance et une façon de s'aimer plus claire et plus drôle que dans la ville resserrée et pleine de gens avec leurs soucis. À la campagne le plus pauvre a moins de soucis que n'en ont de beaucoup moins pauvres à la ville. Où tout se mesure à ce que les gens font et à leurs discours. Alors qu'ici le souci se soucie en silence comme il a toujours fait et la souffrance trouve son achèvement naturel dans les souffrances. Dans la ville la chose qui compte c'est devenir riche, c'est pour cela qu'il y a tant de gens qui se considèrent comme misérables, mais à la campagne, en général du moins, le pauvre n'est pas blessé par la confrontation constante avec la richesse. Il peut tranquillement respirer durant sa vie de pauvre. Il a le ciel au-dessus de lui pour respirer. Et le ciel dans la ville, qu'est-ce que c'est ? Je possède encore en propre une petite pièce d'argent, ça doit suffire pour le linge. Quant à ma sœur qui n'a pour moi aucun secret sauf les choses tout à fait indicibles, elle m'avoue qu'il ne lui reste plus d'argent à elle non plus. Cela ne fait rien. Nous sommes tout à fait tranquilles. Nous recevons du bon pain, des œufs frais et des gâteaux parfumés autant que nous en voulons, apportés par les enfants à l'institutrice de la part des parents. À la campagne on sait encore donner d'une manière qui fait honneur à celui qui reçoit. Dans les villes on a de plus en plus peur de donner car c'est déjà devenu déshonorant d'accepter quelque chose, je ne sais vraiment pas pourquoi, peut-être parce que la charité en ville attire les moqueries. On se garde bien de montrer par un vrai geste sa pitié à l'égard des malheureux, on ne donne qu'en cachette ou alors pour la réclame. Quelle faiblesse mortelle d'avoir peur des pauvres et de préférer consommer entre soi sa richesse au lieu de lui donner l'éclat qu'une reine reçoit de la moindre mendicante quand elle lui tend la main. Je tiens pour un malheur d'être pauvre à la ville où l'on doit s'interdire de demander parce qu'on sent bien que la

générosité n'est pas à l'ordre du jour. Une chose est vraie en tout cas : mieux vaut ne pas donner et ne ressentir aucune pitié du tout que de le faire à contrecœur en se disant qu'on s'est laissé avoir. À la campagne on ne se laisse pas avoir quand on donne, on veut donner et on se fait parfois même un honneur d'avoir pu donner. Celui qui se garde de donner, à supposer qu'un jour un destin contraire vienne l'abattre et l'obliger lui-même à demander, le fera mal et sa façon alors de recevoir sera certainement sans grâce, sans aisance, bref la façon vraiment d'un mendiant. Quelle abomination quand le ciel vous a couvert de biens de prétendre ignorer les pauvres ! Mieux vaudrait encore les faire souffrir, leur imposer des corvées, les opprimer, les frapper, là au moins un rapport s'établirait, une colère, des cœurs qui battent, bref une relation comme une autre. Mais se terrer dans d'élégantes maisons derrière des grilles dorées et avoir peur de sentir l'haleine des gens qui vivent de l'autre côté, bien se garder de mener trop grand train de crainte qu'autour de soi des opprimés aigris ne s'en avisent, opprimer les autres et ne pas avoir le courage de montrer qu'on est un oppresseur, avoir peur de ses victimes, ne pas se sentir bien dans sa richesse mais ne pas en laisser profiter non plus les autres, employer des armes sans grandeur qui ne prouvent aucune vaillance, aucun courage d'homme, avoir de l'argent, uniquement de l'argent et aucun luxe : c'est présentement cela l'image qu'on a des villes et il me semble que c'est une image pas très belle, qui aurait grand besoin d'être améliorée. À la campagne on n'en est pas là. Le pauvre diable sait mieux à quoi s'en tenir : de là où il est il a le droit de lever un regard d'envie, de bonne et saine envie, vers les riches et tous ceux qui vivent bien, et si on lui permet cela, c'est parce qu'il en résulte un accroissement de dignité pour celui qui est regardé ainsi. Le désir d'avoir sa propre maison est à la campagne une chose bien profondément implantée chez tout le monde. Dieu y

compris. C'est aussi que posséder sous le grand ciel ouvert comme ici une maison où il y a de l'espace, c'est un délice. En ville ce n'est pas comme cela. Un parvenu peut habiter à côté d'un comte de très vieille noblesse, et l'argent peut même raser des maisons et de vieilles bâtisses vénérables, comme il veut. Qui voudrait être en ville propriétaire d'une maison ? C'est une affaire, rien d'autre, pas un sujet de fierté et de joie. Les maisons sont habitées de bas en haut par les gens les plus différents qui se croisent tous sans se connaître, sans montrer le désir de pouvoir lier connaissance. C'est cela une maison ? Et il y a des rues et des rues pleines de maisons de ce genre, auxquelles il vaudrait mieux donner un autre nom, un nom bizarre, pour les distinguer. À la campagne il arrive aussi, tout compte fait, plus de choses qu'en ville ; car en ville on lit les journaux d'un œil froid et blasé pour savoir ce qui se passe, tandis qu'ici on se le raconte fiévreusement, d'une traite, et la nouvelle va d'une bouche à l'autre. Cela n'arrive peut-être qu'une fois dans l'année, mais alors c'est un événement pour tous. Un village avec tous ses petits recoins est du reste presque toujours plus animé et rempli d'intelligence que le citadin moyen ne veut bien en convenir. De même que certaines vieilles qu'on pourrait croire, à voir leurs visages, des grand-mères comme les autres, ne passent pas leurs jours derrière le rideau blanc d'une fenêtre ; elles pourraient raconter des choses charmantes et profondes et, aussi bien, des enfants de village ont une intelligence et une âme beaucoup plus cultivées qu'on ne voudrait croire. Il est déjà souvent arrivé qu'un petit villageois comme je dis, mis dans une école de la ville, ait étonné ses nouvelles petites camarades par l'étendue de son esprit. Mais je ne veux pas dire du mal de la ville ni faire non plus un éloge excessif de la campagne. Les journées ici sont tellement belles qu'on se met facilement à oublier la ville. Elles donnent un sourd désir d'évasion mais au fond on n'a pas envie de s'en aller. Tout

est en soi déjà un va-et-vient. Quand les journées se retirent elles laissent à leur place les merveilleux soirs, pour se promener sur des chemins que le soir paraît avoir inventés et qu'on invente pour lui. Les maisons alors s'avancent vers vous, et les fenêtres brillent. Même quand il pleut, c'est encore bien ; parce qu'on se dit alors que la pluie fait du bien. Depuis que je suis arrivé ici c'est presque devenu le printemps et ça le devient chaque jour davantage, on peut laisser les portes et les fenêtres ouvertes, nous venons de commencer à bêcher le jardin, les autres l'ont déjà tous fait. Nous sommes les derniers et cela nous va bien. On nous a livré un tombereau de bonne terre noire et grasse qui coûte cher, pour la mélanger avec la terre du jardin. C'est du travail pour moi et, si invraisemblable que cela paraisse quand je le dis, il me fait plaisir. Je ne suis pas né fainéant, pas du tout, je vagabonde uniquement parce que plusieurs administrations et études de notaires ne veulent pas m'em-employer, parce que ces gens n'ont aucune idée de l'utilité que je pourrais avoir pour eux. Je bats les tapis tous les samedis, c'est aussi un travail, et je m'efforce d'apprendre à cuisiner, aussi un effort. Après le repas j'essuie la vaisselle, tout en causant avec l'institutrice ; car il y a beaucoup de choses à dire et à discuter entre nous et j'aime causer avec une sœur. Le matin je balaie et je vais porter les paquets à la poste, je reviens ensuite à la maison et je réfléchis à ce que je pourrais bien encore faire. En général il n'y a plus rien à faire et je pars dans les bois, où je m'assieds quelque part sous les hêtres jusqu'à ce qu'il soit temps ou jusqu'à ce que je pense qu'il est temps de rentrer à la maison. Quand je vois les gens travailler, je ne peux m'empêcher d'avoir honte d'être sans occupation, mais je trouve que je ne peux rien faire d'autre sinon éprouver justement ce sentiment-là. J'ai l'impression de ramasser chaque fois la journée comme un cadeau que le bon Dieu veut bien laisser tomber aux pieds d'un vaurien comme moi. Faire plus que de vouloir

travailler et, dès que j'en vois l'occasion, la saisir, je ne l'exige pas de moi, puisque je vois que cela va bien comme cela. C'est une vie qui convient du reste admirablement à la campagne. On ne doit pas y faire trop de choses, sinon on finirait par ne plus voir la beauté dans son ensemble, on perdrait l'affût dont le regard a besoin, et il faut bien aussi qu'il y ait dans le monde des gens qui regardent. Ma seule raison de souffrir vient de ma sœur à qui je n'arrive pas à rembourser ma dette et que je vois tous les jours vaquer péniblement à ses tâches pendant que je rêve. Plus tard, si ce n'est même bientôt, l'avenir me punira du bon temps que je me donne à présent, mais je crois que le bon Dieu est content de moi comme cela. Dieu aime les gens heureux, il déteste les tristes. Ma sœur n'est jamais longtemps triste ; car je n'arrête pas de l'égayer et de la faire rire, c'est-à-dire de la faire rire de moi, comme j'en ai le talent. Mais il n'y a que ma sœur qui rie de moi, qui me trouve drôle, devant les autres je garde ma dignité, sans raideur toutefois, vis-à-vis du monde on a le devoir de se montrer sérieux si on veut justifier son existence et ne pas passer pour un vaurien. Les gens de la campagne font très attention à la façon dont se tiennent les jeunes, qu'ils souhaitent posés, polis et modestes. Je termine ici et j'espère que cette rédaction m'aura fait gagner un peu d'argent sinon cela m'aura de toute façon vivement intéressé de l'écrire et ce sont plusieurs heures qui se sont ainsi envolées tandis que j'écrivais. Plusieurs heures ? Oui. Parfaitement. C'est qu'à la campagne on écrit lentement, on est souvent interrompu, les doigts ont perdu de leur agilité et les pensées elles aussi veulent penser en style campagnard. Citadins, je vous salue !

CHAPITRE NEUF

Simon mit sa lettre à la poste. Le dimanche suivant, Klaus, le frère aîné, vint en visite. C'était un jour pluvieux, on se sentait gelé rien qu'à voir la pluie froide fouetter les arbres déjà en fleurs. Klaus eut l'air plutôt étonné en découvrant son frère installé chez sa sœur alors qu'il le croyait quelque part à l'étranger, mais il demeura aimable autant qu'il le pouvait. Il ne voulait pas gâter le dimanche. Tous trois restèrent plutôt silencieux, se faisant face plusieurs fois sans rien se dire, paraissant chercher leurs mots. Avec Klaus un malaise chargé d'arrière-pensées avait fait son entrée dans la maison de Hedwig. On tournait en rond, on inventait des propos qui sonnaient faux. Le centre de l'affaire était naturellement la présence de Simon. Ce jour-là Klaus ne voulait faire aucun reproche ; ce n'est pas l'envie qui lui manquait, mais il évitait toute remarque de nature à provoquer une dispute. Il regardait son frère d'un air interrogateur et plein de sous-entendus, comme s'il voulait dire : « Je suis étonné de ta conduite. On devrait pouvoir penser que tu es maintenant un adulte. Est-ce honorable de ta part de profiter de la situation de ta sœur pour jouer les oisifs ? Vraiment quel manque de dignité ! Je ne me gênerais pas pour te le dire, mais je veux ménager Hedwig que cela blesserait. Je ne veux pas gâter ce dimanche ! » Simon le comprenait fort bien. Il savait exactement ce que signifiaient le regard, la raideur et l'affectation des empressements, les silences et l'embarras. Il était heureux que Klaus voulût bien se taire. Autrement il aurait dû lui répondre, se justifier, ce que depuis longtemps déjà il détestait faire. Certes, certes ! C'était une situation condamnable pour un jeune homme comme lui, une

conduite sans excuses, assurément. Mais c'était quand même bien d'être ici, si bien, si bien ! Brusquement attendri, il dit à Klaus : « Je sais ce que tu penses de moi, mais je te jure que cela va bientôt cesser. Je crois que tu me connais un peu. Est-ce que tu me crois ? » Klaus lui tendit la main et le dimanche fut sauvé. On passa bientôt à table pour le déjeuner et Hedwig souriant intérieurement remarqua bien vite le changement entre les deux frères. « Il est tout de même bon, Klaus ! Klaus est quelqu'un de bon », pensa-t-elle et son plaisir augmenta tandis qu'elle servait le savoureux repas qu'elle avait préparé. Il y avait une soupe merveilleuse, comme elle savait les faire, suivie d'une choucroute, et pour finir, un rôti piqué de lardons. Simon très à l'aise parlait du monde et du reste, entraînait son frère dans toutes sortes de sujets et faisait l'éloge du merveilleux repas avec une emphase comique qui faisait toujours rire Hedwig quand il s'y mettait, au point qu'elle en oubliait tout ce qui pouvait encore ressembler à un souci. L'après-midi, malgré le temps maussade, on fit une petite promenade. Le champ qu'ils traversaient lentement était détrempe de sorte qu'il fallut bientôt rebrousser chemin. Le soir tout le monde était de nouveau silencieux. Simon essaya de lire un journal, Klaus parut faire exprès de parler de choses sans importance et Hedwig lui faisait des réponses distraites. Avant de prendre congé Klaus adressa à la jeune femme qu'il avait appelée dans la cuisine quelques mots que Simon n'essaya pas d'écouter. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Cela pouvait être ce qu'on voudra. Et Klaus s'en fut. Quand les deux autres, après avoir accompagné leur hôte un bout de chemin, se retrouvèrent seuls à la maison, ils se sentirent le cœur soulagé comme des écoliers après la visite de monsieur l'inspecteur. Ils respiraient, ils se sentaient de nouveau comme avant. Hedwig prit la parole, et le souci qui passait dans ses propos donnait à sa voix un accent plus intérieur et un ton plus haut. « Klaus est décidément toujours le

même. On a toujours un peu peur quand il est là. On devient malgré soi comme une écolière coupable qui s'attend à une réprimande pour son manque de sérieux. On peut s'appliquer tant qu'on voudra, on aura toujours manqué de sérieux selon lui. Il voit le monde avec des yeux tout à fait différents, un monde si bizarrement dangereux qu'on devrait tout le temps avoir peur de quelque chose. Il trouve toujours une raison de se faire des soucis, pour lui et pour les autres. Il a un ton en parlant, comme s'il y avait chaque fois mille précautions à prendre, tellement il fait peu confiance au monde et aux fils qui nous relient tout naturellement à lui. Il a toujours l'air de vous faire la leçon et en même temps il se rend très bien compte qu'il est en train de vous faire la leçon malgré lui : il ne voudrait pas, mais il ne peut pas s'en empêcher, c'est sa nature et c'est pourquoi on ne peut pas l'accuser. Il est bon et tendre sans qu'il y pense, mais il se demande quand même toujours s'il est bien convenable d'être bon et indulgent. La sévérité ne lui va pas du tout et pourtant il croit à la sévérité comme au moyen d'atteindre ce qu'il croit avoir manqué en étant bon. Il se dit que la bonté est imprudente alors qu'il est lui-même si bon. Il s'interdit d'être tout simplement bon, comme il préférerait l'être, parce qu'il craint de mal faire en étant bon, de manquer de sérieux aux yeux du monde. Les yeux, pour lui, c'est toujours un regard qui vous examine et non pas qui voudrait simplement et tranquillement plonger dans le vôtre. On ne peut pas le regarder tranquillement dans les yeux, parce qu'on sent que cela l'inquiète. Il pense toujours qu'on pense quelque chose de lui et il voudrait savoir quoi. S'il ne trouve pas chez l'autre un défaut qu'il peut blâmer, il ne se sent pas bien, dirait-on. Et malgré tout cela, il est si bon ! Il n'est pas heureux. S'il l'était, il parlerait tout de suite autrement, je le sais. Ce n'est pas qu'il envie vraiment le bonheur et l'aisance des autres mais il faut qu'il les dénigre. Tout en ne faisant lui-même qu'en souffrir. Il n'aime pas entendre

parler de bonheur et je comprends pourquoi. Un enfant le comprendrait : si on n'est pas soi-même gai, on déteste la gaieté des autres. Comme il doit en souffrir souvent, lui qui est assez noble pour sentir qu'il commet là une injustice. Il est tout à fait noble, mais comment dire, il y a quelque chose en lui de gâté, un tout petit peu gâté, par une infériorité et par la peine qu'il se donne pour se la cacher. C'est vrai que le destin l'a désavantagé et qu'il méritait beaucoup mieux que ses caprices et sa froideur. Il fallait que je le dise, car il me fait de la peine. Si je pense à toi, par exemple, Simon ! Ah là là, comme on sent différemment pour toi, l'éternel loustic ! Tu sais, en pensant à toi, on se dit toujours : il devrait recevoir une correction, oui, une bonne correction, il la mérite. On s'étonne de toi, on ne comprend pas que tu ne sois pas encore tombé dans un abîme. Mais avoir pitié de toi, personne n'y songerait. On te prend en général pour un galopin, un insouciant, un effronté, un heureux galopin. Pas vrai ? »

Simon éclata de rire et du coup le ton était donné pour une bonne heure. Là-dessus on frappa à la porte. Ils se levèrent tous les deux et Simon alla voir qui était dehors. C'était l'institutrice voisine. Elle arrivait les yeux rouges d'avoir pleuré. Son mari, un homme grossier et brutal, l'avait battue, une fois de plus. On essaya de la consoler et on y parvint.

Le temps se réchauffait de jour en jour et la terre embellissait ; les prés en fleurs la recouvraient d'un tapis épais, des fumées montaient des labours et le vert des forêts, beau, frais, riche était un régal pour les yeux. Toute la nature s'offrait, s'étendait, s'étirait, se cambrait et se cabrait, bruissait, bourdonnait, grondait et sentait bon et ne bougeait plus, comme un beau rêve en couleurs. La

campagne avait épaissi, engraisé, elle bouchait la vue, elle s'étalait comme une grosse bête repue, avec du vert, du brun foncé, des taches noires, du blanc, du jaune et du rouge, soufflant du chaud par toutes ses fleurs, florissantes à en crever. Une grosse paresseuse sous ses voiles, immobile et frissonnante, exhalant ses odeurs. Des odeurs qui partaient des jardins, gagnaient les rues, puis les champs où travaillaient des hommes et des femmes ; les arbres des vergers étaient des bouquets de gazouillis et la forêt proche, ronde, voûtée, un chœur de garçons. Des clairières on contemplait le ciel blanc bourré de rêves et qui semblait vouloir descendre sur la terre avec des chants de réjouissance, de jubilation, pareils à ceux des oiseaux, les petits oiseaux qu'on ne voit jamais et qui sont si naturellement chez eux dans la nature. On se prenait à avoir des souvenirs qu'on n'avait pas envie d'examiner, on en était du reste incapable, ils faisaient doucement souffrir mais on était trop paresseux pour souffrir vraiment. On marchait, on s'arrêtait, on se retournait de tous les côtés, on regardait au loin là-haut et plus haut, en bas, là-bas et par terre et on était finalement soi-même épuisé de toute cette éclosion. Le bourdonnement de la forêt n'était pas le même que celui des clairières, c'était une autre chose qui réclamait une autre disposition à rêver. Il y avait sans cesse de nouvelles occasions de lutter, de ne pas se laisser faire, de refuser doucement, de se demander et de balancer. Le balancement était partout, l'effort suivi de la défaillance. Mais c'était bien ainsi, tout simplement bien, un peu trop et parfois un peu juste, et parfois pas très franc, parfois rusé, parfois rien du tout, parfois complètement idiot ; à la fin cela devenait très difficile de trouver encore quelque chose de particulièrement beau, on ne voyait plus le motif, il suffisait d'être là, de marcher, flâner, rôder, courir, perdre son temps, on était soi-même devenu un morceau de printemps. Le bourdonnement pouvait-il trouver du plaisir à tous ses bourdonnements et roucoulements ? Était-il

donné à l'herbe de se voir onduler au vent ? Le hêtre aurait-il pu tomber amoureux de lui-même ? Il n'y avait ni fatigue ni inertie, un laisser-aller, simplement, un balancement. La nature elle-même était comme à la traîne. Une attente, un suspens ! Les odeurs étaient suspendues au-dessus de la terre, qui attendait. Les couleurs exprimaient l'âme de cela. On pouvait trouver une sorte de jeune fatigue, de prescience alanguie dans les buissons en fleurs, une sorte de ne-plus-vouloir, un sourire. Les montagnes dans la brume bleue de leurs forêts sonnaient comme des cors très, très lointains, il y avait quelque chose d'un peu anglais dans le paysage, un plantureux jardin anglais, c'est le mélange des voix, le tissu d'ondes affluant et refluant de partout qui suggérait cette parenté. On se disait, ce pourrait être en ce moment la même chose ailleurs qu'ici. Le pays d'alentour convoquait tous les autres. C'était un sentiment drôle qui vous transportait au loin et qui vous apportait le monde tout près, qui vous l'apportait comme les enfants apportent, comme une offrande, une attention. On pouvait dire et penser ce qu'on voulait, il restait toujours le même non-dit, non-pensé ! C'était facile et difficile, délicieux et douloureux, poétique et naturel. On comprenait les poètes, ou plutôt, non, on ne les comprenait pas. On était beaucoup trop paresseux dans le moment pour penser qu'on les comprenait. On n'avait pas besoin de comprendre quoi que ce soit, rien ne se comprenait mais aussi bien tout allait de soi, en se résolvant dans l'écoute qu'on prêtait à un son, ou dans la vue qui se perdait au loin ou dans le souvenir du moment qu'il était, le moment de rentrer à la maison et de remplir un devoir, si modeste fût-il, car même quand c'est le printemps il y a toujours des devoirs à remplir.

Les nuits devinrent magnifiques. La lune s'énamourait de la blancheur des buissons et des arbres en fleurs et des longues courbes du chemin qu'elle faisait resplendir. Elle

se reflétait dans les fontaines et dans l'eau de la rivière. Le cimetière en devenait féerique de sorte qu'on oubliait les morts. Elle poussait sa lumière à travers le fin réseau des branches ployées au-dessus des tombes comme des cheveux défaits, et faisait qu'on pouvait lire les inscriptions sur les pierres. Simon tourna plusieurs fois autour du cimetière puis prit un chemin qui montait dans la campagne, traversa des taillis qui laissaient passer la lumière, déboucha sur un petit pré pentu et là s'assit sur une pierre pour réfléchir à la question de savoir combien de temps encore il allait poursuivre cette vie purement contemplative. Il fallait que cela finît bientôt ou plutôt cela ne pouvait pas continuer. Il était un homme et il avait des devoirs rigoureux à remplir. Il fallait agir, il en était tout à fait convaincu. En revenant à la maison il fit part à sa sœur de ses réflexions avec les mots qui étaient les leurs. Elle lui dit qu'il ne devait pas songer à cela, du moins pas encore. Bon, répondit-il, je ne veux donc pas y songer encore. Il faut avouer que c'était bien tentant de rester davantage. Du reste où voulait-il aller et pour quoi faire ? Il aurait à peine l'argent du voyage, quel que soit le voyage, et qu'est-ce qui l'attendait là-bas ? Non, il préférait décidément rester encore un petit moment ici sans fixer de date. Il aurait probablement de terribles regrets dès qu'il serait parti, et que faire alors ? Non, pas de regrets, les regrets seraient naturellement exclus ; ils ne seraient pas convenables. Mais ne faisait-on pas souvent des choses très peu convenables ? Enfin, de toute façon il avait décidé de rester et il n'avait pas envie de poursuivre davantage des pensées qui l'ennuyaient.

Quelques jours passèrent ainsi. Le temps venait sans bruit et s'éloignait de même. De toute façon on peut dire qu'il passait vite, même s'il hésitait longtemps à s'en aller. Simon et Hedwig vivaient plus proches que jamais. Ils passaient les soirées à causer sous la lampe et n'étaient

jamais fatigués de parler. Pendant le repas, ils parlaient du repas dont ils vantaient avec précision la simplicité et la délicatesse, et pendant le travail, du travail dont ils commentaient le déroulement, et pendant les promenades, du plaisir de se promener. Ils avaient oublié depuis longtemps qu'ils étaient simplement frère et sœur, ils se sentaient davantage unis par le destin que par les liens du sang et leur façon d'être ensemble ressemblait assez à celle de deux prisonniers qui s'efforcent d'oublier la vie grâce à l'amitié. Ils passaient beaucoup de temps à ne rien faire, mais ils le voulaient ainsi, chacun sachant bien que le sérieux de l'existence demeurait simplement caché derrière celle qu'ils menaient et qu'ils restaient tous deux capables, s'ils le voulaient, d'agir et de parler clairement. Hedwig avait le sentiment qu'elle se faisait toujours mieux connaître de son frère et ne cachait pas le plaisir que ce sentiment lui procurait. Elle était flattée qu'il ne trouvât pas seulement commode et sage d'habiter avec elle, mais aussi intéressant, et elle l'en remerciait en l'aimant plus profondément qu'elle n'avait fait jusque-là. Ils se trouvaient avoir l'un pour l'autre assez d'importance pour être fiers de passer ensemble un moment de leur vie. Ils évoquaient très souvent des souvenirs communs avec la même volonté de débarrasser tout ce qui leur revenait en mémoire du temps où ils étaient petits. Tu te souviens ! C'est ainsi que commençaient souvent leurs conversations. Ils s'enfonçaient alors dans les images charmantes du passé, s'efforçant d'y trouver chaque fois un enseignement, mais d'aiguiser également leur humour en sachant rire comme il convient des souvenirs tristes. Le passé leur rendait le présent plus clair, plus sensible, il en redoublait, en triplait l'image comme eût fait un miroir, et ce présent enrichi, vivifié, faisait à son tour mieux apercevoir le chemin de l'avenir ; un avenir qu'ils se représentaient souvent et qui les enivrait. Dans leur rêve il était toujours beau et rien que d'y penser les rendait gais.

CHAPITRE DIX

Hedwig dit un soir : « Je ne suis pas loin de penser qu'il y a comme une mince cloison, mince mais opaque, qui me sépare de la vie. Mais ça ne me rend pas triste, cela me fait seulement réfléchir. Il y a peut-être d'autres filles qui sentent comme moi, je « e sais pas. Je me suis peut-être trompée de métier quand j'ai pensé qu'il fallait apprendre un métier pour vivre. Les filles n'apprennent qu'à moitié, ce n'est pas d'apprendre qui compte pour nous. Comme cela me paraît bizarre aujourd'hui d'être devenue institutrice. Pourquoi pas plutôt modiste ou autre chose ? Je ne peux même plus me souvenir des sentiments qui m'ont poussée à choisir un métier comme celui-là. Qu'avait-il donc de si merveilleux, de si prometteur au moment où je me suis décidée ? Ai-je peut-être même cru devenir une bienfaitrice du genre humain, ai-je cru devoir le devenir, devoir en sentir le devoir, la vocation ? On croit tant de choses quand on est sans expérience, et l'expérience ensuite vous fait croire encore d'autres choses. Étrange tout cela. Il y a de la dureté envers soi-même dans cette façon de prendre la vie au sérieux comme je l'ai fait. Il faut que je le dise, Simon : j'ai pris la vie trop au sérieux, trop au sacré ; je n'ai pas songé que j'étais une fille quand j'entreprenais des choses que seuls les hommes devraient entreprendre. Personne ne m'a dit que j'étais une fille. Personne n'a essayé de me flatter par une remarque comme celle-là. Personne ne s'est creusé à ce point la tête sur moi pour penser qu'il pouvait être nécessaire de me faire une remarque toute simple comme celle-là, une remarque que j'aurais écoutée, même si dans un premier temps j'avais fait l'indignée. J'aurais écouté pour peu que le

ton de la remarque soit venu du cœur. Mais je n'entendais que des paroles superficielles, dites comme cela : "Vas-y, vas-y. C'est bien de vouloir prendre un métier. C'est tout à ton honneur." Et caetera. Un drôle d'honneur d'être une fille malheureuse, en proie au vide et au regret, comme moi à présent qui ai bien l'honneur d'avoir ce métier. Un métier est un poids à porter toute la vie pour un homme ayant les épaules solides et de l'ambition ; pour une fille comme moi il est écrasant. Ai-je du plaisir à mon métier ? Pas le moindre et je t'en prie, ne va pas maintenant frémir de cet aveu que je te fais ; tu es quelqu'un qui donne envie de faire des aveux de ce genre. Je sais que tu me comprends. D'autres me comprendraient peut-être aussi bien mais pas si volontiers, pour telle ou telle raison. Toi tu comprends volontiers, parce que tu n'as aucune raison de craindre des aveux simples et francs. Tu vis toute ma vie en toi, en même temps que moi, qui suis ta sœur. À vrai dire, tu es trop bien pour être seulement mon frère. Dommage que tu ne puisses pas être davantage pour moi. Cela aussi tu aimerais bien, n'est-ce pas, tu fais signe que oui. Laisse-moi continuer à te raconter. Quand on a quelqu'un comme toi pour écouter, on aime bien raconter. Alors écoute : je suis décidée à abandonner ma carrière à l'école, et cela très bientôt ; car je n'ai plus la force de supporter cette vie. Je croyais que ce serait une belle vie que d'initier des enfants au monde, de les instruire, d'ouvrir leur âme aux vertus, de veiller sur eux et de leur apprendre à vivre. C'est en effet une belle tâche, mais elle est beaucoup trop lourde et moi trop faible ; je n'y suffis pas, il s'en faut de beaucoup. J'ai cru que je le pourrais et je vois tout le contraire : je me vois m'effondrer sous la tâche, ce qui devait être une récréation quotidienne n'est qu'un fardeau que je ressens comme abusif, injuste. Ce qui vous écrase est toujours ressenti comme injuste. Suis-je moi-même injuste de sentir ainsi ? N'est-ce pas mon sentiment qui mesure s'il y a injustice ou non ? Et qu'y puis-je si l'injustice est ici une chose par elle-

même innocente et douce : les enfants ? Les enfants ! Je ne peux plus les supporter. Dans les premiers temps, je trouvais du plaisir à tous ces visages, ces petits gestes, leur ardeur à bien faire et même leurs fautes. J'étais heureuse à l'idée de m'être consacrée à cette bande de petits hommes encore timides et maladroits. Mais une idée comme celle-là peut-elle vous faire à elle seule oublier la vie, peut-on franchir toute une vie avec une idée ? Gare au jour où cette idée à laquelle on sacrifie tout le reste vous devient indifférente, où l'on n'est plus capable d'y mettre la passion qu'il faudrait pour justifier l'échange. Et même au jour où l'on se rend compte qu'il y a eu échange. Alors on commence à se poser des questions, à faire des distinctions, des comparaisons, la tristesse et la colère s'en mêlent, on devient malheureux de son manque de courage, de fidélité, et bien content à la fin que la journée s'achève pour pouvoir pleurer seul dans son coin. Pour peu qu'on ait manqué à son engagement, ne fût-ce qu'une fois, on ne veut plus revenir à la pensée qui devait soutenir toute une vie et qui repose elle-même sur un absolu dévouement. On se dit : je fais mon devoir désormais, et je ne pense plus au-delà. J'aime toujours les enfants, je les ai toujours aimés. Qui pourrait ne pas les aimer ? Mais quand je fais la classe, je pense à autre chose, à des choses plus lointaines et plus vastes que leurs petites âmes et c'est cette trahison à leur égard que je ne supporte plus. Une institutrice doit se perdre dans les petites choses avec tout son amour, sinon elle est incapable d'user de la force et dans ce cas elle ne vaut rien. Peut-être est-ce exagéré ce que je dis et je suis bien sûre que tout le monde, ou au moins la plupart des gens, trouverait ce langage exagéré. Mais c'est un langage qui correspond à l'idée que je me fais de la vie et par conséquent il m'est impossible de parler autrement. Je n'ai pas encore appris à feindre un contentement, une satisfaction, un bien-être que je ne ressens pas et je crois qu'on se trompe si l'on s'imagine que je l'apprendrai un

jour. Je suis trop faible pour pouvoir faire semblant et j'ai beau m'interroger, je ne vois pas non plus de raisons qui justifieraient ce mensonge. Si je parle maintenant comme cela avec toi, c'est que je profite d'un moment que j'attends déjà depuis longtemps pour me décharger de toute cette faiblesse que je porte en moi. Cela fait du bien de pouvoir avouer sa faiblesse après des mois où l'on s'est péniblement retenu, et qui demandaient une force dont je ne suis pas capable. L'idée de remplir mes devoirs ne me rend pas fière et à la longue je n'en suis pas capable. Je cherche maintenant un travail qui convienne à la fois à ma fierté et à ma faiblesse. Le trouverai-je ? Vraiment je n'en sais rien, je sais seulement, mais là, avec certitude, que je dois chercher aussi longtemps qu'il faut pour être convaincue à la fin que le bonheur et le devoir existent et qu'ils ne font qu'un ! Je voudrais être gouvernante et j'ai déjà écrit une lettre à une riche Italienne pour lui offrir mes services, une lettre peut-être trop longue où je lui dis que je suis en mesure d'enseigner toutes les matières souhaitables à deux enfants, une fille et un garçon. Je ne sais plus tout ce que j'ai dit encore dans cette lettre, que je souhaite échanger ma salle de classe contre une chambre d'enfants, que j'aime les enfants et que je les respecte, que je joue du piano et que je brode de jolies choses et que je suis une jeune fille que rien ne reconforte tant que d'être traitée avec sévérité. Le ton de ma lettre est très fier, j'ai dit à la dame que je savais aimer, obéir, mais non flatter, sauf si elle m'ordonnait elle-même de le faire ; mais que je me représentais ma future maîtresse plutôt fière et sévère qu'indulgente et que ma peine et ma déception seraient bien grandes si elle devait se révéler être une personne qu'on peut facilement tromper quand on le veut ; que je n'avais pas l'intention de venir chez elle pour m'y reposer mais que j'espérais au contraire trouver un travail qui contente mon cœur et mes mains. Je lui ai avoué que d'ores et déjà j'aimais profondément ses deux enfants, que j'avais

pour les enfants tout le respect qu'il fallait pour pouvoir concilier dans leur éducation la fermeté avec le dévouement, que j'espérais que c'était bien en ce sens qu'elle, la dame, envisageait mon service, que je me faisais moi-même du service une idée à la fois très vive et très sereine et qu'il n'était pas question que je puisse penser autrement là-dessus. Je n'avais aucune disposition, ai-je dit, pour les courbettes et la lèche, ni le talent non plus d'oublier toute finesse et toute fierté pour me rendre seulement agréable. Mais que je renonçais volontiers de mon côté à l'indulgence et que je lui préférais la sévérité et la froideur, pourvu qu'elles ne soient pas insultantes, que j'étais parfaitement consciente de mon rang et que je saurais mesurer à tout moment la distance qui me séparait d'elle, que je n'exigeais pas la justice mais assez de fierté chez elle pour qu'elle lui interdise de me traiter injustement et que ce serait un plaisir qui m'irait jusqu'au cœur si, ne fût-ce qu'une fois dans l'année, elle me donnait un signe de bonté pour marquer son contentement et que je mettrais cela plus haut qu'une forme de familiarité que je ressentirais comme une humiliation plutôt que comme une grâce, que j'espérais rencontrer une dame vers laquelle je puisse lever les yeux afin d'apprendre d'elle comment se conduire en toutes circonstances, et qu'elle ne devait pas craindre d'engager en ma personne une bavarde qui se ferait un plaisir d'aller partout répéter ses secrets. J'ai encore dit que j'étais incapable de lui dire à quel point je souhaitais pouvoir l'admirer et lui obéir et lui montrer de quelle manière je savais ne jamais être à charge. J'ai aussi exprimé ma crainte touchant la langue de son pays mais également l'espoir de l'apprendre vite, bien que je ne la connaisse pas du tout, si l'on voulait seulement m'indiquer ce que je devais faire pour cela. À part ce point, ai-je dit à la fin, je ne voyais pas ce qui pourrait faire obstacle à ce que j'entre dans sa maison, sinon peut-être la timidité qui collait encore à ma personne mais que j'espérais bien

surmonter, la gaucherie et la maladresse ne m'étant pas naturelles... »

« As-tu déjà envoyé ta lettre ? » demanda Simon.

« Oui, poursuivit Hedwig, qu'est-ce qui aurait pu m'en empêcher ? Je vais peut-être m'en aller bientôt d'ici et cela me fait de la peine de partir ; car j'abandonne beaucoup de choses et je n'aurai peut-être rien en échange qui me fasse oublier ce que j'aurai laissé ici. Pourtant je suis bien décidée ; je n'aime plus être seule avec mes rêves. Toi aussi, tu vas t'en aller bientôt et qu'est-ce que je pourrais encore bien faire ici ? Tu me laisses là, comme une chose usée, mise au rebut, ou plutôt non, c'est l'endroit lui-même, le village, tout cela ici qui sera la vieille chose qu'on abandonne, dont on ne veut plus. Et moi peut-être au beau milieu ? Non, je me suis déjà trop habituée à regarder avec l'aide de tes yeux la vie que nous menons ici, à la trouver belle aussi longtemps que toi-même tu la trouvais belle. Mais après cela, je ne la trouverais plus ni belle ni assez grande pour moi, je la mépriserais parce qu'elle serait morne et mesquine, et elle serait en effet morne et mesquine à cause de mon indifférence et de mon mépris pour elle. Je ne peux pas vivre et mépriser ma vie. Je dois chercher ma vie, une nouvelle vie, même si cette vie ne devait jamais être rien d'autre que le temps passé à sa recherche. Qu'est-ce que le respect qu'on vous témoigne en comparaison de cette autre chose : être heureux et avoir contenté la fierté de son cœur à soi. Même être malheureux, c'est encore mieux que d'être respecté. Je suis malheureuse malgré le respect dont je jouis ; à mes yeux je ne mérite donc pas ce respect puisqu'il n'y a pour moi que le bonheur de respectable. Par conséquent je dois essayer de voir s'il est possible d'être heureux sans prétendre être respecté. Peut-être y a-t-il un bonheur de ce genre quelque part pour moi, et un respect accordé à l'amour et au désir

et non au bon sens. Je ne vais pas me mettre à être malheureuse parce que je n'aurais pas eu le courage de reconnaître qu'on peut être malheureux pour avoir voulu être heureux. Etre malheureux ainsi est respectable ; de l'autre manière non ; on ne peut pas respecter le manque de courage. Comment me voir plus longtemps condamnée à mener une vie qui ne me vaut que du respect, le respect des autres, qui veulent toujours qu'on soit comme ils le désirent. Pourquoi tout cela ? Et pourquoi attendre de découvrir à la fin que ce qu'il vous apporte, ce respect, ne vaut rien ? Tant de souci, de précautions, d'attente pour se trouver berné ! C'est amèrement bête de vouloir attendre quelque chose ; les choses ne viennent pas à nous si nous n'allons pas les chercher. Il faut dire qu'on est soumis à une telle peur par tous ces froussards qui veulent prendre soin de vous ! Je les hais presque tous, ces gens qui commencent par hocher la tête quand on dit quelque chose de courageux. Et que feraient-ils donc s'ils apprenaient qu'on a effectivement fait ce que l'on disait ? Comme tous ces donneurs de conseils ont vite fait de s'éclipser devant un acte violent, venu du cœur et librement accompli ! Et comme ils vous tiennent avec leur amour douceâtre, si l'on n'a pas trouvé ce courage et qu'on s'est livré à eux. On me verra partir d'ici avec beaucoup de regret sans pouvoir comprendre les raisons qui m'ont fait quitter un endroit aussi agréable et avantageux ; et moi aussi je quitte ce pays avec un sentiment en moi qui n'arrête pas de me dire que je devrais rester. J'ai rêvé de devenir paysanne, d'appartenir à un homme, quelqu'un de simple et de tendre, de posséder une maison avec un bout de champ et un bout de jardin, et le bout de ciel qui en ferait partie, de cultiver et de planter, de n'exiger d'autre forme d'amour que le respect et de voir avec ravissement grandir mes enfants, qui me dédommageraient de la perte d'un amour plus profond. Le ciel aurait ainsi touché terre, un jour ferait basculer le précédent dans l'éternité et je serais devenue

de souci en souci une vieille femme assise devant sa porte les dimanches où il fait beau, et qui regarde les passants déjà presque sans bien les reconnaître. Je n'aurais plus jamais recherché le bonheur et j'aurais oublié mes ardeurs anciennes, j'aurais obéi à mon mari, je me serais soumise à ses ordres et à tout ce qui m'aurait paru comme un devoir. Et j'aurais très bien su ce que c'est que le devoir d'une paysanne. Jour après jour mes rêves se seraient endormis comme des soirs et n'auraient plus jamais rien exigé de moi. J'aurais vécu contente et gaie, contente parce que je n'aurais rien connu d'autre et gaie parce qu'il n'aurait pas été convenable de montrer à mon mari un front maussade et chargé de pensées noires. Mon mari aurait peut-être eu le tact, dans les premiers temps où trop de choses auraient encore brûlé et remué en moi, de me ménager et de me préparer doucement à mes futures tâches, ce pour quoi je lui aurais montré de la reconnaissance ; puis cela serait allé toujours mieux et un jour j'aurais observé en moi avec surprise que je ne pouvais plus souffrir les femmes de tempérament vif et inquiet, comme j'en étais moi-même une dans le temps, parce que je les tiendrais pour dangereuses et nuisibles. En un mot, je serais devenue comme les autres et j'aurais compris la vie comme les autres la comprennent. Mais tout cela est resté un rêve. Je me garderais bien d'en parler à d'autres que toi. Toi, tu ne trouves pas les rêveurs ridicules, et tu ne mépriserais pas non plus quelqu'un parce qu'il rêve et du reste tu ne méprises personne. Je ne suis pas non plus une fille particulièrement exaltée. Il ne manquerait plus que ça ! J'ai simplement un peu trop parlé maintenant, et quand je parle comme cela, j'exagère facilement. On voudrait expliquer tous ses sentiments et on ne peut jamais, on finit simplement par s'emballer. Viens, allons dormir. »

Elle était douce et calme en lui souhaitant bonne nuit.

« Je suis drôlement contente, dit-elle le lendemain matin, d'être encore ici. Comment peut-on avoir d'un coup une si folle envie de quitter sa place ! Comme si cela résolvait tout ! Je pourrais en rire et en même temps j'ai un peu honte d'avoir été si expansive hier. Mais finalement j'en suis plutôt contente ; il faut bien une fois aller jusqu'au bout de ce qu'on veut dire. Comment as-tu pu m'écouter avec tant de patience hier soir, Simon ? On aurait presque dit : avec recueillement. Mais de cela aussi je suis contente. On n'est pas le soir comme le matin, non, on est tellement différent, aussi bien dans l'expression que dans les sentiments. Une seule nuit d'un bon sommeil peut vous changer complètement un homme à ce que j'ai entendu dire. Je le crois bien. Tout ce que j'ai dit hier me fait ce matin l'effet d'un cauchemar, d'un rêve plein d'excès et de tristesse. Qu'est-ce que c'était que cela ? Peut-on prendre les choses d'une façon si pesante ? N'y pense plus. Je devais être fatiguée hier, comme tous les soirs, mais maintenant je me sens si légère, en si bonne santé, et fraîche comme si je venais de naître. J'ai une impression de grande facilité comme si quelqu'un me soulevait ou comme si j'étais transportée dans une litière par exemple. Ouvre les fenêtres pendant que je reste encore au lit. C'est si bon d'être dans son lit quand on ouvre les fenêtres comme tu fais maintenant. D'où est-ce que je tire toute cette gaieté qui m'enveloppe maintenant si complètement ? Tout ce que je vois au-dehors et qui est si beau me paraît danser, l'air afflue en moi. C'est dimanche aujourd'hui ? En tout cas, c'est un jour fait pour être un dimanche. Tu vois les géraniums ? Si beaux devant la fenêtre. Qu'est-ce que je voulais donc hier ? Le bonheur ? Ne l'ai-je pas maintenant ? Comme s'il fallait d'abord aller le chercher loin dans l'inconnu, au milieu de gens qui n'ont sûrement pas le temps de penser au bonheur ? C'est bien de ne pas avoir de temps pour beaucoup de choses, très bien même, parce que si on avait du temps, on mourrait déjà de trop de

présomption. Comme tout est clair à présent dans ma tête ! Je n'ai plus une seule pensée qui ne soit aussi tranquillement et agréablement couchée que moi, sa maîtresse, oui, tout à fait comme moi. Tu m'apportes le petit déjeuner au lit, Simon ? Cela me ferait plaisir de me faire servir par toi, comme si j'étais une princesse portugaise et toi un petit nègre qui comprendrait mes moindres signes. Naturellement, tu vas m'apporter ce que je t'ai demandé ! Pourquoi me refuserais-tu une attention ? Cela fait combien de temps maintenant que tu es chez moi ? Attends, c'était l'hiver quand tu es arrivé, il tombait de la neige, je m'en souviens encore si bien, et depuis lors cela fait combien de beaux jours et de jours de pluie ? Tu vas t'en aller bientôt ; mais tu ne vas pas me priver du plaisir de t'avoir encore quelques jours, tu n'as pas le droit. Dans trois jours je te dirai " Reste encore trois jours " et tu ne pourras pas plus me résister que maintenant où tu m'apportes mon petit déjeuner au lit. Tu es un drôle d'homme, sans résistance et sans scrupule. Ce qu'on exige de toi, tu le fais. Tu veux tout ce qu'on veut. Je crois qu'on pourrait exiger de toi beaucoup de choses qui ne se font pas, avant que tu ne te rebiffes. On ne peut pas se défendre d'un certain mépris à ton égard. Un tout petit peu, je te méprise, Simon ! Mais je sais que ça ne te fait rien qu'on parle comme cela de toi. Je te crois d'ailleurs capable d'un acte héroïque si tu en sentais le besoin. Tu vois, je pense plutôt du bien de toi. Avec toi on se permet tout. Ton attitude fait que l'autre ne sent plus de limites à sa liberté. Je te donnais des gifles dans le temps, je t'ai toujours dénoncé auprès de maman pour qu'elle te punisse quand tu faisais des sottises, maintenant je te prie de me donner un baiser, ou plutôt, moi, je vais t'en donner un. Sur le front, avec précaution. Comme ça ! Je me sens comme une sainte ce matin en comparaison d'hier soir. J'ai un pressentiment des temps à venir et je laisse venir. Ne ris pas, je te

préviens. Au fait cela me ferait plutôt plaisir si tu riais, c'est le bruit qui irait le mieux avec le bleu du matin.

Et maintenant je te prie de quitter ma chambre et de me laisser le loisir de m'habiller. »

Simon la laissa seule.

« J'ai toujours eu l'habitude, dit Hedwig à Simon plus tard dans la journée, de te traiter comme un inférieur. Peut-être y en a-t-il d'autres qui font la même chose avec toi. Tu ne donnes pas une grande impression d'intelligence, plutôt d'amour, et tu sais en quelle valeur on tient généralement ce sentiment. Je ne crois pas que tu connaisses jamais le succès dans ce que tu entreprendras parmi les hommes, mais tu ne t'en soucies pas le moins du monde, ça ne te ressemblerait pas en tout cas. Seuls ceux qui te connaissent te sauront capable de profondeur et d'audace dans tes pensées, mais pas les autres. C'est le point capital et la raison pour laquelle tu n'auras vraisemblablement aucun succès dans la vie : il faudra d'abord qu'on te connaisse avant de te croire et cela prend du temps. La première impression, celle qui décide du succès, sera toujours décevante mais cela n'enlèvera rien à ta tranquillité. Il n'y aura pas beaucoup de gens qui t'aimeront mais parmi eux quelques-uns qui attendront tout de toi. Ce seront des gens simples et bons auxquels tu plairas ; car tu peux aller très loin dans l'idiotie. Tu as quelque chose d'idiot, quelque chose d'irresponsable, de comment dire, d'innocent-les-mains-pleines. Cela en choquera beaucoup, on te trouvera insolent et il y aura beaucoup de gens pas très fins qui auront vite leur idée sur toi et qui t'en feront voir en conséquence, mais cela ne te fera jamais peur. D'autres se montreront toujours rudes avec toi et à d'autres c'est toi qui paraîtras grossier ; cela n'ira pas sans heurt, prends garde !

Dans un groupe nombreux où il s'agit de se montrer et où le talent de la parole est important pour plaire, tu resteras muet, parce que tu n'auras pas envie d'ouvrir la bouche quand tant de gens parlent déjà à tort et à travers. La conséquence sera qu'on te négligera : tu en auras du dépit et tu seras maladroit. En revanche ceux qui auront appris à te connaître seront heureux d'avoir une conversation intime avec toi ; car tu sais écouter et ça, dans une conversation, c'est peut-être même plus important que de parler. A un homme discret comme toi on confiera volontiers ses secrets et ses affaires intimes et dans ta façon de garder le silence ou de dire quelque chose tu seras presque toujours un maître, sans t'en rendre compte, je veux dire, sans que tu te donnes la moindre peine pour cela. Tu es un peu lourd quand tu parles, la bouche un peu lente, qui commence par s'ouvrir et qui reste comme cela, avant que tu ne dises quelque chose, comme si tu attendais que les mots te viennent de quelque part dehors, qu'ils te volent dans la bouche. La plupart des gens en te voyant te trouveront sans intérêt, fade au goût des filles, insignifiant pour les femmes, et pour les hommes absolument dépourvu de confiance en soi et d'énergie. Si tu pouvais changer un peu sur ce point ! Fais un peu plus attention à toi et sois plus coquet ; car manquer complètement de coquetterie, tu seras bien obligé de voir que c'est aussi un défaut. Par exemple, Simon, regarde encore une fois ton pantalon effiloché dans le bas ! Bon, je sais : ce n'est qu'un pantalon mais un pantalon demande à être en bon état autant que l'âme, car c'est quand même une preuve de négligence que de porter un pantalon déchiré et effiloché, et la négligence vient de l'âme. Il faut donc que ton âme aussi soit effilochée. Ce que je voudrais te dire aussi : tu ne crois tout de même pas que je plaisante quand je te parle comme je fais à présent. Il rit. Tu ne crois donc pas que j'ai un peu plus d'expérience que toi ? Non, n'est-ce pas ? C'est toi qui as plus d'expérience, mais

quand je te dis que tu as encore beaucoup d'expériences à faire, c'est bien aussi une preuve de mon expérience à moi, non ? »

Elle réfléchit un moment puis reprit : « Quand tu seras parti donc, ce qui ne saurait plus tarder, ne m'écris pas. Je ne veux pas. Il ne faut pas que tu te croies obligé de me tenir au courant de tes futurs exploits. Néglige-moi comme tu l'as fait avant. À quoi bon nous écrire tous les deux ? Je vais continuer à vivre ici et me faire souvent plaisir en pensant que tu as été ici pendant trois mois. Le pays va me porter et me montrer ton image. Je visiterai tous les endroits que nous avons trouvés beaux ensemble et je les trouverai encore plus beaux ; un défaut, une perte rendent les choses plus belles. Il me manquera quelque chose à moi et au pays, mais ce manque ou ce défaut mettra des impressions encore plus fortes dans ma vie. Je ne suis pas de ceux qui éprouvent le manque comme un poids. Quelle idée ! Au contraire, c'est quelque chose qui libère, qui soulage. Et puis les places laissées vides sont faites pour être de nouveau remplies. Le matin, au moment de me lever, je croirai reconnaître ton pas et ta tête et ta voix, et l'illusion m'amusera. Sais-tu bien, j'aime les illusions, et tu les aimes autant que moi, je le sais. C'est drôle tout ce que j'arrive à raconter ces jours-ci. Ces jours-ci ! Je crois que les jours doivent sentir eux-mêmes combien ils me sont précieux et que par égard pour moi ils devraient passer plus lentement, s'étirer, paresser, flâner. C'est bien ce qu'ils font. Je les sens venir comme un baiser et quand ils repartent dans le noir, c'est comme une poignée de main, une main qu'on aime et qu'on connaît bien. Les nuits ! Combien de nuits as-tu dormi chez moi et bien dormi, car tu sais dormir, toi, dans la petite chambre sur le lit de paille où il n'y aura bientôt plus ni dormeur ni sommeil. Les nuits à venir viendront timidement vers moi, comme de petits enfants coupables qui viennent les yeux baissés. Les nuits

seront moins tranquilles, Simon, quand tu seras parti et je vais te dire pourquoi : c'est parce que tu étais toi-même si tranquille dans la nuit, tu augmentais le silence avec ton sommeil. Nous étions deux personnes calmement silencieuses durant toutes ces nuits ; à présent je devrai faire silence toute seule, et ce sera moins silencieux ; je vais me dresser souvent dans mon lit et écouter dans le noir. Et je sentirai tout ce que le silence a perdu. Peut-être que j'en pleurerai, mais pas du tout à cause de toi, ne va pas t'imaginer des choses. Regardez-moi ça, il serait tout prêt ! Non, non, Simon, personne ne va pleurer à cause de toi. Si tu es parti, tu es parti, voilà tout. Crois-tu qu'on pourrait pleurer pour toi ? Il n'en est pas question. Tu ne dois jamais te mettre ça dans la tête. On sent que tu es parti, on le remarque, oui, et après ? De la nostalgie, ou je ne sais quoi de ce genre ? On n'éprouve pas de nostalgie pour des gens comme toi. Tu ne briseras jamais de cœur ! Penser à toi ? Oui, par accident comme quand l'aiguille à coudre tombe des doigts, on pensera à toi, à l'occasion. Tu ne mérites d'ailleurs pas davantage, même si tu vivais cent ans. Tu n'as pas le commencement du talent qu'il faut pour laisser un souvenir. Du reste, tu ne laisseras rien du tout. Je ne vois pas ce que tu pourrais laisser, puisque tu ne possèdes rien. Tu as tort de rire comme cela, je parle sérieusement. Allez, disparais. Marche ! »

Pendant les jours suivants le temps se gâta, il y eut de la pluie, c'était encore une raison pour rester. Simon n'allait pas commencer son voyage par ce temps-là. Il aurait pu, mais fallait-il vraiment choisir ce moment ? Il resta donc. Un ou deux jours, pas plus, se dit-il. Il passait presque toute la journée dans la grande salle de classe vide et lisait un roman qu'il voulait terminer avant de partir. Parfois il se promenait entre les rangées de bancs, le livre

toujours en main, un livre qui le passionnait tellement qu'il occupait toutes ses pensées, si bien qu'à force de penser, il n'avancait guère dans sa lecture. Je lirai aussi longtemps qu'il pleuvra, se disait-il, quand le beau temps reviendra, il faudra que je continue ma route, pas la lecture, la route, la vraie route.

Le dernier jour Hedwig lui dit :

« Donc tu t'en vas, c'est décidé. Adieu. Viens tout près de moi et donne-moi la main. Il est possible que dans peu de temps je me jette dans les bras d'un homme qui ne me mérite pas. J'aurai raté ma vie. On aura pour moi beaucoup de respect. On dira : c'est une femme courageuse. Au fond je ne souhaite plus entendre parler de toi. Essaie de devenir quelqu'un de bien. Mêlé-toi des affaires de ce monde, fais parler de toi, cela me ferait plaisir d'avoir de tes nouvelles par la bouche des gens. Ou bien continue à vivre comme cela, comme tu le peux et comme tu le sais, reste dans l'obscurité, bats-toi dans l'obscurité avec tous les jours encore à venir. Je ne crains pas pour toi de faiblesses. Que te dire encore pour te souhaiter bonne chance en route ? Dis donc merci. Oui, toi ! Tu ne penses pas à me remercier d'avoir pu être ici grâce à moi ? Non, laisse, cela ne t'irait pas bien. Tu es incapable de t'incliner un peu en disant que tu ne sais pas comment remercier. Ta reconnaissance, c'était ta conduite ici. J'ai chassé le temps ici avec toi, nous l'avons fait courir à lui donner chaud. Tu n'as vraiment pas plus de choses que celles qui entrent dans cette petite valise ? Tu es vraiment pauvre. Une valise, voilà toute ta maison. C'est charmant, d'une certaine façon, mais pitoyable aussi. Va maintenant. Je te regarderai par la fenêtre. Quand tu seras en haut de la colline, tourne-toi et regarde encore une fois par ici. Pourquoi faire des tendresses ? Du frère à la sœur ? Qu'est-ce que ça peut faire qu'une sœur ne revoie plus jamais son

frère ? Je te fais des adieux plutôt froids, parce que je te connais et que je sais que tu détestes les adieux chaleureux. Entre nous deux cela ne veut rien dire. Dis-moi donc adieu et va-t'en... »

CHAPITRE ONZE

Il était environ deux heures de l'après-midi lorsque Simon arriva par le train dans la grande ville qu'il avait quittée environ trois mois auparavant. La gare était pleine de gens et toute noire, remplie de cette odeur qui n'épargne que les petites gares de campagne. Simon tremblait en descendant du wagon, il avait faim, il se sentait raide, fatigué, triste et sans courage et il ne pouvait se défendre d'une certaine angoisse, bien qu'il se dît que c'était une angoisse stupide. Il déposa sa valise, comme il voyait faire à la plupart des voyageurs, à la consigne et se perdit dans la foule. Dès qu'il put bouger librement, il se sentit mieux et il reconnut en lui la légèreté et la santé parfaite qu'il devait à son séjour à la campagne. Il mangea dans un de ces bizarres restaurants populaires. Le voilà donc de nouveau en train de manger, sans grand appétit ; car la nourriture était maigre et médiocre, bonne pour un citadin pauvre mais non pour un campagnard gâté comme lui. Les gens l'observaient comme s'ils se doutaient qu'il venait de la campagne. Simon pensa : « Ces gens-là doivent sûrement sentir que je suis habitué à mieux manger ; c'est apparent dans la manière dont je traite la nourriture... » Effectivement, il laissa son assiette à moitié pleine, paya et ne put s'empêcher de faire en passant une remarque moqueuse à la serveuse pour lui signifier le peu de plaisir qu'il avait eu à manger. Elle se contenta de le regarder avec dédain, mais un dédain presque aimable, indifférent, comme pour bien faire entendre qu'elle n'allait tout de même pas se fâcher pour une remarque venant de quelqu'un comme lui. Faite par un autre, soit, mais par lui !... Simon sortit. Il était quand même heureux malgré le

mauvais repas et la mine méprisante de la serveuse. Le ciel était d'un bleu léger. Simon le regarda : il y avait donc du ciel ici aussi. Sur ce point il était idiot de ne jurer que par la campagne contre la ville. Il se promit désormais de ne plus penser à la campagne et de s'habituer à son nouveau monde. Il remarqua que les gens marchaient en général beaucoup plus vite que lui ; il s'était habitué à la campagne à aller d'un pas nonchalant, d'un pas de promeneur peu pressé d'arriver. Soit, pour aujourd'hui encore il s'autoriserait à marcher comme un paysan mais à partir de demain il prendrait une autre allure. Cependant, il regardait les gens avec bienveillance, sans aucune timidité, il les regardait dans les yeux ou regardait leurs jambes pour voir le mouvement qu'elles faisaient, il regardait les chapeaux pour voir où en était la mode, ou les vêtements pour conclure que les siens étaient bien assez beaux, comparés à la laideur de beaucoup d'autres qu'il se dépêchait d'observer. Comme ils étaient pressés tous ces gens. Il aurait eu bien envie d'arrêter l'un d'eux en lui demandant simplement : « Où allez-vous si vite ? » Mais il n'eut pas le courage de sa folie. Il se sentait bien, malgré un peu de fatigue et de tension. Une petite tristesse qui ne se laissait pas oublier le tenait prisonnier mais elle allait bien avec le ciel léger, serein et un peu trouble. Avec la ville aussi, où il n'eût presque pas été convenable d'avoir un visage rayonnant. Simon devait bien s'avouer qu'il ne faisait que marcher sans but mais il pensait que le mieux était de prendre comme tout le monde une mine affairée et tendue vers l'avenir, pour ne pas avoir l'air justement de celui qui vient d'arriver et n'a encore rien à faire. Il ne voulait pas attirer l'attention et il remarquait avec soulagement qu'en effet personne ne lui en prêtait. Il en conclut qu'il restait capable de vivre dans une ville, prit une allure encore plus énergique et fit comme s'il se rendait à quelque élégante occupation, sans grande importance, qui ne lui causait nul souci mais l'intéressait

simplement, où il ne risquait pas de salir ses chaussures ni de fatiguer ses bras. Il suivait en ce moment une belle rue bordée des deux côtés d'arbres en fleurs et assez large pour qu'on eût beaucoup de ciel devant soi. C'était vraiment une rue magnifique, éclatante de lumière, qui pouvait donner à celui qui l'empruntait l'illusion que la vie n'était faite que d'agréments et que tous les rêves étaient permis. Simon en oubliait complètement de se donner le maintien et les manières qu'il s'était fixés. Il se laissait aller là où il se sentait porté, regardant tantôt ses pieds, tantôt en l'air, tantôt de côté dans les vitrines ; il finit par s'arrêter devant l'une d'elles sans lui prêter d'attention particulière. Il trouvait agréable d'avoir le bruit de la rue dans le dos sans qu'il en fût diminué pour les oreilles. Il distinguait le pas de chaque passant et se disait que tous devaient l'imaginer contemplant un objet dans la vitrine. Brusquement il s'entendit interpeller. Il se retourna et vit une dame lui tendre un paquet qu'elle le chargeait de porter jusque chez elle. Ce n'était pas une dame d'une beauté particulière, mais en ce moment précis, Simon n'avait pas à se demander si elle était belle ou non. Il avait à écouter la voix intérieure lui enjoignant d'obéir au plus vite à l'ordre reçu. Il saisit le paquet qui n'était pas lourd et le porta en suivant la dame qui traversa la rue à petits pas, sans se retourner une seule fois vers lui. Arrivée devant une maison de grand luxe, selon son apparence, elle lui ordonna de l'accompagner en haut des marches, ce qu'il fit. Il ne voyait pas pourquoi il n'aurait pas obéi. Suivre cette dame dans sa maison était quelque chose de tout à fait naturel, obéir à cette voix était parfaitement conforme à sa situation qui ne lui prescrivait rien qui s'y opposât. Il serait sans cela peut-être encore en train de contempler sa vitrine, se dit-il en montant l'escalier. Arrivé en haut, la dame lui dit d'entrer. Elle le précéda dans une chambre dont elle ouvrit la porte. La chambre parut à Simon magnifique. La dame revint, s'assit sur une chaise, toussa

un peu en regardant le jeune homme debout devant elle et lui demanda s'il voulait entrer à son service. Il lui faisait, poursuivait-elle, l'impression de quelqu'un d'oisif en ce monde de sorte qu'on ne lui faisait que du bien en lui donnant du travail. Pour le reste l'air qu'il avait pouvait aller et il devait à présent dire s'il était prêt à accepter la proposition qu'elle lui faisait.

« Pourquoi pas », répondit Simon.

Elle dit : « Il paraît donc que je ne me suis pas trompée en pensant du premier moment où je vous ai vu : voilà un jeune homme qui serait content de se caser n'importe où. Dites-moi un peu, comment vous appelez-vous et qu'avez-vous fait jusqu'ici dans votre vie ? »

« Je m'appelle Simon et je n'ai jusqu'ici rien fait du tout ! »

« Et pourquoi cela ? »

Simon dit : « J'ai reçu de mes parents une petite somme que je viens d'achever de dépenser jusqu'au dernier sou. Je n'ai pas jugé nécessaire de travailler. Et je n'avais pas non plus envie de rien apprendre. Je trouvais les journées trop belles pour oser les avilir en travaillant. Vous savez bien tout ce que le travail fait perdre chaque jour. Je ne me sentais pas capable d'apprendre une science s'il fallait me priver pour cela du soleil, et le soir, de la lune. Il me faut des heures le soir pour regarder un paysage et j'ai passé des nuits entières assis dans l'herbe plutôt qu'à une table ou dans un laboratoire, avec une rivière coulant à mes pieds et la lune me regardant à travers les branches des arbres au-dessus de moi. Vous jugerez tout cela bien étrange de la hauteur où vous êtes, mais dois-je vous dire des choses qui ne seraient pas vraies ? J'ai vécu à la

campagne et à la ville, mais jusqu'à présent je n'ai jamais rendu à quiconque un service à peu près digne de ce nom. J'en ai envie maintenant que l'occasion, semble-t-il, s'en présente. »

« Comment avez-vous pu vivre d'une façon aussi déréglée ? »

« Je n'ai jamais prêté d'attention à l'argent, madame. En revanche, si les circonstances le voulaient, je pourrais très bien, et même de tout mon cœur, trouver précieux l'argent des autres. Il semble bien que vous ayez le désir de me prendre à votre service : eh bien, dans ce cas je m'attacherais naturellement avec un soin scrupuleux à vos intérêts ; je n'en aurais plus d'autres, ils seraient les miens. Quant aux miens propres... D'où prendrais-je des intérêts à moi ? Quand aurais-je bien pu avoir une affaire un peu sérieuse me concernant ? J'ai jusqu'ici gaspillé ma vie, parce que je l'ai toujours voulu ainsi, parce qu'elle m'est toujours apparue sans valeur. L'intérêt d'autrui m'absorberait entièrement, cela se comprend : celui qui n'a aucun but pour lui-même ne vit que pour les buts, les intérêts et les intentions des autres. »

« Mais vous devez quand même bien avoir un avenir en vue, quel qu'il soit ! »

« Je n'y ai encore jamais pensé, pas un instant ! Vous me regardez d'un air soucieux et plutôt sévère. Vous vous méfiez de moi et vous ne pensez pas que mes intentions soient très sérieuses. Je dois reconnaître que jusqu'à ce jour je ne me suis jamais trouvé porteur d'une intention quelconque, parce que jamais non plus personne ne m'a enjoint d'en avoir une. Je rencontre pour la première fois une personne qui veut s'assurer mes services ; j'en suis flatté et cela me conduit à vous dire sans crainte toute la

vérité. Qu'est-ce que cela peut faire que j'aie mené jusqu'ici une vie dérégulée si j'ai décidé à présent de la rendre meilleure ? Pouvez-vous croire que j'hésiterais encore à vous montrer ma reconnaissance, après que vous m'avez ramassé dans la rue et conduit jusqu'ici dans votre chambre pour m'offrir une vie d'homme ? Je n'ai aucun avenir en vue, j'ai seulement l'intention de vous plaire. Je sais qu'on plaît quand on remplit son devoir. C'est cela ma vue de l'avenir : remplir les devoirs dont vous me chargerez. Je n'ai pas envie de me projeter dans un avenir plus lointain quand j'ai celui-ci tout près. Ma carrière ne m'intéresse pas, qu'elle soit ce qu'elle pourra pourvu que je plaise aux gens. »

La dame dit alors : « Bien que ce soit une imprudence de prendre à son service quelqu'un qui n'est rien et qui ne sait rien, je veux tout de même le faire ; car je crois que vous avez le vœu sincère de travailler. Vous serez mon domestique et vous ferez ce que je vous commanderai de faire. Vous pouvez considérer que vous avez eu beaucoup de chance de trouver grâce ainsi et j'espère que vous vous donnerez la peine de la mériter. Vous ne possédez évidemment aucun certificat, sinon il serait tout à fait naturel que je vous demande de me le montrer. Quel âge avez-vous ? »

« Vingt ans et un peu plus !... »

La dame hocha la tête : « C'est un âge où un homme doit songer à se fixer une tâche dans cette vie. Bien, je veux pour le moment fermer les yeux sur beaucoup de choses qui ne me plaisent pas dans votre personne, et vous donner la chance de devenir quelqu'un de sérieux. Nous verrons !... »

Ces mots conclurent l'entretien.

La dame prenant les devants conduisit Simon à travers une suite de pièces élégantes, fit observer au passage que ce serait une de ses tâches que de les nettoyer, lui demanda s'il savait gratter un plancher à la paille de fer, sans toutefois attendre de réponse, comme si celle-ci ne pouvait être que positive et comme si la question elle-même n'avait pas d'autre but que de faire sonner à ses oreilles le ton hautain et impérieux sur lequel elle était posée, ouvrit une porte, le fit entrer dans une petite chambre chaude et couverte de toutes sortes de tapis où elle le présenta rapidement à un petit garçon couché dans son lit. C'était le petit maître, malade, qu'il aurait à servir, on lui dirait plus tard comment. L'enfant était pâle et joli, bien que très marqué par sa maladie ; il regarda froidement Simon dans les yeux, sans dire un mot. On devinait qu'il ne pouvait pas parler, à peine balbutier sans doute ; il suffisait de regarder sa bouche inerte et n'ayant pas l'air de faire partie de son visage, plutôt comme si on l'avait collée dessus. Ses mains cependant étaient très belles, on aurait dit qu'elles portaient toute la souffrance de la maladie et qu'elles avaient pris entièrement sur elles le soin d'en pleurer. Simon ne put s'empêcher de regarder ces mains amoureusement, et un peu plus longtemps qu'il n'était permis, car déjà la dame l'avait rappelé à elle, lui enjoignant de la suivre dans un corridor qui menait à la cuisine, où elle lui fit savoir qu'en l'absence de tâches plus importantes, il devrait aider la cuisinière.

Ce serait très volontiers, répondit Simon, en posant son regard sur la fille qui paraissait être la maîtresse des lieux. Là-dessus, c'est-à-dire le lendemain matin, il prit son service, ou plutôt son service le prit et d'une exigence à l'autre ne lui laissa plus le temps de se demander si c'était un service agréable ou non. Il avait passé la nuit auprès du petit garçon, son jeune maître, en dormant et s'éveillant tour à tour ; car il avait reçu l'ordre de ne dormir que d'un

sommeil léger, silencieux et superficiel, donc d'un sommeil intentionnellement mauvais, afin qu'il s'habitue à sauter du lit au moindre appel, fût-il chuchoté, du petit malade et à prendre ses ordres. Simon pensait être l'homme qu'il fallait pour dormir ainsi ; car quand il voulait bien y réfléchir, il méprisait le sommeil profond et il profitait volontiers de l'occasion qu'on lui imposait ici de s'en passer. Le matin, il n'éprouva aucunement le sentiment d'avoir mal dormi bien qu'il lui fût impossible de compter le nombre de fois où il avait dû quitter son lit, et il se mit gaillardement au travail. En premier lieu il devait faire un saut dans la rue, muni d'un grand pot blanc et faire remplir celui-ci de lait frais par la marchande de passage. Il put ainsi contempler pendant un instant le jour humide et brillant qui s'éveillait : il se grisa une bonne fois les yeux du spectacle et remonta l'escalier en courant. Il observa la souplesse de son corps dans ces rapides allées et venues. Ensuite il devait, avant même que Madame ne fût réveillée, nettoyer en compagnie de la bonne les pièces dont il avait la charge : la salle à manger, le salon et le bureau. Il fallait balayer le plancher, broser les tapis, frotter la table et les chaises, faire briller les vitres des fenêtres et pour chacun des objets qui se trouvaient dans la pièce, le prendre en main, l'essuyer et le remettre à sa place. Cela devait aller très vite mais Simon se dit qu'après trois fois il serait capable de tout faire les yeux fermés. Ce travail achevé, la bonne lui donna une paire de chaussures à nettoyer. Simon prit les chaussures en main : il vit que c'étaient vraiment celles de Madame. De belles chaussures, très fines, bordées de fourrure et faites d'un cuir tendre et souple comme de la soie. Simon avait toujours eu un faible pour les chaussures, pas pour toutes, pas pour les chaussures grossières, mais pour les fines comme celles-ci, toujours, et voilà qu'à présent il en tenait une en main avec mission de la nettoyer, bien qu'à vrai dire il ne vît rien en elle à nettoyer. Les pieds des femmes lui avaient toujours paru quelque chose de sacré et

les souliers lui faisaient l'effet d'enfants, d'enfants heureux, préférés, qui avaient la chance de vêtir et d'enfermer un pied délicat, agile et sensible. Quelle belle invention de l'homme, songeait-il, tout en passant le chiffon sur le soulier afin de faire comme s'il l'essuyait. À ce moment, Madame elle-même entra par surprise dans la cuisine et le toisa d'un regard sévère ; Simon s'empressa de la saluer ; elle répondit à son bonjour d'un simple signe de tête. Simon trouva agréable et même délicieuse cette façon de se faire dire bonjour et de ne répondre que par un hochement de tête, comme pour dire, oui, petit garçon, oui, oui, merci, je t'ai entendu, très gentil, cela m'a beaucoup plu !

« Vous devez nettoyer mes chaussures mieux que cela, Simon », dit Madame.

Simon fut très heureux de la réprimande. Combien de fois, quand il revenait d'avoir flâné sans but dans des rues brûlantes et désertes, lui était-il arrivé de désirer du fond du cœur un mot méchant, mordant, une réprimande, une injure, un cri d'insulte, rien que pour pouvoir se dire qu'il n'était pas tout à fait seul, qu'on lui portait de l'intérêt, fût-ce sous une forme grossière et négative. « Quelle douceur prend cette réprimande dans sa bouche de femme, se disait-il, comme cela me lie à elle, me ligote, m'enchaîne à elle, une réprimande pareille, c'est comme une petite gifle qui ne fait pas mal du tout, à cause d'une faute qu'on a commise. » Et Simon résolut à part lui de ne plus faire que des fautes, non, pas exclusivement tout de même, sinon il passerait pour une gourde, mais de petites erreurs, régulièrement exprès, pour le plaisir de voir une dame susceptible et habituée à voir régner l'ordre s'indigner. Non pas vraiment s'indigner, non, plutôt une manière d'ouvrir les yeux, de s'étonner de sa maladresse à lui, Simon. Il saurait bien ensuite se montrer brillant sur un

autre point et il aurait alors le plaisir d'observer comment un visage sévère et irrité se transforme en un visage aimable et satisfait. Quelle joie de conduire à son gré l'humeur de quelqu'un, de le contraindre à éprouver de la satisfaction alors qu'on vient de le voir mécontent. « Dès ce matin, avoir reçu une jolie réprimande... », songeait Simon et : « Comme c'est agréable d'être celui qu'on réprimande, cela vous donne une espèce de maturité, de supériorité. Je suis quasiment fait pour être réprimandé ; car j'en éprouve de la reconnaissance, et seuls méritent cette sorte aimable de réprimande ceux qui savent donner à tout leur corps l'attitude requise pour exprimer la reconnaissance. »

Simon avait effectivement pris cette attitude et il sentait : « C'est seulement maintenant que je suis le domestique de cette femme ; car si elle me réprimande, c'est parce qu'elle se sent le droit de le faire sans se poser trop de questions et qu'elle attend de moi en retour un silence correct. Quand on réprimande un employé subalterne on le blesse et on a toujours en soi l'intention en effet de lui faire mal en lui faisant prendre conscience du rang supérieur qu'on occupe. Mais un domestique, on ne le réprimande que pour l'instruire et le former, afin qu'il devienne tel qu'on veut l'avoir ; un domestique vous appartient, tandis qu'un petit employé, à la fin de sa journée et une fois sonné l'heure, n'a plus rien à faire humainement avec vous. La réprimande, par exemple, que je viens de recevoir a quelque chose de chaleureux, en plus elle vient d'une femme et les femmes sont toujours adorables quand elles se permettent ces choses-là. Vraiment, il suffit d'entendre une fois une réprimande faite par une dame pour être convaincu qu'elles savent beaucoup mieux que les hommes vous faire sentir une faute sans offense et sans mesquinerie. Mais peut-être que cela est faux et que la même chose qui me blesse venant d'un homme, me fait l'effet, lorsqu'il s'agit d'une dame, d'un

encouragement bien plus que d'une injure. À l'égard d'un homme j'éprouve toujours le sentiment fier de notre égalité, à l'égard d'une femme, jamais, parce que je suis moi-même un homme ou en passe de le devenir. Avec les femmes il faut être soit leur supérieur soit leur inférieur ! - Obéir à un enfant, s'il me commande d'une façon charmante, m'est très facile, à un homme, en revanche : beuh ! Seuls la lâcheté et des intérêts matériels peuvent faire ramper un homme devant un autre. Minables raisons ! Voilà pourquoi je suis content de devoir obéir à une femme ; parce que c'est naturel et que cela ne peut jamais blesser l'honneur. Une femme ne peut jamais blesser l'honneur d'un homme, sauf en le trompant dans le mariage, mais alors l'homme en question s'est conduit le plus souvent comme un imbécile que la tromperie ne peut plus déshonorer, étant donné qu'elle paraissait clairement et depuis longtemps possible à tous ceux qui le connaissaient. Les femmes peuvent vous rendre malheureux, mais vous déshonorer, jamais ; car le vrai malheur n'est pas une honte et ne peut paraître drôle qu'aux gens qui ont le cœur grossier et qui se déshonorent eux-mêmes par leurs rires. »

« Venez ! »

Avec ce mot la dame arracha son domestique à ses raisonnements présomptueux et l'envoya à présent habiller l'enfant malade. Il obéit. Il apporta une bassine d'eau fraîche qu'il posa près du lit et lava soigneusement avec une éponge le visage du petit garçon, lui tendit un verre à moitié rempli d'eau limpide pour se rincer la bouche, ce que le petit garçon fit très bien en tenant le verre de ses jolies mains, prit ensuite une brosse et un peigne, arrangea ses cheveux convenablement et pour finir apporta à l'enfant toujours au lit son petit déjeuner sur un plateau d'argent ; il suivit attentivement le lent déroulement coupé

de longues pauses du repas sans jamais marquer de fatigue ni, encore moins, d'impatience ; combien l'impatience eût été ici laide et incongrue ! Il emporta le couvert et revint pour habiller enfin l'enfant qui en était incapable tout seul. Il prit dans ses bras, non sans timidité, le petit corps amaigri pour le sortir de son lit, après qu'il lui eut déjà mis ses chaussettes, le fit entrer dans des pantoufles, puis dans un pantalon dont il déboucla la ceinture et fit passer les bretelles vers l'avant, tout cela rapidement, sans bruit et sans geste inutile, entoura le cou du petit garçon d'un col comme en portent les petits garçons, large et replié, fixa avec beaucoup d'adresse une cravate au bouton de la chemise ; la chemise était naturellement passée depuis longtemps ; maintenant c'était la veste qu'il lui présentait pour qu'il enfilât les manches, puis le veston avec les petits objets que l'enfant avait coutume d'y mettre, montre, chaîne de montre, couteau de poche et calepin ; l'œuvre était terminée. À présent Simon devait encore faire le lit de son petit maître et ranger la chambre selon les indications précises de la dame, ouvrir les fenêtres, poser oreillers, draps et couvertures sur le rebord et tout faire comme on fait en général, c'est-à-dire, ainsi qu'il s'en rendit compte, comme il se doit.

Madame suivait tous ses mouvements, comme un maître d'escrime ceux de son élève, et trouvait qu'il faisait son travail avec talent. Elle n'eut pas pour autant un mot de louange. Cela ne lui vint même pas à l'esprit. D'ailleurs son silence devait suffire au domestique pour comprendre qu'elle était satisfaite. Il lui plaisait de voir avec quelle douceur son fils était traité, et elle avait bien remarqué le respect à l'égard du malade qui s'exprimait dans tous les gestes que faisait Simon pour l'habiller. Elle n'avait pas pu s'empêcher de sourire en voyant sa timidité tout d'abord, quand il l'avait pris dans ses bras, et puis comment il l'avait surmontée et comme il était devenu dans tous ses gestes

plus fort, plus tranquille et plus régulier. Ce jeune homme provisoirement lui plaisait, elle devait en convenir : « S'il continue comme il a commencé, je lui saurai gré de ne pas m'être trompée dans l'idée que je me suis tout de suite faite de lui, pensa-t-elle. Il est discret et convenable, et il semble avoir le talent de s'adapter très vite à une nouvelle situation. Et comme il vient d'une bonne famille, si j'en juge par ses manières, par égard pour sa mère qui vit peut-être encore, et pour ses frères et sœurs qui ont peut-être des situations très honorables et qui se font du souci pour son avenir, je veillerai à ce qu'il se conduise bien et cela me fera plaisir si je vois qu'il s'y met et qu'il fait ce qu'on attend de lui. Peut-être pourrai-je le traiter bientôt un peu plus familièrement qu'il n'est ordinairement possible avec des gens de maison. Mais je ferai attention à ce que trop de gentillesse trop vite ne le conduise à se montrer insolent. Il y a dans son caractère un petit penchant à l'insolence et il faut se garder de l'éveiller. Il faudra toujours que je sache réprimer le plaisir qu'il me fait, si je veux qu'il ait toujours envie de m'en faire. Je crois qu'il aime mon visage sévère, j'ai cru deviner cela à son sourire tout à l'heure quand je l'ai réprimandé sur un ton pourtant assez désagréable. Il faut savoir deviner les gens si on veut avoir leur bon côté. Il a du fond, ce jeune homme, et c'est bien pourquoi il faut toucher le fond chez lui si l'on veut en obtenir quelque chose. Cela veut dire le ménager et pourtant faire comme si on ne le ménageait pas, ce qu'on n'a du reste aucune raison de faire. Mais il est mieux, il est plus malin de le ménager, si on peut le faire sans s'énerver. » Elle résolut de risquer quelques expériences avec Simon et l'envoya à présent en ville faire des commissions.

C'était encore une fois une chose tout à fait nouvelle pour Simon que de parcourir les rues, avec un panier ou un sac à la main, d'acheter de la viande et des légumes, d'entrer dans des magasins et de se hâter de revenir

aussitôt après à la maison. Il voyait les gens dans la rue vaquer à leurs affaires, chacun avec son idée, lui-même ayant la sienne. Il lui sembla qu'on le regardait avec étonnement. Était-ce peut-être l'allure à laquelle il marchait qui ne s'accordait pas avec le panier rempli qu'il portait sans effort ? Ses gestes étaient-ils trop libres pour la tâche qu'il était censé remplir, à savoir celle d'un commis ? Mais les regards qu'il croisait étaient bienveillants : car on voyait qu'il se dépêchait et il devait donner surtout une impression de zèle et de dévouement. « Comme c'est bien, pensa Simon, de marcher ainsi, avec l'idée d'un devoir dans la tête, parmi la foule, d'être quelquefois dépassé par ceux qui ont de plus longues jambes et d'en dépasser à son tour d'autres qui marchent comme avec des semelles de plomb. Comme c'est agréable tous ces regards de servantes bien mises qui vous prennent pour quelqu'un comme elles, d'observer à quel point elles ont l'œil, toutes simples qu'elles sont, de sentir qu'elles auraient presque envie de rester un moment avec vous, pour une petite conversation de dix minutes. Comme les chiens dans la rue donnent l'impression de suivre le vent, comme les vieux vont et viennent encore, avec leurs dos courbés ! Qui voudrait encore flâner ici ? Comme les femmes sont ravissantes, une à une, quand on peut les dépasser vite sans se faire remarquer d'elles. Pourquoi se ferait-on remarquer d'elles ? Il ne manquerait plus que ça ! Il suffit bien d'avoir soi-même des yeux. N'a-t-on des sens que pour qu'ils soient stimulés, et non pas pour qu'on les stimule soi-même ? Les yeux des femmes dans la rue les matins comme celui-ci, quand elles regardent loin devant elles, c'est quelque chose de magnifique. Des yeux qui ne se détournent pas sur vous sont plus beaux que ceux qui vous regardent. Ils y perdraient, a-t-on l'impression. Comme on pense et comme on sent vite quand on marche. Simplement, il ne faut pas regarder le ciel ! Non. Plutôt sentir vaguement qu'il y a quelque chose de beau et de

vaste là-haut, au-dessus des têtes et des maisons, une chose qui flotte, qui est peut-être bleue et qui en tout cas sent bon. On a des devoirs, et c'est aussi une chose qui flotte, qui vole, qui vous emporte. On porte quelque chose avec soi qu'il faudra compter et remettre. Comme une personne de confiance, et en ce moment c'est pour moi une joie pure que d'être une personne de confiance. La nature ? Elle peut bien se cacher un peu pendant ce temps-là. Oui, j'ai l'impression qu'elle se cache exprès là-bas, derrière les grandes files de maisons. Les bois ne m'attirent plus pour le moment. Il ne faut pas qu'ils m'attirent. Tout de même, c'est bien de pouvoir penser que tout est encore là, pendant que je cours et que je m'affaire, ébloui par la rue, et que je ne m'occupe de rien qu'on ne puisse penser avec son nez tellement c'est simple. » Il compta l'argent qu'il avait dans la poche de sa veste, en palpant les pièces sans les sortir, et il rentra à la maison.

À présent, il devait mettre la table.

Il fallait d'abord la recouvrir d'une nappe blanche et fraîche, en veillant à bien aplatir les plis, puis disposer les assiettes, en prenant garde que leur bord ne dépasse pas celui de la table, puis les fourchettes, couteaux et cuillers, les verres et une carafe d'eau fraîche, poser des serviettes sur les assiettes et la salière sur la table. Poser les objets, debout, couchés, étaler, saisir et disposer, saisir avec douceur ou plus énergiquement selon le cas, toucher à peine les serviettes du bout des doigts, manier les assiettes avec précaution, déposer et distribuer, les couverts en particulier, sans faire de bruit, être rapide tout en restant prudent, attentif et en même temps décidé, raide avec aisance, calme et cependant énergique, ne pas cogner les verres entre eux, ni choquer les assiettes, mais ne pas s'irriter d'un bruit de verre ou d'assiette, le trouver normal, puis annoncer à Madame que la table est mise, et ensuite

apporter les plats, se retirer de la salle à manger pour réapparaître quand on a sonné, être témoin du repas et s'en réjouir, se dire qu'il est bien plus intéressant de voir comment les autres mangent que de manger soi-même, puis débarrasser la table, emporter la vaisselle, se mettre un reste de rôti dans la bouche et faire en même temps une grimace de plaisir, comme si c'était quelque chose qui doive vous faire grimacer de plaisir, ensuite soi-même manger et trouver que maintenant on mérite vraiment de manger soi-même quelque chose : Simon dut faire tout cela. Il ne devait pas tout, par exemple il n'était pas obligé de grimacer de plaisir au moment où il volait, mais c'était son premier petit vol, et la grimace de plaisir venait du souvenir qu'il avait de l'enfance, où on vole n'importe quoi dans le garde-manger en faisant cette grimace-là.

Après le repas, il dut aider la bonne à faire la vaisselle, lavée puis essuyée ; la bonne ne fut pas peu étonnée de l'adresse qu'il déployait : où avait-il appris à faire cela ? « C'est que j'ai vécu à la campagne, répondit Simon, et à la campagne on fait ces choses-là. J'ai là-bas une sœur qui est institutrice, et je l'ai toujours aidée à faire la vaisselle. »

« C'était gentil de votre part. »

CHAPITRE DOUZE

Simon se disait que c'était tout à fait merveilleux de travailler tranquillement dans cette cuisine au milieu d'une grande ville. Qui l'eût jamais cru ? L'homme est décidément incapable de se représenter l'avenir. Lui qui auparavant se promenait à son gré sur les alpages, dormait à la belle étoile comme un chasseur et trouvait qu'il manquait d'espace alors qu'il lui arrivait d'apercevoir la terre étendue à ses pieds jusqu'à l'horizon lointain, qui souhaitait le soleil plus brûlant, le vent plus violent, la nuit plus noire et le froid plus glacial, quand en toute saison et par tous les temps il s'inventait un chemin en se frottant les mains et en soufflant de tous ses poumons, voilà qu'à présent il était claquemuré dans une petite cuisine en train d'essuyer des assiettes. Il était heureux : « Je suis heureux d'être aussi à l'étroit, enfermé, prisonnier, pensait-il en lui-même. Qu'est-ce que les gens ont à toujours rechercher l'espace et à souffrir en même temps d'en manquer, sentiment particulièrement oppressant ! Ici je suis coincé entre les quatre murs d'une cuisine mais mon cœur, lui, est vaste et rempli du plaisir que je trouve à mon modeste devoir. »

C'était un peu humiliant pour lui de se savoir dans une cuisine, chargé d'un travail qui est ordinairement l'affaire d'une bonne. Un peu humiliant et un peu ridicule d'un côté, mais finalement étrange et mystérieux. Personne au monde ne pouvait s'imaginer la situation où il était. Et cette idée avait quelque chose de satisfaisant pour sa fierté. Elle permettait de sourire. La bonne lui demanda ce qu'il faisait dans la vie avant d'être ici et il répondit : « employé aux écritures ». Elle ne pouvait comprendre qu'on eût assez peu d'ambition pour lâcher son travail au bureau et venir

l'oreille basse faire le ménage des autres. Simon répondit que premièrement il ne venait pas du tout ici l'oreille basse comme elle disait si aimablement, et que deuxièmement la question restait entière de savoir ce qui valait mieux : occuper une chaise devant un pupitre ou bien cet emploi de plongeur qu'il avait maintenant. Il préférait de beaucoup la cuisine avec tout ce qu'elle avait de libre, d'aéré, de chaud, de vaporeux, d'intéressant, au morne bureau, où l'air était généralement mauvais et l'humeur ambiante maussade. Ici il n'y avait aucune raison d'être de mauvaise humeur avec le rôti dans la casserole, les légumes sur le feu, la soupe fumante, le joli reflet des cuivres sur l'étagère, et le son si aimable des assiettes quand on les empilait. Mais domestique, cela ne représente pas grand-chose, cela ne représente rien du tout, dit la bonne en s'animant. Il ne voulait rien représenter, répondit doucement Simon. Elle n'insista pas mais elle se dit que c'était un drôle de personnage, très difficile à comprendre. Toutefois elle pensait : « c'est quelqu'un de comme il faut » et sentait : « il peut se permettre beaucoup de choses ! ».

Simon avait à peine terminé son travail que Madame entra dans la cuisine et lui dit de bien vouloir la suivre chez elle, qu'elle avait une occupation pour lui. « Quelle belle occupation va-t-elle avoir pour moi, se demandait Simon, en marchant derrière elle. Vous n'avez plus rien d'autre à faire cette après-midi, vous pourriez me faire la lecture, à mon petit garçon et à moi-même. Savez-vous faire la lecture ? » Simon répondit par l'affirmative.

Et là-dessus il lut pendant toute une heure en forçant un peu la voix mais en articulant bien et avec une chaleur qui faisait sentir qu'il s'intéressait lui-même au sujet de sa lecture. Madame paraissait satisfaite et le petit garçon fut attentif jusqu'à la fin, où il remercia avec beaucoup de grâce pour le plaisir qu'il avait eu. Simon, dont les joues

étaient rouges d'émotion, trouva ces remerciements bien agréables. Comme il n'avait plus rien de précis à faire dans l'immédiat, il se rendit dans la chambre des domestiques que le soleil couchant faisait rougeoyer et se mit à la fenêtre pour fumer une cigarette. « Je n'aime pas que vous fumiez ici », dit Madame en entrant.

Mais il continua à fumer et elle finit par sortir, visiblement exaspérée. « Je peux bien comprendre qu'elle n'aime pas ça, mais faut-il aussi qu'elle aime tout chez moi ? Je ne renoncerai pas à fumer. Cela non ! Diable non ! Même si vingt dames venaient l'une après l'autre pour me l'interdire. » Il était furieux, mais il se radoucit aussitôt et se dit : « j'aurais dû jeter la cigarette ; c'était de l'insolence ! »

Au moment même où il allait entamer un monologue intérieur il entendit un cri dans le corridor, suivi aussitôt d'un violent bruit de vaisselle qui tombe à terre. Simon ouvrit la porte et vit Madame, muette et l'air navré, contemplant à ses pieds les débris d'un plat de porcelaine qui lui était certainement cher. Elle avait voulu porter ce plat et le morceau de tarte qui s'y trouvait de la glacière dans sa chambre et elle l'avait fait tomber, elle-même ne savait comment. Il suffit d'une petite erreur des sens ou de n'importe quoi et le malheur est arrivé. Lorsque Madame remarqua Simon debout derrière son dos, son visage navré prit d'un coup une expression de colère et d'accusation et sur un ton qui traduisait assez clairement son humeur, elle lui dit : « Ramassez ! » Simon s'accroupit sur le sol et ramassa les morceaux. Durant cette occupation il sentit la robe de sa maîtresse effleurer sa joue et il pensa : « Pardonne-moi de m'être trouvé là pour être témoin de ta maladresse. Je comprends ta colère. Je me reconnais coupable d'abord brisé le plat que tu as laissé tomber. Comme cela doit te faire mal ! Un si beau plat. Sûrement tu

y tenais beaucoup. Tu me fais de la peine. Mes joues effleurent ta robe. Chaque morceau que je ramasse me dit : " Misérable ! " et le bord de ta robe me dit : " Veinard ! " Je fais exprès de les ramasser lentement. Est-ce que cela ne relance pas ta colère, de devoir le remarquer ? Cela m'amuse d'avoir été l'auteur du crime. Tu me plais quand tu es en colère ! Et sais-tu pourquoi ta colère me plaît ? Parce qu'elle est si tendre, ta colère ! Elle vient uniquement de ce que je t'ai vue maladroite. Il faut que tu aies pour moi un peu d'estime pour en être fâchée. Toi, la supérieure, maladroite devant moi, l'inférieur. Comme ta colère faisait plaisir à voir quand tu m'as ordonné de ramasser les morceaux ! Et à présent je ne me presse pas ; je voudrais que tu te fâches vraiment, parce que je reste si longtemps auprès de ces morceaux qui ne peuvent que me confirmer ta maladresse, et à toi aussi du reste. Tu es encore là ? Il doit maintenant y avoir en toi un singulier mélange de sentiments : honte, douleur, colère, calme, énerve-ment, sérénité, surprise et hauteur et encore tant de petites variantes indicibles, que le moment emporte avant qu'on les ait vraiment ressenties, qui étaient comme une piqûre d'épingle ou une odeur ou un clin d'œil. Ta robe de soie est belle, quand on pense qu'elle enveloppe un corps de femme qui peut trembler d'énervement ou de faiblesse. Tes mains sont belles qui pendent si longuement vers moi. J'espère un jour recevoir d'elles une gifle. Aujourd'hui tu t'en vas déjà sans même une réprimande. Quand tu t'en vas, ta robe pouffe et chuchote en frottant le plancher. Avant cela tu m'as défendu de fumer. Et moi j'aurai l'impertinence de fumer en marchant derrière toi lorsque je t'accompagnerai pour faire les commissions au marché. Tu verras ces cigarettes que je fume, des cigarettes blanches et qui brillent et j'espère bien que tu auras alors la présence d'esprit de me la faire sauter des lèvres. Là, tout de suite, j'ai dû par tous les gestes possibles te demander pardon pour le plat que tu as cassé.

J'aimerais trouver maintenant l'occasion de faire une chose qui t'obligerait à m'envoyer au diable. Mais non, mais non, qu'est-ce que je dis là. J'ai perdu la tête. Vraiment cette histoire de plat cassé m'a fait perdre la tête. Ce doit être déjà le soir maintenant dans les rues. Les réverbères vont faire leur lumière jaune qui perce à mesure dans le jour qui s'éteint. J'aimerais aller dans la rue. Rien à faire, il faut que je descende dans la rue. »

« Je voudrais faire une petite promenade », dit-il en entrant dans sa chambre, « puis-je ? »

« Oui. Mais ne restez pas trop longtemps ! » Simon se précipita dehors, croisa dans l'escalier une femme voilée qui se retourna avec un mouvement de surprise vers lui, et parvint dans la rue, à l'air libre, dans l'air frémissant, humide et brillant du soir. C'est tout de même étrange, pensa-t-il, cette façon d'appartenir à une maison où l'on est comme prisonnier. Étrange d'être un adulte et de devoir se rendre, tout adulte qu'on est, auprès d'une dame dans une chambre sombre où on ne la distingue qu'à moitié et de lui demander la permission de faire une promenade. Comme si on était un meuble qui lui appartient, un objet, une marchandise achetée, n'importe quoi, et comme si ce n'importe quoi n'avait droit à l'existence qu'à condition d'être justement ce n'importe quoi-là, le n'importe quoi qu'elle a choisi ! Étrange aussi que malgré tout cela cet état vous donne quand même un sentiment de foyer, de chez-soi. Ce devrait être dix fois plus une fête de se promener dans la rue quand on en a demandé la permission, cela vous rappelle l'école, il est vrai, mais, se dit-il, on voit même des vieillards, et dans des conditions plus pénibles que celle-ci, obligés de demander la permission. Donc tout est merveilleux dans la vie et il ne faut que se soumettre au merveilleux, même s'il paraît souvent étrange.

Il descendait à présent la rue, amoureux des images qui la composaient, des étoiles s'allumant au ciel, des arbres épais courant sur de longues lignes droites, des gens, parce qu'ils marchaient d'un pas plus paisible, de toute la splendeur du soir recelant les signes mobiles de la nuit. Lui aussi marchait d'un pas paisible, presque rêveur. Le soir il n'y avait pas de honte à avoir l'air de rêver, chacun rêvait malgré lui dans l'air parfumé de ce début de l'été. Il y avait beaucoup de femmes qui se promenaient, avec de petits sacs élégants dans leurs mains gantées, avec des yeux qui brillaient de la lumière du soir, habillées de vêtements serrés, à la mode anglaise, ou de robes faisant des plis ou des traînes qui remuaient merveilleusement dans la rue. Comme la femme, pensa Simon, embellit les rues d'une ville ! Elle est née pour la promenade. On sent qu'elle se promène vraiment, qu'elle prend plaisir à sa démarche, à ce beau balancement. Le soir ce sont les femmes qui donnent le ton, le ton du soir, tout leur corps s'y prête avec ces bras bien ronds et mélancoliques et ces poitrines qui bougent en respirant. Leurs mains gantées font penser à des enfants masqués, dont elles se servent pour faire signe, et qui portent toujours quelque chose. Leur allure transforme le soir en sérénade. Quand on marche derrière elles comme je fais maintenant, on est déjà avec elles, en pensée, en vertiges, en vagues qui viennent frapper au cœur. Elles n'adressent aucun signe mais elles en font quand même. Elles n'ont pas d'éventail mais on leur en voit un en main qui brille par éclairs dans la grisaille du soir comme de l'argent repoussé. Les femmes mûres, fortes, conviennent particulièrement au soir, comme les vieilles à l'hiver et les jeunes filles à l'aube, comme les enfants tôt le matin et les jeunes épouses à midi quand le soleil est le plus fort.

Il était neuf heures quand Simon rentra à la maison. Il s'était mis en retard et dut entendre des reproches du

genre : si cela se produit encore une fois, une seule fois, eh bien... dans ce cas... Il n'écoutait pas vraiment, il percevait seulement le ton qui était celui du reproche, intérieurement il riait, extérieurement il avait pris l'air navré, c'est-à-dire un visage bête, et il ne crut pas nécessaire d'ouvrir la bouche pour répondre. Il déshabilla l'enfant, le coucha dans son lit et alluma une petite veilleuse.

« Puis-je avoir également de la lumière, s'il vous plaît ? » demanda-t-il à Madame.

« Qu'est-ce que vous voulez faire avec de la lumière ?

« Écrire une lettre. »

« Venez chez moi, vous pourrez l'écrire », dit Madame.

Elle le fit asseoir à son bureau. Elle lui donna une feuille de papier à lettres, une enveloppe, un timbre, un porte-plume et lui permit d'utiliser une chemise où elle mettait ses lettres comme sous-main. Elle s'assit près de lui dans un fauteuil et lut un journal pendant qu'il écrivait :

Cher Kaspar. Je suis de nouveau dans la ville que tu connais, assis devant un beau bureau de couleur foncée, dans une chambre très éclairée, tandis qu'en bas dans la rue, dans la nuit d'été, sous les arbres chargés de feuilles, les gens se promènent. Je ne peux malheureusement pas faire comme eux, car je suis enchaîné à une maison, pas par les pieds et les mains mais par la conscience du devoir, que je me forge petit à petit et qui finira bien par se mettre en place. Je suis devenu le domestique d'une femme qui a un petit garçon malade dont je dois prendre soin comme une mère prend soin de son fils, car sa mère, ma maîtresse, surveille chacun de mes gestes, et c'est comme si son œil dirigeait ma main et qu'elle faisait passer en moi sa propre sollicitude lorsque je m'occupe de son enfant. En ce

moment même, pendant que je t'écris, elle est assise à côté de moi dans un fauteuil, car c'est dans son propre bureau que je me trouve avec sa permission. Les choses sont réglées ainsi que chaque fois que je veux sortir pour une raison personnelle, je dois d'abord demander : puis-je sortir ? Comme un apprenti à son patron. Mais enfin c'est quand même une dame que je dois prier ainsi et cela adoucit un peu la chose. Etre domestique, cela signifie faire attention aux ordres, savoir deviner les désirs, être aussi rapide qu'adroit pour mettre la table et broser les tapis, pour que tu saches, si tu ne savais pas encore ces choses-là. J'ai déjà atteint un haut degré de perfection dans l'art de nettoyer les souliers de Madame, comme je l'appelle. C'est une petite affaire de rien du tout et pourtant elle réclame le même souci de perfection que les plus grandes. Quant à mon petit maître, je serai chargé à l'avenir, dès qu'il fera beau, d'aller le promener. Il y a une petite voiture brune exprès pour cela, que je devrai pousser, ce qui à la réflexion ne me réjouit guère, car ce sera ennuyeux. Eh bien, mon Dieu, il faudra bien que je le fasse quand même. Ma maîtresse fait partie de ces femmes dont le trait le plus marquant, le plus saillant est d'être bourgeoise. Elle est maîtresse de maison d'un bout à l'autre, mais dans un sens si rigoureux et si simple que cela en devient chic, on peut le dire. Elle sait magistralement bien se fâcher et je suis moi-même passé maître dans l'art de lui en donner l'occasion. Aujourd'hui par exemple, elle a brisé par étourderie un plat précieux en porcelaine et elle m'en a voulu de ne pas être celui qui l'avait brisé. Elle s'est mise en colère parce que j'avais été le désagréable témoin de sa maladresse et elle faisait un visage comme ceux qu'on voit souvent dans les dessins des Fliegende Blätter^[1]. Un vrai visage de Fliegende Blätter. J'ai ramassé les morceaux avec une délicate lenteur pour embêter Madame, car je dois dire que j'aime bien l'embêter. Elle est charmante quand elle se

fâche. On ne peut pas dire qu'elle soit belle, mais ce genre de femmes sévères dégage un charme profond quand elles s'échauffent. Tout leur passé vertueux se met alors à trembler dans cet état et c'est un spectacle délicieux que de les voir s'enflammer ainsi pour des raisons aussi menues. Je ne puis en tout cas, moi, m'empêcher d'aimer ces femmes-là, c'est-à-dire que je les admire et que j'ai pitié d'elles à la fois. Elles paraissent alors tellement remplies d'orgueil, un orgueil qui vient par bouffées dans leurs mots, leurs gestes, qui leur gonfle les joues et qui leur met la bouche en pointe pour signifier le mépris. J'aime ce genre de mépris, il me fait trembler et j'aime bien être dans cet état de honte et de rage : cela vous élève, vous pousse aux actes. Mais Madame, ma dame méprisante à moi, n'est au fond que bonne et douce, et c'est là où je suis un fourbe dans toute l'affaire : c'est que je le sais. Quand elle prend ce ton impérieux et que je lui obéis, je dois en rire parce que je remarque à quel point cela lui fait plaisir de voir mon empressement. Quand je lui demande une permission elle commence par me rabrouer mais finalement elle me l'accorde avec bienveillance, en « 'irritant peut-être un peu de me voir demander d'une manière telle qu'elle ne peut refuser. Je lui fais toujours un peu mal, en me disant : Vas-y. Fais-lui un peu mal. C'est amusant pour elle. C'est ce qu'elle veut. Elle n'attend rien d'autre ! Les femmes sont si faciles à connaître et en même temps il y a en elles tant de choses inconnaissables ! N'est-ce pas, mon cher frère, que c'est étrange ! Elles sont en tout cas la plus grande source d'enseignement qu'il y ait au monde pour un homme. Si elle savait ce que j'écris tout le temps qu'elle est à côté de moi ! Un de mes vœux les plus ardents est de recevoir d'elle le plus tôt possible une gifle, mais j'ai malheureusement des doutes sur sa capacité à m'en donner une. Une gifle retentissante dans la figure : je donnerais pour cela tous les baisers que je peux encore espérer. Cette idée de gifle est au fond assez dégoûtante

mais cela correspond aussi à un sentiment typiquement bourgeois : qui reconduit à l'enfance, et comment n'aurait-on pas la nostalgie de ce qui est si loin derrière vous ? Madame a quelque chose de ce lointain-là, quelque chose qui fait qu'en la voyant on pense loin, loin en arrière, à un temps peut-être encore plus ancien que l'enfance. Un jour j'embrasserai sans doute sa main et elle m'enverra au diable, elle m'enverra me faire voir, comme on dit. Que cela me plaise ou non et que cela lui plaise ou non à elle ensuite. Vraiment je suis en train de tourner mal ici, je te le dis comme je le sens déjà. Ma tête s'emploie à plier des serviettes et laver des couvertures, et le pire, c'est que cela me plaît. Peux-tu te représenter une idiotie pareille ? Comment vas-tu ?

J'ai passé trois mois à la campagne mais j'ai l'impression qu'il y a déjà très longtemps. Il y a toutes chances pour que je devienne quelqu'un qui vit complètement au jour le jour sans plus avoir de pensée pour ses proches parents. Quelquefois je suis même trop paresseux pour penser à toi ; il me semble que c'est déjà un fameux degré de paresse. J'espère revoir Klara un jour prochain. Peut-être l'as-tu déjà oubliée et dans ce cas c'est un sujet que je n'ai pas à aborder. Je ne le fais pas non plus. Adieu, mon frère.

« À qui avez-vous écrit ? » demanda Madame, lasse de lire son journal, lorsqu'elle vit que Simon avait terminé sa lettre.

« À un de mes amis, qui vit à présent à Paris. »

« Qu'est-ce qu'il fait ? »

« Il a d'abord été relieur, mais comme il ne réussissait pas dans ce métier, il s'est fait garçon de restaurant. Je

l'aime beaucoup, il était à l'école avec moi et je me suis lié avec lui parce que déjà quand il était petit garçon il était malheureux. J'ai vu un jour ses camarades de classe se moquer de lui et le faire tomber jusqu'en bas d'un escalier de pierre, et les yeux qu'il avait à ce moment, de beaux yeux remplis d'épouvante et de chagrin. Depuis ce jour-là je suis devenu son ami le plus intime, et si la pitié peut vraiment être un lien, alors je me sens absolument lié à lui, sans avoir besoin d'y réfléchir, pour toujours ! Il a un an de plus que moi, mais en fait il est bien plus avancé dans sa conduite et sa façon de vivre ; c'est qu'il a toujours vécu dans de très grandes villes où l'on mûrit plus vite. Dans le temps la peinture le passionnait, et il a souvent essayé, à côté de son métier de relieur, de peindre des tableaux, mais à sa grande douleur il n'a pas su aller plus loin, et un jour il me dit qu'il avait résolu de s'abandonner au cours du monde, d'oublier l'art et ses rêves et il est devenu garçon de café. Quelle chute et en même temps quel admirable bond ! Je lui ai dit que je l'aimais et que je l'admirais, pour que cela le console plus tard dans les moments de solitude où il se verra assailli par les souvenirs. Il est clair qu'il aura souvent la nostalgie d'un passé meilleur, avec le bruit de la vie autour de lui. Mais voyez-vous, madame, c'est quelqu'un de fier et de bon. Trop fier pour regretter une vie manquée et trop bon pour pouvoir s'en détourner tout à fait. Je connais chacune de ses manières de sentir. Il m'a écrit une fois qu'il allait sans doute bientôt mourir de solitude et d'ennui. Là, c'est son âme qui parle. Et une autre fois il m'a écrit : " Quelle bêtise de rêver ! Le plaisir c'est la vie. Je bois de l'absinthe et je suis heureux ! * Là, c'est sa fierté masculine. Vous devez savoir que les femmes raffolent de lui, car il y a chez lui quelque chose de provocant et quelque chose aussi de glacial. Toute sa personne, malgré son habit de garçon de café, respire l'amour et le tact. »

« Comment s'appelle ce malheureux ?... » demanda Madame.

« Kaspar Tanner... »

« Comment ? Tanner ? Vous vous appelez aussi comme cela. C'est donc votre frère et vous disiez tout à l'heure que c'était votre ami ! »

« Bien sûr, mon frère, mais beaucoup plus encore mon ami ! Avec un frère comme celui-là, c'est ami qu'il faut dire. Le hasard nous a fait frères mais nous sommes devenus consciemment des amis et c'est beaucoup plus précieux. Qu'est-ce que l'amour entre frères ? Du temps où nous étions encore frères, nous nous sommes saisis une fois à la gorge et nous voulions nous étrangler. Bel amour que celui-là !

Entre frères la jalousie et la haine ne sont rien d'extraordinaire. Quand des amis se haïssent, ils se quittent ; quand ce sont des frères que le destin oblige à vivre sous un même toit, cela ne se passe pas aussi bien. Mais c'est une vieille et triste histoire. » « Pourquoi ne fermez-vous pas votre lettre ? » « Je voudrais vous prier de bien vouloir prendre connaissance de ce que j'ai écrit. » Madame sourit : « Non, je ne fais pas cela. » « J'ai parlé de vous d'une façon inconvenante dans ma lettre. »

« Ce ne doit pas être si grave que cela », fit-elle et elle se leva : « Allez vous coucher. » Simon obéit et pensa en sortant : « Je deviens toujours plus insolent. Elle va finir bientôt par me flanquer à la porte ! »

CHAPITRE TREIZE

Trois semaines passèrent, après lesquelles Simon se retrouva, libre de toute obligation, dans la rue, une rue étroite, pentue, et envahie par la chaleur. Il se demandait s'il devait entrer dans une maison ou non. Le soleil de midi était écrasant et faisait sortir des murs toutes leurs mauvaises odeurs. Il n'y avait aucun souffle d'air. On ne voyait pas non plus comment il aurait pu s'en introduire dans cette ruelle. L'air a tout loisir de circuler dans les rues modernes mais ici on avait l'impression que depuis des siècles il n'était plus passé et n'avait plus rien balayé. Simon avait une petite somme d'argent dans la poche. Monter dans un train et partir à la montagne ? Tout le monde en ce moment partait à la montagne. Des gens bizarres, qui n'étaient pas du pays, des hommes et des femmes, marchaient tantôt seuls, tantôt par couples ou par groupes, sur les routes blanches et ensoleillées. Les dames portaient des chapeaux avec toutes sortes de rubans qui flottaient gaiement derrière elles, les hommes étaient en culottes courtes et en chaussures jaunes pour l'été. Simon n'aurait-il pas dû se joindre à ces étrangers, aller les retrouver dans la montagne ? Il y faisait sûrement frais, et dans un de ces hôtels haut perchés il trouverait du travail. Il pourrait faire le guide, par exemple, il était assez résistant pour cela et assez intelligent aussi pour savoir dire à l'occasion : « Vous voyez, Mesdames et Messieurs, cette cascade ou cet éboulis ou ce village, ou cette paroi rocheuse, ou cette rivière bleue qui miroite... » Il avait tout ce qu'il fallait pour savoir décrire un paysage devant la compagnie. Si le cas se trouvait, il pourrait aussi bien prendre une Anglaise fatiguée et craintive dans ses bras et

au besoin lui faire franchir un passage large de trois pieds. Ce n'est pas l'envie qui lui manquerait. Et puis, à propos des Anglaises et des Américaines : il apprendrait l'anglais, une jolie langue dans l'idée qu'il en avait, avec ses sons mouillés et exhalés, rude et si douce.

Mais il ne partit pas à la montagne, il choisit plutôt d'entrer dans une grande, grosse, vieille et sombre maison de la ruelle, frappa à la porte et demanda à une femme sortie pour voir qui frappait, s'il y avait ici une chambre libre.

Oui, il y en avait une.

S'il pouvait la voir et s'il s'agissait d'une chambre qui ne fût ni trop grande ni trop chère pour quelqu'un qui n'était pas riche ?

Après qu'elle lui eut montré la chambre, la femme demanda :

« Qu'est-ce que vous êtes ? » « Oh, je ne suis rien. Je suis sans travail. Mais je vais en chercher. Ne vous en faites pas. Je vous paie cette somme d'avance pour que vous puissiez être tranquille. Tenez ! »

Et il lui mit une pièce d'argent dans la main. Elle avait une main grasse, une main de femme ; elle était satisfaite et lui dit :

« Malheureusement la chambre n'a pas de soleil, elle donne sur la rue. »

« Cela me va très bien, répondit Simon, j'aime l'ombre. Je détesterais le soleil s'il entrait dans la chambre en cette période chaude de l'année. La chambre est très jolie, et n'est pas chère, je dois le dire. Elle est comme faite pour

moi. Le lit paraît bon. Il l'est, en effet. Très bien. Ne faisons pas durer l'examen plus longtemps. Voilà également une armoire qui peut contenir plus de vêtements que je n'en possède et je remarque pour mon étonnement et ma joie un fauteuil où l'on peut s'asseoir confortablement. Vraiment, une chambre où l'on trouve un pareil fauteuil est à mes yeux déjà luxueusement garnie. Et il y a même un tableau au mur : j'aime quand il n'y a qu'un seul tableau dans la chambre, on y fait d'autant mieux attention quand on le regarde. Je vois également un miroir pour me voir. La glace est bonne et reflète exactement le visage. Il y a beaucoup de glaces qui déforment les traits, celle-ci est parfaite. À cette table je pourrai rédiger les annonces que j'enverrai à différentes maisons de commerce pour obtenir un emploi. J'espère que j'aurai de la chance. Je ne vois pas pourquoi je n'en aurais pas, alors que j'en ai eu si souvent déjà. Il faut que je vous dise que j'ai souvent changé de place. C'est une erreur dont j'espère me défaire. Vous souriez ! Mais c'est très sérieux. Avec cette chambre vous me faites pour ainsi dire une faveur. Car c'est le genre de chambre où quelqu'un comme moi peut se sentir heureux. Je m'efforcerais toujours de m'acquitter promptement de ce que je vous devrai. »

« Je veux bien le croire », dit la femme. « J'ai d'abord eu l'intention, poursuivit Simon, de partir à la montagne. Mais cette chambre où il y a de l'ombre est plus belle que les montagnes même les plus blanches. Je me sens un peu fatigué et je voudrais m'étendre une heure, puis-je le faire ? »

« Mais bien sûr ! C'est maintenant votre chambre ! »

« Mais non, mais non ! » Et là-dessus, il se coucha.

Il eut un rêve étrange qui l'occupa encore longtemps après.

Il était à Paris, mais il ne savait plus pourquoi justement à Paris. Tout d'abord il marchait dans une rue couverte de rameaux verts, gonflés de sève, que les robes des dames balayaient de leurs traînes dans un froufrou incessant. Le chuchotement des feuilles qui faisaient une pluie verte en tombant n'arrêtait pas non plus et un vent d'une douceur inexprimable soufflait par bouffées comme une haleine. Les maisons étaient merveilleusement hautes, il y en avait de grises, de jaunâtres et parfois de blanches comme la neige. Les hommes qui marchaient dans la rue portaient des cheveux longs qui leur tombaient sur les épaules, il y avait aussi des nains en redingote noire et chapeau rouge, qui leur filaient parfois entre les jambes. Les dames dans leur robe à traîne avaient une allure magnifique, elles étaient grandes, beaucoup plus grandes que les hommes, qui paraissaient pourtant eux-mêmes plutôt élancés. Sur leurs poitrines minces des lorgnettes pendaient jusqu'au bas de leurs ventres ; leurs chevelures étaient abondantes et nouées en lourdes torsades qui faisaient le tour de leurs têtes délicates. De tout petits chapeaux avec des plumes plus petites encore les couronnaient, mais il y en avait aussi quelques-unes dont les plumes étaient au contraire très longues et retombaient en un vaste et magnifique bouquet qui semblait tirer la tête en arrière. Merveilleux aussi étaient les bras et les mains de ces femmes avec leurs longs gants noirs qui dépassaient même l'angle joliment arrondi que faisait le coude. Du reste, du plus près au plus loin, tout ici paraissait merveilleux. Les hautes maisons donnaient l'impression d'être continuellement en train de monter ou de descendre comme un décor de théâtre, étrange et naturel. La lumière était pour moitié celle du jour et pour moitié aussi celle de la nuit commencée. On arrivait alors devant une maison

entièrement recouverte de verdure qui poussait sauvagement : « C'est là qu'habitent les plus belles femmes de Paris », répondait-on à ceux qui demandaient. Tout à coup un nuage blanc et parfumé descendit se poser dans la rue. On s'étonnait. « Qu'est-ce que c'est ? » « Vous voyez bien, c'est un nuage, disait la réponse. Ce n'est pas une chose rare dans les rues de Paris. Il faut que vous soyez étranger pour que cela vous étonne encore. » Le nuage blanc restait dans la rue comme un morceau d'écume ; on aurait dit d'un cygne géant. Les dames coururent vers lui et le déplumèrent par petites touffes qu'elles mettaient ensuite à leurs chapeaux avec un geste charmant de leur bras, ou bien elles jouaient à s'en envoyer de l'une à l'autre, et les touffes se prenaient dans leurs vêtements. On se disait : « Regardez-moi ces Parisiens ! Il leur est facile de rire des étrangers qui s'étonnent. Mais est-ce qu'ils ne s'étonnent pas eux-mêmes chaque jour qui passe des beautés de leur ville ? » Puis arriva une bande de garnements, les gamins de Paris, qui se mirent à chatouiller le nuage avec des allumettes enflammées ; le nuage alors s'éleva de nouveau, léger et majestueux, dans les airs, et disparut au-dessus des maisons. La rue était redevenue visible. Aux terrasses de beaux restaurants les serveurs étaient vêtus d'habits vert clair, les dames buvaient du café et bavardaient avec des voix charmantes. Il y avait des poètes juchés sur des tréteaux qui chantaient les chansons qu'ils avaient écrites à la maison. Ils étaient habillés de velours fin et brun. Ce n'étaient pas du tout des personnages ridicules, bien au contraire. Leur tour de chant amusait, sans susciter d'attention particulière, chose impensable à Paris. De beaux chiens, aux formes minces, trottaient derrière les passants et se comportaient comme s'ils savaient qu'à Paris il faut se montrer convenable. Chaque être semblait ici planer, danser ou voler plutôt que marcher. Et pourtant l'allure de chacun, son pas, sa démarche étaient entièrement naturels. La nature elle-

même, semblait-il, avait fait son siège de cette rue. Des troupeaux de moutons la traversaient avec un bruit de clochettes : bim, bim, guidés par le berger en vêtements sombres, comme si l'on était dans une vallée au soir tombant. Puis venaient les vaches et un son de cloches plus graves : « bim-bam » et « boum-boum ». Et pourtant on n'était pas sur un alpage, mais bien dans une rue, en plein Paris, au cœur de l'Europe élégante. Il faut dire que la rue était large, aussi large qu'un grand fleuve. À ce moment elle s'illumina de tous ses réverbères allumés par de petits garçons agiles qui portaient de longs bâtons avec une flamme au bout. Ils s'en servaient d'abord pour ouvrir le bec du haut, le gaz fusait, et ils y portaient la flamme. Ils bondirent ainsi d'un réverbère à l'autre jusqu'à ce que tous fussent allumés. Les lumières dansaient à présent partout et semblaient accompagner les passants. Quelle lumière blanche et charmante cela faisait, et tous ces petits diables qui l'avaient allumée, d'où sortaient-ils, où allaient-ils quand on ne les voyait plus ? Où était leur maison, avaient-ils aussi des parents, des frères et sœurs, allaient-ils aussi à l'école, est-ce qu'ils grandissaient, pouvaient-ils épouser des femmes, avoir des enfants, devenir vieux et mourir ? Ils étaient apparus habillés tous en sarraus bleus et ils avaient sans doute des galoches en caoutchouc qui faisaient qu'on ne les entendait pas marcher, qu'ils semblaient seulement glisser par bonds. Ils avaient disparu. Cependant à mesure que le soir tombait, on voyait s'avancer sur la rue mouvante des femmes d'une allure merveilleusement bizarre. Leurs chevelures étaient monumentales, d'un bond et d'un noir intenses. L'éclat scintillant de leurs yeux faisait mal à regarder. Mais ce qu'elles avaient de plus magnifique, c'étaient leurs jambes, qu'aucune robe ne cachait : elles étaient visibles jusqu'au genou et prises ensuite dans un pantalon de dentelle qui leur faisait un voile bruissant. Elles étaient chaussées de bottines du cuir le plus fin qui montaient presque jusqu'au pli du genou. Ces bottines

étaient ce qu'on pouvait imaginer de plus tendre pour entourer un pied de femme quand il bouge. Rien qu'à voir cela on devait rire de tout son cœur. Leur façon de marcher comme sur des flots, d'un pas lourd qui était en même temps un pas de danse, était à crier de joie. On avait envie de le dessiner, de le mimer, on se sentait soi-même soulevé, entraîné, on se mettait à rêver avec les yeux à toutes sortes de douceurs, on avait l'âme remuée, on se demandait d'où vient que Dieu ait fait les femmes si belles. On se disait, tant cela paraissait vrai : « Si les dieux pouvaient habiter quelque part sur la terre, ce qui évidemment n'est pas pensable, ce ne pourrait être qu'à Paris. » Tout à coup, sans qu'il sût comment, Simon se retrouva sur un escalier en bois sombre et ciselé, qui le conduisit jusqu'à une chambre où une jeune fille dormait sur un divan. En s'approchant il reconnut Klara. Un petit chat sommeillait à côté d'elle et la dormeuse l'entourait de ses bras. Un domestique nègre apporta le souper et Simon s'assit à la table ; une faible musique descendit alors du plafond, semblable au clapotis d'une fontaine très précieuse, capable de moduler son bruit, qui venait tantôt de loin, tantôt de tout près à l'oreille. « Le service à Paris est étrange », pensa Simon tout en mangeant de bon appétit comme dans un conte de Grimm. A ce moment la dormeuse s'éveilla. « Viens, je vais te montrer quelque chose », dit-elle à voix basse. Il se leva et elle ouvrit les deux battants d'une porte avec une baguette magique, du moins, c'est ce qu'il semblait, car elle ne s'était pas servie de ses mains. « Je suis une magicienne à présent, dit-elle en souriant de l'étonnement de Simon, tu peux en être certain, mais n'aie pas peur. Je ne te montrerai rien de repoussant. » Il la suivit dans l'autre chambre, elle souffla sur lui son haleine chaude et parfumée et tout à coup il aperçut son frère Klaus, assis là à son bureau et en train d'écrire. « Il travaille, écrit l'œuvre de sa vie, dit Klara à voix basse en le désignant. Tu vois toutes ces pensées sur son visage ? Il est enfoncé dans

l'étude du parcours des fleuves, de l'histoire et de l'âge des montagnes, des dessins que forment les vallées et les couches géologiques. Mais de temps à autre comme maintenant, il pense à son frère, il pense à toi ! Regarde comme il plisse le front. Il se fait du souci, dirait-on, à cause de toi, vilain garçon ? Il ne peut pas parler, malheureusement, sinon nous pourrions savoir ce qu'il pense de toi et ce qui le contrarie dans ta conduite. Il t'aime, tu n'as qu'à le regarder ! Quand on est fait comme lui on aime son frère et on voudrait le savoir vivant dans le monde comme quelqu'un de convenable et de respecté. Mais je vois que l'image s'efface déjà. Viens. Je vais te montrer autre chose à présent. » En disant cela, elle ouvrit une deuxième porte, plus petite, avec sa baguette, car elle en avait vraiment une dans la main, et Simon aperçut sa sœur Hedwig étendue de tout son long sur un lit recouvert d'un drap blanc. Il y avait une merveilleuse odeur d'herbes et de fleurs dans la pièce. « Regarde-la », dit Klara, et sa voix claire, qu'elle élevait à peine, se mit ici à trembler, « elle est morte. La vie lui faisait trop mal. Sais-tu ce que c'est pour une fille de souffrir ? Je lui ai écrit une lettre, une longue lettre fervente, à l'époque que tu sais, et elle n'a pas levé la main pour me répondre. Elle s'en va sans avoir répondu à la question que pose la vie : "Pourquoi ne viens-tu pas ?" Elle est partie sans un mot, comme une fleur ! On pouvait l'aimer tellement ! Tu es son frère et tu ne peux pas sentir cela comme moi, son amie. Tu vois comme elle sourit ! Si elle pouvait encore parler elle dirait certainement des choses gentilles. Elle était sévère quand elle parlait. Elle s'est terriblement mordu les lèvres souvent. Mais cela ne se voit pas sur sa bouche. La mort a dû l'embrasser de manière qu'elle puisse encore sourire, dans la mort ! C'était une fille courageuse. Comme une fleur, elle est morte comme une fleur qui meurt quand elle se flétrit. Allons-nous-en. On ne doit pas regarder les images trop longtemps dans le monde où je te conduis.

T'ai-je fait mal, dis-moi ? Non, n'est-ce pas ? Qu'y a-t-il de douloureux dans une si belle mort ? Vous l'avez laissée souffrir, cela, oui, c'était douloureux. Je ne veux pas te faire mal. Viens, maintenant tu vas voir encore autre chose... » Et sur ces mots elle fit s'ouvrir d'un coup une troisième porte et le regard de Simon découvrit un vaste atelier de peintre. Il sentit l'odeur des huiles et vit accrochés aux murs des tableaux de son frère ; lui-même, Kaspar, debout devant son chevalet, tournait le dos et paraissait entièrement absorbé par son travail. « Chut, ne le dérange pas, il travaille, dit Klara, on ne doit pas déranger les créateurs. J'ai toujours su qu'il ne vivait que pour l'art, même quand je pensais encore le suivre, pouvoir le suivre. Non, c'est mieux ainsi. Je n'aurais fait que le retenir et le gêner. Il faut qu'il oublie tout autour de lui, même ce qu'il aime le plus, s'il veut pouvoir créer. Créer de cette manière, cela exige qu'on fasse mourir tout ce qu'on aime intimement afin de pouvoir reporter l'amour et l'intimité sur sa création. Ce sont des choses que tu ne connais pas, il n'y a que lui qui les connaisse. Quand tu me vois le regarder comme maintenant, ne crois-tu pas que ma seule envie est de me jeter dans ses bras ? D'entendre ce qu'il me dira, si je lui demande à voix basse et le cœur battant : " Est-ce que tu m'aimes, Kaspar ? " Je suis sûre qu'il me répondrait par une caresse mais je saurais bien voir aussi le pli d'agacement sur son beau front. Et de voir cela me ferait tomber devant lui comme une damnée, précipitée mille fois plus bas, dans un abîme de vulgarité. Non, Klara ne fait pas ces choses-là. Je trouve qu'elle ne mérite pas cela et lui non plus, et je l'aime trop comme il est. Et c'est pourquoi je me tiens ainsi derrière lui, quand il a le dos tourné, avec tout le temps d'imaginer comme il crée, comme il pousse devant lui cette énorme boule de feu et de fumée, qui est l'art, pareil à un lutteur magnifique qui donne jusqu'à son dernier souffle pour venir à bout de son adversaire. Tu vois bien la passion qui l'emporte quand il

tient son pinceau qui est alors comme le battant d'une cloche faite de mille couleurs, comme il s'applique à faire qu'un trait soit encore plus ce trait-là, une couleur, cette couleur-là, cet accent-là, ce désir-là. Son regard que j'ai tant aimé est depuis toujours pris dans des formes, et il n'a besoin ici à Paris que d'une chambre pour mettre le monde entier en images. La nature est comme une femme magnifique qu'il tient dans ses bras et qu'il étouffe de baisers à en perdre haleine, elle et lui. J'ai l'impression qu'en face de vrais artistes la nature défaille d'amour et de soumission comme ces maîtresses à qui on peut tout demander. Enfin, comme tu vois, Kaspar est occupé, avec sa tête, son cœur et ses deux mains : on disait d'un cheval fougueux, encore jamais monté, quand il travaille, et quand il dort la nuit, son travail se poursuit encore dans des rêves fous ; car l'art est une dure affaire et je pense que c'est l'entreprise la plus difficile pour un homme honnête et vrai. Ne le dérange pas dans son entreprise ; car il crée pour la joie des générations futures. Si donc je voulais lui imposer mon faible et pauvre amour à moi, comme ce serait laid et méprisable ! Du reste une femme n'aime pas donner ses baisers là où elle sent des pensées que ces baisers blessent, qui se défendent contre eux et finissent quand même par mourir étouffées. Il faudrait être bien étourdie pour devenir cette meurtrière-là. Mais comme les choses sont maintenant, tout est bien : cela fait un peu souffrir de rester ainsi derrière son dos, de voir ses épaules, ses cheveux, mais on peut entendre alors des cloches qui sonnent dans votre âme et l'on se sent doucement justifiée d'être au monde. D'une manière ou d'une autre il faut bien modérer ses sentiments, les mettre en ordre et savoir leur place. Même une faible femme sait bien ce qu'elle doit faire dans un cas comme celui-ci. Regarder vivre un artiste, suivre chacun de ses mouvements en y pensant bien, est plus beau que de vouloir l'influencer comme s'il fallait à toute force qu'on ait aussi sa propre part, qu'on ait son

importance pour lui et pour le monde. Toute place a son importance, mais prétendre dire son mot et se mêler de choses où l'on n'a pas été appelé, jamais ! J'aurais encore beaucoup à te dire. Mais viens maintenant. » - De nouveau une musique mystérieuse, inexplicable sortit des chambres, du plafond et des murs, comme mille chants d'oiseaux qu'on entendrait à la fois venant tous d'un petit bois très éloigné, et cette musique dura le temps que Klara fit sortir Simon de la chambre. Ils revinrent dans la première pièce et virent le petit chat noir au moment où il introduisait sa patte dans le fin goulot d'une cruche de lait. Mais dès qu'il les aperçut, il s'éloigna d'un bond et se réfugia derrière une chaise où il resta à les épier avec les deux flammes jaunes que faisaient ses yeux. Klara ouvrit une fenêtre, et, merveille, il neigeait dans la rue verte où c'était toujours l'été, une neige si dense, si floconneuse qu'on ne pouvait pas voir à travers. « Ce n'est pas rare ici à Paris, dit Klara, il neige aux moments les plus chauds de l'année, il n'y a pas de saisons bien nettes ici, de même qu'il n'y a pas d'expressions toutes faites dans le parler des gens. A Paris il faut s'attendre à tout et être rapide. Si tu restes encore quelque temps, tu t'y feras et tu perdras l'habitude de t'étonner ; cela ne se fait pas ici. Ce qui compte ici dans la façon de saisir toute chose, c'est la rapidité, la grâce et la modestie. Le monde est digne d'attention : c'est la maxime qui commande tout et on ne peut pas faire mieux que la suivre. Tu apprendras, toi aussi. Par exemple, cette neige : qu'est-ce que tu crois ? peux-tu t'imaginer qu'elle va monter plus haut que les plus hautes maisons ? C'est pourtant comme cela, et nous allons très vraisemblablement être pendant un mois ensevelis sous la neige. Qu'est-ce que cela peut faire : nous avons de la lumière et une chambre bien chauffée. La plupart du temps je dormirai ; une magicienne doit dormir beaucoup ; et toi tu joueras avec le petit chat ou tu liras un livre, j'ai les plus beaux romans de Paris ici dans ma bibliothèque. Les

écrivains parisiens écrivent d'une façon délicieuse, tu verras. Et puis dans un mois, sans compter que nous avons aussi de la musique, n'est-ce pas, dans un mois, disais-je, ce sera le printemps dans les rues de Paris. Tu verras comme après avoir été enfermés si longtemps, les gens s'embrasseront dans la rue et pleureront de joie en se revoyant. Ce sera un enlacement général. L'envie si longtemps retenue éclatera dans les yeux, sur les lèvres, dans la voix, on s'embrassera tout le mois de mai, du reste tu vivras tout cela toi-même. Imagine-toi que l'air devient tout bleu, tout humide et chaud quand il descend sur la ville, c'est le ciel alors qui se promène dans les rues de Paris et qui se mêle aux passants ravis. Les arbres ont des fleurs d'un jour à l'autre et sentent merveilleusement bon, les oiseaux se mettront à chanter, les nuages à danser et l'air sera sillonné de fleurs comme s'il en pleuvait. Et il y aura de l'argent dans toutes les poches même les plus pauvres et les plus percées. Je vais dormir à présent. Tu vois comme j'ai déjà sommeil. Profite du temps devant toi et étudie un ouvrage parmi ceux que tu trouveras, un qui puisse te captiver pendant tout un mois. Il y a des livres comme cela. Bonne nuit ! » Et sur ces mots elle s'endormit. Le chat voulut alors se coucher auprès d'elle, Simon essaya de l'attraper, il lui échappa, il courut après lui, et chaque fois le chat lui glissait des mains quand il l'avait déjà saisi. Il s'enfonça dans ce jeu jusqu'à bientôt perdre haleine et tout suffocant, il se réveilla enfin.

« J'ai fait là un rêve bien sombre », pensa-t-il en se levant de son lit.

Entre-temps le soir était venu. Il alla à la fenêtre et regarda pour la première fois dans la ruelle qui était très bas en dessous de lui. Deux hommes y passaient, ils avaient tout juste la place entre les deux murs de marcher de front sans se gêner. Ils parlaient et leurs voix remontant les murs

lui parvenaient avec une surprenante netteté. Le ciel était d'un bleu doré, très nourri, qui éveillait un désir. À la fenêtre de la maison opposée juste en face de Simon deux femmes se firent voir et lui adressèrent des regards rieurs, assez provocants. Il eut la même impression que si des mains sales l'avaient touché. L'une des deux lui dit sans élever du tout la voix, car on était comme à trois dans une même chambre avec simplement un mince rideau de ciel qui se serait trouvé là : « Vous devez être bien seul. »

« Oh oui, mais c'est très bien d'être seul ! » Et il referma la fenêtre tandis que les femmes éclataient de rire. De quoi aurait-il bien pu parler avec elles, sinon de cochonneries. Il n'était pas disposé à cela aujourd'hui. Le changement qui venait de rompre encore une fois le cours de sa vie le rendait sérieux. Il tira les rideaux blancs, alluma la lampe et reprit la lecture d'un roman de Stendhal qu'à la campagne, auprès d'Hedwig, il n'avait pu achever.

CHAPITRE QUATORZE

Après avoir lu pendant une heure, il éteignit la lampe, ouvrit la fenêtre, sortit de la chambre, sortit de la maison et se retrouva sur la pente raide de la ruelle. Dans l'obscurité il sentit l'air lourd et chaud autour de lui. La vieille ville était pleine de petits cafés de sorte qu'on avait plutôt la difficulté du choix. Il fit encore quelques pas dans la rue qui était remplie de monde et entra dans un cabaret. Un petit groupe joyeux était rassemblé autour d'une table ronde ; l'un de ses membres devait en être le boute-en-train, car tout le monde riait dès qu'il ouvrait la bouche. Il faisait sans doute partie de ces gens qui peuvent dire n'importe quoi et sont toujours comiques. Simon prit place à une table où deux hommes encore jeunes étaient déjà assis et sans le vouloir écouta ce qu'ils disaient. Ils parlaient avec sérieux en employant des expressions assez raffinées. L'objet de leur discussion paraissait être un malheureux jeune homme qu'ils avaient sans doute bien connu l'un et l'autre. À présent l'un d'eux avait pris la parole sans que l'autre l'interrompît et Simon entendit ce qui suit : « Oui, c'était un type épatant ! Déjà quand il était petit et qu'on le voyait avec ses cheveux longs et ses culottes courtes se promener dans les rues du bourg en donnant la main à sa bonne. Les gens se retournaient sur lui et disaient : "Quel beau petit gars !" Il faisait très bien ses devoirs, je veux dire à l'école, ses maîtres l'aimaient, parce qu'il était doux et facile. Avec l'intelligence qu'il avait l'école était un jeu pour lui. Il était aussi bon en gymnastique qu'en dessin ou en calcul. Je sais en tout cas que les maîtres l'ont toujours présenté comme un modèle aux générations d'élèves venues ensuite et même aux classes plus âgées. Il y avait

dans la douceur de son visage et ces yeux merveilleux qu'il avait, où l'on devinait déjà l'homme, quelque chose qui séduisait tous ceux qui avaient affaire à lui. Il acquit une espèce de célébrité lorsque ses parents le mirent au lycée. Gâté par sa mère, ce qu'on pouvait bien comprendre, et admiré de tous, il a dû prendre très vite le tour d'esprit propre aux privilégiés de la réussite, ce laisser-aller, cette belle insouciance qui aide un jeune homme à maîtriser sans effort les plaisirs de la vie. Aux vacances il rapportait à la maison un bulletin brillant et toute une bande de camarades ; il berçait les oreilles de sa mère du récit de ses divers succès. Il taisait naturellement ceux qu'il avait déjà auprès des filles faciles qui le trouvaient aimable et beau. Ses vacances se passaient en promenades dans la vallée ; quant aux montagnes qui l'attiraient parce qu'elles montaient si haut et s'enfonçaient si infiniment loin dans l'horizon, il y restait non pas des heures mais des journées entières emmenant avec lui la bande qui partageait ses enthousiasmes. Tous subissaient son charme. - Fort et souple, dans son corps et dans son âme, on aurait dit d'un dieu qui se serait mis pour son plaisir à fréquenter le lycée pendant quelque temps. Les filles se retournaient sur son passage comme si les regards qu'il jetait derrière lui avaient eu le pouvoir de les y obliger. Il avait une jolie façon à lui de porter la casquette bleue d'étudiant sur ses cheveux blonds. En tout il était d'une adorable légèreté. Un jour qu'il y avait la foire sur la grande place où se tenait ordinairement le marché aux bestiaux et qui était à présent couverte de baraques, de carrousels, de toboggans et de manèges, dans un des stands de tir où on le voyait toujours parce que la fille qui donnait les armes lui plaisait, il tira avec un vrai fusil de chasse au lieu de se servir de l'habituelle et inoffensive carabine à plomb. La petite balle traversa la toile de la baraque et pénétra dans la roulotte qui était juste derrière, et il s'en fallut paraît-il d'un cheveu qu'elle ne blessât un bébé qui dormait là dans son berceau.

La roulotte servait d'habitation à cette famille de forains. L'affaire se sut naturellement, d'autres du même genre suivirent et quand vinrent les vacances le carnet du jeune étudiant contenait un jugement acerbe du recteur, qui écrivait d'autre part aux parents une lettre conçue dans le style solennel, où il les invitait instamment à bien vouloir retirer d'eux-mêmes leur fils de l'école et prévenir ainsi la nécessité de l'en exclure. Motif : comportement insensé, mauvais exemple, influence pernicieuse, irresponsabilité, responsabilité encourue, situation contraignante malgré les égards, et toutes les raisons ordinairement invoquées en pareil cas : la moralité en danger, sans oublier la protection des âmes encore épargnées, et caetera. »

Le narrateur marqua une pause.

Simon en profita pour se manifester et dit :

« Votre histoire m'intéresse à plusieurs titres. Permettez-moi, s'il vous plaît, de continuer à vous écouter. Un jeune homme comme moi, qui vient juste de quitter son emploi, peut tirer peut-être quelque profit de votre récit : car il me semble qu'on gagne toujours à entendre une histoire vraie. »

Les deux hommes dévisagèrent Simon avec attention, mais il ne parut pas qu'il leur fît une mauvaise impression, au contraire, celui qui racontait l'histoire l'engagea à écouter si cela lui faisait plaisir, et poursuivit :

« Les parents du jeune homme éprouvèrent naturellement à la nouvelle de l'exclusion une grande consternation et un chagrin encore plus grand ; mais quels parents pourraient bien demeurer indifférents dans un cas aussi triste ? Ils pensèrent d'abord que le mieux serait de retirer entièrement des études leur garnement de fils et de

lui faire apprendre un métier dur, mécanicien ou ajusteur. Le mot Amérique leur venait déjà à l'esprit, dans une situation comme celle-là il ne pouvait que s'imposer. Mais les choses tournèrent autrement. Une fois de plus la tendresse de la mère l'emporta comme si souvent lorsque le père se préparait à une intervention énergique. Ce fut encore le cas cette fois-ci. Le jeune homme fut envoyé dans un collège retiré où il aurait à se préparer au métier d'instituteur. C'était un collège français où le garçon n'eut pas d'autre choix que de se conduire convenablement. Il sortit de là, une fois son temps accompli, avec les connaissances d'un jeune instituteur prêt à exercer. Il fut nommé non loin de sa ville natale à un premier poste. Il instruisait les enfants de son mieux et quand il en avait le temps il lisait chez lui les classiques français et anglais dans la langue originale ; car il avait pour les langues un talent vraiment merveilleux ; secrètement il pensait à une tout autre carrière, il écrivit en Amérique pour essayer d'obtenir un poste de précepteur, mais sans succès, et mena ainsi une vie partagée entre le devoir et de timides libertés. Comme c'était alors l'été, il conduisait souvent ses élèves à la baignade dans un canal où l'eau était profonde et le courant fort. Il se baignait avec eux pour leur apprendre à nager en suivant son exemple. Mais un jour un remous l'emporta avec une telle violence qu'il eut tout l'air d'être en train de se noyer. Les élèves étaient déjà revenus au bourg en criant : " Notre instituteur s'est noyé ! " Mais il était jeune et résistant, il parvint à s'arracher à la traîtrise de l'eau et rentra à la maison. Quelque temps après, il se retrouva nommé à un autre poste, en pleine montagne cette fois, dans un bourg de peu d'habitants mais riche, où il eut affaire à des gens agréables qui le respectaient moins pour sa fonction que pour sa personne. C'était un très bon pianiste et d'une façon générale un joyeux compagnon qui dans une petite assemblée savait comme personne être le pivot de la conversation. Une demoiselle très gentille mais

qui n'était plus toute jeune devint amoureuse de lui, lui procura dès lors toutes les facilités et tout le confort possible ; elle lui fit également connaître les notabilités du bourg. Elle-même était d'une vieille famille d'officiers dont les ancêtres avaient jadis servi dans des guerres en pays étrangers. C'est ainsi qu'elle lui fit cadeau un jour d'une jolie épée de parade qui n'était pas pour autant une arme inoffensive et qui avait très bien pu tremper dans le sang à une autre époque. C'était un bel objet et la bonne demoiselle tenait les yeux baissés en le lui tendant ; il n'est pas non plus impossible qu'elle ait dû retenir un profond soupir. Elle l'écoutait toutes les fois qu'il se mettait au piano et prenait à cette occasion un air noblement romantique ; elle ne pouvait plus alors détacher les yeux de lui. Comme on était en hiver, elle partait souvent avec lui patiner sur un petit lac de montagne, un plaisir qu'ils goûtaient beaucoup tous les deux. Mais le jeune homme souhaita bientôt s'en aller de nouveau, d'autant plus qu'il percevait très bien la douce entreprise de séduction par laquelle on aurait tant aimé l'enchaîner pour toujours à cet endroit, un destin qu'il devait absolument fuir s'il voulait encore faire quelque chose de grand en ce monde. Il partit et ce fut la demoiselle qui paya son voyage ; elle était riche et se fit une joie, qui se confondait avec son chagrin, de lui donner cet argent sans la moindre condition. C'est comme cela qu'il se rendit à Munich, où il mena une assez joyeuse vie, à l'exemple des étudiants de là-bas ; puis il revint au pays, chercha un poste et en trouva un dans une institution privée, au pied d'un massif montagneux bordé de sapins. Les garçons dont il avait la charge venaient de tous les coins du monde, c'étaient des enfants de riches ; il s'acquitta pendant un certain temps de son enseignement avec beaucoup de soin et d'intérêt, eut maille à partir avec son supérieur, et s'en alla de nouveau ailleurs. Ce fut alors le tour de l'Italie, où il fut précepteur, puis de l'Angleterre dans une propriété de campagne où il avait la charge

d'instruire deux jeunes filles déjà grandes avec lesquelles il ne pensa qu'à faire des folies. Il revint encore une fois au pays, les idées commençaient à se brouiller dans sa tête, et dans son cœur de plus en plus vide ne brûlaient plus que des désirs incohérents sans prise sur la réalité. Sa mère dans les bras de laquelle il était venu se jeter mourut à ce moment-là. Il se sentit vide, inconsolable. Il songea à se lancer dans la politique mais il n'avait pour cela ni la clarté d'esprit ni le calme nécessaire ; et il avait aussi bien perdu le minimum requis de bonnes manières et de tact. Il écrivit aussi des chroniques boursières, mais sans le sens commun ; c'étaient des espèces de poèmes, conçus par un esprit déjà dérangé. Des poèmes, il en écrivit aussi, et des drames, des compositions musicales, il peignit, il dessina, mais tout cela comme un dilettante ou un enfant. De temps en temps il reprenait un emploi, qui durait peu, puis un autre et ainsi de suite ! Il erra ainsi dans une demi-douzaine d'endroits, se croyant et se voyant partout trompé et blessé, il perdit toute dignité devant ses élèves, leur emprunta de l'argent ; car il n'en possédait jamais. C'était encore un bel homme, élancé, avec un air doux et distingué, et une certaine noblesse dont il était encore capable quand il avait toute sa tête. Mais c'était rarement le cas désormais. On ne pouvait l'employer nulle part très longtemps, on s'empressait de le renvoyer dès qu'on avait compris qui il était, ou bien il s'en allait de lui-même pour des raisons bizarres qu'il s'inventait. Cela le déprimait, bien entendu, et cela finit par le paralyser entièrement. D'Italie il avait encore écrit à son frère des lettres respirant l'enthousiasme et l'idéal. À Londres où il était dans la misère, il avait une fois, rendu visite dans son bureau à un très riche négociant en soieries, un oncle à lui, en le priant de l'aider dans la situation lamentable où il se trouvait, et il demanda de l'argent, sans peut-être le dire ainsi, mais on comprit ce qu'il voulait et on le renvoya avec un haussement d'épaules sans rien lui donner. Comme sa

belle, sa délicate fierté d'homme devait souffrir quand il trouvait le courage de mendier auprès de gens indignes de lui ! Mais que ne doit-on pas faire quand on est dans la misère comme il l'était ! On peut bien parler de fierté, mais il faut aussi songer à toutes les circonstances de la vie où il est inhumain de demander encore à un homme d'être fier. Et notre mendiant, dans le cas présent, était un faible. Depuis toujours il avait eu un cœur faible, un cœur d'enfant, que la douleur et le remords d'une vie ratée eurent tôt fait de détruire. Un jour, après toutes ces errances, il reparut à la maison, pâle, abattu, fatigué et les vêtements déchirés. Son père l'accueillit probablement avec dureté, sa sœur, aussi bien qu'elle le pouvait encore sous les yeux courroucés du père. Il espérait obtenir un petit emploi de rédacteur, et en attendant vagabondait dans la ville, où il offrait un anneau à chaque fille rencontrée, en lui disant qu'il voulait l'épouser. Il était selon toute apparence déjà infantile. On en parlait naturellement et on en riait. À ce moment il quitta encore une fois le pays pour prendre une place d'instituteur, mais la preuve fut faite qu'il était devenu impossible pour le monde. Il arriva un jour en classe avec un pied nu, un pied sans soulier ni chaussette. Il ne savait plus ce qu'il faisait ou plutôt il faisait ce que lui dictait l'autre, le fou qui était en lui. C'est à cette même époque qu'il raya dans son livret militaire la mention faite de la dégradation qui lui avait été infligée en raison d'une faute grave durant son service.

Cet acte téméraire venant à être connu lui valut d'aller en prison. De là, comme son état mental ne laissait plus de doute, il fut mis dans un asile d'aliénés où il se trouve toujours. Je sais toutes ces choses parce que j'ai souvent été avec lui durant ces années, dans la vie civile aussi bien que militaire, et parce que j'ai aussi contribué à le faire mettre là où il est et où il fallait malheureusement qu'il fût mis. » « Triste », dit le second des deux hommes. « Vidons

nos verres et allons-nous-en », conclut le narrateur et il ajouta : « Certains prétendent que ce sont les femmes légères qu'il fréquentait qui l'ont perdu, mais je ne le crois pas, et je suis du reste persuadé que la plupart du temps on exagère la mauvaise influence que ces femmes peuvent avoir sur un homme. Tout cela n'est pas si terrible. Peut-être tenait-il cela de sa famille. »

Simon bondit sur ses pieds, piqué au vif et les joues rouges de colère :

« Quoi ? Sa famille ? Vous vous trompez, monsieur le narrateur. Regardez-moi attentivement s'il vous plaît ! Trouvez-vous peut-être aussi chez moi quelque chose que je tiendrais de ma famille ? Faut-il que j'aie aussi dans un asile d'aliénés ? Il le faudrait sans aucun doute, si c'était de famille, car j'en fais partie aussi de cette famille. Le jeune homme en question est mon frère. Je n'ai aucune honte à nommer publiquement mon frère un homme qui fut seulement malheureux et ne fit jamais le mal. Ne s'appelle-t-il pas Emil, Emil Tanner ? Comment pourrais-je le savoir s'il n'était pas bel et bien mon propre frère ? Et son père, qui est aussi le mien, n'est-il pas un minotier, qui fait également un commerce important de vins de Bourgogne et d'huile de Provence ? »

« En effet, tout cela est exact », dit l'homme qui avait raconté l'histoire.

Simon poursuivit : « Non, cela ne peut pas être de famille. Je le nierai toute ma vie. C'est tout simplement le malheur. Ce ne peut pas être les femmes. Là vous avez raison quand vous dites que ce ne sont pas les femmes. Faut-il toujours que ce soit la faute de ces pauvres femmes quand les hommes ont du malheur ? Pourquoi ne pensons-nous pas un peu plus simplement là-dessus ? Ne pourrait-

ce pas être une affaire de caractère, un petit grain de poussière qu'on aurait dans l'âme ? Une chose qu'on aurait toujours faite comme ça et qui serait devenue comme ça ? Regardez le genre de gestes que je fais avec la main quand je parle. Comme ça ! Tout est là. L'homme sent les choses d'une certaine manière, et il agit de cette manière et ce faisant il se heurte à toutes sortes de murs et d'obstacles. Les gens imaginent aussitôt une hérédité abominable et tout ce qui s'ensuit. C'est ridicule selon moi. Et quelle lâcheté, quel manque de respect dans cette façon de rendre ses parents et grands-parents responsables du malheur où l'on est. J'appelle cela manque de tenue et de courage, et quelque chose de plus encore, une preuve de faiblesse d'âme comme il n'est pas permis ! Si le malheur fond sur vous, eh bien, c'est qu'il y a dans votre façon d'être tout ce qu'il faut au destin pour construire commodément un malheur. Savez-vous ce que mon frère était pour moi, pour moi et pour mon autre frère, Kaspar, pour nous donc qui étions plus jeunes ? Il nous a appris à éprouver ce qu'était la beauté et la grandeur dans les promenades que nous faisions ensemble à une époque où Kaspar et moi étions encore des garnements déchaînés, uniquement en quête de mauvais tours. Nous buvions le feu qu'il y avait dans ses yeux quand il nous parlait d'art. Est-ce que vous pouvez vous imaginer ce qu'a été pour nous ce temps-là, un temps de recherche pour mieux comprendre, d'ambition, oui, d'ambition au sens le plus haut et le plus hardi de ce mot. Buvons encore une bouteille de vin, c'est moi qui paie, oui, moi, bien que je ne sois qu'un pauvre diable sans emploi. Oh, patron, une bouteille de Waadtländer. Et du meilleur. – Je suis quelqu'un qui ne connaît pas la pitié. Mon pauvre frère Emil, il y a longtemps que je l'ai oublié. Je n'ai du reste pas le temps de penser à lui, car, voyez-vous, ma situation dans ce monde est telle que je dois me défendre des pieds et des mains pour seulement rester debout. Pour me laisser tomber j'attends de ne plus avoir le goût de me

lever. À ce moment-là, peut-être, oui, j'aurai le temps de penser aux malheureux et d'avoir pitié d'eux, étant moi-même devenu pitoyable. Mais je n'en suis pas encore là et j'ai bien l'intention de rire encore et de plaisanter sur ma mort. Je suis un type plutôt increvable, vous savez, qui peut supporter pas mal d'ennuis. Ma vie n'a pas besoin d'être brillante, elle brille déjà suffisamment comme cela à mes yeux. Je trouve presque toujours la vie belle et je ne comprends pas les gens qui trouvent le contraire et qui l'injurient de cette façon-là. Ah, voilà le vin. J'ai comme l'impression de faire partie du beau monde quand je bois du vin. Mon pauvre frère vit toujours ! Merci à vous, Monsieur, d'avoir poussé aujourd'hui ma mémoire vers le souvenir d'un malheureux. Et maintenant, sans faiblesse ni mollesse, trinquez avec moi, Messieurs : vive le malheur. »

« Et pourquoi cela, s'il vous plaît ? »

« Vous exagérez ! »

« Le malheur instruit, et c'est pourquoi je vous prie de boire à sa santé ce vin qui resplendit dans nos verres. Encore un coup ! Voilà. Je vous remercie. Laissez-moi vous dire que je suis un ami du malheur et même un ami très intime, car il mérite qu'on lui fasse confiance comme à un ami. Il nous rend meilleurs et c'est un grand service que celui-là, un vrai service d'amitié auquel on doit répondre comme il se doit. Le malheur est l'ami un peu bourru mais d'autant plus sincère de notre vie. Il serait assez arrogant et même cynique de n'en pas tenir compte. Au premier instant nous ne comprenons jamais le malheur et c'est pour cela que nous le haïssons quand il apparaît. C'est un compagnon subtil, silencieux, qui vient sans s'annoncer et qui nous surprend toujours comme si nous n'étions jamais que des imbéciles qu'on peut toujours surprendre. Celui qui a le talent de surprendre, quel qu'il soit et d'où qu'il

vienne, il faut qu'il ait en tout cas quelque chose d'extraordinairement subtil. Ne rien laisser pressentir de sa visite et tout à coup être là, ne pas montrer la moindre curiosité, ne rien révéler à l'avance de son goût ni de son odeur et tout à coup être là à vous taper familièrement sur l'épaule en vous disant " tu " et en vous faisant un sourire avec ce visage doux et pâle, beau et sachant tout : pour réussir cela, il faut être plus qu'un mangeur de pain, il faut une autre sorte d'appareils que ceux que l'homme a déjà à moitié inventés pour voler dans les airs et dont il est déjà si fier qu'il n'en attend pas moins qu'une révolution de son destin. C'est le destin, le malheur, qui est beau. Il est bon : car il contient aussi son contraire, le bonheur. Il vient avec ces deux armes. Il a une voix terrible qui vous anéantit, mais il a aussi une voix douce qui vous caresse. Il éveille une nouvelle vie après qu'il a abattu la vieille qui ne lui plaisait pas. Il nous incite à mieux vivre. Nous lui sommes redevables de toute beauté à venir, si nous espérons encore rencontrer la beauté. Il nous fait prendre des choses belles en dégoût et il nous en désigne d'autres, nouvelles. Un amour malheureux n'est-il pas en même temps l'amour que nous sentons le plus, et du même coup le plus délicat, le plus fin et le plus beau ? Le signal de l'abandon n'est-il pas comme une musique, où il y a encore de la douceur et une amitié qui reconforte ? Est-ce nouveau pour vous, Messieurs, ce que je vous dis là ? Bien sûr, c'est nouveau quand on le dit : il est rare qu'on le dise. La plupart des gens manquent du courage qu'il faudrait pour saluer le malheur comme un élément où l'âme peut se baigner, comme un corps dans l'eau. Il suffit pourtant de se voir quand on s'est déshabillé et qu'on est là entièrement nu : quelle splendeur, un homme nu en bonne santé ! Quel bonheur, être débarrassé de ses vêtements, être tout nu ! C'est déjà un bonheur d'être mis au monde, et ne pas en avoir d'autre que d'être en bonne santé est encore un bonheur qui dépasse en éclat les pierres les plus

précieuses, les plus beaux tapis, les fleurs, les palais et toutes les merveilles qu'on voudra. La plus merveilleuse des merveilles, c'est la santé, c'est un bonheur auquel on ne peut rien ajouter qui lui soit comparable, ou alors, il faudrait que l'homme fût devenu avec le temps assez grossier pour ne plus souhaiter que d'être malade et de posséder, en compensation, une bourse bien remplie. À ce bonheur complet et magnifique, si l'on consent à le reconnaître dans ce corps nu, lisse, mobile et chaud que nous avons reçu de la vie terrestre, il faut bien que quelque chose fasse contrepoids : le malheur ! Il nous empêche de déborder, il nous donne une âme. Il prépare notre oreille à entendre le beau son que cela fait quand l'âme et le corps, mêlés l'un à l'autre, passés l'un dans l'autre, respirent ensemble. L'âme est maintenant comme une force au centre de notre existence corporelle, de sorte que si nous le voulons, nous pouvons éprouver notre corps tout entier comme un corps animé, la jambe comme une âme qui bondit, le bras comme une âme qui porte, l'oreille comme une qui écoute, les pieds comme sa marche noble, les yeux comme sa vision, et la bouche comme son baiser. Elle nous apprend à aimer pour la première fois, car où a-t-on jamais vu d'amour qui n'ait un peu de malheur en lui ? Et c'est encore plus beau dans les rêves que dans la réalité : quand nous rêvons, nous comprenons tout d'un coup la volupté et le charme bienveillant du malheur. Autrement nous l'éprouvons plutôt comme une contrariété, par exemple quand il prend la forme d'une perte d'argent. Mais est-ce un malheur cela ? Qu'avons-nous perdu en perdant un billet de banque ? C'est désagréable, bien sûr, mais notre tristesse ne durera pas plus de temps qu'il n'en faut pour s'apercevoir que ce n'est pas vraiment un malheur. Et Ccetera, et caetera... On pourrait encore dire beaucoup de choses là-dessus. Mais on s'en fatigue à la fin... »

« Vous parlez comme un poète, Monsieur », dit l'un des deux hommes en souriant.

« C'est possible. Le vin me fait toujours parler poétiquement, répliqua Simon, si peu poète que je sois au demeurant. Je m'impose habituellement des règles et je ne suis guère de ceux qui se laissent entraîner par des rêves et des idéaux, pour la raison que je trouve cela extrêmement bête et prétentieux. Croyez-moi, je peux être très sec. Mais il n'est pas juste non plus de considérer, comme vous semblez le faire, que tout homme qui se met à parler de la beauté est un poète qui déraile ; pour ma part je pense qu'il peut même arriver à de froids calculateurs, du genre d'un prêteur sur gages ou d'un caissier de banque, de réfléchir à d'autres choses qu'à leur seul métier qui est de ramasser de l'argent. Il y a plus de gens qu'on ne croit qui sont sensibles et capables de réfléchir : simplement on n'a pas appris à les connaître sous ce jour-là. Je me suis fait un devoir quant à moi de risquer avec tout le monde de parler le langage direct qui vient du cœur : comme cela je vois tout de suite à qui j'ai affaire. C'est une règle qui vous expose à commettre pas mal de gaffes et il peut même arriver qu'une dame fort délicate, par exemple, vous paie d'une bonne gifle, mais qu'est-ce que cela peut faire ! Cela me fait plaisir à moi d'être ridicule, et je continue à croire que la considération des gens qui ne vous pardonnent pas une parole libre ne mérite pas qu'on se soucie beaucoup de l'avoir perdue. La considération aura toujours à souffrir de l'amour. Voilà ce que j'avais à dire à propos de la remarque moqueuse à travers laquelle vous avez cru m'atteindre. »

« Je ne voulais pas du tout vous blesser. »

« C'est très gentil de votre part », dit Simon et il se mit à rire. Puis après un silence il reprit brusquement :

« L'histoire de mon frère, comme vous l'avez racontée, elle, en revanche, m'a atteint. Il vit toujours, mon frère, et il n'y a plus guère de gens qui pensent encore à lui ; quand on se retire du monde, surtout pour aller dans un endroit aussi sinistre que celui-là, on est rayé des mémoires. Pauvre vieux ! Voyez-vous, je pourrais dire qu'il n'eût fallu qu'une légère modification dans son cœur, un petit point de plus peut-être dans son âme, pour faire de lui un artiste, un créateur dont les œuvres auraient enchanté l'humanité. Il s'en faut de si peu pour passer du côté de la force et de si peu aussi pour plonger tout entier dans le malheur. Mais à quoi sert de parler. Il est malade et il est du côté où il n'y a plus de soleil. Je penserai davantage à lui désormais, son malheur est vraiment trop cruel. C'est plus de misère que n'en mériteraient dix criminels, ne parlons donc pas de lui, avec le cœur qu'il avait ! Oui, le malheur quelquefois n'est pas beau, maintenant je le reconnais volontiers. Il faut que vous sachiez, Monsieur, que je suis entêté et qu'il m'arrive d'affirmer comme cela des choses sans vouloir en démordre, ce ne sont pas des façons. J'ai le cœur très dur parfois et particulièrement dur au spectacle de la pitié chez les autres. J'ai toujours très envie alors de lui rentrer dedans, à cette chaleureuse pitié, et d'éclater de rire. C'est mal de ma part, très, très mal ! J'ai encore beaucoup à faire pour devenir quelqu'un de bon mais j'espère tout de même y arriver. Je suis ravi d'avoir pu m'entretenir avec vous. Les rencontres que le hasard fait naître sont toujours les plus précieuses. Il semble que j'aie un peu beaucoup bu, et il fait si chaud ici que j'ai besoin de l'air du dehors. Adieu, Messieurs. Pas au revoir, non. Je n'y songe absolument pas. Je n'en ai aucune envie. J'ai encore beaucoup de nouvelles connaissances à faire, il serait donc frivole de vous dire : au revoir. Ce serait tout simplement un mensonge ; je n'ai pas le désir de vous revoir, à moins que le hasard ne le veuille, auquel cas j'en serai ravi, encore que modérément. Je n'aime pas faire de manières, j'aime être vrai, c'est peut-

être un trait qui me distingue. J'espère qu'il me distingue également à vos yeux, bien que vous ayez l'air en ce moment plutôt ébahis, comme si vous étiez offensés. Bon, eh bien soyez-le. Enfin quoi, bon sang, qu'ai-je fait pour vous offenser, hein ? »

Le patron s'avança et invita Simon à se calmer.

« Vous feriez mieux de partir, il est temps pour vous. »

Et Simon se laissa doucement pousser jusque dans la rue obscure.

La nuit était noire et lourde. Comme si elle coulait lentement le long des murs. De temps en temps une maison plus haute faisait une masse sombre, puis en venait une autre, qui luisait d'une lumière jaune et blanche comme si elle avait le privilège magique de luire dans une nuit aussi obscure. Les murs dégageaient une odeur bizarre, faite d'humidité et de moisissure. Des lumières isolées y mettaient d'un endroit à l'autre des taches de clarté. Tout là-haut les toits dépassaient hardiment la façade lisse des maisons. La nuit tout entière semblait avoir fait son lit dans ce labyrinthe de ruelles pour y dormir ou pour y rêver. Quelques passants erraient encore, l'un titubait en chantant, un autre poussait des jurons à fendre le ciel, un troisième était déjà à terre, tandis que le shako d'un agent de police luisait au coin d'une maison. On entendait résonner le bruit de son propre pas. Simon vit venir à sa rencontre un vieil homme ivre qui chancelait d'un bord à l'autre de la rue. C'était un spectacle à la fois pitoyable et joyeux de voir cette silhouette pataude projetée d'un côté puis de l'autre comme par une main leste et invisible. A un moment le vieux, qui portait une barbe blanche, laissa tomber sa canne. En voulant la ramasser, tâche terriblement ardue dans son état, il parut devoir lui-même

rouler au sol. Mais Simon, pris d'une compassion amusée, se hâta vers le vieil homme, ramassa sa canne et la lui mit dans la main, sur quoi l'autre murmura une espèce de remerciement dans la langue particulière aux ivrognes et sur le ton de quelqu'un qu'on aurait offensé. Simon se sentit subitement dégrisé et fuyant la vieille ville il prit la direction des quartiers plus nouveaux et plus élégants. En passant sur un pont qui séparait les deux parties de la ville, il aspira l'odeur étrange de l'eau du fleuve. Il descendit la rue où trois semaines plus tôt devant une vitrine la dame l'avait abordé ; la lumière était encore allumée dans la maison de son ex patronne ; il songea qu'hier encore, elle était sa patronne ; il poursuivit son chemin sous les arbres jusqu'à ce qu'il parvînt au bord du lac ; à le voir ainsi étendu, immense et obscur, il semblait dormir. De quel sommeil ! Tout un lac avec tous ces abîmes en lui et dormant, c'était impressionnant. Une chose étrange, oui, qu'on ne pouvait guère comprendre. Simon resta un moment ainsi, le regard perdu, jusqu'à ce que l'envie de dormir le saisît à son tour. Oh, comme il allait merveilleusement dormir à présent ! Un sommeil qui allait si tranquillement s'emparer de lui, et demain il resterait longtemps au lit, demain c'était dimanche. Simon rentra à la maison.

CHAPITRE QUINZE

Il ne se réveilla le lendemain matin que lorsque les cloches sonnèrent. Il vit de son lit que le ciel devait être magnifiquement bleu. Aux éclats de lumière dans la fenêtre on le devinait suspendu au-dessus de la ruelle et il y avait aussi de l'or clair sur le mur de la maison d'en face, quand on regardait bien. On songeait du même coup à quel point ce mur sale devait paraître noir et triste lorsque le ciel était lui-même couvert. À présent, il permettait de se représenter le lac, avec les voiles naviguant dessus dans le matin bleu et or, certaines prairies comme il y en avait en lisière du bois, certains points de vue et des bancs abrités d'arbres verts et touffus, la forêt, les rues, les promenades, les prés sur le dos de la montagne avec beaucoup d'arbres dedans, les pentes et les ravins foisonnant de verdure tout au fond, la source et le ruisseau du bois avec ses grandes pierres et l'eau qui chante doucement quand on est assis tout près et qu'on s'assoupit en l'écoutant. Tout cela on pouvait le voir distinctement sur le mur que regardait Simon, qui avait beau n'être qu'un mur, qui n'en reproduisait pas moins le tableau complet d'un dimanche heureux, simplement parce qu'un reflet de ciel bleu y respirait. Il est vrai qu'il y avait aussi dans l'air ce son de cloches familier, et rien de tel que les cloches pour éveiller des images.

De son lit qu'il n'avait pas encore quitté Simon prit la résolution de travailler davantage à partir d'aujourd'hui, d'étudier quelque chose, une langue étrangère par exemple, et d'une façon générale, d'avoir une vie plus réglée. Tout ce temps perdu déjà ! Quelle joie pourtant ce devait être que d'étudier. Il y avait un tel plaisir à se

représenter vivement, intensément ce que cela serait d'étudier et encore étudier, de ne plus sortir de l'étude ! Il sentait une certaine maturité en lui : tant mieux, l'étude ne pourrait être que plus agréable si on l'abordait avec cette maturité déjà acquise. Oui, c'est cela qu'il voulait faire désormais : étudier, se donner des devoirs avec l'attrait supplémentaire d'être à la fois l'élève et le professeur. S'il prenait par exemple une langue étrangère, agréable à l'oreille, comme le français ? « J'apprendrai des mots et je les graverai dans ma mémoire. Mon imagination, qui a toujours été vive, me serait bien utile ici. Der Baum : l'arbre. Je verrais l'arbre de tout mon sentiment. Je penserais à Klara. Je la verrais dans une robe blanche avec de larges plis assise à l'ombre du grand parasol vert foncé que ferait un arbre. Et ainsi beaucoup de choses, déjà presque oubliées, me reviendraient à l'esprit. Lequel s'en trouverait lui-même fortifié et plus vif dans sa façon de saisir toutes choses, de même qu'il s'émousse lorsqu'on n'apprend rien. Et comme il est charmant, le moment des premiers pas, des débuts ! Je vois une grande séduction dans tout cela et je ne comprends pas mon arrogance pendant si longtemps, ma paresse.

La paresse, oui, ce n'est rien d'autre que l'arrogance, la prétention d'en savoir plus, l'illusion de savoir mieux. Quand on sait combien peu on sait, on a peut-être encore une chance de s'en sortir. D'entendre le mot dans une langue étrangère me ferait penser plus intensément au mot allemand, me donnerait d'autres idées sur son sens, ma propre langue aurait elle-même un son nouveau, plus riche, plein d'images jusque-là inconnues. Le jardin : der Garten. Ici je penserais au jardin d'Hedwig à la campagne, un jardin que j'ai moi-même planté avec elle au printemps. Hedwig ! Je me rappellerais tout en un éclair, ce qu'elle a dit, ce qu'elle a fait, ce qu'elle a souffert et ce qu'elle a pensé pendant tous les jours que j'ai passés auprès d'elle. Il

n'y a pas de raison que j'oublie si vite les gens et les choses, et ma sœur surtout. Je me souviens que juste après que nous avons fait nos plantations, il a neigé de nouveau pendant la nuit et nous étions consternés en pensant que rien ne pousserait. C'était très important, car nous comptons beaucoup sur les beaux légumes qu'il nous donnerait, ce jardin. Comme c'est bon de pouvoir partager les mêmes soucis avec quelqu'un. Et qu'est-ce que cela doit être quand il s'agit des souffrances et des luttes de tout un peuple avec lequel on souffre et on se bat pareillement. Oui, je penserais à tout cela en apprenant une langue et à beaucoup d'autres choses encore, que je suis encore incapable maintenant de m'imaginer. Étudier, simplement étudier, peu importe quoi, mais étudier ! Je veux aussi m'enfoncer dans l'histoire naturelle, tout seul, sans professeur, à l'aide d'un livre qui ne coûte pas cher et que j'achèterai dès demain, car aujourd'hui c'est dimanche et tous les magasins sont fermés. Tout cela est possible, c'est certain. Pourquoi est-on au monde sinon ? N'y a-t-il pas déjà un moment que je me dois bien cela ? Il faut que je me secoue enfin, il est grand temps, vraiment ! »

Et il sauta du lit comme s'il était pressé par l'urgence de mettre en œuvre ses nouveaux plans. Il s'habilla à toute vitesse. Le miroir lui dit en passant qu'il n'était pas trop mal, cela le rassura.

Au moment où il allait s'élaner dans l'escalier, il rencontra M^{me} Weiss, sa logeuse. Elle était habillée tout en noir et tenait un petit missel dans la main, elle revenait de l'église. Elle rit en apercevant Simon, elle était de bonne humeur et lui demanda s'il n'avait pas envie lui aussi d'aller à l'église.

Cela faisait des années qu'il n'était plus allé dans aucune église, répondit-il.

Le bon visage de M^{me} Weiss parut d'un coup envahi par l'effroi à ces mots si peu convenables dans la bouche d'un jeune homme. Elle ne se fâcha pas, comme eût fait la bigote intolérante qu'elle n'était pas, mais elle se sentit tout de même obligée de dire à Simon qu'il n'agissait pas bien. Du reste elle ne voulait pas le croire. Il n'avait pas du tout cet air-là. Mais si c'était vrai, il devrait bien se dire qu'il avait tort de ne jamais aller à l'église.

Pour ne pas gâter son humeur Simon lui promit d'y aller prochainement, ce qui lui valut un sourire bienveillant. Sans s'attarder davantage Simon descendit l'escalier. « Une brave femme, se disait-il, à qui je plais ; je remarque toujours quand je plais à une femme. Comme c'était drôle de lui voir me faire la moue à cause de l'église. Une moue qui prend tout le visage : cela va toujours très bien à une femme. J'aime voir cela. Et puis elle me respecte. Je ferai en sorte que cela continue. Mais je ne parlerai jamais longtemps avec elle, ni souvent. Ainsi elle aura toujours envie de conversation et un simple mot lui fera déjà plaisir. J'aime ce genre de femmes. Le noir lui va magnifiquement bien. Et ce petit missel qu'elle tenait dans sa grande main était si touchant. Une femme qui prie devient sensuellement plus attirante, c'est un fait. Comme cette main pâle paraissait belle sortant du noir de la manche. Et son visage ! Bon, assez. Il est en tout cas bien agréable d'avoir ainsi en réserve, en arrière-garde quasiment, quelque chose qu'on aime bien. C'est comme si on possédait une maison, un endroit à soi chez quelqu'un, une retraite, un lieu magique, puisque décidément je ne peux pas vivre sans un peu de magie sous la main. Tout à l'heure dans l'escalier elle aurait voulu continuer l'entretien. Mais j'y ai mis fin ; parce que j'aime bien laisser les femmes sur leurs envies. On n'en a que plus de prix. Au reste ce sont les femmes elles-mêmes qui veulent qu'on agisse ainsi. »

La rue grouillait de gens endimanchés. Les femmes étaient toutes en robes claires, les filles en blanc avec de larges rubans de couleur, les hommes en vêtements d'été tout simples, les petits garçons portaient des costumes marins et quelques chiens suivaient leurs maîtres ; sur un plan d'eau qu'entourait un grillage des cygnes nageaient, un groupe de jeunes se penchait du pont pour mieux les voir ; ailleurs quelques hommes se rendaient non sans quelque solennité vers l'urne où ils allaient déposer leur bulletin de vote, les cloches sonnaient pour la deuxième ou la troisième fois, le lac bleu scintillait et les hirondelles volaient haut, par-dessus les toits qui brillaient au soleil ; le soleil était premièrement un soleil de dimanche matin, ensuite un soleil tout simplement, et enfin également un soleil spécial pour les yeux de quelques artistes qui devaient bien se trouver parmi la foule ; par intervalles on découvrait le vert des arbres : dans ces lieux plus ombrés se promenaient encore d'autres femmes et d'autres hommes ; des voiliers pris par le vent filaient sur l'eau bleue et lointaine, tandis que près de la rive des bateaux amarrés à leurs tonneaux se balançaient tranquillement ; les oiseaux qui volaient ici étaient différents et il y avait des gens qui restaient sans bouger, à contempler l'horizon laiteux et les montagnes dont les sommets pointaient dans le lointain, faisant comme une bande de dentelle précieuse, blanche, à peine visible, de sorte que tout le ciel avait l'air d'être la mantille bleue du matin. Tout le monde avait quelque chose à regarder, à dire, à éprouver, à montrer, indiquer, remarquer, quelque chose faisant sourire. D'un pavillon venait à présent le son d'un orchestre comme d'une volière cachée dans la verdure. C'est là que se promenait Simon. Le soleil jetait à travers le feuillage des taches claires sur le chemin, sur le gazon, sur le banc où des bonnes d'enfants faisaient aller et venir devant elles leurs poussettes, sur les chapeaux des dames et sur les épaules des hommes. Tous bavardant, regardant, saluant,

mélangés dans la même promenade. Des attelages élégants roulaient sur l'avenue, de temps à autre un tramway passait à toute vitesse, et les bateaux à vapeur sifflaient, faisant monter de lourdes fumées qu'on voyait à travers les arbres. Plus loin dans le lac des jeunes gens se baignaient. De l'endroit où on se promenait on ne pouvait pas les voir, mais on savait que là-bas dans l'eau bleue des corps nus nageaient et resplendissaient dans la lumière. Mais que n'eût-on pas trouvé resplendissant ce matin-là ! Chaque chose brillait, étincelait, luisait, se fondait en couleurs et devenait musique pour les yeux. Simon se dit plusieurs fois de suite : « Comme c'est beau, un dimanche ! » Il regardait les enfants et finalement tous les passants dans les yeux, tout ce qu'il voyait le mettait dans un état de bonheur et de confusion, il attrapait parfois au passage un mouvement singulièrement beau, tantôt c'était l'ensemble qu'il avait devant les yeux. Il s'assit sur un banc à côté d'un homme encore jeune apparemment et regarda celui-ci dans les yeux. Une conversation s'engagea. Il était si facile de se parler dans ce bonheur général.

L'autre dit à Simon :

« Je suis infirmier mais pour le moment je me balade. Je viens de Naples, où je soignais des malades à l'hôpital des étrangers. Peut-être que dans dix jours je serai quelque part en Amérique ou en Russie ; c'est qu'on nous envoie partout où on a besoin d'un infirmier, dans les îles du Pacifique, s'il le faut. C'est une façon de voir le monde, c'est vrai, mais votre propre pays vous devient si étranger, je ne peux pas vous dire à quel point. Vous, par exemple, vous vivez sans doute toujours dans le vôtre, il vous entoure constamment, vous vous sentez à l'abri dans ce que vous connaissez, vous travaillez ici, vous y êtes heureux et vous avez vos malheurs de temps en temps, sûrement aussi, mais quand même, vous avez au moins la

chance d'être rattaché à un sol, si je puis dire, à une terre, un ciel. C'est beau d'être lié à quelque chose. On se sent bien, on a un droit à se sentir bien et on peut compter sur la compréhension et l'amour de son prochain. Mais moi ? Non ! Voyez-vous, je suis devenu trop mauvais pour mon petit pays, ou peut-être trop bon, comprenant trop bien tout. Je ne sens plus les mêmes choses que mes compatriotes. Je comprends aussi peu leurs marottes que ce qui les irrite ou les dégoûte. En tout cas cela m'est étranger. Et je sens qu'on ne vous pardonne pas d'être devenu un étranger. Et on a sûrement raison ; j'ai eu tort de m'éloigner d'eux. Qu'ai-je gagné à avoir sur le monde des idées plus larges et plus intelligentes si mes idées blessent ? Elles ne valent rien si elles blessent. Les habitudes et les opinions d'un pays, c'est sacré, et si on ne s'y tient pas on devient un étranger comme c'est mon cas. Enfin, je repars dans peu de temps retrouver mes malades. »

Il sourit et demanda à Simon : « Et vous, qu'est-ce que vous faites ? »

« Je suis un drôle de citoyen, répondit Simon, en principe je suis employé aux écritures et vous pouvez imaginer ce que je représente ici dans mon pays où l'employé est considéré à peu près comme le dernier des hommes dans la hiérarchie des classes. D'autres jeunes qui sont dans le commerce font des voyages à l'étranger pour perfectionner leurs connaissances, et ils reviennent ici avec un bagage plein pour occuper les postes prestigieux qu'on leur a réservés. En ce qui me concerne, voyez-vous, je ne quitte jamais le pays. Comme si je craignais que dans les autres il n'y ait pas de soleil ou alors un tout petit. Je suis attaché, dirait-on, je vois toujours du neuf dans l'ancien, c'est peut-être pour cela que je n'aime pas m'en aller. Je tourne mal ici et je m'en rends compte, et pourtant il faut

croire que je ne peux pas vivre autrement qu'en respirant l'air de la patrie. Je n'inspire guère la considération, naturellement, on me prend pour un dévergondé, mais ça ne me fait rien, vraiment rien du tout. Je reste et je continuerai à rester. C'est si agréable de rester. Est-ce que la nature, elle, va à l'étranger ? Voit-on les arbres se mettre en route à la recherche de feuilles plus vertes et puis revenir se montrer au pays, pour épater les gens ? Les rivières et les nuages voyagent, mais c'est une tout autre façon de s'en aller, autrement profonde, sans retour. Ce n'est même pas s'en aller, c'est couler ou voler sur place. S'en aller comme cela, oui ! Je regarde toujours les arbres en me disant, ils ne s'en vont pas, eux, pourquoi ne pourrais-je pas rester moi aussi ? Quand je passe l'hiver dans une ville et que je vois un arbre, j'ai envie de voir cet arbre d'hiver aussi au printemps, dans l'éclat merveilleux de ses toutes premières feuilles. Et après le printemps vient toujours l'été, qui monte, inexplicablement beau et silencieux, du fond de la terre comme une grande chaude vague verte. L'été, c'est ici que je veux en jouir, comprenez-vous, Monsieur, ici même, où j'ai vu fleurir le printemps. Regardez par exemple ce bout de pré ou de pelouse. Comme c'est joli à voir juste avant le printemps quand la dernière neige vient de fondre au soleil. Mais il s'agit, n'est-ce pas, de cet arbre, de ce bout de pré, de ce monde-ci ; je crois qu'ailleurs je ne remarquerais pas l'été. En résumé, voilà : j'ai comme une envie du diable de rester collé ici et un tas de raisons pas très drôles qui m'interdisent les voyages à l'étranger. Par exemple : ai-je l'argent ? Vous devez savoir qu'on a besoin d'argent pour prendre le train ou le bateau. J'ai de quoi me payer encore vingt repas ; mais pas de quoi voyager. Et j'en suis très content. Je serai bien capable quand il le faudra de mourir dans ce pays déceamment.

Après un court silence, pendant lequel l'infirmier ne cessait de le regarder, Simon poursuivit :

« Et puis aussi faire une carrière ne m'intéresse nullement. Ce qui compte le plus pour d'autres est pour moi ce qui compte le moins. Aucune estime pour cela. J'aime la vie, mais pas pour y faire carrière, bien que ce soit une chose si formidable, à ce qu'il paraît. Qu'est-ce qu'il y a de si formidable là-dedans ? Des dos voûtés avant l'âge à force de rester debout devant un pupitre trop bas, des mains ridées, des visages blêmes, des pantalons en tire-bouchon, des jambes tremblantes, de gros ventres, des estomacs ravagés, des crânes dégarnis, des yeux mauvais, agressifs, racornis, vitreux, éteints, des fronts dévastés et le sentiment avec tout cela d'avoir été un irréprochable crétin. Merci bien. Je préfère rester pauvre et avoir la santé ; plutôt qu'un logement de fonctionnaire, je préfère une chambre pas chère, même si elle donne sur la ruelle la plus sombre, j'aime mieux les ennuis d'argent que l'ennui de me demander où je pourrais bien aller passer l'été pour rétablir ma santé ébranlée ; il est vrai qu'il n'y a qu'une personne au monde qui m'estime, à savoir moi-même, mais c'est précisément l'estime qui me tient le plus à cœur, je suis libre et chaque fois que la nécessité m'y oblige, je peux vendre ma liberté quelque temps et redevenir libre ensuite. Cela vaut la peine d'être pauvre, rester libre. J'ai de quoi manger, car j'ai aussi le talent de me rassasier avec très peu de choses. J'enrage quand on vient me parler de "situation" avec tout ce qu'on met dans ce mot. Je veux rester un homme. Bref, j'aime le danger, j'aime les abîmes, les vols planés, sans garantie ! »

« Vous me plaisez », dit l'infirmier.

« Je ne cherche pas du tout à vous plaire, mais tant mieux quand même. Je dis ce qui me vient. Du reste, je

n'aurais pas dû m'énerver sur les autres. C'est toujours bête et on n'a pas le droit de dire du mal d'une autre façon de vivre parce qu'elle ne vous convient pas. On peut toujours s'en aller, je peux toujours m'en aller ! Mais finalement, cela me convient très bien. Ma position me plaît. Les gens me plaisent comme ils sont. Et de mon côté je fais tout ce que je peux pour leur plaire. Je m'applique, je travaille quand j'ai une tâche à remplir, mais je ne fais cadeau à personne du plaisir que me fait le monde, à la rigueur, je pourrais en faire don à la patrie, mais l'occasion ne s'en est pas encore présentée et il y a peu de chance qu'elle se présente. Qu'ils continuent à faire carrière, je les comprends, ils veulent vivre confortablement, ils veulent que leurs enfants aient aussi de quoi, ce sont des pères prévoyants, tout à fait estimables ; simplement, qu'ils me laissent faire moi aussi, qu'ils me laissent essayer ma façon d'arracher à la vie ce qu'elle a d'agréable, tous essaient, tous, mais pas tous de la même manière. Être assez mûr pour laisser faire tout le monde à sa façon, chacun comme il l'entend, comme c'est merveilleux ! Non, quand quelqu'un a tenu fidèlement son poste durant trente ans, à la fin de sa vie ce n'est pas un nigaud, comme je me suis laissé emporter à le dire tout à l'heure, mais un homme honorable qui mérite qu'on dépose des couronnes sur sa tombe. Moi, voyez-vous, je ne veux pas de couronnes sur ma tombe, c'est toute la différence. Ma fin m'est égale. Les autres me disent toujours que je paierai chèrement mon orgueil. Très bien, je paierai, et comme cela j'apprendrai aussi ce que c'est que payer. J'aime tout apprendre et c'est pourquoi je ne suis pas aussi craintif que ceux qui ne songent qu'à régler leur avenir. J'ai toujours peur de passer à côté d'une expérience possible, même une seule. Sur ce chapitre-là, j'ai plus d'ambition que dix Napoléons. Mais maintenant j'ai faim, je voudrais aller manger, vous venez ? Cela me ferait plaisir. »

Et ils partirent ensemble.

Après ce discours un peu fou Simon était subitement devenu tendre et doux. Il regardait avec émerveillement autour de lui, les arbres hauts sous leur opulente couronne, les rues et les gens dans la rue. « Les braves gens, si mystérieux », pensa-t-il tout bas, et il permit à son nouvel ami de poser la main sur son épaule. Cette familiarité lui plaisait, elle venait à propos, mettait un lien détendu entre eux. Il regardait tout avec des yeux riant de bonheur et il se disait en même temps : « Comme c'est beau, des yeux ! » Un enfant avait levé les siens vers lui. Marcher ainsi avec un camarade comme cet infirmier lui semblait quelque chose de tout à fait nouveau, de jamais vécu encore, en tout cas quelque chose de plaisant. En chemin l'infirmier acheta des haricots frais chez un marchand de légumes, du lard dans une boucherie, et invita Simon à déjeuner chez lui. Simon accepta volontiers.

« Je fais toujours la cuisine moi-même, dit l'infirmier, quand ils furent arrivés à sa maison, j'ai pris cette habitude. C'est amusant, croyez-moi. Vous me direz des nouvelles de ce lard aux haricots. Je reprise moi-même mes chaussettes, par exemple, et je lave aussi mon linge. On épargne beaucoup d'argent ainsi. J'ai appris à le faire et pourquoi ce genre de travaux ne conviendrait-il pas une fois de temps en temps à un homme s'il a vraiment des dispositions. Je ne vois pas ce qu'il y aurait de honteux là-dedans. Je me fais aussi mes propres pantoufles, comme celles que je porte. Ce genre de travail demande pas mal d'attention. Tricoter des pull-overs ou des gilets pour l'hiver ne me pose aucun problème non plus. Quand on est toujours aussi seul et en voyage comme moi, on tombe sur des choses étonnantes. Mettez-vous, ou plutôt mets-toi à l'aise, Simon. Puis-je me permettre de te proposer que nous nous tutoyions ? »

« Pourquoi pas ? Bien sûr ! » Et Simon rougit sans savoir pourquoi.

« Je t'aime vraiment bien, tu sais, depuis le premier moment, poursuivit l'infirmier qui s'appelait Heinrich, il suffit de te regarder pour être sûr que tu es un brave type. J'aimerais t'embrasser, Simon. »

L'atmosphère s'alourdit dans la chambre. Simon se leva de sa chaise. Il commençait à comprendre ce que signifiait le regard bizarrement affectueux que l'autre posait sur lui. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? » Je lui cède, se dit-il. Je ne vais pas me montrer désagréable pour cela avec Heinrich qui par ailleurs est très gentil ! » Et il lui tendit sa bouche que l'autre embrassa.

Et alors ?

D'ailleurs il trouvait cette tendresse à son goût, tout à fait accordée à l'espèce de langueur qu'il éprouvait. Et même si pour une fois ce n'était qu'un homme ! Il voyait bien que cette attirance bizarre que l'autre éprouvait pour lui demandait à être traitée avec ménagement et, provisoirement, avec tolérance : il se sentait du reste incapable de détruire l'espoir qu'avait cet homme, si indigne que fût l'espoir dans le cas présent. Et alors ? Devait-il s'en montrer indigné ? « Jamais de la vie, pensa Simon, je le laisse faire pour le moment, cela s'accorde assez bien avec tout ce qui se passe autour de moi ces jours-ci ! »

Ils passèrent la soirée à aller d'un cabaret à l'autre ; l'infirmier était un grand buveur, n'ayant guère d'autre façon d'occuper ses loisirs. Simon était décidé à tout faire comme lui. Dans l'air épais de ces petits cafés il observa pour la première fois l'incroyable endurance des joueurs de

cartes. Ils paraissaient vivre dans un monde séparé où il ne faisait pas bon les déranger. D'autres restaient assis là toute la soirée, mâchant un long cigare pointu et ne sortant de leur immobilité que pour enfiler le bout de cigare devenu trop court sur la pointe de leur couteau de poche, de manière à pouvoir le fumer jusqu'à sa dernière extrémité. Une femme à la figure hâve et l'air passablement débauché, qui tenait le piano, lui raconta que sa sœur était une mauvaise sœur mais une cantatrice célèbre, avec laquelle elle avait depuis longtemps cessé tout commerce. Simon ne s'en étonna pas mais par gentillesse se garda de le lui dire. Il la jugeait plutôt malheureuse que dépravée et il avait pour habitude de respecter le malheur ; le vice lui paraissait n'en être que la conséquence. Il vit des patronnes épaisses, courtes et terriblement remuantes qui allaient minaudant d'un client à l'autre, pendant que leurs hommes installés sur un sofa ou dans un fauteuil dormaient. Il arrivait souvent qu'on entendît une bonne vieille chanson populaire, dont l'interprète maîtrisait à merveille les changements de tonalité et de voix comme il convient à ces vieilles chansons. Elles mettaient dans l'air quelque chose de beau et de mélancolique, évoquaient toutes les gorges rauques ou claires qui les avaient auparavant, depuis si longtemps, entonnées. Un client n'arrêtait pas de faire de l'esprit, un petit jeune homme, coiffé d'un vieux chapeau énorme qu'il avait dû trouver chez un chiffonnier. Il avait une bouche humide qui ne s'accordait pas mal avec ses plaisanteries, mais celles-ci faisaient rire malgré soi. Quelqu'un lui dit : « Vous êtes un sacré farceur ! » Mais le farceur repoussa le sot compliment en jouant si bien l'étonnement, que cette nouvelle farce aurait pu plaire cette fois à un véritable homme d'esprit. L'infirmier déclarait à tous ceux qui venaient s'asseoir à ses côtés qu'il était trop mauvais pour son pays ou plutôt, en y pensant bien, trop bon. Simon pensa : « Quel imbécile ! » Mais venant à parler de Naples,

il s'en tira beaucoup mieux, racontant par exemple qu'on trouve là-bas dans les musées d'extraordinaires restes conservés d'hommes de l'Antiquité et qu'on peut voir grâce à eux que ces hommes qui ont vécu bien avant nous nous surpassaient de beaucoup en taille, en carrure et en poids. Leurs bras, par exemple, étaient à peu près comme nos jambes à nous ! Une fameuse race qu'étaient ces gens-là ! Et nous à côté de cela ? Une génération de dégénérés, d'infirmes, de malingres, taillés comme des crayons, étirés, déchirés, détruits, vidés. Du golfe de Naples il sut également parler avec des mots plaisants pour le décrire. Beaucoup l'écoutaient avec attention mais beaucoup aussi dormaient, et puisqu'ils dormaient, ils n'entendirent rien.

Simon rentra très tard à la maison, trouva la porte fermée et comme il n'avait pas pris la clef, il tira la sonnette sans autre façon ; il faut dire qu'il était dans un état d'où la gêne est ordinairement exclue. Au vacarme que fit la sonnette une fenêtre s'ouvrit aussitôt et une forme blanche, la logeuse en chemise de nuit apparemment, se pencha pour jeter la clef emballée dans du papier.

Le lendemain matin, bien loin de se montrer fâchée, elle lui dit bonjour avec le sourire le plus aimable et ne fit aucune allusion au dérangement de la nuit. Simon aussi bien tint pour mal venu d'en parler et, moitié par délicatesse, moitié par commodité, ne s'excusa pas.

Il repartit chez l'infirmier. Cette matinée de lundi était de nouveau splendide. Tout le monde était au travail et les rues par conséquent désertes et lumineuses ; il entra dans la chambre où l'infirmier paressait encore au lit. Simon remarqua sur les murs de la chambre ce qui lui avait échappé la veille ; une foule de petits objets décoratifs d'inspiration chrétienne et d'un goût plutôt douceâtre ; des angelots découpés dans du papier, la tête peinte en rose, et

de petits écriteaux porteurs de maximes et encadrés de mystérieuses fleurs desséchées. Il lut toutes les maximes, il y en avait de profondes parmi elles, qui faisaient réfléchir, des maximes peut-être plus anciennes que les âges additionnés de huit vieillards, mais il y en avait aussi de plates, toutes modernes, qui faisaient l'impression quand on les lisait d'avoir été fabriquées par milliers dans une usine. Il pensa : « Comme c'est étrange ! Partout, dans toutes les chambres et chambrettes où l'on pénètre, et quoi qu'on vienne y faire, on voit ce genre de lambeaux de vieilles religions accrochés aux murs, certains pleins de sens, d'autres en ayant moins et d'autres aucun. A quoi l'infirmier peut-il croire ? Sûrement à rien. Peut-être la religion n'est-elle plus aujourd'hui pour beaucoup de gens qu'une demi-chose, une affaire de goût, superficielle et inconsciente, une question d'intérêt et d'habitude, du moins chez les hommes. Peut-être est-ce une sœur de l'infirmier qui a décoré la chambre à sa façon. Je le crois volontiers : les filles sont plus profondément disposées à la piété et à la méditation religieuse que les hommes dont la vie a toujours été un combat avec la religion, depuis toujours, sauf dans le cas des moines, bien entendu. Mais un pasteur protestant, avec ses cheveux blancs, son sourire exprimant la douceur et la patience, son pas noble sur les sentiers déserts de la forêt, est et demeure quelque chose de beau. À la ville la religion est moins belle qu'à la campagne où sont les paysans, dont le mode de vie a déjà en soi quelque chose de profondément religieux. À la ville la religion est comme une machine, tout aussi laide, à la campagne, en revanche, elle fait le même effet qu'un champ de blés mûrs ou qu'une vaste prairie en fleurs, ou bien encore la ligne doucement sinueuse des collines avec une maison au sommet où des gens vivent tranquillement avec leurs pensées qui sont comme des amies. Je ne sais pas, mais j'ai l'impression qu'à la ville le pasteur habite trop près du joueur ou de l'artiste incrédule. C'est la

distance qui manque ici pour croire en Dieu. La religion y a trop peu de ciel et trop peu de l'odeur de la terre. Je ne m'exprime pas comme je voudrais, et du reste qu'est-ce que cela peut me faire ? La religion d'après ce que j'en sais moi-même, c'est l'amour de la vie, l'attachement profond à la terre, la joie du moment, la confiance faite à la beauté, la croyance aux hommes, l'insouciance quand on fête ses amis, le plaisir de penser et le sentiment, quand vient le malheur, qu'on n'y peut rien, le sourire face à la mort et le courage dans toutes les entreprises dont la vie offre l'occasion. Finalement c'est la dignité, profondément humaine, qui est devenue notre religion. Quand les hommes montrent de la dignité entre eux, elle vaut aussi pour Dieu. Que peut-il vouloir de plus ? Le cœur et la délicatesse produisent ensemble une dignité qui devrait lui plaire davantage que la foi du genre sombre, fanatique, capable à la fin de mettre le Père Céleste lui-même mal à l'aise et lui faire souhaiter que cesse une bonne fois ce tonnerre de prières qui vient ébranler son nuage. Qu'est-ce qu'il doit penser de notre façon de prier quand il la voit monter jusqu'à lui avec cette grossière insistance, comme s'il était sourd ? Ne doit-on pas plutôt se le représenter doué de l'ouïe la plus fine, pour autant qu'on puisse se faire une idée de lui ? Peut-on croire que les sermons et les bruits de l'orgue lui soient vraiment agréables, lui, l'Ineffable ? Notre acharnement le fait probablement sourire et il doit souhaiter que nous ayons un jour la bonne idée de le laisser un peu plus tranquille.

« Vous semblez bien pensif, Simon », dit l'infirmier.

« On y va ? » demanda Simon.

L'infirmier était prêt et ils prirent le chemin escarpé de la montagne. Le soleil était brûlant. Ils entrèrent dans une petite guinguette entourée d'un jardin touffu et

commandèrent des apéritifs. Au moment où ils voulaient partir, la patronne, jolie femme, sut les en dissuader et ils restèrent là jusqu'au soir. « Voilà comme on passe à boire, sans même s'en rendre compte, une belle journée d'été », pensa Simon avec un sentiment où se mêlaient la joie de l'ivresse et une douce mélancolie. Les couleurs du jardin dans la lumière du soir lui tournaient la tête. Son compagnon le regardait dans les yeux avec insistance, et lui avait passé le bras autour du cou. « Comme cela est finalement laid », pensa Simon. Sur le chemin ils se mirent tous deux à interpeller les femmes et les filles qui passaient. Les ouvriers rentraient du travail, d'un pas encore alerte, avec un balancement marqué des épaules qui pouvait signifier qu'enfin ils respiraient librement. Simon vit qu'il y avait de très beaux hommes parmi eux. Lorsqu'ils parvinrent dans la forêt encore chaude mais déjà assombrie, qui couronnait la colline, le soleil se couchait à l'horizon, au bout du monde. Ils s'étendirent au creux d'un buisson, gardant le silence, se contentant de respirer. Alors se produisit, comme Simon s'y attendait, la tentative d'approche de son compagnon, mais elle le trouva de glace.

« Cela n'a aucun sens, dit-il, arrêtez cela, ou si tu préfères, arrête. »

L'infirmier se résigna mais il prit un air sombre. Des passants s'approchaient, ils durent se lever et quitter la place. « Pourquoi est-ce que je passe ma journée avec un homme pareil ? » se dit Simon. Mais il dut reconnaître aussitôt qu'il éprouvait un certain plaisir en sa compagnie, malgré l'étrangeté et la laideur de ses penchants. « Un autre mépriserait sans doute mon infirmier, songea-t-il, tandis qu'ils prenaient le chemin du retour, mais je suis ainsi fait que je trouve chacun, en bien ou en mal, digne d'intérêt et de sympathie. Je ne vais pas jusqu'à mépriser, ou plutôt je trouve seulement méprisables la lâcheté et

l'absence de vie, mais il m'est en revanche facile de trouver de l'intérêt au vice. C'est aussi parce qu'il explique beaucoup de choses, il permet d'y voir plus profondément dans le monde, il nous renseigne et nous fait juger avec plus d'indulgence et de précision. Il faut faire connaissance de tout et cela n'est possible que si l'on a le courage de toucher quelque chose. Eviter quelqu'un parce qu'on a peur de lui, je trouverais cela indigne de moi. En outre : un ami, c'est quelque chose d'incalculable. Qu'est-ce que ça peut faire si c'est un ami un peu bizarre... » Simon demanda : « Tu m'en veux, Heinrich ? » Mais l'autre resta muet. Son visage avait pris une expression sinistre. Ils repassèrent devant l'auberge, dont on ne voyait plus à présent que les gracieux contours. La lueur colorée des lampions éclairait le jardin par endroits, et une rumeur mêlée de rires parvenait jusqu'à eux ; attirés par cet air de gaieté et de chaleur, ils entrèrent de nouveau dans l'auberge où la patronne les accueillit avec amitié.

Le vin rouge resplendissait d'un sombre éclat dans les verres, les visages échauffés s'allumaient sous la lumière éparse, les robes des femmes frôlaient les buissons, il semblait si naturel dans ce jardin bruissant, par cette chaude nuit d'été, de boire, de chanter et de rire. De la gare au fond de la vallée montait le bruit des trains. Le fils d'un marchand de vin, un grand gaillard rougeaud et apparemment riche avait engagé avec Simon un débat philosophique de très haute portée. L'infirmier était sans cesse d'un autre avis, parce qu'il était de mauvaise humeur. La serveuse, une jolie fille brune et mince, s'assit auprès de Simon et ne protesta pas lorsqu'il la pressa contre lui pour l'embrasser. Elle prit volontiers son baiser sur les lèvres, que leur beau dessin ferme et sinueux prédestinait, semblait-il, à goûter le vin, à rire et à embrasser. L'irritation de l'infirmier redoubla, il voulut s'en aller, mais on parvint finalement à le retenir. A ce moment un jeune homme au

teint mat et aux cheveux noirs, coiffé du chapeau vert des chasseurs, entonna une chanson. La fille qui était avec lui, blottie contre sa poitrine, l'accompagnait à voix basse en souriant. La scène avait quelque chose d'enivrant, évoquait l'ombre et le midi. Simon pensa : « Les chants populaires sont toujours mélancoliques, du moins les plus beaux. Ils annoncent l'heure du départ ! » Mais il resta encore longtemps cette nuit-là dans le jardin.

CHAPITRE SEIZE

Simon passa encore le reste de la semaine à flâner de la sorte en compagnie de l'infirmier, non sans querelles, mais aussitôt suivies de réconciliation. Il jouait aux cartes comme si c'était une habitude prise depuis des années et poussait sa boule de billard dans la pleine chaleur du jour, au moment où tous ceux qui avaient deux bras étaient au travail. Il regardait la rue, ensoleillée ou sous la pluie, mais c'était d'une fenêtre, un verre de bière dans la main ; il tenait de longs discours inutiles et passionnés avec toute sorte d'inconnus, la nuit, à midi, le soir, jusqu'au jour où il constata qu'il n'avait plus de quoi vivre. Et un matin, au lieu d'aller chez Heinrich, il entra dans un bureau où des hommes de tous âges étaient assis devant leur écritoire. C'était le bureau des gens sans emploi, où venaient tous ceux que les circonstances avaient privés de la moindre chance de trouver une place ailleurs. Leur tâche consistait à recopier aussi vite que les doigts peuvent courir sur le papier et sous la surveillance sévère d'un chef de bureau des milliers d'adresses, pour la plupart commerciales, à l'usage des grosses firmes qui en avaient passé la commande. Des écrivains confiaient également ici leurs manuscrits à l'état de brouillon, des étudiantes, leurs thèses de doctorat à peine lisibles, afin de les faire soit taper à la machine, soit recopier proprement à la main. Il y avait aussi les illettrés qui avaient besoin de quelque écrit qu'on rédigeait ici pour eux sans délai. Des serveuses de restaurants, des blanchisseuses et des bonnes donnaient à recopier proprement les certificats qu'elles comptaient présenter. Des comités de bienfaisance déposaient des milliers de rapports annuels, qui devaient être adressés et

expédiés à tous les intéressés. L'Association des Amis de la Nature faisait reproduire ici les invitations à leurs fêtes folkloriques, et il y avait encore tous les professeurs, qui eussent à eux seuls donné assez de travail aux copistes, lesquels étaient bien contents d'en avoir. Le bureau où ils étaient regroupés recevait une subvention annuelle de la commune et avait à sa tête un gérant, lui-même auparavant sans emploi et pour lequel on avait inventé celui-ci afin qu'il ait dans ses vieux jours une occupation correspondant à son rang. Il descendait plus ou moins d'une vieille famille patricienne et il y avait au conseil communal plusieurs riches qui lui étaient apparentés et ne souhaitaient pas voir un membre de leur famille déchoir misérablement. C'est ainsi que le bonhomme était devenu roi et protecteur de toute sorte de vagabonds, de gens perdus et d'existences lamentables, une charge qu'il assumait sereinement, comme si dans sa vie chaotique, qui l'avait même fait errer durant quelque temps jusqu'en Amérique, il n'avait jamais connu lui-même les affres du besoin.

Simon s'inclina devant le gérant.

« Que voulez-vous ? »

« Du travail. »

« Il n'y a rien aujourd'hui. Revenez demain matin, on vous trouvera peut-être quelque chose. Pour le moment écrivez d'abord vos nom, domicile, lieu de naissance, profession et âge ainsi que votre adresse sur cette feuille de papier et revenez demain à huit heures bien précises, sans quoi il n'y aura déjà plus de travail », dit le gérant.

Il avait toujours le même sourire et la même voix nasillarde en parlant. En outre avec les gens sans travail il prenait toujours un ton placidement moqueur, sans

intention particulière, cela sortait de sa bouche comme cela et pas autrement. Il avait un visage creux et très amaigri, d'un blanc mat comme de la chaux, et qui s'achevait en bas par une touffe de poils gris et broussailleux, comme si c'en étaient les derniers lambeaux. Ses yeux étaient profondément enfoncés et ses mains donnaient tous les signes de la maladie et du délabrement général de sa personne.

Simon commença à travailler dès le lendemain à huit heures du matin dans ce bureau et après quelques jours il s'était habitué à ses compagnons. C'étaient généralement des hommes qui s'étaient rendus coupables une fois dans leur vie d'une infamie quelconque et avaient perdu pied. Quelques-uns avaient fait un séjour en prison pour un délit grave. De l'un d'eux, âgé mais de belle prestance, on savait qu'il avait passé plusieurs années au bagne pour de graves sévices sexuels infligés à sa propre fille, qui l'avait ensuite accusé devant le juge. Aussi souvent que Simon le vit, son visage ne quittait jamais une expression bizarrement tranquille, comme si l'habitude de se taire et d'écouter lui était devenue nécessaire et naturelle. Il travaillait avec calme et lenteur, il avait l'air beau, soutenait tranquillement les regards, et ne semblait nullement conscient d'un souvenir pénible. Son cœur paraissait battre aussi paisiblement que sa vieille main pouvait travailler. Aucun trait de son visage n'était contracté. Tout semblait donc expié, lavé, des choses qui l'avaient auparavant déshonoré et sali. Il s'habillait mieux que le gérant, bien qu'il dût être pauvre ; ses dents et ses mains étaient ostensiblement soignées, comme ses chaussures et ses habits. Il semblait avoir l'âme tranquille et extraordinairement pure. Simon pensa : « Pourquoi pas ? Ne pourrait-on se laver d'un péché et faudrait-il que son châtiment détruisît toute une vie ? Non, chez cet homme on ne voit plus rien ni du péché commis ni du châtiment subi.

Il paraît avoir complètement oublié l'un et l'autre. Il faut qu'il y ait de la bonté et de l'amour en lui, et de la force, beaucoup de force. Mais tout de même : c'est bizarre ! »

L'abus de confiance, le vol, l'escroquerie et le vagabondage avaient donc leurs représentants dans ce bureau. En dehors d'eux, il n'y avait plus que des malheureux, des maladroits dépassés par la vie, et des gens venus de pays étrangers qui avaient vu leurs espoirs déçus et se retrouvaient sans pain. Il y avait bien sûr aussi des fainéants notoires et d'éternels mécontents. Tous les dosages possibles entre la malchance et l'erreur étaient représentés, ainsi que cette sorte de frivolité, qui trouve du plaisir dans la déchéance. Simon pouvait apprendre ici à connaître le caractère des hommes mais il ne songeait pas tellement à observer les autres ; il était comme eux, un exécutant, emporté par l'activité du bureau, une somme d'attention, d'efforts, de petits problèmes et d'incidents, qui finissait par le submerger. Englouti dans le travail il ne pensait pas tant au travail qu'au besoin qui le pressait, comme tous les autres. La copie payait d'un jour au suivant ce qu'il fallait au moins boire et manger pour survivre. Le salaire passait de la main à la bouche. Simon réussit à s'acheter tout de même un chapeau de paille et une paire de souliers à bon marché. Mais lorsqu'il songeait au loyer de sa chambre, il devait s'avouer qu'il serait incapable de réunir l'argent nécessaire pour s'en acquitter. Tous les soirs, quand il avait fini d'écrire, il se sentait fatigué et heureux. Il partait alors en compagnie d'un de ses collègues à l'écritoire, se promener dans les rues, la tête haute et un sourire aux lèvres, qu'il adressait distraitement aux gens qui croisaient son chemin. Il n'avait nul besoin de s'appliquer pour prendre un air beau et fier, cela se faisait tout seul ; à peine avait-il franchi la porte du bureau et senti l'air de la rue, sa poitrine se gonflait et son buste se redressait comme un arc. D'un coup il se retrouvait maître

et possesseur de son corps et devenait attentif aux mouvements qu'il faisait en marchant. Il ne mettait plus les mains dans les poches, un sentiment de dignité l'en empêchait. En somme, il ne flânait nullement, il faisait très consciemment une promenade, comme s'il avait à présent décidé, à l'âge de vingt et un ans, d'exercer son corps à marcher d'un pas ferme et beau. Il ne fallait pas qu'on décelât en lui le moindre indice de pauvreté, on devait bien plutôt deviner qu'il était un jeune homme s'offrant une promenade en rentrant de son travail. Le spectacle animé de la rue le ravissait constamment. Lorsqu'il voyait venir une calèche emmenée par deux jolis chevaux, il observait attentivement le pas sautillant des bêtes, sans même jeter un coup d'œil sur les occupants de la voiture, comme si le connaisseur qu'il était s'intéressait uniquement aux chevaux. « C'est bien agréable, pensait-il, mais il faut s'habituer à contrôler son regard, à le diriger uniquement sur des objets dignes de l'attention d'un homme. » Il adressait des œillades à bon nombre de passantes et devait chaque fois rire en lui-même de l'effet qu'elles produisaient. Et comme d'habitude, il rêvait ! Mais cette fois en serrant les dents et en s'interdisant toute paresse. « Je suis un pauvre parmi les pauvres, soit, mais il n'est pas question d'en rien laisser paraître, au contraire, les ennuis d'argent obligent à se montrer fier. Si j'étais riche, je pourrais peut-être jouer les va-nu-pieds. Mais comme cela, non, l'homme doit veiller à son équilibre. Je suis éreinté : mais je dois toujours penser : d'autres que moi ont de bonnes raisons d'être fatigués. On ne vit pas pour soi seul, on vit pour tous. On a l'obligation d'être exemplaire lorsqu'on est observé ; de moins courageux trouveront là une leçon. On doit donner une impression de sérénité à l'intérieur de soi, même si les genoux vous tremblent et que l'estomac vide vous remonte dans la gorge. Il y a là un plaisir qui ne peut que vous exciter quand on aborde l'âge d'être un homme. Le tour de l'horloge n'est achevé pour

personne ; même terrassé par la pauvreté un homme a toujours une chance de se relever. Quelque chose me dit que déjà par elle-même une allure libre et fière attire la chance sur elle comme un courant électrique, et en effet on se sent soi-même plus riche, rehaussé d'une classe, quand on porte une tenue convenable. Si on marche de compagnie avec un pauvre diable mal habillé, comme c'est présentement le cas, il est d'autant plus indiqué de garder la tête haute, c'est une manière forte et tranquille de prendre sur soi les cheveux hirsutes et la mauvaise tenue de l'autre et pour ainsi dire de les excuser auprès des gens qui s'étonnent de voir deux compagnons d'allure si différente intimement liés, se tutoyant, et tout cela en se promenant dans le quartier élégant de la ville. Ce genre de choses attire le respect, même si ce n'est qu'un moment. Il est agréable de penser qu'on paraît à son avantage en compagnie d'un autre qui, lui, n'en est pas encore là, ou n'y sera jamais. Mon compagnon en l'occurrence est un homme plutôt âgé, malheureux, qui possédait autrefois une vannerie, qui a connu toutes sortes de malheurs et qui est aujourd'hui copiste comme moi, à la journée, la seule différence étant que je n'ai pas, moi, l'air d'un copiste, ni d'un journalier, mais plutôt d'un Anglais chic, tandis que mon camarade a surtout l'air de regretter douloureusement des jours meilleurs. Son pas et sa façon de toujours hocher gentiment la tête disent son malheur sans le moindre détour. C'est un homme vieilli, il ne veut plus en imposer, tout juste rester debout encore un temps. À moi il en impose, car je connais sa misère et le poids de tout ce qu'il porte. Je suis fier de traverser ce beau quartier à ses côtés et je le serre de près ostensiblement, pour bien montrer que j'aime sans gêne aucune sa minable dégaine. Je recueille beaucoup de regards qui s'étonnent, à plusieurs reprises de beaux yeux m'interrogent avec insistance, cela ne peut que m'amuser et que le diable emporte celui-ci ou celui-là ! Je parle haut exprès. Le soir est tellement fait

pour parler. J'ai travaillé toute la journée. C'est merveilleux d'avoir travaillé le jour et, le soir, d'être agréablement fatigué et réconcilié avec tout. Sans soucis, à peine une pensée. De pouvoir se promener si facilement, avec le sentiment de n'avoir fait de mal à personne. Regarder autour de soi, si on plaît peut-être à quelqu'un. Sentir qu'on est maintenant un peu plus aimable et estimable que du temps où on escamotait les journées, où elles disparaissaient dans un abîme, partaient en fumée. Sentir beaucoup de choses en une seule soirée, qui est comme un cadeau. Éprouver le soir comme un cadeau. C'est réservé à ceux qui ont consacré la journée au travail. On donne et on reçoit. »

Simon voyait toujours mieux comment ce bureau reproduisait à son échelle l'ordre général du monde. La jalousie et l'ambition, la haine et l'amour, l'injustice et l'impartialité, les violents et les humbles, n'étaient pas moins reconnaissables ici, où l'enjeu se réduisait à de misérables petits avantages, que partout où il faut lutter pour survivre. Il y avait un emploi, fût-il dérisoire, pour tout sentiment et tout désir. Les connaissances brillantes, à vrai dire, ne servaient pas ici à grand-chose. Celui qui en possédait pouvait à la rigueur en faire étalage à l'occasion, il en retirait du prestige mais non pas de quoi s'acheter un meilleur habit. Certains parmi les garçons du bureau parlaient et écrivaient sans faute trois langues. On les employait à traduire, mais ils ne gagnaient pas plus que les vulgaires copistes qui transcrivaient des adresses ou des manuscrits ; personne ici ne pouvait s'élever au-dessus des autres, sans quoi l'institution eût perdu son sens. Celui-ci était de permettre tout juste de vivre à des gens sans emploi, il n'était donc pas question de salaires indécents. Celui qui trouvait ici du travail le matin à huit heures devait

s'estimer heureux. Il arrivait souvent que tout un groupe qui faisait la queue s'entendît dire par le gérant : « Je regrette. Il n'y a rien aujourd'hui. Revenez à dix heures. Possible qu'il y ait des commandes d'ici là », et à dix heures : « Il vaut mieux que vous reveniez demain. Pour aujourd'hui je n'attends plus rien ! » Ceux qui se voyaient ainsi congédiés et parmi lesquels Simon se trouva plus d'une fois, s'en allaient alors lentement l'un après l'autre, redescendaient l'escalier, se retrouvaient dans la rue, où ils restaient un moment comme pour réfléchir. Ils formaient alors un cercle assez joli à voir avant de se disperser dans toutes les directions. Ce n'était pas un plaisir de vagabonder toute la journée dans les rues de la ville sans argent, chacun savait cela et chacun pensait : « Qu'est-ce que ce sera en hiver ? »

Le bureau recevait la visite de gens bien habillés et d'allure élégante qui demandaient du travail. À ceux-là le gérant avait coutume de dire : « J'ai l'impression que vous êtes plutôt fait pour suivre le train du monde que pour entrer dans ce bureau. Ici on est sur une chaise toute la journée, le dos courbé, et il faut travailler dur si on veut gagner un tout petit peu de quoi. Si je vous parle aussi franchement, c'est que j'ai le sentiment que cela pourrait bien ne pas vous convenir. Vous ne donnez pas non plus l'impression d'être vraiment dans la misère. Or, j'ai l'obligation de donner la priorité aux pauvres, à ceux dont les habits en haillons, par exemple, prouvent le degré de déchéance. Vous me paraissez tout au contraire si bien mis que ce serait un péché de vous donner du travail ici. Restez avec les gens convenables, si vous voulez mon conseil. Je ne crois pas que vous ayez une idée juste de l'ambiance de ce bureau, lorsque je vous vois venir avec cette mine épanouie demander du travail, comme s'il s'agissait d'aller danser. Ici les gens saluent sans grâce, à contrecœur, le plus souvent ils ne saluent pas du tout, votre façon à vous

de me saluer tout à l'heure était celle d'un homme du monde. Ça ne va pas, je n'ai rien pour vous ici, ni travail qui pourrait vous convenir ni un monde qui soit le vôtre. Vous trouverez des emplois comme vendeur ou employé d'hôtel autant que vous voudrez, si vous n'êtes pas venu dans cette ville uniquement pour y chercher l'aventure, comme on pourrait presque croire. Ici un jeune homme ne peut trouver que de quoi perdre courage et aucune aventure. Celui qui vient ici sait pourquoi. Vous m'avez l'air, vous, de ne pas le savoir du tout. Votre apparence ne peut qu'humilier mes employés, il vous suffirait de jeter un coup d'œil dans ce bureau pour en convenir. Regardez-moi : j'ai vu le monde, moi aussi, je connais toutes les grandes villes du monde, et je ne resterais pas ici si je n'y étais pas obligé. Ceux qui viennent ici ont déjà subi le malheur et la misère sous toutes sortes de formes. Il y a parmi eux des vauriens, des mendiants, des voyous et des naufragés, en un mot, ce sont des malheureux. Ma question, à présent : en êtes-vous un vous-même ? Non. C'est pourquoi je vous prie de quitter ce local, dont vous ne pourriez pas respirer l'air très longtemps. Je connais les gens qui sont faits pour être ici ! Je les connais suffisamment ! Adieu ! »

Et d'un geste de la main accompagné d'un sourire il congédiait finalement ces candidats fourvoyés. Le gérant avait appris les bonnes manières et il ne détestait pas en donner la preuve devant ce genre de visiteurs tombés du ciel, mus par la curiosité bien plus que par le besoin.

L'immeuble abritant le bureau longeait les eaux croupies d'un vieux canal très profond qui suivait la ligne des anciennes fortifications et reliait jadis les eaux du lac au fleuve, qui les acheminait à son tour jusqu'au lointain océan. C'était l'endroit de la ville le plus tranquille, faisant comme un village à l'écart. Ceux qui n'avaient pas reçu de

travail et redescendaient les marches de l'escalier avaient coutume de s'asseoir encore un moment sur le parapet du canal et ils ressemblaient alors à une volée de grands oiseaux bizarres, exotiques, qui se serait posée là. Le tableau avait quelque chose de philosophique et, en effet, plus d'un qui penchait la tête vers les eaux mortes du canal remuait en lui les mêmes vaines pensées sur l'inflexibilité du destin que celles qui occupent les philosophes dans leur cabinet. Le canal invitait à la rêverie, et les sans-emploi ne manquaient pas de sujets.

Le bureau était en même temps un marché du travail pour les commerçants. Un monsieur, ou une dame, venait par exemple trouver le gérant et exprimait le désir d'engager pour un ou plusieurs jours un homme, c'est-à-dire une force de travail utile à sa maison. Le gérant paraissait alors dans l'encadrement de la porte, promenait son regard sur la salle et après un temps de réflexion appelait le nom d'un de ses journaliers ; celui-ci avait alors trouvé un emploi pour un, deux, parfois quinze jours. C'était un événement qui éveillait toujours la jalousie, quand un nom était ainsi prononcé, car chacun désirait ces embauches à l'extérieur, où le travail était mieux payé et moins long. En outre on avait dans ces cas-là, pour peu que les gens sur qui on tombait eussent du cœur, un bon casse-croûte à midi et le soir, ce qui n'était nullement négligeable. C'est pourquoi ces places étaient convoitées et l'espoir toujours grand de se voir à son tour appelé par son nom. Beaucoup se croyaient chaque fois injustement écartés et d'autres pensaient qu'il fallait d'abord faire assidûment la cour au gérant et à son adjoint pour obtenir la préférence. C'était à peu près ce qui se passe lorsqu'une meute de chiens affamés essaie d'attraper la saucisse qu'on fait danser au bout d'un fil au ras des museaux, et que chacun d'eux conteste aux autres le droit de se jeter comme lui sur la saucisse, sans pouvoir bien dire pourquoi.

Chacun de même montrait ici les dents à celui qui avait su sauter plus haut, en quoi ce bureau n'était nullement différent du monde des financiers, des savants, des artistes et des diplomates, où la manière est seulement un peu plus adroite et plus chic.

Simon, lui aussi, eut plusieurs fois du travail « à l'extérieur », comme disaient les gens du bureau, mais il n'eut pas à s'en réjouir. Une fois, son patron était un homme sans scrupule et assez brutal qui dirigeait une agence immobilière et se prenait presque pour le Bon Dieu ; il chassa Simon parce qu'il l'avait vu lire un journal au lieu d'écrire. L'autre fois, Simon jeta lui-même son porte-plume au nez de son chef, grossiste en fruits et légumes, avec ces simples mots : "Faites-le vous-même." » L'épouse du grossiste prétendait lui imposer toutes sortes de règles ; il préféra tout planter là, car il avait le sentiment que cette femme voulait uniquement le blesser et l'humilier ; il n'était tout de même pas tombé si bas ; du moins, c'est ce qu'il se disait.

CHAPITRE DIX-SEPT

Quelques semaines passèrent ainsi durant ce merveilleux été. Simon n'avait jamais trouvé l'été aussi merveilleux que cette année, où il était si souvent dans la rue en train de chercher du travail. Il n'en trouvait pas, malgré ses efforts, mais au moins le monde était beau. Le soir, lorsqu'il parcourait les rues neuves, remplies du tremblement des feuilles, d'ombre et de lumières scintillantes, il ne pouvait s'empêcher d'adresser aux gens qui passaient des propos un peu fous, rien que pour en voir l'effet sur lui-même. Les passants se contentaient tous de faire un visage étonné, sans répondre. Pourquoi l'un ou l'autre ne l'abordait-il pas plutôt de lui-même pour l'inviter, d'une voix contenue, à le suivre jusqu'à une maison étrange, à y entrer et à faire quelque chose que seuls les gens qui ont du temps peuvent faire, les gens qui n'ont rien d'autre en tête, comme lui, que de laisser s'écouler le jour et venir le soir, dans l'attente d'événements étonnants, où il faudrait passer aux actes. « Je suis prêt à tout faire pourvu que cela demande du culot », se disait-il. Il restait assis des heures sur un banc à écouter la musique qui venait du parc de quelque grand hôtel et s'emparait doucement de la nuit autour de lui. Des ombres féminines passaient parfois à proximité, mais un coup d'œil devait leur suffire pour juger de l'état probable de ses finances. « Si je savais seulement quelqu'un à qui emprunter, pensait-il. Mon frère Klaus ? Ce serait manquer d'honneur ; j'aurais l'argent, mais aussi la tristesse et les réprimandes à voix douce. Il y a des gens qui pensent d'une façon trop belle pour qu'on puisse leur demander de l'argent. Si je connaissais quelqu'un dont l'estime me serait un peu égale. Non, personne. Je veux

l'estime de tous. Je dois attendre Finalement en été on n'a pas besoin de grand-chose, mais il y aura l'hiver ! J'ai un peu peur de l'hiver. Je dois bien me dire que cela ira mal pour moi cet hiver. Soit, je pataugerai dans la neige, nu-pieds s'il le faut. Qu'est-ce que cela peut faire ? Je marcherai jusqu'à ce que mes pieds soient brûlants. En été il fait si bon ne rien faire, s'allonger sur un banc sous les arbres. Tout l'été est comme une chambre bien chauffée et qui sent bon. L'hiver arrache les fenêtres, le vent s'engouffre, et la tempête, cela vous remue. Cela me fera passer ma paresse. Tant mieux, tant mieux pour tout ce qui arrivera ! Comme l'été me paraît long ! Cela ne fait que quelques semaines qu'il est là et il me paraît déjà si long. Je crois que c'est le temps qui finit par dormir et qui s'étire en dormant, lorsqu'il faut sans cesse se demander comment faire pour venir à bout de la journée, avec les sous qu'on a. Mais je crois aussi que le temps dort vraiment et rêve pendant l'été. Les feuilles des grands arbres deviennent toujours plus larges, elles chuchotent la nuit et dorment quand le soleil est très chaud. Et moi, par exemple, qu'est-ce que je fais ? Je reste des jours entiers, quand je suis sans travail, couché sur le lit, les volets fermés, à lire en m'éclairant d'une bougie. Les bougies sentent si bon et quand on les éteint, une mince fumée humide traverse la chambre dans l'obscurité et on se sent alors calme et dispos, comme si on venait de ressusciter. Comment vais-je payer mon loyer ? J'ai jusqu'à demain. Ce qui fait les nuits longues en été, c'est qu'on passe le jour à vagabonder et dormir et qu'on ne se réveille que le soir, quand tout le tintamarre a pris fin et qu'on peut commencer à vivre. Je croirais faire un péché si je passais une seule de ces nuits d'été à dormir. Du reste il fait trop lourd. En été les mains deviennent moites et pâles comme si elles étaient émues par toutes les odeurs exquises de l'air, en hiver elles sont rouges et gonflées comme si elles se mettaient en colère contre le froid. C'est bien cela. L'hiver vous fait trépigner

de colère, en été on ne voit pas contre quoi on pourrait bien se mettre en colère, sauf le fait qu'on est incapable de payer son loyer. Mais cela, cela n'a rien à voir avec le bel été. Et je ne me mets plus en colère, je crois que j'ai perdu ce talent-là. Il fait nuit et la colère est quelque chose de clair comme le jour, de rouge, de brûlant. Demain je parlerai avec ma logeuse. »

Le lendemain matin il passa la tête par la porte de la chambre occupée par sa logeuse et demanda sur un ton appuyé s'il pouvait lui dire un mot, si elle était disponible.

« Bien sûr. De quoi s'agit-il ? » Simon dit : « Je ne peux pas vous payer mon loyer ce mois-ci. Je n'essaie même pas de vous faire comprendre à quel point cela m'est pénible. Chacun pourrait en dire autant dans un cas comme celui-ci. En revanche, je suppose que vous ne doutez pas de ma ferme intention de mettre en œuvre tous les moyens possibles pour me procurer l'argent nécessaire, afin que je puisse m'acquitter de ma dette au plus tôt. Je connais bien certaines personnes qui me le donneraient si je le leur demandais, mais ma fierté m'interdit d'emprunter de l'argent à ceux que je considère comme mes proches. D'une femme, je l'accepterais, et même très volontiers ; les sentiments que j'éprouve à l'égard des femmes relèvent d'un tout autre code de l'honneur. Vous, madame Weiss, voulez-vous me prêter cet argent, d'abord l'argent du loyer et puis un petit supplément pour pouvoir subsister ? Avez-vous maintenant le sentiment que je dépasse les bornes ? Vous secouez la tête ? Je crois que vous avez plutôt confiance en moi. En disant cela, je rougis, comme vous voyez, et cela vous gêne aussi de me regarder en ce moment. Mais je suis quelqu'un qui décide vite et qui exécute aussitôt, même si le trac me coupe le souffle. J'emprunte volontiers à une femme parce que je me sais incapable d'être malhonnête à l'égard d'une femme. À des

hommes je peux mentir si la situation l'exige, sans scrupule, croyez-moi. Aux femmes, jamais. Vous voulez me donner tant que cela ? Je peux vivre quinze jours avec cela. Beaucoup de choses iront mieux d'ici là. Je ne vous dis même pas merci. On ne m'a, pour ainsi dire, encore jamais vu exprimer un sentiment de reconnaissance envers quelqu'un. En matière de reconnaissance je suis nul. Il faut dire aussi que j'ai toujours repoussé les bienfaits quand je l'ai pu. Un bienfait ! En ce moment, oui, je sens ce que c'est, un bienfait. Je ne devrais pas accepter cet argent. »

« Vous, alors ! »

« Eh bien, je le garde. Ne craignez surtout pas qu'il ne vous soit pas rendu. Pour le moment cet argent me rend très heureux. Il faut être imbécile pour mépriser l'argent. »

« Vous vous en allez déjà ? »

Simon avait déjà gagné la porte et se retira dans sa chambre. Il lui était désagréable, ou bien il faisait comme s'il lui était désagréable, de traiter plus longtemps ce sujet. Du reste, il avait obtenu ce qu'il voulait et il n'aimait pas s'étendre en excuses et promesses quand on lui avait rendu le service qu'il demandait. Lui-même n'en aurait pas attendu dans le cas inverse ; jamais. Ou bien on éprouve de la confiance et de la sympathie, et on donne, ou alors le solliciteur vous dégoûte et il n'y a qu'à lui tourner simplement le dos. « Je ne l'ai nullement dégoûtée, j'ai bien remarqué son espèce de joie en me tendant l'argent. Tout est dans la manière de demander. Cela fait plaisir à cette femme de m'obliger parce que je suis sans doute à ses yeux quelqu'un de convenable. Aux gens désagréables on ne veut rien donner parce qu'on ne veut pas se lier à eux ; car une obligation comme celle de rembourser une dette vous lie au débiteur, crée un rapport, une relation, une

proximité, une intimité qui persiste nécessairement. Une situation peu enviable, d'avoir des débiteurs qu'on n'aime pas. Et qui s'accrochent à vous, de sorte qu'on préférerait oublier ce qu'ils vous doivent pour en être débarrassé. Cela fait bien plaisir quand on vous donne comme cela, de bon cœur et sans manières, car cela prouve qu'on a encore autour de soi des gens qui vous trouvent agréable. »

Tout en faisant glisser l'argent dans la poche de sa veste il s'approcha de la fenêtre et vit en bas dans la ruelle une femme tout en noir qui paraissait chercher quelque chose ; elle leva plusieurs fois la tête vers les étages et ses yeux rencontrèrent ceux de Simon. C'étaient de grands yeux sombres, de vrais yeux de femme, et Simon dut penser à Klara, qu'il n'avait plus vue depuis si longtemps, qu'il avait en somme presque oubliée. Mais ce n'était pas Klara. L'apparition de cette femme en grande toilette au fond de la ruelle faisait un étonnant contraste avec les murs sombres et sales entre lesquels elle marchait à pas lents. Simon faillit lui crier : « Est-ce toi, Klara ? » Mais elle avait déjà disparu au coin de la rue et il ne restait plus d'elle qu'un peu de mélancolie, comme il arrive chaque fois que la beauté traverse un endroit lugubre. « Quel beau geste cela aurait été, au moment où elle regardait en l'air, de lui lancer une longue rose rouge, qui aurait fait qu'elle se serait baissée pour la ramasser sur le sol. Elle aurait souri et aurait été très étonnée de se voir accueillir aussi aimablement dans une rue aussi misérable. Une rose, cela lui aurait convenu, comme à sa mère un enfant qui pleure et la supplie. Mais où prendre l'argent des roses quand on vient soi-même d'avoir dû solliciter la générosité des autres, et comment savoir à l'avance qu'à neuf heures du matin une belle femme passera dans une ruelle, qui est bien la plus sombre de toutes les ruelles, alors que cette femme était ce que je crois avoir vu de plus élégant entre toutes les femmes ? »

Il rêva encore longtemps à la dame qui lui avait si étrangement rappelé Klara, disparue et oubliée, puis quitta enfin sa chambre, dévala l'escalier, parcourut les rues, passa la journée à ne rien faire et se retrouva le soir dans un quartier situé à l'extrême bout de la ville. Il était habité par des ouvriers et fait de grands immeubles qui avaient assez belle allure ainsi ; mais lorsqu'on les regardait de plus près, on remarquait l'espèce d'indifférence et d'abandon qui suintait le long des murs, se montrait aux fenêtres, uniformément carrées, et pesait même sur les toits. Les prairies et les bois qui s'étendaient à partir d'ici contrastaient étrangement avec ces constructions imposantes et pourtant dérisoires, qui défiguraient plutôt le paysage qu'elles ne l'embellissaient. On pouvait encore voir à côté de ces nouveaux immeubles de vieilles maisons basses, construites avec goût et blotties dans la campagne comme des enfants sur les genoux de leur mère. La terre formait ici une colline boisée où le train s'engouffrait par un tunnel en laissant derrière lui le désordre des maisons. Le soir illuminait les prés, on se sentait déjà à la campagne, à l'écart du bruit de la ville. Simon n'était pas sensible à la laideur des cités ouvrières car il trouvait que ce mélange de ville et de campagne et l'étonnant tableau qu'il faisait, en particulier ici, était beau. Lorsqu'il passait entre deux murs nus tout en sachant combien la prairie amicale était proche, il se sentait bien, et lorsqu'il trouvait aussitôt après le chemin étroit et terreux qui s'y enfonçait, qu'est-ce que cela pouvait lui faire de savoir que c'était toujours la ville et pas encore la campagne. « Les ouvriers sont très joliment logés ici, se disait-il. De leurs fenêtres ils ont une vue sur les prés et les bois et quand ils sont sur leurs petits balcons ils respirent un bon air, sain et vigoureux, et ils jouissent d'un panorama distrayant qui embrasse toute la colline et les vignes plantées dessus. S'il est vrai que ces grands immeubles neufs écrasent les vieilles constructions et les font même disparaître, il faut se dire aussi que la

terre ne reste jamais la même et que les hommes doivent toujours inventer quelque chose, même si c'est quelque chose de peu gracieux comme maintenant. Une contrée est toujours belle parce qu'elle témoigne à la fois du travail de la nature et de l'art des hommes quand ils construisent. Le faire ici au beau milieu des bois et des prés peut d'abord paraître barbare, mais l'œil de chacun s'accommode à la fin de l'union conclue entre la maison et le monde qui l'entourne ; il découvre toutes sortes d'échappées entre les murs des maisons et oublie le jugement pincé de la critique qui ne crée elle-même jamais rien. Il n'est pas nécessaire de toujours comparer à la manière d'un spécialiste les nouvelles constructions aux anciennes et on peut très bien trouver son plaisir aux deux, au genre humble et au genre orgueilleux. Quand je vois une maison devant moi qui ne me plaît pas, je ne dois pas m'imaginer que je peux la faire disparaître en soufflant dessus ; elle est là et bien là, elle abrite beaucoup de gens qui ont leur sensibilité à eux et déjà pour cela c'est quelque chose de respectable, sans compter toutes ces mains qui ont travaillé pour l'édifier. Les amateurs de la beauté doivent comprendre que leur amateurisme n'est pas tout dans le monde, qu'il y a encore beaucoup de choses à aimer et à trouver en dehors du bonheur d'être tout à coup saisi par le charme d'une antiquité. Le combat des pauvres gens pour un peu de paix, ce qu'on appelle la question ouvrière, est quelque chose d'assez intéressant aussi, et devrait émouvoir un esprit généreux au moins autant que la question de savoir si une maison fait bien dans le paysage ou non. Le nombre de beaux esprits et beaux parleurs qui ont tout le temps de parler en ce monde ! Bien sûr : une tête pensante, c'est important, et chaque question a son prix, mais toutes ces têtes pourraient aussi trouver plus convenable, plus honorable, de régler d'abord les questions où il y va de la vie, avant de conclure que les questions plus délicates où il y va de l'art. Je n'oublie pas que les

questions d'art peuvent être aussi des questions de vie, mais en un sens encore bien plus haut et plus noble, les questions de vie sont les questions de l'art. Je pense naturellement ainsi maintenant parce que la première chose qui compte pour moi en ce moment, c'est de survivre, parce que je recopie des adresses pour un salaire journalier misérable, et qu'il m'est impossible de sympathiser avec l'art qui prend des grands airs, dans un moment où il me paraît à moi la chose la plus accessoire au monde ; et qu'on y songe en effet : qu'est-ce que c'est, en comparaison de la nature qui ne cesse de mourir et de renaître ? Quels sont les moyens de l'art quand il veut représenter un arbre en fleur et qui sent bon, ou le visage d'un homme ? Bon, c'est insolent, tout cela, vu de haut, ou plutôt non, vu d'en bas, de là où l'on se trouve quand on est sans argent et assez furieux de n'en pas avoir. En somme, je suis à la fois critique et sentimental, parce que je n'ai pas d'argent. Il faut que je trouve de l'argent, c'est tout simple. De l'argent prêté, ce n'est pas de l'argent, il faut le gagner ou le voler ou le recevoir en cadeau...

Et puis, il y a encore autre chose : le soir ! Le soir je suis presque toujours fatigué et sans courage. »

Tout en pensant ainsi, il était parvenu au sommet d'une rue courte et assez pentue et s'était arrêté devant une maison à la fenêtre de laquelle une femme le regardait. Simon crut entrevoir dans les yeux de cette femme un monde ancien, englouti, mais déjà une voix merveilleusement familière s'adressait à lui : « Ah, Simon, c'est toi ! Monte donc ! »

C'était Klara Agappaia.

Arrivé chez elle en deux bonds, il l'aperçut assise à la fenêtre, vêtue d'une robe d'un rouge sombre et profond. Le

tissu lourd et superbe laissait à moitié découverts les bras et la gorge. Son visage avait encore pâli depuis qu'il l'avait vue pour la dernière fois. Elle avait une flamme au fond des yeux mais sa bouche s'était pincée. Elle sourit et lui tendit la main. Il y avait un livre ouvert sur ses genoux, un roman, semblait-il, qu'elle venait de commencer. Elle fut d'abord incapable de parler. Une sorte de honte et de fatigue l'empêchait de poser des questions, de se mettre à raconter. On aurait dit qu'elle s'efforçait de vaincre une distance qui la séparait de son jeune ami d'autrefois. Sa bouche, à peine entrouverte, s'amollissait comme si elle allait pleurer. Ses belles mains longues et fortes parlaient à sa place, en attendant qu'elle pût se ressaisir. Elle ne dévisageait nullement Simon, comme on fait lorsqu'on revoit quelqu'un après longtemps, elle fixait uniquement ses yeux, dont l'expression calme lui faisait du bien. Elle reprit sa main dans la sienne et dit enfin :

« Donne-moi la main, laisse-moi être avec toi comme avec mon petit garçon, qui me devine déjà lorsqu'il entend le froufrou de ma robe qui vient vers lui de la pièce voisine, qui saisit tout d'un seul regard, à qui je n'ai besoin de rien dire, pas même à l'oreille, pour qu'il sache mes secrets ; qui peut être assis, couché, venir ou s'en aller, et me dit chaque fois que la seule chose qui occupe son cœur est de comprendre sa mère ; devant qui on s'agenouille sur le sol, à ses pieds, pour refaire le nœud de ses lacets ; à qui on donne un baiser quand il a été courageux et gentil ; pour qui on n'a pas de secret, à qui on donne tout, même si c'est un petit traître qui a longtemps, longtemps négligé sa mère, comme toi, même s'il a pu oublier, comme toi. Non, tu n'as pas pu m'oublier, jamais. Tu as quelquefois voulu te débarrasser de mon souvenir par dépit, mais quand tu rencontrais une femme qui me ressemblait ne fût-ce qu'un tout petit peu, tu croyais m'avoir retrouvée. Ne t'est-il pas arrivé de trembler dans ces moments-là, n'as-tu pas cru

voir alors comme une porte au bout d'un bel escalier de pierre s'ouvrir à deux battants pour te laisser entrer dans une chambre pleine de la volupté de se revoir ? Quelle joie cela peut-être de se revoir ! Quand on s'est perdu dans la rue ou dans la campagne et qu'un an après on se retrouve, comme cela, tranquillement comme maintenant, un soir comme celui-ci, à l'heure où les cloches annoncent déjà la nouvelle au monde, alors on se donne les mains et on ne songe plus au temps de la séparation ni à la cause de cette longue fugue. Donne-moi tes mains ! Tes yeux sont restés aussi beaux, aussi bons. Tu n'as pas changé. Maintenant je peux te raconter tout. Lorsque l'été dernier nous avons dû quitter tous les trois, Kaspar, moi et toi, la maison du bois, tu te souviens, et que vous, les deux frères, vous êtes partis je ne sais où, j'ai loué une chambre élégante en bas de la ville, j'ai pensé sans cesse à vous et je n'ai pu me consoler pendant longtemps. Quand ce fut l'hiver, tout ce qui m'entourait me parut plongé dans une lumière rouge, j'oubliai tout et je me jetai dans le tourbillon des plaisirs ; j'avais encore un petit reste de ma fortune, qui représentait une assez grosse somme, mesurée aux besoins d'ici. Je l'ai entièrement dépensée et j'ai appris en échange qu'on a quelquefois besoin de s'étourdir pour ne pas couler tout à fait. J'avais une loge au théâtre, mais le théâtre m'intéressait beaucoup moins que les bals où je pouvais montrer que j'étais belle et capricieuse. Les hommes jeunes s'empressaient autour de moi et je ne voyais rien qui pût m'interdire de les mépriser tous et de les traiter au gré de mon humeur. Je pensais à vous deux et souvent, au milieu de toute cette cour d'hommes, si peu hommes, je souhaitais revoir vos visages tranquilles et vos manières franches. Un jour, un de ces garçons m'invita à danser, un brun aux cheveux noirs, étudiant à l'école polytechnique, assez lourdaud d'allure, un Turc, avec des yeux fascinants. Nous dansâmes ensemble. Après cette danse, il me posséda corps et âme, j'étais à lui. Il y a pour nous autres femmes,

quand nous cherchons les plaisirs, une sorte d'hommes qui nous captivent, mais il faut que ce soit au cours d'un bal. Si je l'avais rencontré ailleurs, je lui aurais peut-être ri au nez. Il se comporta dès le premier instant comme mon maître, son insolence m'étonnait toujours mais j'étais incapable de me défendre. Il me donnait des ordres : comme cela, et maintenant, comme cela ! Et j'obéissais. Les femmes peuvent aller très loin dans l'obéissance, une fois qu'elles s'y sentent entraînées. Nous acceptons tout et même nous souhaitons voir notre amant, peut-être à cause de la honte et du dépit, encore plus brutal qu'il n'est. Nous ne le trouvons jamais assez cruel. Cet homme considérait mon argent absolument comme le sien, moi aussi, et je le lui donnai, je lui donnai tout. Lorsqu'il m'eut suffisamment opprimée, tyrannisée, exploitée et ruinée, un beau jour il s'en alla, il retourna dans son pays, en Arménie. Et moi, sa servante, je n'essayai pas de l'en empêcher. Je trouvais normal tout ce qu'il décidait. Mais même si je l'avais moins aimé, je l'aurais laissé partir : car c'est ma fierté alors qui m'aurait interdit de le retenir. Je n'avais plus de la sorte qu'à lui obéir lorsqu'il m'ordonna de l'aider à préparer son départ : mon amour aimait obéir. Le baiser d'adieu que je lui donnai ne m'humilia pas ; quant à lui, c'est à peine s'il m'honorait encore d'un regard. Il exprima l'espoir de me faire venir un jour, lorsque les circonstances le permettraient, dans son pays, pour m'épouser. Je savais qu'il mentait mais je n'en éprouvais aucune amertume. Avec cet homme il m'était impossible d'avoir un sentiment mauvais. J'ai eu de lui un enfant, une petite fille, elle dort dans la chambre à côté. »

Klara s'arrêta un instant, sourit à Simon et poursuivit :

« Je fus contrainte de chercher un emploi et j'en trouvai un chez un photographe, je fus chargée d'accueillir les clients. Les propositions, y compris celles de mariage,

ne me manquèrent pas, à présent que je voyais tant de gens, mais je les repoussai toutes avec le sourire. Tous ces hommes pensaient : "Elle a quelque chose de tendre, de maternel, elle serait idéale !" Mais ils durent se contenter de l'idéal. Mon emploi me permettait de mener un assez grand train, du moins pouvais-je garder les toilettes que je portais, ce qui aujourd'hui encore me vient bien à point. Mon patron était un homme que je pouvais estimer, cela facilitait beaucoup mon travail, que j'accomplissais sans bruit comme dans un rêve agréable. J'avais pris l'habitude de sourire aux gens à tout propos, tout le monde me trouvait charmante, j'attirais la clientèle et mon chef en tint compte en haussant mon salaire. J'étais presque heureuse à cette époque. Les jours passaient comme de doux et beaux souvenirs. Je sentais s'approcher les douleurs de la maternité et cela ajoutait à mon bonheur une note mélancolique. Il neigeait et les flocons enveloppaient la rue. Lorsque j'y marchais à mon tour, le soir, je songeais à vous, à toi et Kaspar, les deux frères, et beaucoup à Hedwig, pour laquelle j'avais toutes sortes de pensées et de sentiments de reconnaissance. J'ai eu la chance de pouvoir lui écrire une fois, une seule fois. Elle n'a pas répondu. Mais c'est bien comme cela, me suis-je dit. Et je me trouvais moi-même bien en pensant ainsi. Je me sentais progressivement comblée, je marchais à pas lents et chaque pas était comme un bienfait. Entre-temps j'avais renoncé à ma jolie chambre dans le centre de la ville et j'en avais loué une ici, où tu me vois maintenant. Je prenais le tramway matin et soir et j'attirais chaque fois les regards durant les voyages. J'avais quelque chose d'étrange, je le sentais moi-même, souvent des hommes se mettaient à me parler comme s'ils ne pouvaient faire autrement, certains pour n'échanger qu'un mot, d'autres pour me connaître davantage. Mais ceux-là ne m'intéressaient plus guère. Je croyais savoir d'avance tout ce qu'ils allaient me dire et j'éprouvais alors un sentiment de refus, très net, mais sans

dureté et qui me faisait du bien. Les hommes ! Combien m'ont abordée ! Ils ressemblaient à des enfants curieux qui voulaient savoir ce que je faisais, où j'habitais, qui je connaissais, où je déjeunais et à quoi je m'occupais le soir. Des enfants, oui, sans malice, un peu indiscrets ; c'est ainsi que je les voyais alors. Je n'ai été brusque avec aucun d'entre eux, ce n'était pas nécessaire, car jamais je n'eus affaire à un insolent ; j'étais pour eux une dame, qui les attirait et les refroidissait tout à la fois. Un jour une jeune fille s'adressa à moi, petite et l'air d'avoir beaucoup d'esprit, c'était Rosa, que tu connais bien. Elle me parla de sa vie avec toutes ses misères, nous devînmes amies, à présent elle s'est mariée malgré mes conseils. Elle me rend souvent visite, à moi, la reine des pauvres ! »

Klara se tut de nouveau un instant, tout en regardant Simon d'un œil espiègle, puis elle poursuivit :

« La reine des pauvres ! Oui, c'est moi. Ne vois-tu pas que ton amie Klara est habillée comme une princesse ? C'est un reste de ma garde-robe du temps où j'allais dans les bals : avec un décolleté dans le dos ! Je dois bien faire quelques frais pour soutenir mon rang de reine. Mes sujets aiment cela, ils ont le sens de la majesté, une robe de bal est un luxe inouï dans le quartier, où les femmes s'habillent en gris et ne craignent pas les taches. Il faut ne pas ressembler aux autres, mon cher Simon, quand on veut agir sur eux, mais écoute maintenant comment les choses se sont passées, dans l'ordre. Quel auditeur tu fais, si disponible, si agréable ! On peut dire que tu sais écouter, comme personne d'autre. C'est une de tes qualités ! On peut raconter si bien, si naturellement. Ecoute. En venant ici dans ce quartier éloigné, j'ai appris lentement mais toujours plus à aimer les pauvres, ceux qu'on a refoulés de l'autre côté, du côté sombre, la racaille, comme on dit pour parler d'un monde en proie aux rêves et au travail. J'ai vu

que je pourrais être nécessaire ici et j'ai fait en sorte, sans me forcer et sans le faire paraître, de le devenir. Aujourd'hui, si je les néglige, tous ces gens, hommes, femmes et enfants, en sont malheureux. Au début leur saleté me répugnait, m'écoeurait, mais j'ai vu que lorsqu'on s'approche, elle n'est pas aussi repoussante qu'elle en a l'air à distance, quand on la considère sans nuances et du haut de sa grandeur. J'ai appris à mes mains, à ma bouche même, comment elles devaient s'y prendre avec ces enfants dont la figure n'est pas très propre. Je m'habituai à serrer la main rude des ouvriers et des journaliers et je remarquai vite la douceur de leur geste lorsqu'ils vous la tendent. Beaucoup de choses chez eux me faisaient songer à vous, Kaspar et toi. Beaucoup de choses fines et cachées, en tout cas, qui me donnaient envie de prendre ces gens sous ma protection et ma tutelle. C'était à la fois facile et difficile. Les femmes, en particulier ! Le mal que j'ai eu pour les convaincre de leurs fautes et des erreurs épouvantables qu'elles commettaient, avant qu'elles n'aient peu à peu envie elles-mêmes de se libérer de leur misère ! Je leur ai montré les avantages de la propreté, le plaisir qu'elle procure, et j'ai bien vu celui qu'elles éprouvaient en effet quand elles avaient fini par vaincre leur méfiance et leurs hésitations. Les hommes se laissaient mieux faire ; j'étais belle, cela les aidait à m'obéir et leur donnait du talent pour saisir mes leçons, qui étaient bien simples. Simon ! Si tu savais le bonheur que cela me fait de pouvoir éduquer de l'intérieur ces gens qui sont pauvres. Comme il suffit de peu de connaissances pour trouver encore plus démunis que soi et devenir un guide. Non, la science à elle toute seule ne le pourrait pas. Il faut ici le courage et l'envie d'occuper cette place, de la conquérir à force de douceur et de fierté, de ne pas cacher sa passion. Je m'habituai à parler un langage qui traduisait tout le savoir que je possédais et que je voulais leur donner dans les mots que le bas peuple, le peuple abaissé, aime entendre. C'est comme cela que je fis

leur conquête, en m'adaptant à leurs pensées et leurs façons de sentir, souvent contre mon goût. Mais peu à peu mon goût suivit. Quand on peut exercer une influence sur les autres, on possède aussi le don de se laisser insensiblement influencer par eux. Le cœur et l'habitude s'en chargent très bien. Le jour où je dus garder le lit pour attendre dans les douleurs l'enfant qui dort à présent dans cette chambre à côté, les femmes et les filles du quartier accoururent prendre soin de moi et me firent tout le bien possible jusqu'à ce que je pusse me lever. Les hommes demandaient chaque jour de mes nouvelles et lorsqu'ils me revirent, ils parurent tout heureux de me retrouver plus belle encore qu'auparavant. C'est ainsi qu'ils honoraient leur reine. Cela se passait au printemps. J'étais encore un peu affaiblie par mon accouchement et je restais dans ma chambre, presque ensevelie sous les fleurs, car tous m'apportaient autant de fleurs qu'ils le pouvaient. Un jeune homme riche du voisinage venait souvent me rendre visite et je lui permettais de s'asseoir à mes pieds, car je voyais là comme un hommage et je sentais qu'il était tendre. Un jour, il me supplia de vouloir bien être sa femme, je lui montrai l'enfant mais cela ne fit que l'encourager à renouveler sa demande les jours suivants, et je me sentis tout à coup étrangement touchée. Il me raconta toute sa vie, jusqu'alors vide et poussée par tous les vents, j'eus pitié de lui et je lui ai promis de devenir sa femme. Un signe, un regard de moi suffirent à le rendre heureux et je sens qu'il m'aime à tout instant. Si je lui dis : " Arthur, c'est impossible il pâlit et je dois m'attendre au pire. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi perdu dans le monde. Je n'ai pas la force de le rendre malheureux. D'autre part il est riche et j'ai besoin d'argent pour mon peuple, il me le donnera. Il fait tout ce que je veux. Il n'est pas question que je le prie de faire quoi que ce soit, c'est lui qui me supplie de le lui commander. Il est comme cela. Du reste, il ne va pas tarder à venir et je vais pouvoir te présenter. Où

veux-tu t'en aller ? Tu fais mine de partir ? Eh bien, va. C'est peut-être mieux. Il se méfierait. Il est terrible de ce point de vue. Il est capable de se cogner la tête contre le mur et de se la mettre en sang s'il aperçoit un homme jeune auprès de moi. Et moi, du reste, je ne veux voir personne d'autre lorsque tu es là. Et quand d'autres sont là, je ne veux pas que tu y sois. Je veux t'avoir pour moi toute seule. J'ai encore beaucoup de choses à te raconter. Les gens racontent tellement, mais disent-ils vraiment les choses ? Va, maintenant. Je sais que tu reviendras bientôt. Et du reste je t'écrirai. Laisse-moi ton adresse. Voilà, adieu ! »

En descendant l'escalier, Simon croisa dans l'ombre quelqu'un qui se hâtait. « Probablement cet Arthur », se dit-il, et il poursuivit son chemin. La nuit était venue. Il prit un petit chemin de campagne ; quand il eut fait quelques pas, il se retourna : la fenêtre était à présent fermée, des rideaux d'un rouge tendre avaient été tirés et luisaient étrangement sous l'effet de la lampe qui venait de s'allumer. Une ombre bougeait derrière, c'était l'ombre de Klara. Simon reprit sa marche, à pas lents, perdu dans ses pensées. Il n'était pas pressé de regagner la ville. Personne ne l'y attendait. Demain il irait de nouveau au bureau pour écrire. Il était grand temps de s'y remettre, de travailler, de gagner un peu d'argent, peut-être retrouverait-il enfin un poste ? Le mot poste le fit rire. Lorsqu'il parvint à la ville, il était déjà très tard. Il entra pour se distraire dans une salle de café-concert encore ouverte mais ne vit pas grand-chose d'intéressant. Un comique parut sur la scène et n'éveilla en lui, spectateur, que le désir de le voir vite disparaître, tant la prestation qu'il offrait méritait des gifles. Et puis, non. Simon éprouva bientôt une grande pitié pour ce pauvre diable qui obligeait ses jambes, ses bras, son nez, sa bouche, ses yeux et même ses joues creuses et faméliques à toutes sortes de contorsions pour ne pas même atteindre

au bout de ce martyre le but qu'il poursuivait : être comique ! Simon aurait voulu crier son dégoût et, l'instant d'après, ne pouvait que soupirer. On voyait bien qu'il s'agissait au fond d'un brave homme sans grande malice : ce qu'il faisait sur scène était d'autant plus répugnant, car il eût fallu ici une nature à la fois dépravée et encore malléable pour produire l'effet de drôlerie qui était visé. Quelque chose faisait croire à Simon que ce comique avait pu exercer, il n'y avait pas si longtemps, un métier tranquille et solide, qu'une négligence ou une faute commise lui avait fait perdre. L'homme lui inspirait finalement un profond sentiment de honte et de répulsion. Sur la scène lui succéda une petite chanteuse très jeune, moulée dans un uniforme d'officier de hussards. C'était mieux ; il y avait presque de l'art dans ce que cette fille présentait. Ce fut ensuite le tour d'un jongleur, qui aurait mieux fait de s'employer à déboucher les bouteilles qu'il essayait de faire tenir en équilibre sur le bout de son nez, d'une façon puérile et insipide. Il posa une lampe allumée sur sa tête, plate à souhait, et parut attendre du public que celui-ci prît cela pour du grand art. Simon écouta encore un garçon chanter, la chanson lui plut et, sur cette bonne impression, il quitta la salle. Il se retrouva dans la rue.

Il y avait encore quelques passants. D'une petite rue latérale venaient des bruits de dispute et, en effet, Simon vit en s'approchant une scène sauvage : deux filles se tapaient dessus, l'une avec les poings, l'autre avec une ombrelle rouge. Le combat avait lieu à la lueur mélancolique d'un unique réverbère qui éclairait partiellement les visages. Les robes et les chapeaux des filles étaient en lambeaux et toutes deux criaient, non pas tant de colère que de douleur, et pas seulement à cause des coups mais aussi d'un reste de honte à se conduire ainsi comme deux malheureuses bêtes. Le combat était terrible mais fut bref, l'arrivée d'un agent de police y mit fin. Il

emmena les deux filles ainsi qu'un monsieur très bien mis qui semblait avoir été la cause de la querelle. Un facteur s'était chargé d'appeler la police et faisait à présent l'important. Les filles retournèrent leur rage contre lui, il n'insista pas et prit le large.

Simon rentra à la maison. Mais en arrivant dans sa rue, il aperçut un nouvel attroupement de gens qui riaient et s'interpellaient ; une femme excitait l'amusement de tous ces badauds attardés. Elle avait une baguette en main et frappait un homme ivre, sans doute le sien, qu'elle avait ramené du cabaret. Pendant ce temps elle ne cessait de crier et lorsque Simon s'approcha, elle cria encore pour le prendre à témoin de la gueuserie de son mari. Tout à coup, du haut de la maison devant laquelle le groupe se tenait, une gerbe d'eau s'écroula et rinça de cruelle manière les têtes et les vêtements de ceux qui étaient en bas. C'était une coutume dans ce vieux quartier de la ville d'arroser les noctambules qui faisaient du tapage. La coutume avait beau être ancienne et consacrée, elle n'en produisait pas moins chaque fois sur les victimes un effet neuf et surprenant, propre à les faire enrager. Tout le monde insultait la forme en peignoir blanc qui restait là-haut dans l'encadrement de la fenêtre comme un fantôme malfaisant. Simon couvrant les autres voix lui cria : « Qu'est-ce qui vous prend là-haut, vous, la femme ou l'homme à la fenêtre ? Si vous avez trop d'eau, versez-vous-la sur la tête au lieu d'asperger celle des autres. Elle en a peut-être davantage besoin. Quelles sont ces manières d'arroser la rue en pleine nuit et de tremper les gens tout habillés sans même les prévenir ? Si vous n'étiez pas si haut et moi tout en bas, je vous la croquerais comme une pomme, moi, votre tête, que l'eau vous en sortirait par les oreilles. Bon Dieu, s'il y avait une justice, vous devriez me payer maintenant un thaler pour chaque goutte d'eau qui a touché mes épaules, cela gâcherait un peu votre plaisir, je crois.

Disparaissez de la fenêtre, espèce de fantôme, ou je serais bien capable d'escalader le mur pour voir un peu si vos cheveux sont d'un homme ou d'une femme. Il y a de quoi vous endiabler d'être arrosé comme cela. »

Simon s'enivrait de son propre discours, si médiocre qu'il fût. Cela lui faisait du bien de pouvoir crier et tempêter. De toute façon, il allait se coucher et s'endormir dans peu de temps. Quel ennui de faire toujours la même chose ! À partir de demain il fallait absolument qu'il devînt un autre homme. Le jour suivant, au bureau des copistes, distrait par toutes sortes de pensées à propos de Klara, il fit beaucoup de fautes d'inattention si bien que le secrétaire principal, un ancien capitaine d'état-major, crut bon de lui faire des reproches, le menaçant même de ne plus lui donner de travail s'il ne se montrait pas plus consciencieux.

CHAPITRE DIX-HUIT

L'automne vint. Simon s'était encore promené souvent la nuit dans les ruelles gorgées de la chaleur du jour et il continuait à le faire, mais la saison était plus rude. On savait que dans la campagne les arbres perdaient leurs feuilles, il n'était pas besoin d'y aller voir soi-même. On sentait cela dans la rue. Un jour qu'il faisait encore beau, Klaus était venu lui rendre visite à l'occasion de travaux scientifiques qui l'avaient appelé dans cette ville. Ils étaient allés ensemble sur les collines, attirés par le soleil, plutôt silencieux, évitant prudemment les sujets trop intimes. Le chemin traversait un bois et débouchait de nouveau sur de vastes prairies ; Klaus admira l'herbe encore verte et drue en cette fin de saison et les vaches, tachetées de brun, qui paissaient là. Simon gardait un souvenir agréable, un peu mélancolique mais agréable quand même, de cette promenade avec Klaus, toute simple et sans discours, à travers le vallon couleur d'automne, à écouter les cloches des troupeaux, échanger quelques mots mais plus souvent encore se contenter de regarder au loin. Ils avaient remonté ensuite la pente d'une colline boisée, commodément et sans se presser, car Klaus ne laissait derrière lui ni baie ni fleurette sans les avoir dûment et amoureusement examinées, et ils étaient enfin parvenus sur la hauteur, à la lisière du bois, où le soleil couchant de l'automne, indiciblement doux, les attendait ; le regard était de nouveau libre et pouvait suivre dans la vallée les éclats blancs de la rivière qui serpentait entre des bouquets d'arbres jaunis ou longeait les saillies que faisait le bord de la forêt, remonter le coteau bruni par la vigne et s'arrêter à mi-pente sur les toits rouges d'un petit village si joliment

placé là que sa vue était un enchantement pour le cœur. Ils se couchèrent dans l'herbe et restèrent longtemps sans parler ; leurs yeux étaient occupés par le paysage et leurs oreilles attentives au seul bruit des cloches, à propos duquel ils s'étaient mis à dire qu'il y avait toujours, quel que soit le paysage, des bruits à entendre, sans que ce fût nécessairement celui des cloches, et ainsi s'était engagé entre eux l'un de ces entretiens plus faits de silences et d'impressions que de paroles, impossibles à consigner, sans autre propos que celui de se sentir bien et dont il ne reste finalement d'inoubliable dans la mémoire que le parfum, les sons, et l'intention qui le guidait. Klaus avait dit : « Bien sûr, je pense parfois que tu finiras par t'en sortir et je me sens plus tranquille. L'idée que tu deviendras peut-être un jour quelqu'un qui se rend utile aux autres et qui sait ce qu'il veut pour lui m'a toujours fait du bien au cœur. Tu as autant qu'un autre besoin d'estime et même plus qu'un autre parce que tu possèdes des qualités que d'autres n'ont pas ; elles sont seulement chez toi trop ambitieuses, trop chaleureuses. Il ne faut pas vouloir trop de choses, ni vouloir trop exiger de soi, et en souffrir, comme tu fais. Cela fait du mal, cela vous use et vous rend finalement froid, crois-moi. Si tu ne trouves pas tout, jusqu'à la plus petite chose en ce monde, comme tu le souhaiterais, cela ne te donne pas encore le droit de bouder. Il y a place aussi pour les idées et les goûts des autres, et les trop bonnes résolutions ont plus souvent pour effet d'empoisonner les cœurs, c'est assez triste à dire. Tu aimes trop sauter d'une chose à l'autre, il me semble. On dirait que tu ne poursuis un but que pour le plaisir de t'essouffler à l'atteindre. Cela ne vaut rien. Laisse donc à la journée son cours naturel, jusqu'à ce qu'elle s'achève d'elle-même tranquillement, et sois donc un peu plus fier d'avoir su la suivre à ta main, c'est-à-dire humainement après tout. Nous avons le devoir de donner aux autres l'exemple d'une vie aisée, qui a de la tenue et de la dignité, car le monde où nous vivons est le

produit de toutes sortes de pensées silencieuses qui n'ont rien à voir avec la fureur du guerrier. Il y a, il faut bien que je te le dise, quelque chose de sauvage en toi, et l'instant d'après tu deviens d'une douceur qui exige à son tour bien trop de douceur chez les autres pour pouvoir durer. Des choses qui devraient te blesser ne te touchent nullement et ce qui te blesse fait au contraire partie du monde dans ce qu'il a de plus naturel. Tu dois essayer de devenir un homme parmi les hommes et tout ira bien ; tu ne t'es pas lassé jusqu'ici d'exiger toujours plus, et même une fois que tu as gagné le cœur des gens, tu t'efforces encore de leur montrer que tu le mérites. Comme tu es maintenant, tu ne fais que tourner en rond à la poursuite de désirs qui ne devraient pas être ceux d'un vrai citoyen de ce monde, ni surtout d'un homme. Combien d'idées n'ai-je pas eues déjà sur ce que tu pourrais entreprendre pour te stabiliser, mais finalement je me dis que c'est à toi qu'incombe le travail de faire quelque chose de ta vie ; les conseils sont rarement utiles. » Simon dit alors : « Pourquoi es-tu inquiet quand la journée est si belle et qu'on peut fondre de bonheur rien qu'à regarder au loin ? »

Puis ils avaient parlé de la nature et oublié les choses graves.

Le jour suivant, Klaus était reparti.

L'hiver arriva. Étonnant : le temps passait sur les bonnes résolutions avec autant d'assurance que sur les mauvaises habitudes. Il y avait quelque chose de beau, comme une idée de débarras et de rémission, dans ce passage du temps. Il passait sur le mendiant comme sur le Président de la République, sur la pécheresse et sur la grande dame. Il faisait paraître beaucoup de choses petites

et sans intérêt ; car lui seul signifiait le sublime et le grand. Que pouvait vouloir encore dire toute cette agitation, cette volonté de se remuer, d'avancer, à une hauteur comme celle-là d'où il était absolument indifférent qu'on devînt un homme ou un nigaud, qu'on voulût ou non le bien et la justice ? Simon aimait ce souffle des saisons passant au-dessus de sa tête et le jour où la première neige tomba dans sa rue grise, il s'en réjouit comme d'un pas en avant de la nature, qui ne donne jamais que sa chaleur. « La voilà qui neige, c'est l'hiver, et moi qui ai follement cru ne plus devoir vivre encore un hiver », pensa-t-il. C'était comme un conte. « Il y avait une fois des flocons de neige qui volaient, parce qu'ils ne savaient rien faire de mieux, et descendaient sur la terre. Beaucoup atterrirent sur des champs et restèrent là où ils étaient, d'autres atterrirent sur des toits et restèrent là où ils étaient, d'autres encore atterrirent sur les chapeaux et les manteaux de passants pressés et restèrent là où ils étaient, quelques-uns, pas beaucoup, atterrirent sur un cheval qui attendait devant sa charrette, sur les yeux fidèles et doux d'un cheval, et restèrent posés là sur ses longs cils ; un flocon entra par une fenêtre mais l'histoire ne dit pas ce qu'il fit ensuite ; en tout cas, il resta là où il était. Il neige sur la rue et là-haut sur la forêt, oh ! comme la forêt doit être belle en ce moment ! Comme on voudrait y être ! Pourvu qu'il neige jusqu'à ce soir, jusqu'au moment où on allume les réverbères. Il y avait une fois un homme qui était tout noir ; il voulut se laver, mais il n'avait ni eau ni savon. Lorsqu'il vit qu'il neigeait, il sortit dans la rue et se lava avec l'eau de la neige, ce qui fit que son visage devint blanc comme neige. Il pouvait se montrer fièrement aux autres après cela, et il ne s'en priva pas. Mais il attrapa un rhume et se mit à tousser, il n'arrêtait plus de tousser, le pauvre homme toussa ainsi toute l'année jusqu'à l'hiver suivant. Il grimpa dans la montagne pour prendre une bonne suée, mais il toussait toujours. Cette toux ne voulait plus cesser. C'est

alors qu'un petit enfant, c'était un petit mendiant, vint vers lui avec un flocon de neige dans la main, le flocon avait l'air d'une fleur toute menue : " Mange ce flocon dit l'enfant. Et l'homme mangea le flocon et au même instant la toux avait disparu. Alors le soleil se coucha et il fit nuit. Le petit mendiant était assis dans la neige mais il n'avait pas froid. Il avait été battu à la maison, pourquoi, il ne le savait pas lui-même. C'était un petit enfant et il ne savait encore rien. Il n'avait pas même froid aux pieds et pourtant ils étaient nus. Une larme brillait dans ses yeux, mais il n'était pas encore assez intelligent pour savoir qu'il pleurait. Peut-être qu'il finit par geler dans la nuit, mais il ne sentait rien, ne sentait rien du tout, il était trop petit pour sentir quelque chose. Dieu voyait l'enfant mais ça ne Le touchait pas, Il était trop grand pour sentir quelque chose. »

Simon s'obligeait maintenant, malgré le froid d'hiver qui régnait dans la chambre, à sauter du lit très tôt, même s'il n'avait rien de particulier à faire ce jour-là. Il se contenterait d'être debout, de serrer les dents, et l'occasion finirait bien par se présenter. Il y aurait toujours bien quelque chose à faire. Se frotter les mains ou le dos, par exemple, ou essayer de marcher sur les mains. Pourvu que ce fût un exercice de volonté, même le plus ridicule ; il devait en faire à tout moment, cela chassait les pensées et fortifiait le corps . lui donnait de l'allant. Il se lavait chaque matin à l'eau froide, de haut en bas, jusqu'à ce que la chaleur l'envahît et il sortait sans manteau. Il fallait contrer cette saison et c'est ce qu'il s'appliquait à faire. Le manteau servait à envelopper ses jambes quand il était à sa table et lisait. Il s'était acheté une paire de gros souliers comme en portent les recrues à l'armée, de façon à pouvoir patauger dans la neige de la montagne quand il en avait envie, cela lui apprendrait à lorgner encore les souliers élégants. Avec des godasses pareilles on tenait debout dans le monde jusqu'à une heure du matin. Avoir les pieds sur

terre, ne pas s'enfoncer. Il suffisait de ne pas baisser la tête et il pouvait être sûr qu'une occasion viendrait, d'elle-même, qu'il pourrait saisir. Recommencer à zéro, cinquante fois s'il le fallait, cela n'avait plus d'importance. Il fallait seulement ouvrir l'œil, faire attention, et ce qu'il attendait finirait bien par arriver.

Il ressemblait alors à un homme qui a perdu de l'argent et qui emploie toute sa volonté à le regagner, mais ne fait rien d'autre pour cela que d'y mettre toute sa volonté.

Aux environs de Noël, il entreprit une promenade sur le flanc de la montagne. Le soir tombait et il faisait furieusement froid. Un vent mordant sifflait au nez et aux oreilles, qui devenaient rouges et brûlantes. Simon prit inconsciemment le chemin qui menait jadis à la maison de Klara dans la forêt et qu'on avait depuis élargi. On voyait partout la trace de changements apportés par la main de l'homme. Une grande maison, non dépourvue de grâce, du reste, occupait à présent la place du chalet où il était allé si souvent, du temps où Kaspar y peignait encore ses tableaux, rendre visite à la femme étrange et douce qui l'habitait. A présent c'était devenu un foyer populaire, très fréquenté, à en juger par le nombre de gens, tous bien habillés, qui entraient et sortaient. Simon réfléchit un moment pour savoir s'il devait y entrer à son tour, mais le froid horrible avait déjà rendu séduisante l'idée de se trouver dans une salle chauffée et remplie de monde. Il entra donc. L'odeur chaude et forte de branches de sapin l'accueillit, toute la salle en était décorée, ou pour mieux dire, tapissée. On n'avait laissé libres sur les murs blancs que les places où s'étaient des inscriptions qu'on pouvait très bien lire. Toutes les tables étaient occupées par des gens à la mine gaie ou sérieuse, beaucoup de femmes mais aussi des hommes et des enfants, tantôt seuls à une petite

table ronde, tantôt assis en groupes à de longues tables communes. L'odeur des mets et des boissons se mêlait à celle des sapins de Noël. Des jeunes filles gentiment habillées allaient d'une table à l'autre et servaient les gens avec un sourire tout à fait naturel, sans rien qui fît penser à des serveuses. On avait l'impression qu'il ne s'agissait pour elles que d'un jeu amusant ou encore que c'étaient uniquement leurs parents, leurs familles, leurs frères et sœurs, leurs enfants même, qu'elles servaient ainsi à leur guise, tant elles se montraient à la fois maternelles et enfantines. À l'une des extrémités de la salle une petite estrade également décorée de branches de sapin avait peut-être été mise là pour qu'on y représente un conte de Noël ou une chose de ce genre. En tout cas, on se sentait ici entouré de chaleur, de gentillesse et d'hospitalité, et Simon s'assit seul à une petite table ronde, attendant qu'une des jeunes filles vînt lui demander ce qu'il désirait. Mais aucune ne se présenta, de sorte que Simon était depuis un bon moment sur sa chaise, silencieux et le menton appuyé sur la main, comme font les jeunes gens, lorsqu'il vit une dame, grande et mince, se diriger rapidement vers lui en lui faisant de la tête des signes de bienvenue ; elle se tourna ensuite vers une des jeunes filles et lui demanda comment on avait pu laisser ce jeune homme attendre si longtemps. C'était dit sur un ton plus souriant que sérieux, mais il était clair que cette dame était ici une sorte de directrice, ou de présidente ou comme on voudra dire.

« Excusez-moi de vous avoir laissé ainsi tout seul », dit-elle en se tournant de nouveau vers Simon.

« Oh, je ne vois vraiment pas ce qu'il faudrait excuser. C'est plutôt moi qui ai besoin d'excuse pour avoir été l'occasion des reproches que vous avez dû faire à l'une de vos jeunes filles. Du reste je suis très bien ici sans qu'on

s'occupe de moi : ce que je pourrais commander n'irait vraiment pas loin. »

« Mangez et buvez tout ce que vous voudrez. Vous n'avez pas besoin de payer », dit la dame.

« Cela vaut seulement pour moi ou pour tout le monde ici ? »

« Seulement pour vous naturellement, et uniquement parce que je vais faire savoir qu'on ne doit rien vous demander. »

Elle s'assit auprès de lui à la petite table brune. « J'ai un peu de temps libre pour causer avec vous et je ne vois pas pourquoi je ne devrais pas le faire. Vous semblez être un jeune homme solitaire, vos yeux me le disent, et ils me disent aussi, d'une façon tout à fait claire, qu'ils sont les yeux de quelqu'un qui voudrait bien rencontrer d'autres personnes. Je ne sais comment cela se fait, mais j'ai la certitude que vous êtes un jeune homme cultivé. Dès que je vous ai vu, j'ai senti l'envie de parler avec vous. Si je vous avais examiné de près, j'aurais peut-être remarqué que votre allure est plutôt négligée, mais qui va prendre sa lorgnette pour savoir vraiment ce que sont les gens ? En tant que directrice de cette maison, je dois connaître mes hôtes le mieux possible. J'ai pris l'habitude de ne pas juger les gens à l'usure de leur chapeau mais à leurs gestes, qui en disent plus sur ce qu'ils sont que l'état de leurs vêtements, et le temps m'a donné raison. Dieu me garde, s'il veut être bon avec moi, de jamais devenir méprisante. Une femme d'affaires qui juge mal les gens fait de mauvaises affaires en définitive, et qu'apprend-on à mesure qu'on juge mieux les gens ? La chose la plus simple qui soit : à être aimable avec tout le monde ! Ne sommes-nous pas tous ensemble, nous les hommes, sur cette planète

solitaire, perdue dans l'immensité, comme les enfants d'une même famille ? Frères et sœurs ? Frères de nos sœurs, sœurs entre sœurs et sœurs pour nos frères ? Il y a tant de place pour la tendresse et il faut qu'elle l'occupe, cette place, surtout dans les pensées ! Mais cela ne doit pas s'arrêter là, il faut passer aux actes. Si je me trouve en présence d'un homme grossier ou d'une femme sotte, que vais-je faire ? Vais-je aussitôt céder à ma répulsion, mon antipathie ? Oh que non ! Je me dis dans ce cas : voilà quelqu'un qui n'est pas très agréable, j'en conviens, il me déplaît, il est mal élevé et arrogant, mais je ne dois pas trop le lui montrer ni trop y penser moi-même. Je dois dissimuler un peu, et peut-être qu'il va m'imiter et dissimuler à son tour, ne serait-ce que par un effet de sa paresse ou de sa sottise. C'est si bon de faire attention aux autres ! Je crois passionnément de toute mon âme que cela est bon, et je n'ai rien d'autre à dire là-dessus. Ou peut-être encore ceci : on peut très bien avoir un frère qui ne s'élève pas au-dessus du commun et qui vous soit quand même, quand on trouve, disons la juste distance, un frère. Je me suis fait de cette idée une règle et je m'en trouve bien. Beaucoup de gens me prennent en amitié, qui au début me tournaient le dos, ou me regardaient de travers. Et puisqu'il s'agit d'exercer sa patience, une patience faite d'amour et d'attention, ne puis-je pas être ici un peu chrétienne ? Nous avons tous de nouveau besoin du christianisme, aujourd'hui peut-être plus que jamais. Mais c'est bête ce que je dis là. Vous souriez et je sais pourquoi. Vous avez raison : que vient faire ici le christianisme, quand il s'agit de gentillesse tout simplement, et d'intelligence ? Mais, savez-vous bien, je me dis parfois ceci : le devoir du chrétien est devenu aujourd'hui, on s'en rend à peine compte mais c'est ainsi, le devoir humain, c'est-à-dire beaucoup plus simple et plus facile à accomplir. Mais je dois vous quitter. On m'appelle. Restez assis, je reviendrai. »

Sur ces mots elle s'en alla. Elle revint après quelques minutes, et avant même d'avoir rejoint la table, s'adressa de nouveau à lui : « Comme tout respire la nouveauté, s'exclama-t-elle. Regardez donc autour de vous ; tout est frais comme au premier jour. Pas le moindre souvenir de choses anciennes. D'habitude une maison, une famille, possède au moins un vieux meuble, une trace quelconque du temps passé, qu'on aime et qu'on respecte parce qu'on trouve cela beau, beau comme une scène d'adieu ou un coucher de soleil. Voyez-vous quelque chose de semblable ici, pouvez-vous même y songer ? Pour moi, l'impression que j'ai est celle d'un pont, d'une passerelle légère qui s'incurve, et donne le vertige, et qui conduit vers un avenir encore inexplicable. Ah, regarder vers l'avenir, c'est tellement mieux que de rêver du passé. On rêve aussi quand on se projette dans l'avenir. Ne serait-il pas plus sage, quand on possède un esprit sensible, de consacrer son énergie et son intelligence aux jours qui se préparent plutôt qu'à ceux qu'on a déjà vécus ? Les temps à venir sont comme nos enfants, qui ont bien plus besoin de notre attention que les morts dont nous fleurissons les tombes avec amour, et peut-être aussi un peu d'exagération. Le peintre sera bien inspiré de concevoir désormais des costumes à l'usage d'hommes futurs, qui sauront les porter avec grâce, en réconciliant la décence et la liberté, le poète ira jusqu'au bout de son rêve et inventera des vertus pour ces hommes forts que le regret n'entame pas, l'architecte trouvera des formes qui donneront à la pierre un élan plus exaltant, il ira dans la forêt chercher auprès des sapins qui s'élèvent du sol la leçon de noblesse et de hauteur qui inspirera ses constructions futures, et l'homme enfin, l'homme en général, instruit par l'avenir qu'il pressent, rejette déjà toutes sortes de choses laides, mesquines et incommodes, et dit tout bas ses pensées, autant qu'il les comprend lui-même, à l'oreille de sa femme qui l'embrasse et lui sourit. Nous savons comment vous sourire, à vous, les

hommes, pour que vous accomplissiez de grandes choses, et nous pensons avoir fait notre devoir quand nous avons réussi à vous présenter le vôtre ; à vous de le peindre, vivant et désirable, dans un sourire. Ce que vous avez fait nous réjouit davantage que tout ce que nous pourrions nous-mêmes accomplir. Nous lisons les livres que vous écrivez, et nous pensons : s'ils voulaient seulement agir un peu plus et écrire un peu moins ! D'une façon générale nous ne savons rien de plus profitable que de nous soumettre à vous. Que pouvons-nous faire d'autre ? Et nous le faisons bien volontiers. Mais avec tout cela j'ai oublié de parler de l'avenir, de cette arche qui enjambe audacieusement une eau sombre, de cette forêt pleine d'arbres, de cet enfant dont les yeux brillent, de cet inexprimable qu'on veut toujours saisir avec des mots comme avec les mailles d'un filet. Non, vraiment je crois que le présent est l'avenir. Ne trouvez-vous pas que tout ce qui nous entoure ici ne respire que le présent ? »

« Si », dit Simon.

« Et dehors il y a l'hiver, qui est si terrible en ce moment, alors qu'ici, il fait si bon, tout à fait comme il faut pour converser, et me voilà assise auprès de vous, un jeune homme qui a assez bien l'air d'un mauvais sujet, et qui va me faire négliger tous mes devoirs, si cela continue ainsi. Il y a quelque chose de fascinant dans vos façons, le savez-vous ? On aurait bien envie de vous gifler, tellement on se sent furieux au fond de soi de vous voir assis tout bêtement avec ce pouvoir étrange de faire perdre à l'autre un temps précieux à parler avec quelqu'un qu'on n'a jamais vu. Écoutez-moi : vous pourriez rester là encore un moment. Cela devrait vous être bien égal. Je reviendrai encore une fois tout à l'heure fatiguer vos oreilles. À présent, j'ai des devoirs. »

Et elle s'éclipsa.

En l'absence de la dame, Simon examina la salle. Les lampes l'éclairaient vivement d'une lumière chaleureuse. Les gens parlaient entre eux et semblaient parfaitement à l'aise. La nuit à présent s'étant faite, quelques-uns s'en allaient en prévision du long chemin qu'ils devaient faire pour redescendre dans la ville. Deux vieux tranquillement assis à une table attirèrent son attention. Tous deux avaient une barbe blanche et un visage encore frais ; ils fumaient la pipe, comme au bon vieux temps, devait-on se dire en les voyant. Ils ne se parlaient pas, cela leur paraissait sans doute superflu. De temps à autre leurs yeux se rencontraient, ils tiraient alors une bouffée qui faisait trembler les coins de leur bouche, mais tout cela très tranquillement et conformément sans doute à de vieilles habitudes. Ils avaient toute l'apparence de gens oisifs, mais c'était une oisiveté pensée, organisée, qui indiquait surtout l'aisance. Leur alliance reposait évidemment sur les goûts qu'ils avaient en commun : fumer la pipe, faire de petites promenades, aimer la nature, le vent, s'intéresser au temps qu'il fait, veiller à sa santé, préférer le silence à la conversation, et enfin toutes les petites choses liées au grand âge. Simon trouva qu'ils n'étaient pas sans dignité. Leur aspect impeccable faisait un peu sourire, mais il n'excluait pas le respect que, du reste, leur âge, à lui seul, inspirait. Il y avait dans leur mine quelque chose de résolu, de réglé, qui ne souffrait plus de discussion. Ces deux vieux savaient ce qu'ils voulaient, même s'ils étaient dans l'erreur. Mais que pouvait bien encore signifier l'erreur ici ? Quand à soixante ou soixante-dix ans on se règle encore obstinément sur une erreur, il n'y a plus rien à en dire, sauf qu'elle mérite absolument la considération des plus jeunes. Ces petits vieux, car on ne pouvait pas non plus s'empêcher de les voir ainsi, devaient avoir un truc, un système dont ils avaient juré de ne plus se départir jusqu'à

la fin de leurs jours ; c'est l'impression qu'ils faisaient, d'avoir trouvé quelque chose qui leur convenait et leur permettait de voir tranquillement venir le dénouement. « Nous l'avons découvert, nous autres, votre secret », voilà ce qu'exprimaient constamment leurs mines et leurs attitudes. Il était amusant, touchant aussi, et digne de réflexion, d'essayer de deviner leurs pensées en les regardant. Il suffisait de les avoir observés un moment pour deviner, par exemple, qu'on ne pourrait jamais les voir qu'ensemble, jamais séparément, toujours à deux ! Toujours ! C'était l'idée principale qu'on sentait nichée dans leurs têtes blanches. Traverser la vie à deux et, si possible, plonger à deux dans l'abîme de la mort. Voilà, semblait-il, leur principe. Ils avaient du reste tout à fait l'air de principes incarnés, des principes qui auraient pris de l'âge mais sans perdre leur gaieté ni leur entrain. Au retour de l'été, on les verrait dehors, cette fois, assis à l'ombre sur la terrasse, mais bourrant toujours leurs pipes avec le même mystère et préférant le silence aux paroles. Quand ils quittaient un endroit, c'était toujours à deux, jamais l'un après l'autre : l'idée même en paraissait impensable. Oui, deux vieux bien tranquilles, Simon devait en convenir ; tranquilles avec obstination, se dit-il, en les quittant des yeux pour regarder ailleurs.

Il remarqua successivement une famille anglaise avec des têtes bizarres, des hommes qui avaient l'air de professeurs et d'autres auxquels il était bien difficile d'attribuer une fonction ou une profession, il vit des femmes aux cheveux blancs, et des jeunes filles en compagnie de leurs fiancés, des gens aussi dont on voyait bien qu'ils ne se sentaient pas très à l'aise et d'autres au contraire qui donnaient l'impression d'être ici comme chez eux en famille. Mais la salle se vidait à vue d'œil. Dehors le vent d'hiver sifflait et on entendait gémir les sapins. La forêt n'était qu'à dix pas de la maison, Simon s'en

souvenait très bien. Tandis qu'il s'abandonnait ainsi à ses pensées, la présidente reparut.

Elle s'assit auprès de lui.

Un changement semblait s'être produit en elle. Elle prit la main de Simon : c'était inattendu. Elle dit alors à voix basse, sans que personne d'autre pût l'entendre ou l'observer :

« À présent je puis m'asseoir près de vous sans plus être dérangée, les gens commencent à s'en aller. Dites-moi, qui êtes-vous, comment vous appelez-vous, d'où venez-vous ? On se sent comme obligé de vous demander cela à cause de votre air. Vous posez des questions, vous produisez l'étonnement, pas le vôtre, non, l'étonnement de l'autre, assis en face de vous et qui s'étonne de vous. On s'interroge et on s'étonne et on sent finalement un besoin de vous entendre parler, on se dit qu'il doit y avoir une chose en vous, qui parle à travers vous. On se fait du souci malgré soi pour vous. On vous quitte, on fait son travail, et brusquement on se sent de la compassion en pensant à vous. Non pas de la pitié, cela, non, vous n'en inspirez absolument aucune, ni compassion non plus, à proprement parler. Je ne sais pas ce que cela peut bien être : de la curiosité, peut-être ? Laissez-moi réfléchir. Curiosité ? Un désir de savoir quelque chose sur vous, n'importe quoi, ne serait-ce qu'un mot ou le son de votre voix. On croit vous connaître déjà, on ne vous trouve pas très intéressant, mais on est quand même à l'affût, on écoute, en se demandant si ce que vous venez de dire là ne vaudrait pas la peine d'être entendu encore une fois. Quand on vous regarde, on a tout de suite envie de vous plaindre, mais comme cela, en passant, de haut, pour ainsi dire. Vous devez avoir en vous quelque chose de profond que personne ne remarque, parce que vous ne vous donnez nullement la peine de le

faire paraître. Je voudrais vous entendre raconter. Avez-vous encore vos parents, et avez-vous des frères et sœurs ? Au premier regard on se dit que vous devez avoir des gens remarquables pour frères et sœurs. Vous-même, on ne vous trouve pas remarquable, on ne peut pas. Comment expliquer cela ? On n'a aucun mal à se sentir supérieur à vous. Et pourtant, dès qu'on vous parle, on voit qu'on s'est trompé, comme chaque fois qu'on a affaire à quelqu'un qui se montre indifférent à l'effet qu'il produit et qui ne prétend pas sembler meilleur ou plus dangereux qu'il n'est. Vous semblez peu intéressant et encore moins dangereux ; or les femmes, c'est une espèce de mélange entre le besoin de tendresse et une attirance pour le danger, dont elles veulent sentir toujours la menace. Naturellement vous ne prenez pas mal ce que je vous dis là, vous ne prenez jamais rien mal. On ne sait pas où on en est avec vous. Si vous vouliez me raconter, je suis si curieuse de vous entendre ! Vous savez, j'aimerais bien être votre confidente, même pour une heure, et même simplement me l'imaginer. Lorsque j'étais là-haut, il y a un instant, j'avais une telle envie de vite descendre vous retrouver ! Comme si vous étiez une personne considérable qu'on ne doit faire attendre en aucun cas, dont on doit se réjouir qu'elle vous accueille de bonne grâce et avec un peu de condescendance. Et voilà qu'à la place je trouve assis là quelqu'un dont les joues s'empourprent en me voyant m'empresser vers lui ! Quelle méprise, mais n'est-ce pas quand même étrange ? Bon, maintenant je veux me taire et vous écouter. »

Simon raconta :

« Je m'appelle Tanner, Simon Tanner, et j'ai quatre frères et sœurs ; je suis le plus jeune de la famille et celui qui porte le moins d'espérances. Un de mes frères est peintre, il vit à Paris, il y vit plus silencieux et plus retiré

que dans un village ; car il peint. Il a dû changer un peu depuis un an que je ne l'ai plus vu, mais je crois que si vous le rencontriez, il vous ferait l'impression d'être quelqu'un d'intéressant et de secret. Il n'est pas sans danger d'avoir affaire avec lui, il peut vous séduire, au point de vous rendre capable de folies. C'est un artiste dans toute sa personne et si moi, son frère, j'entends quelque chose à l'art, c'est à lui que je le dois et non pas à ma sensibilité propre, qui s'est seulement un peu développée grâce à son influence. Je crois qu'il porte les cheveux longs aujourd'hui mais cela lui va aussi bien qu'à un officier le crâne rasé, cela ne choque personne. Il s'efface parmi les gens et c'est lui qui le veut ainsi pour pouvoir travailler tranquillement. Il m'a écrit une fois une lettre où il était question d'un aigle qui déploie ses ailes au-dessus des rochers et qui ne se sent jamais mieux que lorsqu'il survole des abîmes, et une autre fois il m'écrivit qu'un artiste devait travailler comme une bête de somme, que s'il tombait, ce n'était rien encore : qu'il devait tomber, pour se relever aussitôt et se remettre à l'œuvre avec de nouvelles forces. Il était encore adolescent à cette époque, et maintenant il peint des tableaux. Le jour où il ne pourra plus peindre, il pourra à peine encore vivre. Il s'appelle Kaspar, et lorsqu'il était écolier, aussi bien à l'école qu'à la maison il passait pour un gamin paresseux, croyez-moi, et cela tout simplement parce qu'il avait un naturel calme et doux. On l'a retiré tôt de l'école, où il ne réussissait rien, et il a dû passer son temps à porter des cartons et des caisses, et puis il a quitté le pays et il a appris ailleurs à se faire respecter comme il le méritait. C'est un de mes frères. J'en ai un autre qui s'appelle Klaus. C'est l'aîné et je le considère comme l'homme le meilleur et le plus raisonnable qu'il y ait au monde. L'indulgence, le scrupule, la réflexion se lisent dans ses yeux : c'est un homme de mérite, d'un mérite que personne ne mesurera jamais, tant il est caché par sa modestie. Il nous a vus grandir, nous, les jeunes, et rester

pris dans nos désirs et nos passions ; il a attendu, sans rien nous dire, sauf pour exprimer son inquiétude quelquefois ou nous donner un conseil ; mais il a toujours su finalement que chacun doit suivre son propre chemin, il a seulement essayé de nous éviter le pire, il a toujours été d'une étonnante clairvoyance quand il s'agissait de déceler ce qu'il y avait de bon en nous. Ce frère se fait du mauvais sang à cause de moi, je le sais très bien ; car il m'aime, il aime les hommes, d'une façon générale, et il a pour eux une sorte de respect mêlé de timidité, que nous, les plus jeunes, ne possédons pas. Bien que la place qu'il occupe dans le monde de la science soit importante, je suis persuadé que seules sa délicatesse de conscience et la timidité qui en est inséparable font qu'elle ne le soit pas davantage ; il mériterait d'être au premier rang et d'exercer les plus hautes responsabilités. J'ai encore un troisième frère : celui-là est simplement malheureux ; rien d'autre ; il n'existe plus que par le souvenir que l'on garde du temps de sa jeunesse. Il est dans un asile d'aliénés. Ai-je eu tort peut-être de vous dire cela aussi franchement ? Puis que vous êtes assise là à m'écouter avec tant d'attention, vous voulez certainement entendre les choses comme elles sont en vérité, ou bien ne rien entendre du tout, n'est-ce pas ? Vous hochez la tête, et vous voulez dire par là que je vous connaissais déjà bien quand j'ai osé voir en vous une femme qui a le cœur bon, autant qu'il est vaillant. Écoutez encore ceci. Ce malheureux frère représentait, je peux le dire, l'idéal de ce qu'on appelle un beau jeune homme, et il possédait des talents qui eussent mieux convenu au raffinement et à la galanterie du dix-huitième siècle qu'à la rude sécheresse qui caractérise notre époque. Laissez-moi me taire sur son malheur ; car premièrement je vous attristerais en en parlant, et deuxièmement et troisièmement et pourquoi pas sixièmement, il n'est pas convenable de déplier le malheur, de lui enlever sa solennité, d'ôter son voile à la tristesse, qui n'est belle que

si l'on garde le silence sur ces choses-là. J'ai esquissé pour vous le portrait de mes frères, voici à présent une fille qui vit solitaire, enterrée dans un petit village dont les maisons ont des toits de chaume ; elle y est institutrice et c'est ma sœur Hedwig. Aimeriez-vous la connaître ? Elle vous causerait autant de joie que vous pouvez en ressentir. Il n'y a pas sur toute la terre de créature plus fière qu'elle. J'ai vécu trois mois entiers chez elle, en oisif, à la campagne ; à mon arrivée, elle a pleuré, et elle a ri aux éclats, ri de moi, lorsque, ma valise à la main, j'ai voulu lui faire des adieux tendres. Elle m'a chassé, oui, et m'a embrassé en même temps. Elle m'a dit qu'elle éprouvait pour moi un léger sentiment de mépris dont elle ne pouvait se défendre, mais elle l'a dit si gentiment que j'ai pris cela comme une caresse.

Songez qu'elle a bien voulu m'accueillir quand j'ai eu le culot de venir chez elle, pire qu'un mendiant, un vagabond effronté, qui se souvient de l'existence de sa sœur uniquement parce qu'il s'est dit : " Va donc là, le temps de te remettre. " Mais pendant ces trois mois nous avons vécu ensemble comme si nous nous promenions tous les jours dans le jardin des délices. C'est quelque chose qu'on ne peut plus oublier. Pendant mes excursions dans la forêt, alors que j'en étais à me demander si je devais me gratter le menton ou les oreilles, tellement je n'avais rien à faire, je ne songeais qu'à elle, et je la voyais comme la personne à la fois la plus proche et la plus lointaine. Lointaine dans mon respect et proche par l'amour. Elle était si fière, voyez-vous, qu'elle ne m'a jamais fait sentir à quel point elle devait me trouver minable. Elle était contente que j'aie fait mon nid chez elle et que je m'y sois senti bien. Cela a été comme cela jusqu'au dernier moment, et lorsque j'ai voulu lui faire mes adieux, elle m'a tout simplement coupé la parole en prévoyant bien que je ne dirais que des choses maladroitement et bêtes. Et quand, après

l'avoir quittée déjà, je me suis retourné, en haut de la colline, je l'ai vue faire signe de la main, gentiment, comme si je devais simplement aller chez le cordonnier dans le village d'à côté et revenir dans une heure. Et pourtant elle savait qu'elle était de nouveau abandonnée à sa solitude et qu'elle avait, pour commencer, la tâche de se déshabituer d'un compagnon, je dis la tâche, parce que cela représente un certain travail à l'intérieur de soi. Pendant les soirées nous nous racontions nos vies, nous écoutions de nouveau le bruissement d'ailes de notre enfance, le bruissement que faisait la robe de notre mère sur le plancher quand elle venait vers nous. Ma mère et ma sœur Hedwig forment dans ma tête une image où elles sont profondément mêlées, et comme tissées ensemble. Quand ma mère est tombée malade, Hedwig s'en est occupée et l'a soignée comme on doit soigner un tout petit enfant. Imaginez cela : un enfant voit sa mère devenir un enfant et devient la mère de sa mère. Quelle bascule de sentiments ! Ma mère était une femme très respectée, et le respect qu'on lui montrait en toutes circonstances venait du cœur. Il se dégageait d'elle quelque chose de campagnard et en même temps de noble. A la fois humble et distante, elle savait nous rendre impossible la désobéissance ou la dureté. Son visage exprimait en même temps la prière et le commandement. Il fallait voir l'empressement que lui témoignaient les dames de la ville et le nombre de messieurs qui tiraient leurs chapeaux quand elle allait se promener. Et puis, quand elle est devenue malade, on l'a oubliée et elle est devenue un objet de souci et de honte. C'est comme cela, on a honte des gens de sa famille quand ils sont malades et on entre presque en fureur quand on se souvient du temps où ils étaient en bonne santé et entourés de considération. Très peu de temps avant sa mort, j'avais alors quatorze ans, elle m'a écrit vers midi une lettre : « Mon cher fils ! » Mais croyez-vous qu'elle soit allée plus loin avec sa belle écriture fine ? Non, elle a eu un sourire fatigué, hébété, elle a

murmuré quelque chose et elle a reposé sa plume. Il y avait elle, assise là, la lettre commencée à son fils, et la plume, et dehors le soleil, et moi qui observais tout cela. Quelque temps après cela, une nuit, Hedwig frappe à la porte de ma chambre, disant que je dois me lever, que notre mère est morte ! Il y avait un rai de lumière qui passait sous ma porte quand j'ai bondi de mon lit. Ma mère avait été malheureuse du temps où elle était jeune fille, maltraitée. Elle était venue d'un endroit retiré dans la montagne chez sa sœur, ma tante, en ville, et elle y faisait presque la servante. Quand elle était enfant, elle avait un long chemin à faire, recouvert de neige, pour aller à l'école, et elle faisait ses devoirs dans une petite pièce éclairée d'un bout de chandelle, où elle s'abîmait les yeux à essayer de reconnaître les lettres dans son livre. Ses parents n'étaient pas bons avec elle, elle a connu la tristesse très tôt, et quand elle est devenue une jeune fille, il lui est arrivé de se pencher du haut d'un pont en se demandant s'il ne serait pas mieux pour elle de se jeter à l'eau. Elle a été négligée, bousculée, et on peut dire ainsi, maltraitée. Quand j'ai appris, alors que j'étais encore petit garçon, quelle jeunesse triste elle avait eue, j'ai eu un vrai coup de colère, je tremblais d'indignation et, de ce jour-là, je me suis mis à haïr la figure inconnue de mes grands-parents. Pour nous, les enfants, notre mère, du temps où elle était encore en bonne santé, avait quelque chose de presque majestueux, qui nous intimidait et nous faisait reculer devant elle ; quand son esprit est devenu malade, nous avons eu pour elle de la pitié. C'était un saut fantastique de passer ainsi du respect, de la peur mystérieuse qu'elle nous inspirait, à la pitié. Ce qu'il pouvait y avoir dans l'intervalle, la tendresse et la confiance, nous était resté inconnu. De sorte que notre pitié était mêlée à un regret, impossible à dire, pour tout ce que nous n'avions jamais ressenti, et qu'elle en devenait encore plus profonde. Toutes les occasions où je m'étais mal conduit, où je lui avais manqué

de respect, me revenaient en mémoire, et surtout la voix de ma mère alors, qui nous punissait déjà de loin, de sorte qu'en comparaison, la punition proprement dite, reçue de sa main, nous faisait l'effet d'un morceau de sucre. Elle savait prendre une voix qui nous faisait instantanément regretter notre faute et ne plus rien souhaiter d'autre que de voir s'apaiser aussi vite que possible l'effet du mal que nous lui avions fait. Quand elle était en paix, cette paix nous semblait merveilleuse, c'était un cadeau ; car il était rare de la voir ainsi. Elle s'irritait facilement et elle a toujours été extrêmement susceptible. Nous étions loin d'avoir aussi peur de notre père ; la seule chose qui nous faisait peur en lui, c'était qu'il pût dire ou faire quelque chose qui mettrait notre mère en colère. Devant elle il était sans force, sa nature le portait à rechercher le bien-être plutôt qu'à montrer de l'énergie. On appréciait en lui le joyeux compagnon, mais il n'était pas né pour les affaires difficiles. Aujourd'hui il a quatre-vingts ans et quand il mourra, c'est toute une époque dans l'histoire de notre ville qui mourra avec lui ; les vieux secoueront la tête d'un air plus pensif et plus fatigué que jamais quand ils ne le verront plus vaquer à ses affaires, comme il le fait encore aujourd'hui, car ses jambes sont toujours assez solides. Dans ses jeunes années, il était plutôt endiablé, il s'était peu à peu assagi au contact de la ville, mais il y avait pris aussi le goût de la bonne vie. Mes parents, aussi bien ma mère que mon père, venaient de la montagne, où les gens sont rudes et silencieux ; or la ville où ils étaient descendus avait déjà à l'époque une réputation bien particulière dans tout le pays pour la liberté avec laquelle on y jouissait du plaisir de vivre. L'industrie avait alors l'éclat d'une plante en pleine floraison et rendait la vie facile, sans problèmes, on gagnait beaucoup d'argent et on en dépensait beaucoup. Ceux qui travaillaient cinq à six jours dans la semaine étaient considérés comme très courageux. L'ouvrier passait des journées entières sur les bords ensoleillés de la rivière

à pêcher des poissons, parmi d'autres passe-temps moins innocents. Dès qu'il avait besoin d'argent pour continuer à vivre, il travaillait quelques jours et gagnait assez pour pouvoir se replonger dans l'oisiveté. Les gains de l'artisan se faisaient sur ceux de l'ouvrier, car là où les pauvres ont de l'argent, les riches ne sauraient en manquer. D'un jour à l'autre, on pouvait croire que la ville avait dix mille habitants de plus, les gens affluaient de toute la campagne environnante et occupaient les nouvelles maisons dès que la façade en paraissait terminée, et tant pis si, à l'intérieur, elles étaient encore humides et sales. C'était le bon temps pour les entrepreneurs, ils n'avaient qu'à construire toujours davantage, comme cela leur chantait ; ils ne s'en privèrent pas. Les industriels montaient à cheval et leurs dames se déplaçaient en calèche, ce qui faisait pincer le nez à la vieille noblesse du coin. Aux jours de fête, la ville en faisait plus qu'aucune autre et déployait tous les fastes dont elle était capable, pour qu'on dise ensuite dans tout le pays qu'elle était la ville des fêtes par excellence. Les marchands, dans ces conditions, n'avaient pas à se plaindre, les enfants des écoles non plus, seuls le faisaient quelques esprits plus clairvoyants qui n'avaient pas le courage de s'aventurer avec les autres sur le sol glissant et semé de roses du plaisir et de l'insouciance. Tel était le monde où mes parents débarquaient, ma mère hypersensible et portée vers les choses noblement simples, et mon père avec le talent qu'il avait de s'adapter aux situations. Les enfants trouvent toujours jolis et charmants les lieux qu'ils découvrent, mais ceux qui nous accueillaient avaient vraiment en eux tout ce qu'on peut souhaiter pour jouer à cache-cache, rochers, cavernes, bords de rivière, prairies, plaines, ravins et clairières. Nous étions toujours sur un terrain de jeux, des jeux que nous inventions, et cela dura ainsi jusqu'à l'école. À la mort de ma mère, je fus mis en apprentissage dans une banque. La première année, ma conduite y fut excellente ; la nouveauté du monde que je

découvrais me faisait peur et m'intimidait. La deuxième année, j'étais encore un apprenti modèle, mais au cours de la troisième, le directeur me voua expressément à tous les diables et ne voulut bien me garder que par égard pour mon père qu'il connaissait depuis de nombreuses années. Le travail m'ennuyait et j'étais insolent avec mes chefs, que je trouvais indignes de me commander. Je ne comprends plus aujourd'hui ce qui se passait alors en moi. Je me souviens que tout me faisait souffrir, un meuble, un objet quelconque, un mot. J'étais devenu si sauvage qu'il était temps de me congédier, et c'est ce qu'on fit. On chercha pour moi un emploi dans une ville éloignée, simplement pour se débarrasser de moi, étant entendu qu'il n'y avait plus rien d'autre à faire. Et c'est comme cela que je suis parti. - Mais je ne veux plus penser à ces choses passées, ni en parler. C'est une chance d'être sorti de l'enfance, car elle n'est pas seulement faite de beauté, de grâce et de légèreté, elle est souvent plus lourde à porter que la vieillesse, plus pleine de soucis. Avec les années on vit plus doucement. Celui qui a une jeunesse agitée n'a guère envie plus tard de s'agiter encore. Quand je songe à ce que chacun de nous, l'un après l'autre, a dû traverser quand nous étions enfants, tant d'erreurs, tant de moments violents, et quand je me dis que tous les enfants de la terre passent par ces mêmes dangers liés à leur âge, je n'ai plus tellement envie de parler de l'enfance comme d'un paradis, et pourtant il est vrai qu'elle est précieuse dans la mémoire. Et comme il est souvent difficile pour les parents d'être de bons parents, des parents qui protègent ! Et être gentil, obéissant, qu'est-ce que c'est pour la plupart des enfants, sinon des mots en l'air ? Vous savez cela mieux que moi, du reste, car vous êtes une femme. En ce qui me concerne, je suis demeuré jusqu'à ce jour l'individu le plus incapable qui soit. Je ne possède même pas un habit qui pourrait indiquer que j'ai mis un peu d'ordre dans ma vie. Vous ne verrez rien sur moi à quoi on puisse reconnaître un

choix quelconque que j'aurais déjà fait. Je suis toujours devant la porte, je frappe et refrappe, sans violence, il est vrai, et je tends l'oreille, j'écoute si quelqu'un vient tirer le verrou et m'ouvrir. Un verrou comme celui-là, c'est dur à tirer, et on ne se dérange pas volontiers quand on se dit que c'est sans doute un mendiant qui est là dehors à frapper à la porte. Je suis quelqu'un qui écoute et qui attend, rien d'autre, mais comme tel, parfait, car en attendant j'ai appris à rêver. Ce sont deux choses qui vont ensemble ; cela fait du bien et cela met la dignité à l'abri. Aurais-je manqué peut-être ma vocation ? C'est une question que je ne me pose plus, une question d'adolescent, et non d'homme. Dans n'importe quel métier je n'aurais pas été plus loin que je ne suis à présent. Qu'est-ce que cela peut me faire ! Je suis conscient de mes vertus et de mes faiblesses et je ne tire vanité ni des unes ni des autres. Je mets à la disposition de chacun mon savoir, ma force, mes pensées, mon travail et mon amour, pourvu qu'il puisse en faire usage. S'il tend le doigt pour me faire signe, là où d'autres viendraient peut-être en se dandinant, moi je bondis, voyez-vous, j'accours à la vitesse du vent et je brûle tous mes souvenirs, je passe dessus, je les piétine sans ménagement, pour courir encore plus à l'aise. Et le monde entier court avec moi, la vie entière ! Comme cela, c'est bien. Seulement comme cela. Rien dans le monde n'est à moi, mais je ne désire plus rien. Je ne connais plus les désirs. Du temps où j'avais encore un désir précis, les gens m'étaient indifférents, je les voyais seulement comme des obstacles qu'il m'arrivait de haïr, à présent je les aime, parce que j'ai besoin d'eux et parce que je m'offre à leur besoin. On est là pour cela. Que quelqu'un vienne et me dise : « Eh, toi ! Viens... J'ai besoin de toi. Je peux te donner du travail », celui-là me rend heureux. Je sais alors ce que c'est que d'être heureux ! Etre heureux ou souffrir n'a plus du tout pour moi le même sens, c'est devenu plus précis, plus clair, c'est comme une déclaration qui me permet

d'être amoureux, de les courtiser tous deux, le bonheur et la souffrance. Quand il m'arrive d'offrir mes services à quelqu'un, je parle toujours de mes frères, comme d'hommes qui ont su se montrer utiles et entreprenants, de sorte qu'il n'est pas exclu que je sois moi-même bon à quelque chose, un argument qui me fait chaque fois rire. Je ne m'inquiète pas, je finirai bien par prendre forme un jour ou l'autre, mais si ce doit être ma forme définitive, je voudrais que ce soit le plus tard possible. Et je préférerais que cela se fasse tout seul, sans préméditation de ma part. En attendant je me suis fait faire une paire de gros souliers bien larges, pour me donner de l'assurance et pour que les gens se disent, rien qu'en voyant ma façon de marcher : voilà quelqu'un qui sait ce qu'il veut et qui est sans doute aussi capable de le faire. Etre mis à l'épreuve, je ne connais guère de plaisir plus haut que celui-là. Que je sois pauvre pour le moment, qu'est-ce que cela fait ? Rien du tout. C'est un petit défaut dans la composition de l'ensemble, superficiel, qu'on peut corriger à l'aide de quelques traits énergiques. Pour quelqu'un qui se porte bien quant au reste, c'est tout au plus une gêne, une cause d'humeur, peut-être, mais non d'émoi. Vous riez. Non ? Vous prétendez n'avoir pas ri ? Ce serait dommage ; c'est beau quand vous riez. Pendant quelque temps, j'ai eu l'idée de me faire soldat, mais c'est une idée romantique à laquelle je ne crois plus. Pourquoi ne pas rester là où on est ? Comme si ce pays ne m'offrait pas la possibilité de me perdre, si je le souhaite ! Je peux trouver ici une occasion plus digne, justement, de mettre en jeu ma santé, ma force et mon plaisir à vivre. Je suis d'abord content de ma santé et de pouvoir me servir de mes jambes et de mes bras comme j'en ai envie, ensuite, de mon esprit, qui me paraît encore très alerte, et enfin, du sentiment excitant d'être comme un homme couvert de dettes à l'égard du monde et qui aurait toute raison de prendre une bonne fois sa respiration et d'aller un peu plus haut dans l'amour. Je suis

un débiteur heureux ! Si je devais me dire que je fais partie des humiliés, je serais inconsolable. Il ne me resterait qu'à m'enfoncer dans la paresse, et le dégoût, et l'amertume. Non, les choses sont bien différentes, tout va très bien, comme cela ne peut pas aller mieux quand on est à la veille de devenir un homme ; c'est moi, moi, qui ai humilié le monde. Il est là devant moi comme une mère en colère, offensée : merveilleux visage, que j'aime à la folie, le visage de la terre maternelle qui veut ma punition. Je paie ce que j'ai négligé, joué, rêvé, manqué et commis. Je donnerai satisfaction à l'offensée, et plus tard, je pourrai expliquer à mes frères et à ma sœur, dans une belle soirée qui nous réunira, comment j'ai fait pour relever la tête et la porter à présent si haute. Cela pourra durer des années, mais un travail a d'autant plus de charme pour moi qu'il demande plus de temps et plus d'efforts. Maintenant vous me connaissez un peu... »

La dame l'embrassa.

« Non, dit-elle, vous ne sombrerez pas. Ou bien alors, ce serait dommage, dommage pour vous. Vous ne devez plus jamais parler si mal de vous, c'est un crime, un péché. Vous vous mettez trop bas et les autres trop haut. Je saurai vous empêcher d'être aussi dur avec vous-même. Savez-vous ce qui vous manque ? Vous devez prendre un peu de bon temps. Vous devez apprendre à parler tout bas à l'oreille et à répondre aux caresses. Vous allez vous amollir autrement. Je vous montrerai ; tout ce que vous ne savez pas faire, je vous le montrerai. Venez. Sortons dans la nuit d'hiver. Dans la forêt qui gronde. J'ai tant de choses à vous dire. Savez-vous que je suis votre pauvre, votre heureuse prisonnière ? Plus un mot, plus un mot. Venez - »

POSTFACE

Geschwister Tanner est le premier roman de Robert Walser alors âgé de vingt-sept ans. Il a été écrit en trois ou quatre semaines entre janvier et février 1906, à Berlin. Une chronique que Walser fit paraître dans le Neue Merkur en 1914 raconte comment :

« L'éclat des lumières, irrésistible le soir dans les rues de la capitale, les gens, mon frère. Moi dans l'appartement de mon frère. Un trois-pièces tout simple, que je n'oublierai jamais. C'est comme s'il avait eu un ciel, avec des étoiles, des nuages, et la lune. Romantisme, merveilleux pressentiments ! Mon frère jusque tard dans la nuit au théâtre, où il faisait les décors. Il revenait vers trois ou quatre heures du matin et me trouvait encore à ma table, ensorcelé par toutes les idées et les images qui me passaient par la tête ; je n'avais plus besoin de dormir ; penser, écrire, veiller me tenaient lieu de sommeil et le monde pour moi n'était plus rien d'autre que mon bureau, durant des heures. Jouissance, délassément et repos tout en un. Le bureau, sombre et de forme si ancienne qu'il faisait penser à un vieux magicien. Lorsque j'ouvrais ses petits tiroirs, qui étaient d'un fin menuisier, je m'imaginais en voir bondir les mots, des paroles, des phrases entières. Les rideaux blancs, le chant du gaz dans la lampe, la chambre, plus longue en s'obscurcissant vers le fond, le chat, et tout le calme de la mer dans ces nuits lentes et pleines de pensées. De temps en temps j'allais chez les filles dans leur cabaret, cela faisait partie des choses. A propos du chat : il s'asseyait toujours sur les feuillets que j'avais écrits et mis sur le côté et il cillait en me regardant de ses yeux insondablement jaunes, avec un air à lui de m'interroger. Je dois peut-être beaucoup à cette bête tranquille et gentille que sait-on ? De façon générale, plus j'écrivais et plus je me sentais gardé et comme protégé par un être bienveillant. Un voile se tissait autour de moi, doux, fin et spacieux. Il faut que je mentionne également la liqueur qui était sur la commode. Je lui

rendais hommage aussi souvent que je m'en sentais le droit et encore la force. Tout ce qui m'entourait me faisait du bien. Il y a tout à coup de ces circonstances ou rencontres qui ne se reproduiront peut-être plus jamais, ou alors seulement le jour où on les aura le moins prévues. Prévisions et supputations ne sont-elles pas quelque chose de profane, d'impertinent et de brutal ? L'écrivain doit se laisser aller, avoir le courage de se perdre, d'oser tout, chaque fois ; il doit espérer, il ne peut qu'espérer. Je me souviens d'avoir commencé la rédaction du livre en alignant des mots sans suite, mêlés à des dessins et des gribouillages qui ne voulaient rien dire. Je n'aurais jamais cru alors pouvoir réussir quelque chose de sérieux, quelque chose de beau et de bon. Les idées, et avec elles le courage, ne vinrent que lentement, d'une façon qui me paraissait d'autant plus mystérieuse qu'elles sortaient d'abîmes où il n'y avait rien sinon le refus de me prendre au sérieux et la légèreté de ne pas croire à ce que je faisais.

« Cela ressembla à un lever de soleil. Le soir et le matin, le passé, l'avenir et le beau présent s'étendaient à mes pieds, le paysage se mit à vivre sous mon nez et j'avais l'impression de pouvoir toucher des mains tous ces gens et leurs affaires entre eux, toute leur vie, tant cette vie était là, devant mes yeux. Une image remplaçait l'autre et les idées se mirent à jouer entre elles comme une bande joyeuse de gentils enfants. Moi-même ravi, je m'accrochai à l'heureuse idée principale et à mesure que j'avancais, régulièrement, l'histoire que j'écrivais prenait un sens. »

Le manuscrit du premier jet, qui nous a été conservé, porte témoignage de cet état de grâce : sur deux cents pages on relève en tout quatre corrections faisant plus que simplement remplacer ou ajouter un mot. Mais ce qui étonne surtout, c'est la régularité du débit : le manuscrit comprend deux parties de dix chapitres chacune, à raison de dix pages par chapitre.

Le goût de la symétrie et du chiffre rond était déjà remarquable dans le premier livre de Walser, paru trois ans auparavant à Leipzig. Les rédactions de Fritz Kocher (Fritz

Kocher's Aufsätze) regroupaient 55 textes de deux pages, distribués en séquences de 20 +10 + 15 + 10. Et c'est peut-être cette preuve de maîtrise qui décide l'éditeur berlinois, Bruno Cassirer, à donner à ce jeune homme qui lui est d'autre part chaleureusement recommandé, qui vient de s'établir à Berlin dans l'unique but d'écrire, la chance d'essayer quelque chose de plus ambitieux : pourquoi pas un roman ? Deux mois après, Walser remet sa copie. La trop grande facilité du candidat indispose tous les jurys, c'est bien connu, et la copie est assez mal reçue. La correction en est confiée au lecteur de la maison. Ce n'est pas n'importe qui, puisqu'il s'agit de Christian Morgenstern, le poète de Palmström, de sept ans l'aîné de Walser, qu'il connaît, qu'il aime bien et qu'il continue de soutenir, ainsi qu'il le rappelle dans la lettre accompagnant le manuscrit revu et corrigé. Mais la lettre dit aussi : « ... Je n'ai d'abord vu - comme il m'arrive toujours - que les défauts de votre style, les longueurs sans nécessité, la désinvolture des constructions, l'autocomplaisance conduisant à la trivialité, les incertitudes grammaticales, les distorsions et le manque de cohérence dans le choix de certaines images. Interrogez-vous sur tous ces points, sinon pendant que vous écrivez, du moins et en tout cas après la première rédaction de la page, du paragraphe ou de l'ouvrage entier... »

Walser avait déjà refusé de faire ce travail de révision comme l'éditeur l'en avait d'abord prié, mais il ne s'oppose pas aux corrections de Morgenstern. Celles-ci vont de la mise au pas de la ponctuation à la reconstruction parfois de toute une phrase. Mais elles ne se permettent presque aucune coupure. L'éditeur, lui, en exige. Les vingt chapitres n'en feront plus que dix-huit (les chutes se répartissent en huit fragments), un épisode (le rêve parisien) passe du chapitre 17 au chapitre 8. Quelques raccords sont nécessaires et Walser, non sans mal, comme le manuscrit le montre, les écrit.

Cette histoire pourrait rejoindre celles que Marthe Robert évoque dans sa préface à L'Institut Benjamenta^[21] pour donner l'image d'un écrivain sinon maudit, du moins singulièrement méconnu et maltraité. Les trois volumes d'hommages à Robert

Wal-ser, réunis par Katharina Kerr et qui sont comme une annexe de l'édition complète publiée par Suhrkamp en 1978, corrigent un peu, il me semble, cette image-là. On voit, par exemple, que Franz Blei, essayiste et critique d'avant-garde, qui règne sur le feuilleton munichoïse de l'époque, suit Walser depuis les premiers poèmes que celui-ci avait publiés, quand il avait dix-sept ans, dans une revue suisse. L'article qu'il consacre aux Enfants Tanner se termine ainsi :... « Aujourd'hui quelques centaines de gens trouveront dans le livre de Walser une des joies de leur vie. Et plus tard, quand le vent d'automne aura passé sur les lettres allemandes et que ses feuilles mortes ne feront plus qu'un tas pourri, on verra qu'il reste sur l'arbre ce beau fruit doré, avec quelques autres, et cela fera une petite récolte, mais qui pèsera son poids. » Un peu plus tard, dans un article faisant le point sur les trois romans de Walser qui se sont succédé en deux ans, Hermann Hesse développe un thème qui sera souvent repris : « ... Les défauts de Walser, ou ce que j'appelle ainsi, sont d'un genre tel qu'à la fin je ne sais plus moi-même si je voudrais m'en passer... » Et Morgenstern lui-même, après avoir reçu de Walser un deuxième roman rédigé avec la même rapidité et tout aussi peu relu que le premier, écrit cette fois à Cassirer : « Oui, c'est justement cette façon qu'a Walser de "suivre son chemin" de ne donner ni plus ni moins que ce qui peut être donné sur le moment, l'absence complète de ce savoir-faire précoce dont tant de jeunes auteurs donnent aujourd'hui le malheureux exemple, c'est cela qui me fait croire deux fois plus fort en lui... »

La marginalité de Robert Walser est donc d'abord reconnue et saluée comme un privilège, un peu comme la liberté du fou, alors qu'il n'est question autour de lui que de programmes, à la veille de l'expressionnisme et en pleine « question sociale ». C'est ainsi, en particulier, que continue à le voir en 1914 Musil, dont Les désarrois de l'élève Tôrléss ont paru la même année que Les Enfants Tanner : « ... Une prairie est chez lui parfois un objet réel, mais parfois quelque chose qui n'a lieu que sur le papier. Quand il s'exalte ou s'indigne, il ne perd jamais de vue que c'est ce qu'il est en train d'écrire, que ses sentiments sont eux-mêmes branchés sur la ligne. Il fait brusquement taire ses

personnages et laisse parler l'histoire comme un personnage... Je veux bien qu'il s'agisse de jeux, mais ce ne sont pas des jeux d'écriture - malgré une maîtrise du langage qui ne cesse pas de vous éblouir -, ce sont des jeux humains où il y a beaucoup de douceur, de rêve, de liberté et toute la, richesse morale d'une de ces journées apparemment inutiles, paresseuses, où nos plus fermes convictions se desserrent et entrent dans une agréable indifférence. »

L'agréable indifférence explique-t-elle la docilité de Walser aux « conseils » de Morgenstern et Cassirer ? « Faites ce que vous voudrez, cela ne me regarde plus... » On l'a décrit comme très susceptible, vulnérable à la moindre critique. Quelle meilleure défense que la courbette jusqu'à terre, « serviteur ! », et c'est un peu comme cela qu'on aimerait l'imaginer, comme son propre coursier, déposant sur le bureau de l'éditeur deux cents pages impeccablement ficelées, qui répondent à la commande. « Mich foutierend », comme il aurait dit une fois avec son accent de Berne, « des lois du genre ». Mais on rapporte aussi ce mot, bien plus tard, en 1933, à propos d'une réédition des Enfants Tanner, dont il n'a pas voulu s'occuper : « Il y a 70 ou 80 pages en trop. »

Ce désabusement est sans doute celui d'un homme qui vient de cesser à jamais d'écrire et qui va vivre encore vingt-trois ans pensionnaire dans un asile, mais il n'est pas sans nuances. Walser ne dira jamais de mal de ses deux autres romans et il jugeait en particulier le troisième, Jakob von Gunten (L'Institut Benjamenta), très réussi. Dans les deux cas, il y a un changement d'échelle par rapport aux Enfants Tanner ; c'est l'agrandissement d'un épisode qui n'eût fait qu'un chapitre dans le premier roman. Der Gehulfe (Le Commis) est né d'une des huit chutes des Enfants Tanner, comme un scénario d'un synopsis. Est-il pour autant mieux « composé » ? Écrit d'une traite, en tout cas, en quelques semaines, comme le précédent et le suivant. Mais à côté de ces trois assauts victorieux, qui viennent à bout d'un livre comme Simon Tanner d'une montagne, il y en aura d'autres, jugés manqués ceux-là. Trois romans, semble-t-il, écrits puis détruits. Tout cela entre 1906 et

1909. Ensuite Walser revient à « la petite forme », aux textes de deux à dix pages, rarement plus, et s’y tient.

Faut-il voir dans ce repliement le signe « symptomatique du trouble grave qui, peu à peu, paralysa complètement l’activité créatrice du poète », comme le suggère Marthe Robert, ou peut-être aussi bien la remise en liberté de « la bande joyeuse de gentils enfants », mieux faits pour la récréation que pour les longues heures d’études ?

« De toute façon il ne peut décrire que des “héros” il n’en a que pour le personnage principal, et il s’en est aussi bien tenu à trois romans de jeunesse, pour ne plus vivre désormais qu’en compagnie des cent garnements qui sont ses copains... » Il faudrait citer tout de cet admirable article de Walter Benjamin, écrit en 1929, pour remettre Walser à son rang au moment où plus personne ne parlait de lui. J’en retiens plus particulièrement l’idée que les personnages de Walser sortent, littéralement, de contes de fées. Comment vécurent-ils après, après la fin de l’histoire ? Si cette idée ne paraît pas tout de suite claire ici, c’est que Les Enfants Tanner, justement, n’ont pas tout à fait subi la métamorphose qui les eût rendus semblables à ces fantômes indestructibles, planant hors de portée des événements racontés, qui font le charme funèbre et légèrement comique de L’Institut Benjamenta. Ils sont pour une bonne part réels ; une mauvaise part, dira Walser (peut-être les soixante-dix pages en trop), car, toujours dans cette autocritique tardive, ce qu’il se pardonne le moins, ce sont « les jugements trop intimes sur (ses) propres frères et sœur livrés ainsi au public ». Les portraits des Enfants Tanner sont en effet assez conformes à ce que l’on sait d’autre part de la famille Walser et, sauf une sœur cadette de Robert, aucun de ses membres ne manque à l’appel. On reconnaît aisément Zurich au bord de son lac et de ses montagnes et le petit village bernois de Täuffelen, où l’institutrice Hedwig, alias Lisa Walser, la sœur tutélaire, fidèle jusqu’à sa mort en 1944, ronge son frein. La carrière de Kaspar, le peintre, est en revanche trop modeste, mesurée à la notoriété du modèle, Karl Walser, décorateur au théâtre de Max Reinhard alors en pleine gloire, peintre et illustrateur recherché,

qui accueille Robert à Berlin et ne contribue pas peu au lancement de son premier roman en signant la maquette.

L'ombre venue du rêve et des contes ne protège qu'une figure, toujours réinventée et inépuisable : celle de la logeuse. Celle qui est derrière la porte, dame patronnesse ou patronne, mais toujours avec « ce merveilleux visage que j'aime à la folie, le visage de la terre maternelle qui veut ma punition ». Il me semble que les dernières pages du livre, en quoi il pourrait être plus « abouti » qu'il n'y paraît, donnent là-dessus toutes les lumières nécessaires, y compris celles dont on aurait encore besoin pour comprendre le tiret final, insolite à cette place, et qui dit simplement : à suivre.

J. L.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES ENFANTS TANNER, Folio n° 2380 LE COMMIS LA
PROMENADE LA ROSE

SUR QUELQUES-UNS ET SUR LUI-MÊME LE BRIGAND,
Folio n° 2900

Dans la collection L'Imaginaire, avec l'autorisation des
Éditions Bernard Grasset

L'INSTITUT BENJAMENTA (Jakob von Gunten), L'Imaginaire
n° 80

Impression CPI Bussière

à Saint-Amand (Cher), le 2 septembre 2010.

Dépôt légal : septembre 2010.

1^{er} dépôt légal dans la collection : avril 1992.

Numéro d'imprimeur : 102371/1.

ISBN 978-2-07-038517-1. /Imprimé en France.

179048

[1] Journal satirique (N. d. T.).

[2] Qui retrace en particulier le destin de l'écrivain et la fortune de son œuvre. En résumé : succès décroissant, une production qui après trois romans s'éparpille dans des journaux, partiellement reprise dans des recueils peu aperçus par la critique, et à partir du début des années trente, retraite volontaire dans un asile et plus de vingt ans encore à vivre, sans écrire une ligne, dans un isolement qui eût fini par être complet sans la formidable amitié d'un homme, Carl Seelig, qui regroupe et édite, pour la première fois en livres, les textes de Robert Walser. De ce travail initial est sortie l'édition complète. (Cf. L'Institut Benjamenta, Éditions Gallimard, collection L'Imaginaire.)